

# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XIII

Chèvre — Columnnaten



EDISUD





# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

## DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS  
professeur émérite à l'Université de Provence  
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

## CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)  
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)  
S. CHAKER (Linguistique)  
J. DESANGES (Histoire ancienne)  
O. DUTOIR (Anthropobiologie)  
M. GAST (Anthropologie)

## COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Age)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)



UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES  
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET  
ETHNOLOGIQUES  
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS  
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE  
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES  
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XIII

Chèvre - Columnnarien

Publié avec le concours du  
Centre National du Livre (CNL)  
et sur la recommandation du  
Conseil international de la Philosophie  
et des Sciences humaines  
(UNESCO)

ÉDISUD  
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-696-9

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou des ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1994.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.



## C52. CHÈVRE

Dans le nord de l'Afrique on peut reconnaître cinq types de chèvres : *Capra hircus* qui a été très anciennement introduite dans les pays du Maghreb au point de paraître autochtone (chèvre dite kabyle), *Hircus manbrinus*, *Hircus Thebaïcus*, *Hircus reversus* qui occupent ou ont occupé de vastes zones en Afrique orientale, au Sahara et dans le Sahel, enfin la chèvre arabe d'introduction plus récente.

### La chèvre kabyle

Les grandes migrations orientales anciennes ou récentes ont introduit en Afrique des types caprins mais ceux-ci n'ont pas provoqué de modifications appréciables du type présent depuis le Néolithique qu'on peut qualifier de berbère. Trouette a décrit ce type sous le nom de « chèvre kabyle ». Il le décrit ainsi : « chèvre de petite taille à poil long, oreilles tombantes, profil convexe à cassure nasale peu accentuée ; sa robe va du brun foncé au noir, son squelette a conservé les caractères principaux des caprins fossiles du Néolithique ; le cornage dressé varie peu : même forme légèrement vrillée dont les extrémités sont écartées vers l'extérieur et la longueur constante. Il s'est conservé à l'état initial dans tous les massifs montagneux du littoral, de la Kabylie au Rif marocain ». En fait ce type est ubiquiste dans tout le Maghreb, on le reconnaît aussi bien dans le Sud tunisien que dans l'Aurès et le Haut Atlas.

Les paléontologues attribuent au bouquetin passang, ou « chèvre de Perse » (*Capra hircus aegagrus*), la paternité lointaine des chèvres domestiques actuelles groupées sous le nom de *Capra hircus*. Hôte des cimes, le pasang serait adapté, dès le Pontien, aux prairies de montagne et à la végétation arbustive qui couvrit, à cette époque, de très vastes zones de l'Asie antérieure et de l'Afrique orientale. Le bouquetin est absent du Maghreb qui ne connaît aucun caprin fossile, bien que Romer ait signalé son existence dans deux gisements capsiens. Cette identification reste douteuse, alors qu'il ne manque pas, au Néolithique, les témoins de la présence de capridés. La chèvre fut, en effet introduite en même temps que le mouton et a, comme lui, une origine orientale. Les os de la chèvre se différencient de ceux des ovins par l'absence de larmier et l'étroitesse du crâne ; ils se différencient encore plus facilement de l'*Ammotragus lervia* dont les ossements sont abondants dans tout l'Holocène.

Il subsista, jusqu'en 1910, des hardes de chèvres sauvages dans l'île de la Galite. D'après Jeanin les chèvres de la Galite s'apparentaient à *Capra aegagrus*, mais ces chèvres descendent de sujets domestiques lâchés par les marins, pratique fréquente dans les îles. D'ailleurs ses caractères morphologiques sont très voisins de ceux de la chèvre berbère.

Le type est resté semblable depuis l'Antiquité. Un sarcophage de Rusicade orné d'une scène champêtre très réaliste représente un échantillonnage du cheptel africain : les bœufs, chevaux et moutons sagement regroupés s'opposent à la fantaisie et l'indépendance des chèvres dont l'une, dressée, broute les rameaux d'un arbre. Ce détail, saisi sur le vif, révèle l'inquiétude des possesseurs de vergers et de bois qui n'échappent pas toujours aux déprédations des chèvres. Depuis longtemps la chèvre a été, en effet, dénoncée, souvent abusivement, comme un terrible agent de destruction de la forêt méditerranéenne.

Il est vrai qu'en revanche elle présente des avantages considérables pour les populations rurales les plus démunies : son alimentation ne pose pratiquement aucun problème ; son agilité lui permet de brouter de touffes inaccessibles aux moutons et aux bovins, son éclectisme alimentaire est tel qu'elle absorbe la plus grande partie des ordures ménagères. Docile à la traite, la chèvre kabyle fournit un lait riche et assez abondant. Au Sahara, et particulièrement au Hoggar, la chèvre



Bouc, mosaïque romaine de Thysdrus.

joue dans l'alimentation lactée un rôle bien plus important que les chamelles qui deviennent rares. Son lait est si nourricier qu'il est réputé favoriser l'embonpoint des femmes chez les Touareg, bien que les nomades évitent de le boire frais et surtout réchauffé car il provoquerait, suivant leurs dires, une sécrétion excessive de bile. Aussi la plus grande quantité est-elle barattée après avoir été mise en fermentation dans une outre.

Dans le Maghreb comme au Sahara le petit lait conserve après l'extraction une quantité notable de matières grasses. Ce lait baratté, légèrement acide, (*leben* en arabe, *akh izzen* en tamahaq) est partout très apprécié. Il offre de multiples avantages car il se transporte facilement. En milieu nomade, en particulier, il est emporté pour de courts déplacements : en été, il est mélangé d'eau et peut être conservé 5 à 6 jours, d'autant plus que l'outre qui le contient est constamment secouée par la marche de l'animal. En hiver la durée de conservation s'étend jusqu'à 15 jours. Les études de M. Gast, J.-L. Maubois et J. Adda ont montré que la richesse du lait de chèvre du Hoggar était supérieure à celle indiquée par les auteurs pour les chèvre européennes ou américaines. La moyenne en grammes par litre de lait sur 22 échantillons prélevés au Hoggar est de 53,4 de graisses, 38 de protéines, 1,44 de calcium, 1,44 de phosphore.

La peau de chèvre, résistante et souple, sert à la préparation d'excellentes outres. Celles-ci sont imperméabilisées au goudron végétal dans le Maghreb et le Nord du Sahara, au beurre dans le Hoggar et le Sahara méridional. Ces outres ont servi de toute antiquité au transport de l'eau, mais aussi de l'huile, du lait et du goudron végétal. L'artisanat familial a su également utiliser le cuir de chèvre et la peau de chevreau dans la fabrication de sacs et sacoches. Dans la Préhistoire et l'Antiquité





Chèvre kabyle, à longs poils (photo G. Camps).

la peau de chèvre garnie ou non de ses poils servait à la confection de tuniques et de casaques dont l'égide d'Athéna conserva le souvenir. Hérodote écrit (IV, 189) : « Les Grecs ont pris des femmes libyennes le costume et l'égide d'Athéna : car, sauf que le vêtement de ces femmes est de cuir, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des courroies, du reste elles sont habillées comme la déesse. D'ailleurs le nom prouve que le costume de nos Pallas vient de la Libye ; en effet, les Libyennes portent par dessus leurs tuniques des peaux de chèvres sans poil, avec des franges teintées en rouge, et de ces peaux de chèvres les Grecs ont tiré le mot égide ».

A l'époque romaine des vêtements en cuir faisaient encore l'objet d'un commerce suffisamment important entre les provinces africaines pour figurer sur le tarif douanier de Zarai (C.I.L. VIII, 4508).

La chair de la chèvre, sans être aussi estimée que celle du mouton ou du bœuf, est consommée dans toute l'Afrique du Nord et le Sahara. La chèvre berbère est réputée pour sa fécondité et la courte durée de sa gestation (5 mois). Une chèvre donne 4, 5 et parfois 6 chevreaux par an en deux portées. Comme un seul bouc suffit à féconder une centaine de femelles, le propriétaire du troupeau dispose de nombreux cabris qui sont plus souvent vendus que consommés.

Pendant les froids de l'hiver les caprins trouvent souvent asile dans la maison ou la tente ; l'odeur désagréable qu'ils dégagent n'entrave pas cette familiarité d'autant plus grande que la famille ne possède qu'un petit nombre d'animaux. Cette pratique n'est pas antihygiénique : la chèvre est réfractaire au bacille de la tuberculose et les Anciens savaient déjà que la forte odeur du bouc éloignait certains parasites.

### Les types d'origine étrangère récente

*Hircus mambrinus* s'est répandu de très bonne heure d'Égypte au Tassili à travers le Fezzan, en même temps que la chèvre sahélienne très proche, au point que l'on peut considérer ce type caprin comme une variété de la première. La longueur de leurs membres et de leur encolure, le faible développement de leurs mamelles

indiquent une commune adaptation à la marche à travers les grands espaces désertiques.

Très répandue en Haute-Égypte elle devint l'objet de la vénération du peuple égyptien qui adora le Bouc de Mendès que les documents archéologiques présentent sous l'aspect sacré d'*Hircus mambrinus*. Au Musée du Caire plusieurs momies bien conservées, étudiées par les Dr Lortet et Gaillard, appartiennent à *Hircus mambrinus*, *Hircus Thebaïcus* et *Hircus reversus*.

L'hypothèse d'une origine commune africaine de ces trois types caprins a été affirmée par plusieurs savantes tels que Brehm, Huart du Plessis et Benion; Sanson, Geoffroy Saint Hilaire, Linné ont même étendu cette hypothèse erronée à tout le groupe caprin africain.

Les arguments en faveur de cette opinion étaient puisés dans la présence d'ossements fossiles de ces trois types à Toukh en Haute Égypte où cette chèvre, si répandue à l'époque pharaonique, existe encore. J. Crespin la décrit sous le nom de « chèvre de Nubie » : « type à poil ras, oreilles longues et tombantes, jambes fines, longues, pis globuleux, chanfrein bombé, lèvre inférieure dépassant la supérieure et laissant apercevoir les dents ». On retrouve ces caractères chez les capridés soudano-guinéens actuels. En ces régions situées au sud du 14<sup>e</sup> degré de latitude, peuplées de sédentaires, ces types caprins du Haut-Nil se sont modifiés par adaptation en se diversifiant. Leur résistance naturelle aux trypanosomiasés a facilité plusieurs adaptations. C'est ainsi que la chèvre naine dite de Maradi, dont la peau des plus estimée se vend sous le nom de « peau de Sokoto » se confond avec *Hircus reversus*. La même origine lointaine nubienne de ces races caprines, en une région où les Bouquetins sauvages ont proliféré, leur résistance aux trypanosomiasés, la présence de leurs ossements fossiles nombreux dans le Haut-Nil au Néolithique paraissent confirmer la réalité de leur origine africaine.



Chèvre peinte d'Amguid et son chevreau. *Hircus mambrinus*.

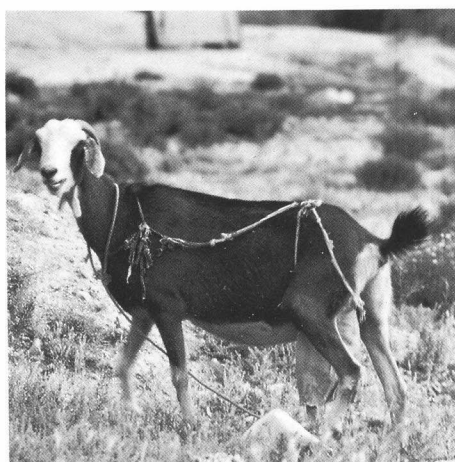


En plus des momies d'*Hircus mambrinus* du Musée du Caire, des gravures et peintures provenant de divers monuments égyptiens et de restes osseux de Toukh, il faut citer les gravures et peintures rupestres, de Nubie, du Fezzan et du Tassili n'Ajjer où apparaissent les caractères dominants d'*Hircus mambrinus*. La chèvre peinte d'Amguid (Sahara central), délicate peinture rupestre actuellement au Musée d'Ethnologie et de Préhistoire du Bardo (Alger), appartient également au groupe des chèvres mambrines. La robe est en général noire et rouge et la chèvre sahélienne porte des poils courts grisâtres. Elle s'est répandue dans le Sahel entre le 14<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> parallèles, poussant un prolongement vers le nord et le long du Sahara atlantique.

L'introduction, à partir du Haut Moyen Age de chèvres arabes a modifié sensiblement le troupeau caprin du Maghreb et du nord du Sahara. La grande chèvre arabe (0,70 m au garrot) est démunie de cornes, sa robe composite possède des poils mi-longs. Le profil est convexe à cassure marquée. Cette chèvre porte une forte barbiche. Ses oreilles sont mi tombantes. Au Mzab et dans l'oued Rhir s'est créé un type dans lequel dominant ces caractères, il est connu sous l'appellation de « Chèvre rouge du Mzab ». Le type arabe domine aussi chez la chèvre maltaise, bonne laitière et répandue dans le Tell.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ARAMBOURG G., *Mammifères fossiles du Maroc*, Mém. de la Soc. des Sc. nat. du Maroc, n° XLVI, 1938.  
 BALOUT L., ESPERANDIEU G., « La chèvre peinte d'Amguid », *Libyca*, t. II, 1954, p. 155-162.  
 CRESPIJN J., *La chèvre*, 1906.  
 DOUTRESSOULE G., *L'élevage en Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1947.  
 ESPERANDIEU G., « Les animaux domestiques du Nord de l'Afrique d'après les figurations rupestres », *Bull. de la Soc. de Zootechnie d'Algérie*, n° 2, 1954, p. 23-68.  
 ESPERANDIEU G., « Domestication et élevage dans le Nord de l'Afrique au Néolithique et dans la Protohistoire d'après les figurations rupestres », *Actes du II<sup>e</sup> Congr. panaf. de Préhist.*, Alger, 1952, p. 551-573.  
 FROBENIUS L., *Ekade Ektab. Die Felsbilder Fezzans*, Leipzig, 1937.  
 GAST M., MAUBOIS J.-L., ADDA J., *Le lait et les produits laitiers en Ahaggar*, Mém. du C.R.A.P.E., XIV, 1969.



Chèvre à poil ras d'origine arabe (photo G. Camps).

- JEANIN A., *Bêtes de chasse de l'Afrique*, Payot, Paris.
- JOLEAUD L., « Les débuts de la domestication d'après la chronologie des gravures rupestres sahariennes », *XVI<sup>e</sup> Congr. Intern. d'Anthrop.*, Bruxelles, 1933, p. 6-7.
- KEIMER L., « Remarques sur quelques représentations de Divinités-béliers », *Ann. du Serv. des Antiq. de l'Égypte*, t. XXXVIII, 1938, p. 297-331.
- LORTET Dr, GAILLARD M.C., *La faune momifiée de l'ancienne Égypte*, 2<sup>e</sup> sér., Lyon, 1905.
- LECLANT J., « Une province nouvelle de l'Art saharien : les gravures rupestres de Nubie », *Maghreb et Sahara. Études géographiques offertes à Jean Despois. Acta geographica*, Paris, 1973, p. 239-246.
- MAUNY R., « L'Afrique et les origines de la domestication », *Background to Evolution in Africa*, Wenner Gren Foundation, 1967, p. 583-599.
- POMEL C., *Carte géologique de l'Algérie. Paléontologie-Monographies. Les Ovidés*. 1898.
- ROMER A., Pleistocene mammals of Algeria. *Logan Museum, bull. n° 11*, vol. 1, 1928.
- TROUETTE G., *L'éleveur nord-africain. Élevage indigène en Algérie*. Serv. de l'Élevage. Gouvernement Général de l'Algérie.
- Id.*, *La chèvre. Ethnozootechnie*, n° 41, Paris, 1988.
- URPMANN H.P., « The origin and relations of neolithic sheeps and goats in the western mediterranean », in *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Montpellier, 1983, p. 175-179.

G. ESPERANDIEU

### Chèvre (dénominations berbères)

Si l'on néglige certaines dérives sémantiques locales (notamment sahariennes avec confusion des noms de la chèvre et du mouton) et malgré une légère incertitude quant à la forme phonologique première, le nom de la chèvre (en fait du caprin domestique) est remarquablement stable et homogène dans l'ensemble du domaine berbère : la forme de base doit être fondée sur le couple pan-berbère :

– *taɣaɛt* (*ɛɣeɛten*, plur.) « chèvre », racine : ΓD.

Cette première base est bien représentée par le chleuh *ayaɖ* « caprin » (Destaing, p. 62-63). Le kabyle possède également un collectif apparenté, de forme plus complexe : *ayeɛtuɖ* « caprins », avec répétition de l'emphatique.

– *ɛɣeyɖ* (*ɛɣeyɖen*, plur.) « chevreau », racine : ΓYD (avec vocalisation du /y/ dans de nombreux dialectes ; par ex. kabyle : *ɛɣid*, *ɛɣiden*).

Le chleuh présente pour sa part une variante avec chuintante palatale /ʒ/ : *ɛɣeʒɖ* qui conduit à s'interroger sur le caractère primitif du /y/.

La ressemblance formelle et la proximité sémantique entre les deux racines ΓD et Γ(Y)D autorisent à les considérer comme des variantes d'une même base, avec emphatisation expressive de la dentale, sur le modèle \* *aydi/idan* « chien ».

Quelle que soit la forme que l'on retienne comme primitive, le constat essentiel est que la dénomination berbère du caprin domestique est absolument homogène à travers l'ensemble du monde berbère. On verra bien sûr dans cette donnée linguistique une confirmation de l'ancienneté de la domestication de la chèvre, qui remonte nécessairement à une période « berbère commune ».

On notera que la racine berbère ΓYD « chevreau » est peut-être à l'origine du mot grec « égide », [aigis, aigidos], « peau de chèvre », attribut de la déesse grecque Athéna.

### BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh., *Lexique touareg-français*, Copenhague, 1980, p. 74.
- DALLET J.M., *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1982, p. 631.
- DELHEURE J., *Dictionnaire mozabite-français*, Paris, 1984, p. 156.
- DELHEURE J., *Dictionnaire ouargli-français*, Paris, 1987, p. 248.
- DESTAING E., *Vocabulaire français-berbère* (tachelhit du Souss), Paris, 1938, p. 62.

S. CHAKER

### C53. CHIEN

#### Préhistoire et Antiquité

Le *Canis familiaris* est peu représenté dans les gisements néolithiques de l'Afrique du Nord. Il a été signalé anciennement au cours des fouilles de grottes proches d'Alger (Grand rocher, Boulevard Bru...) d'Oran (Grotte du Ciel ouvert) et au Djebel Roknia, mais dans les travaux plus récents les restes de canidés sont presque tous attribués au chacal\* (*Canis aureus*). Il en est de même au Sahara où les ossements fossiles de chien furent rarement signalés (Azelik, Tihodaïne). Cependant l'homme néolithique du Nord de l'Afrique a connu le chien domestique qu'il a représenté dans ses œuvres rupestres, surtout au Sahara. Mais son image ne se multiplie vraiment qu'à une époque tardive, et se trouve le plus souvent associée au style « équidien ». Tant au Nord qu'au Sud, on reconnaît deux variétés, la première à queue pendante ou en massue, à oreilles dressées, est l'ancêtre du « chien kabyle » ou « Berger de l'Atlas » actuel. Chien de garde très vigilant et agressif lorsqu'il est en meute, il semble avoir exercé cette mission dès l'Antiquité. Nous savons, grâce à Valère Maxime (IX,13,2), que Massinissa se faisait garder par des chiens. L'agressivité de cette race explique qu'elle ait été dressée pour la guerre par les Garamantes (Pline l'Ancien, VIII,142). Ce chien était utilisé occasionnellement pour la chasse et servait aussi, en de rares circonstances, à l'alimentation (voir cynophagie\*). Ce chien de type lupicide est figuré dans certaines gravures de l'Atlas



Berger de l'Atlas (photo G. Camps).

(Aïn Marshal, Tiout, Merdoufa, Khanguet el Hadjar) mais ces dernières n'ont pas la netteté des peintures rupestres sahariennes qui représentent tantôt un chien robuste, aux oreilles dressées, à la queue en panache garnie de poils abondants, rappelant le « chien d'Alpera » en Espagne, tantôt un lévrier utilisé dans la poursuite d'un gibier rapide.

La seconde variété est précisément ce lévrier dont l'utilisation semble s'être généralisée à la fin du Néolithique. Il s'agit d'un chien longiligne, adapté aux grands espaces désertiques, que Pomel avait désigné sous l'appellation de *Canis familiaris getulus*. C'est l'ancêtre du lévrier africain.

Dans le Tell, il faut attendre la période romaine pour disposer de documents iconographiques précis sur ces deux types de chiens. Un sarcophage du Musée de Skikda montre au pied d'un homme un chien tout à fait semblable à un « berger de l'Atlas », on reconnaît les oreilles dressées, la queue en panache et les proportions de cette variété ; cependant il y a de fortes chances pour que ce sarcophage de marbre ait été sculpté en Italie. Le lévrier, en revanche, est souvent représenté dans les scènes de chasse des mosaïques africaines ; il figure aussi dans le décor sculpté d'un sarcophage du Musée d'Alger.

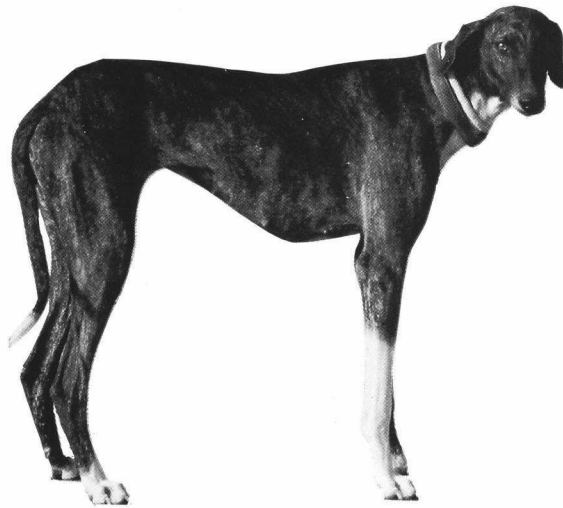
Grâce à la momification, les Egyptiens nous ont conservé un nombre important de dépouilles d'un type de lévrier très proche de celui d'Afrique du Nord et du Sahara. Il s'agit du « *Tessem* ». Le Dr Lortet et G. Gaillard ont pu étudier avec précision l'anatomie de ce chien aux caractéristiques très marquées. La taille, le poids, le squelette aux os robustes, ses dispositions articulaires, en particulier son jarret très bas, son bassin en pupitre, l'obliquité des orbites ainsi que des détails généralement plus difficiles à analyser, tels que la disposition des poils et la couleur de la robe ou les volumes musculaires, ont pu être déterminés d'une manière très satisfaisante. Ces observations faites sur les momies ont pu être confrontées aux données iconographiques des tombes en hypogées, en particulier le décor du tombeau de Rathopek qui représente fidèlement la queue en cor de chasse, les oreilles dressées, la poitrine profonde, la maigreur du cou légèrement incurvé, le détail de la lèvre supérieure débordant légèrement, le stop frontal faiblement marqué, la cuisse forte et longue et le jarret bas. Un second tableau de l'hypogée de Rathopek figure une famille de *tessems*, le mâle, la femelle et leur chiot ; on remarque, entre autres détails, l'attache très haute de la queue sur le mâle debout et, sur la femelle, la largeur à la base de cette queue. Dans la Haute Vallée du Nil, les gravures rupestres représentent les *tessems* à la poursuite de gibiers divers. L'aire de distribution de ces chiens semble avoir été très vaste : elle s'étendait jusqu'en Somalie et a gagné le Sahara central. Le Fezzan et le Tassili n'Ajjer ont livré de nombreuses représentations de ce lévrier en pleine action, queue enroulée au-dessus du dos, oreilles dressées et membres allongés représentés suivant les mêmes conventions que ceux des chevaux « au galop volant ».

### Les variétés actuelles

L'art égyptien nous fait connaître près d'une douzaine de races canines mais seul le *tessem* a survécu dans les régions sahariennes, il constitue avec le Berger de l'Atlas les deux seules races autochtones du Nord de l'Afrique. Elles s'y sont conservées malgré les nombreuses introductions d'autres variétés au cours des temps historiques. Le chien kabyle et le *tessem* figurent sur les standards des sociétés canines sous les nom de « Berger de l'Atlas » pour le premier, sous celui de « charnigue » ou « Lévrier des Baléares » pour le second, dont une variété saharienne a été et depuis peu reconnue sous le nom de « Lévrier de l'Azawakh ». En effet en dehors de cette région du Sahara méridional, le *tessem* s'est vu supplanté par le sloughi d'origine arabe.

Importé en Espagne, sans doute par les Almoravides, sinon antérieurement





Lévrier azawakh (photo G. Coppé).

par d'autres groupes berbères, le lévrier africain s'est conservé à l'état pur ou presque jusqu'à nos jours dans les îles Baléares. Les Mayorquins prétendent même que ce charnigüe est d'origine punique. Les variétés issues du *tessem* sont nombreuses, en Espagne un mélange avec le sloughi arabe aboutit au lévrier « Galgo », race actuellement fixée ayant emprunté au *tessem* ses reins larges, le cou légèrement arqué et la croupe en pupitre, au sloughi il doit son élégance, sa taille élevée, les oreilles petites et tombantes et la queue longue et très effilée. La dissémination du lévrier africain s'est opérée à partir de l'Espagne. Dans son *Traité de la chasse*, Gaston Phoebus (XIV<sup>e</sup> siècle) figure une série de lévriers proches du *tessem* dont ils possèdent la queue en trompette, les oreilles dressées, la lèvre supérieure débordante, la poitrine descendue alors que d'autres lévriers plus proches du sloughi présentent des oreilles tombantes et la queue déroulée, longue et fine. Ces deux types de lévriers présents dans le Sud-Ouest français, sous domination anglaise pendant plusieurs siècles, sont à l'origine du Greyhound britannique.

G. ESPERANDIEU

### Le lévrier de l'Azawakh

L'introduction récente de ce lévrier en Europe par des coopérants français a posé le problème de son identité. Considéré d'abord comme un sloughi, il en fut différencié par la reconnaissance de sa morphologie plus élancée et ses balzanes (Roussel, 1974) puis homologué par la Fédération cynologique internationale en 1981.

Un ensemble assez homogène de ces chiens était encore repéré, vers 1960, dans la vallée de l'Azawakh (Azawagh\*), dans une zone de quelque 200 km de diamètre, à cheval sur les territoires des Républiques du Mali et du Niger. Mais, en fait, on

trouve des lévriers de ce type dans tout l'espace où nomadisent les Touareg Oullemminden de l'Ouest. Après les deux périodes de sécheresse qui bouleversèrent la société touarègue, la situation de ce stock s'est beaucoup dégradée. Les quelques bonnes lignées survivantes sont, à présent, détenues surtout par les fractions Dahoussaq (Tarabanassen, Agalok et Tabaho) qui résident dans la vallée de l'Azawakh ou sur son versant oriental (dépressions de Tamalett et d'Etambo).

Ils désignent ce chien sous l'appellation générique et pan-berbère de « *aydi* », mais ils emploient aussi le terme « *oska* » dont le champ sémantique est très étroit, réservé au lévrier pur de tout métissage. Le P. de Foucauld signale l'usage de ce terme dans l'Ahaggar et l'Aïr (*Dictionnaire touareg-français*, t. IV, p. 1813). L'expression « Lévrier de l'Azawakh » a été créée par la Fédération cynologique internationale (F.C.I.) pour mieux préciser son origine géographique. Elle peut paraître restrictive, mais si l'aire de ce chien s'est réduite comme une peau de chagrin, c'est bien dans l'Azawakh que s'est constitué ce qui semble être aujourd'hui un isolat génétique. Bien que cette race ait été élevée par des Berbères puis par les Dahoussaq et les Peuls Wodabés, elle était déjà différenciée dès l'époque des pasteurs de bovins (style bovidien de l'art rupestre). Ces artistes ont représenté sur les parois des abris du Tassili n'Ajjer un lévrier très proche du *tessem* égyptien et de l'*oska* actuel. Dans l'Azawakh supérieur, le site d'Azelik, vers 1500 av. J.-C., a livré des restes de ce lévrier associés à des ossements humains.

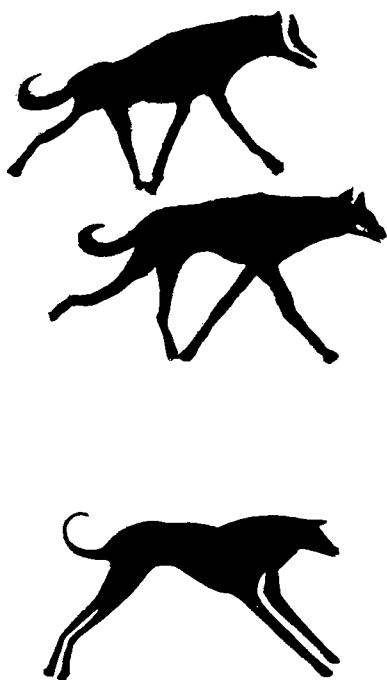
On peut penser que l'aridité croissante a isolé des groupes humains dont les contacts se sont raréfiés sans toutefois cesser complètement. Dans un tel contexte on comprend que des races domestiques aient connu quelques modifications dues à la sélection pour des raisons esthétiques (couleur de robe, aspect des cornes pour les bovins) ou économiques (aptitude à la chasse dans des espaces désertiques...). Ce long processus a donné naissance dans la vallée de l'Azawakh à deux races bien typées : la vache azawakh à robe acajou et encornage réduit et le lévrier de l'Azawakh ou Oska.

Entre l'Oska touareg et le Sloughi arabe du Maghreb et du Sahara septentrional, bien des ressemblances ont été entretenues et accentuées par l'intervention régulière de géniteurs importés de l'Azawakh. Cette confusion a été amplifiée par les jeux cynophiles des Européens qui pendant une quinzaine d'années ont confondu les deux races. L'homologation par la F.C.I. d'un standard du Lévrier de l'Azawakh (voir *infra*) a permis que soit enfin reconnue cette race qui constitue un élément non négligeable de la culture des Touaregs du Sud. Fr. Nicolas a recueilli de nombreuses traditions orales, poésies et contes célébrant les exploits cynégétiques de lévriers célèbres ; avant lui, le P. de Foucauld avait rassemblé la liste des noms propres donnés aux lévriers. La langue touarègue est très riche en termes appliqués à ce chien et à son univers. Des termes précis sont réservés à l'aspect et la couleur de sa robe, à son écuelle et à la pince de vulve en cuivre qui assure une sévère sélection. Par ailleurs la possession d'un bon lévrier permettait à l'éleveur nomade de s'approvisionner en viande sans toucher à son troupeau, donc à son capital. L'ayant compris, une organisation humanitaire avait entrepris, après la grave sécheresse de 1982-1985, de distribuer de jeunes lévriers dans les campements, en même temps que des vivres et des géniteurs pour la reconstitution du cheptel bovin.

G. COPPÉ

#### **Standard du lévrier de l'Azawakh** (d'après le Standard du F.C.I., n° 307 c)

*Aspect général.* Lévrier à poil court et oreilles tombantes, utilisé pour la chasse à vue, est particulièrement élancé et élégant. Son ossature et sa musculature transparaissent sous des tissus fins et secs. Ce lévrier se présente donc comme un longiligne dont le corps s'inscrit dans un rectangle à grand côté vertical.



Trois lévriers peints de l'abri de Tamadjert, Tassili n'Ajjer (style équidien).

*Proportions.* Longueur du corps/hauteur au garrot = 0,90 (peut être légèrement supérieur pour les femelles). Hauteur de la poitrine/hauteur au garrot = environ 0,40. Longueur du chanfrein/longueur de la tête = 0,50. Longueur du crâne/longueur de la tête = 0,40.

*Tête.* Longue fine, sèche et même ciselée, assez étroite, sans excès. Le crâne est presque plat, plutôt allongé. La longueur du crâne est nettement inférieure à la moitié de la longueur de la tête. Les directions des axes du crâne et du chanfrein sont souvent légèrement divergentes vers l'avant. Les arcades sourcilières et le sillon frontal sont peu marqués. La crête occipitale est nettement saillante, la protubérance occipitale marquée. Stop très peu marqué. Narines bien ouvertes, truffe noire ou brune. Museau long, rectiligne, affiné sans exagération. Lèvres minces, fines, tendues, de couleur noire ou brune. Mâchoires longues et fortes. Juges plates. Yeux en amandes, assez grands, couleur foncée ou ambrée. Paupières pigmentées. Oreilles aux attaches assez hautes, fines, toujours tombantes et plates, à base assez large, plaquées au crâne.

*Cou.* Bien sorti, long, fin et musclé, légèrement arqué. La peau est fine et ne présente pas de fanon.

*Corps.* Ligne de dessus rectiligne. Les crêtes coxales sont nettement saillantes et toujours de hauteur égale ou supérieure à celle du garrot. Garrot bien sorti.

*Allures.* Toujours très souples et particulièrement relevées au trot et au pas. Le galop est bondissant. L'Azawakh donne une grande impression de légèreté, presque élastique.

*Robe.* Peau fine, tendue sur l'ensemble du corps. Poil ras, fin, réduit sur le ventre. La couleur de la robe varie du sable clair au fauve foncé avec ou sans masque noir.

Un plastron blanc et un pinceau de même couleur à la queue. Les balzanes sont obligatoires sur chacun des quatre membres.

*Taille et poids.* Hauteur au garrot : Mâles entre 64 et 74 cm. Femelles entre 60 et 70 cm. Poids : Mâles entre 20 et 24 kg. Femelles entre 15 et 20 kg.

#### **Standard du Berger de l'Atlas** (Chien Kabyle ou Chien des douars).

*Aspect général.* Se rattache au groupe des lupoides et présente beaucoup d'affinités avec le chien des tourbières. Employé à la garde des habitations et des campements pour sa férocité.

*Tête.* Assez longue, crâne étroit, museau long effilé, yeux obliques; oreilles droites, triangulaires aux poils moins longs et plus drus.

*Corps.* Bien bâti et robuste. Cou fort. Poitrine profonde et assez descendue, pas très large. Queue touffue portée bas. Membres droits, bien musclés. Pieds assez allongés.

*Robe.* Poil rude, demi-long sur le dos, les reins, les côtes, court sur la tête et les membres. Couleur blanche sur les sujets les plus purs, tachée fauve sur fond blanc. Les robes foncées sont rares.

*Taille et Poids.* La taille est assez variable, de 55 cm à 80 cm. Poids, entre 20 et 25 kg.

E.B.

#### **Chien (dénominations berbères)**

Le nom berbère du chien présente une stabilité remarquable à travers l'ensemble du domaine : les formes *aydi* (sing) / *idan* (plur.) sont communes à tous les dialectes berbères. Tous les autres termes attestés sont de formation secondaire, expressive, ou désignent des types particuliers de chien.

L'alternance phonologique très curieuse entre le singulier (/d/) et le pluriel /d/) est également présente dans tous les dialectes. Le caractère absolument pan-berbère de ce mot et ce trait phonologique très spécifique sont un indice de l'ancienneté de la dénomination qui appartient avec certitude au « berbère commun ». Sa stabilité quasi-absolue dans l'ensemble berbère est également un gage de son antériorité relative par rapport à la plupart des autres appellations d'animaux domestiques qui présentent, à l'exception du nom de la chèvre, plus de fluctuations.

La linguistique confirme là l'ancienneté de l'association entre l'homme et le chien chez les ancêtres des Berbères.

S. CHAKER

#### **BIBLIOGRAPHIE**

- ALMAGRO Basch M., ALMAGRO Gorbea M., *Estudios de Arte rupestre nubio*, I, Madrid, 1968.
- ALOJALY Gh., *Lexique touareg-français*, Copenhague, 1980, p. 205.
- DALLET J.-M., *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1982, p. 918.
- DELHEURE J., *Dictionnaire mozabite-français*, Paris, 1984, p. 242.
- Id.*, *Dictionnaire ouargli-français*, Paris, 1987, p. 379.
- DESTAING E., *Vocabulaire français-berbère (tachlhit du Sous)*, Paris, 1938, p. 63.
- DEVILLIERS Ch., « Les dépôts quarternaires de l'Erg Tihodaine », *C.R. de la Soc. de Géologie de France*, t. 16, 1948, p. 189-191.
- ESPERANDIEU G., *De l'art animalier dans l'Afrique antique*. Conférences du Muse Stéphane Gsell. Alger, 1957.
- FOUCAULD Ch., de., *Dictionnaire touareg-français*, Paris, 1950-1952, 4 vol., (t. II, p. 695).
- FROBENIUS G., *Ekade Ektabe, die Felsbilder Fezzans*. Leipzig, 1937.
- FROJET J., HEUILLET H., *Standard officiel des chiens*.
- GASTON III de Foix dit PHOEBUS, *Traité de la Chasse*. 1380.
- LEFEBVRE G., et L., *Corpus des gravures et peintures rupestres de la région de Constantine*. Mém. du C.R.A.P.E. VII, Paris, A.M.G., 1967.

- LHOTE H., *La chasse chez les Touaregs*. Paris, Amiot-Dumont, 1951.  
 Id., *Les gravures rupestres de l'Oued Djerat (Tassili n'Ajjer)*. Mém. du C.R.A.P.E., XXV, 2 t. Alger, 1976.  
 LORTET D., GAILLARD M.-C., *La faune momifiée de l'ancienne Égypte*. Lyon, édit. H. Georg, 2<sup>e</sup> série, 1905 et 5<sup>e</sup> série, 1909.  
 PRZEZDZIECKI X., « Le lévrier en Afrique ». *Bull. de Liaison saharienne*, n° 17, juin 1954, p. 89-101.  
 Id., *Les lévriers*. Paris, Crépin-Leblond, 1975.  
 Id., *Le destin des lévriers*. Cagnes-sur-mer, Edica, 1984.  
 REYGASSE M., « Gravures rupestres du Tassili des Ajjers ». *L'Anthropologie*, t. XLV, 1935, p. 533-571.  
 ROUSSEL F., *Contribution à l'étude des lévriers du Sud saharien*. Périgueux, Magne, 1975.  
 STRASSNER et EILES, *Der Azwakh. Winhund des Nomaden in Mali*. Fédération canine internationale, Autriche, 1980.  
 VAUFREY R., *L'art rupestre nord-africain*. Arch. de l'Institut. de Paléont. hum., n° 20, Paris, 1939.  
 VAUGIEN P., *Le chien et sa médecine*. Paris, Libr. des Champs élysées, 1951.

#### C54. CHIITES (voir Fatimides)

#### C55. CHINALAPH

Ptolémée mentionne le *Chinalaph* (χιναλάφ) dont l'embouchure se situait entre Caesarea (Cherchel) et Gunugu (Sidi Brahim, à l'ouest de Gouraya) (Ptolémée, IV, 2, 2 et 5). Müller (éd. de Ptolémée, p. 596) proposait d'y voir l'Oued Messelmoun (St. Gsell, *Atlas Archéologique de l'Algérie*, Paris 1911, f. 4, 9) et suggérerait de corriger *Chinalaph* en *Chinalath* pour l'accorder avec la terminaison d'autres hydronymes mentionnés par Ptolémée. Cette identification semble la plus vraisemblable, bien qu'elle ne soit pas communément admise. Elle a été en effet rejetée par Kiepert (carte de la *Mauretania*, C.I.L. VIII) et E. Cat (*Essai sur la Province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris 1891, p. 19) qui identifient *Chinalaph* et Chélif. Cat se fonde sur deux arguments. Le premier est une ressemblance entre Chélif et *Chinalaph*. Le second est un argument géographique : Ptolémée aurait ignoré le coude vers l'ouest fait par le Chélif au sud de Cherchel. Cette argumentation est discutable : Ptolémée dit seulement qu'un fleuve côtier dont l'embouchure est située entre *Gunugu* et *Caesarea* s'appelait le *Chinalaph*. D'autre part Ptolémée indique le nom antique du Chélif : c'est le *Chulimath* (χουλμάθ) (Ptolémée, IV, 2, 2). La position de St. Gsell a été hésitante. Ainsi, parlant de l'embouchure du Chélif (*Atlas archéologique de l'Algérie*, f. 11, 3), il écrit que Ptolémée semble l'appeler *Chulimath* et, tout en rappelant la théorie de Cat, rapproche ce toponyme de Sour Kelmitou à 7 km de l'embouchure. Mais sur ses cartes, il identifie Chélif et *Chinalaph*, non sans tempérer cette affirmation d'un point d'interrogation qui a été oublié par la suite. Récemment J. Desanges a défendu l'identification du Chélif avec le *Chulimath* (*Deux Études de toponymie de l'Afrique romaine, Mélanges Saumagne*, Tunis 1968, p. 107).

PH. LEVEAU

#### C56. CHINIAVA

L'inscription C.25450, datable de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou du début du III<sup>e</sup> [Peyras et Maurin, 1974] a permis de situer au cœur du Tell nord-est, sur le Henchir Guennba (*At. Arch. Tun.*, f. Mateur, 225), l'*oppidum ciuium Romanorum* de Plinie l'Ancien (*Hist. Nat.*, V, 29), et d'éliminer les leçons *Chimauense* et *Ciniouense* de

certain manuscrits [Desanges, 1980]. Le suffixe *-ensis* rend probable le substantif *Chiniaua*.

La confrontation du texte plinien et de l'épigraphie a suscité d'ardentes controverses qui portent sur le sens de l'expression *oppidum ciuium Romanorum*, sur la date de cette entité et de la liste du Naturaliste, sur la composition de l'*ordo Chini[a]uensium peregrinorum*, qui honorait, sous Commode ou sous Septime Sévère, son patron le Carthaginois Marcus Iulius Probatas Sabinianus. Les spécialistes sont encore divisés [Peyras, 1991]. Sommairement, nous remarquons que ces *oppida* sont des groupements privés (*conuentus ciuium Romanorum*) pour L. Teutsch [1962] et B.D. Shaw [1981], des *municipia ciuium Romanorum* pour F. Vittinghof [1952] et J. Desanges [1972, 1980], un corps public (*pagus, conuentus,...*) pour Ch. Saumagne [1965] et J. Gascou [1972]. Sans nous prononcer sur la signification de la locution, nous observerons qu'on ne saurait opposer à J. Desanges le mot *peregrinorum* pour refuser sa démonstration. Les *peregrini* ne sont pas ici les étrangers à la citoyenneté romaine, mais des *incolae*, c'est-à-dire des étrangers résidents, attachés administrativement à la cité [Desanges, 1980].

Un fragment épigraphique, gravé sous Constantin le Grand ou son fils Constantin II sur un morceau d'architrave, est le dernier document que nous puissions verser au dossier de cette cité. Elle occupait entre *Biha Bilita*\* et *Vreu*, 800 m d'ouest en est, 250 m du nord au sud, près d'un ruisseau, la *chaaba* Melk el Ouidane, qui débouche d'une cluse à 305 m d'altitude.

On distingue d'est en ouest :

- des *haouanet* et des fosses funéraires creusées dans le revers de la falaise.
- des sources qui alimentaient, à l'ouest, des thermes, près desquels gît un fragment de l'inscription C.25450.
- un grand édifice soigneusement construit en pierres de grand et moyen appareil. L'un des murs comprend 16 assises et a 4 m de haut. Devant l'édifice s'ouvre une esplanade jonchée de colonnes. Cet ensemble correspond probablement au capitole et au forum.
- des aménagements hydrauliques qui ont permis, à l'Est, d'établir un barrage, un canal, deux bassins de réception, et une tour, appelée « terga » (= le canal, en berbère) [Peyras, 1991].

Une dizaine de fermes et deux voies romaines, un tertre, un tumulus, ont été notés dans les environs de *Chiniaua*.

J. PEYRAS

## C57. CHLEUH (linguistique/littérature)

Le dialecte berbère chleuh (tašelhit, tašelhiyt en berbère) est, de loin, le plus important du Maroc par sa population et même de tout l'ensemble berbère. Il s'étend sur la plus grande partie du système atlasique : Haut-Atlas (en partie), Anti-Atlas et Sous (Cf carte). Couvrant une aire géographique importante, au relief varié, le chleuh connaît évidemment de sensibles variations linguistiques selon les parlers ; pourtant ce dialecte présente une indiscutable unité par contraste avec les autres dialectes du Maroc. On examinera ci-dessous ses principales caractéristiques :

### Phonologie

Le chleuh est un dialecte qui appartient, globalement, au type « occlusif » : sauf phénomène micro-local, les consonnes berbères /b, d, t, g, k/ restent occlusives, contrairement à ce qui se passe dans les autres aires dialectales berbères



marocaines, Rif et Moyen Atlas, où la spirantisation des occlusives est un phénomène très largement attesté, sinon généralisé.

De ce fait, mis à part les phonèmes d'emprunt à l'arabe (pharyngales et quelques emphatiques), le système consonantique du chleuh apparaît comme un bon représentant du système phonologique minimum (et primitif) du berbère.

On note dans ce dialecte une très forte tendance à la labio-vélarisation des consonnes palato-vélaires (/k°, g°, kk°, gg°.../); certains parlers du Haut-Atlas tendent à généraliser ce trait à toutes les occurrences palato-vélaires et même aux labiales [b°, f°].

Le vocalisme est, lui aussi, extrêmement simple puisqu'il se réduit au triangle vocalique élémentaire /a, i, u/. La voyelle neutre, non phonologique (schwa) y est particulièrement labile et ténue; elle semble même absente dans la plupart des réalisations, ce qui amène de nombreux auteurs à ne pas la noter; on peut certainement admettre que la majorité des consonnes du chleuh peuvent assumer la fonction de centre de syllabe: cela paraît évident pour toutes les consonnes vocaliques classiques (liquides et nasales) ainsi que pour toutes les continues; cela est très vraisemblable pour la plupart des autres consonnes, même sourdes et occlusives.

### Grammaire - Syntaxe

Dans la syntaxe de base, la caractéristique la plus marquante est indiscutablement la généralisation de la phrase nominale à copule verbale *g* «faire/être» (*g* + Nominal à l'état libre). Ce type de syntagme prédicatif, bien attesté dans tout le Maroc, est connu à l'état de traces en kabyle et touareg; en tachelhit, il est d'un emploi très généralisé et semble avoir remplacé de manière systématique les séquences à auxiliaires de prédication *d* (*d* + nominal) bien connues dans tout le reste du berbère nord mais qui ne sont plus attestées qu'à l'état de résiduel en chleuh, notamment en contexte négatif. On y relève ainsi: *iga aderɣal* = «il est aveugle/mal voyant» mais au négatif *ur igi aderɣal* coexiste avec la phrase purement nominale *ur d aderɣal*.

Parmi les traits morphologiques caractéristiques, on relèvera également le maintien de l'accord de nombre du participe verbal que la plupart des autres dialectes berbères nord tendent à traiter comme forme invariable: *iddan* (sing), *ddanin* (plur.), participe du verbe *ddu* «aller». En revanche, le chleuh, comme l'ensemble du Maroc, a complètement abandonné l'ancienne conjugaison par suffixes des verbes d'état qui, ici, se combine avec le jeu «standard» des indices de personnes.

Mais c'est sans doute au niveau du système verbal que la tachelhit présente les spécificités les plus marquantes; on peut même le considérer comme l'un des systèmes les plus évolués de l'ensemble berbère. Evolution au niveau des signifiants,

- avec la constitution d'une nouvelle forme par association obligatoire de la particule *ar* à l'Aoriste intensif (*ar iteddu*, «il va»)
- avec une forte tendance (notamment dans le Sous) à perdre le thème de prétérit négatif («thème en /i/»), et surtout,
- avec la dissociation et la démultiplication des formes issues du complexe *ad* + Aoriste: *rad* (issu de *ira ad*) à valeur temporelle (futur) s'oppose désormais à *ad* (à valeur modale) et des formes de futur immédiat se sont constituées dans de nombreuses régions à partir de complexe *ddu* («aller») + *ad* + Aoriste (> *ddad* + aoriste).

Et bien sûr, corrélativement, au niveau des signifiés et du fonctionnement global du système, avec la «naissance» du temps (Leguil, Cf Bibl.), induite par la distinction entre le modal (*ad*) et le temporel (*rad/ddad*), et par de la généralisation

de la valeur de concomitance (donc de *présent*) du complexe *ar* + aoriste intensif. Le système verbal chleuh est ainsi celui qui, le plus nettement, a introduit la temporalité dans un système primitivement aspectuel (Cf « Aspect » *EB*).

### Lexique

Le lexique chleuh, bien que présentant une forte influence de l'arabe comme tout le berbère nord est néanmoins l'un des moins contaminés : le taux d'emprunts à l'arabe, établi à partir d'une liste diagnostic, est l'ordre de 25 %, bien inférieur à celui des dialectes méditerranéens (kabyle : 38 %) (Chaker 1984).

Le chleuh (du moins un certain nombre de ses parlers) est également l'un des rares dialectes à avoir conservé l'ancienne numération berbère, bien que dans les zones de contacts intenses (notamment urbaines), la numération arabe ait tendance à se répandre.

### Études linguistiques et développements récents

Le chleuh a été l'un des dialectes les plus étudiés par la tradition berbérissante occidentale ; à la fin des années 1920, on disposait déjà de travaux descriptifs et de corpus importants (Stumme, Destaing, Laoust, Justinard). Il a connu un très vif regain d'intérêt depuis une vingtaine d'années du fait de la formation rapide d'une nouvelle génération de berbérissants marocains, qui sont, dans une large proportion, originaires du domaine chleuh. Ces travaux récents, totalement intégrés dans les grands courants de la linguistique actuelle (l'influence du générativisme notamment y est très forte) se sont d'abord intéressés à la morpho-syntaxe, puis plus récemment au lexique et à la phonologie.

Ce développement vigoureux de la recherche sur la langue et la littérature chleuh est, dans une certaine mesure, relayé par le dynamisme de la société civile chleuh, notamment soussie : la plupart des publications berbères, scientifiques ou culturelles, parues au Maroc depuis 20 ans sont l'œuvre de Chleuhs ; de même, les associations culturelles les plus actives et les plus efficaces sont pour l'instant presque toutes chleuh. Le dynamisme et l'efficacité de l'Association de l'Université d'été d'Agadir, qui a déjà organisé quatre rencontres importantes depuis 1980, mérite tout particulièrement d'être signalé.

### Littérature

Comme toutes les grandes régions berbérophones, le domaine chleuh connaît une très riche production littéraire orale : poésie et chants, contes, proverbes... dont de nombreux corpus sont disponibles. Le vecteur traditionnel des formes « nobles » étaient des chanteurs-poètes itinérants (*ṛrays/ṛrways*), maintenant largement relayés par les supports modernes : disque d'abord, puis radio et cassette.

Une des particularités marquantes de cette région berbère est certainement l'existence d'une tradition littéraire *écrite* en caractères arabes assez dense, vieille de plusieurs siècles. Les pièces sont essentiellement d'inspiration religieuse : textes doctrinaux ou poésie d'édification (hagiographique ou autre). Ces manuscrits, dont les plus célèbres sont ceux d'Awzal (vers 1700), circulent dans le milieu des clercs chleuh ; ils semblent n'être que le résidu des pratiques plus larges de l'époque médiévale (notamment almohade) puisqu'Ibn Tumert est censé, aux dires des historiens arabes, avoir traduit le Coran en berbère. On notera d'ailleurs que les œuvres littéraires contemporaines écrites par des Chleuhs sont toutes notées au moyen de l'alphabet arabe (Moustaoui, Idbelkacem, As-safi, Cf bibl.).

## BIBLIOGRAPHIE (depuis 1980)

Pour les période antérieures, on se reportera aux trois sources bibliographiques classiques en berbérologie :

APPLEGATE J.R., « The Berber Languages », *Current Trends in Linguistics*, vol. 6, 1970 : bibliographie annexe.

BASSET A., *La Langue berbère*, Londres/Oxford, 1952/1969 : bibliographie sélective annexe.

GALAND L. Chronique des études : langue et littérature berbères, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, IV, 1965, à XVIII, 1979. Les chroniques 1965-1977 ont fait l'objet d'une réédition sous la forme d'un ouvrage unique : *Langue et littérature berbères. Vingt cinq ans d'études*, Paris, CNRS, 1979.

L'essentiel des références de cette période sera à rechercher sous les noms de :

*Pour la langue* : ASPINION, A. BASSET, R. BASSET, BIARNAY, CID-KAOUI, COLIN, DESTAING, GALAND, JUSTINARD, LAOUST, MARCY, STUMME.

*Pour la littérature (études et textes)* : H. BASSET, R. BASSET, DESTAING, GALAND-PERNET, JOHNSTONE, JORDAN, JUSTINARD, LUCIANI, NEWMANN, ROUX, STRICKER, STUMME.

## I. Langue - linguistique

*Actes de la Première Rencontre de l'Université d'été d'Agadir* : « La culture populaire. L'unité dans la diversité », Agadir : Ass. Univ. Eté, 1982, p. 337 p.

AKKA M., *Contact inter-dialectes, variations intra-dialecte*. Perméabilité au berbère du parler d'une population arabophone du Haouz de Marrakech : les Nouassers de Chichaoua, Th. Doct. Linguistique, Univ. Paris V, 1991, 357 p.

AKOUAOU A., *L'expression de la qualité en berbère : le verbe (parler de base la Tašelhit de Tiznit)*, Th. 3<sup>e</sup> Cycle Linguistique Univ. Paris V, 1976, 451 p.

AKOUAOU A., « Les études berbères au Maroc. Essai de bilan », *Tafsut : études et débats*, 1, 1983, p. 151-169.

AMAHAN A., « La maison d'Abadou (un village du Haut-Atlas occidental) dans le temps et l'espace », *Bulletin d'archéologie marocaine*, 12, 1979-1980, p. 307-320.

AMAHAN A., *Abadou de Ghoujdama. Haut-Atlas marocain : étude sociolinguistique*, Paris : Geuthner, 1983, p. 248 p.

BARY L., *Étude syntaxique d'un parler de la langue tamazight : le parler d'Inezgane (Souss, Uaroc). Approche fonctionnelle*, Mémoire DES Linguistique Faculté des Lettres de Rabat, 1983.

BARY L., « La prédication en berbère », *Langues et littératures*, 3, 1983-1984, p. 105-113.

BOUKOUS A., « Le langage enfantin, approche sociolinguistique », *Langues et littératures*, 1, 1981, p. 7-38.

BOUKOUS A., « Les contraintes de structure segmentale en berbère (dialecte tachelhit) », *Langues et littératures*, 2, 1982, p. 9-27.

BOUKOUS A., « Divergences et convergences phonologiques le cas du parler berbère d'Agadir », *Sociolinguistique du Maghreb*, Paris : Univ. R. Descartes, 1983, p. 27-47.

BOUKOUS A.J., « L'assibilation dans le dialecte Tachelhit », *Recherches linguistiques et sémiotiques. Actes du Colloque de Rabat (7-9 mai 1981)*, Rabat : Faculté des Lettres, 1984, p. 408-392.

BOUKOUS A., « Graphie, prosodie et interprétation », *Tafsut : études et débats*, 2, 1985, p. 69-79.

BOUKOUS A., « Variation phonique et compétence globale : le cas du parler amazigh d'Agadir », *Langues et littératures*, 4, 1985, p. 69-96.

BOUKOUS A., *Phonotactique et domaines prosodiques en berbère (parler tachelhit-d'Agadir, Maroc)*, Th. Etat Linguistique Univ. Paris VIII, 1987, 700 p.

BOUKOUS A., « Syllabe et syllabation en berbère », *Awal : cahiers d'études berbères*, 3, 1987, p. 67-82.

BOUKOUS A., « Syllabe et syllabation en berbère », *Le Maroc et la Hollande. Etudes sur l'histoire, la migration, la linguistique et la sémiologie de la culture*, Rabat : Publications de la Faculté des Lettres, 1988, p. 257-270.

BOUKOUS A., « L'emprunt linguistique en berbère. Dépendance et créativité », *Études et documents berbères*, 6, 1989, p. 5-18.

BOUKOUS A., « Approches de la syllabe en tamazight », *Langue et société au Maghreb. Bilan et Perspectives*, Rabat : Publications de la Faculté des Lettres, 1989, p. 25-39.

- BOUKOUS A., « Pharyngalisation et domaines prosodiques », *Études et documents berbères*, 7, 1990, p. 68-91.
- BOUKOUS A., « Resyllabation et domaines prosodiques en berbère », *La Linguistique au Maghreb - Maghreb Linguistics*, Rabat : Okad, 1990, p. 282-297.
- BOUKOUS A., « Vocalité, sonorité et syllabité », *Awal : cahiers d'études berbères*, 6, 1990, p. 203-218.
- CHAFIK M., *Lexique arabo-berbère*, (en arabe), Rabat : Académie Royale du Maroc, 1990, 734 p.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS, 1984.
- CHANTAR F., « Langage des femmes dans le sud marocain », *Contrastes. [Actes du Colloque « La différence sexuelle dans le langage », Univ. Paris 111, 1988]*, 1989, p. 91-101.
- DELL F./ELMEDLAOUI M., « Syllabic consonants and syllabication in Imdlawn Tashlhiyt Berber », *Journal of african languages and linguistics*, 7, 1984, p. 105-130.
- DELL F./ELMEDLAOUI M., « Syllabic consonants in Berber : some new evidence », *Journal of african languages and linguistics*, 10, 1988, p. 1-17.
- DELL F./ELMEDLAOUI M., « Clitic ordering, morphology and phonology in the verbal complex of Imdlawn Tashlhiyt berber », *Langues orientales anciennes, philologie et linguistique*, 2, 1989, p. 165-194.
- DELL F./ELMEDLAOUI M., « Clitic ordering, morphology and phonology in the verbal complex of Imdlawn Tashlhiyt Berber. » Part II, *Langues orientales anciennes, philologie et linguistique*, 3, 1991, p. 77-104.
- EL AOUBANI Y., *Interférences linguistiques entre l'arabe et un parler berbère (Tachelhit de la région d'Agadir)*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Sociolinguistique Univ. Paris VII, 1983.
- ELMEDLAOUI M., *Le parler berbère chleuh d'Imdlawn : segments et syllabation*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Linguistique Univ. Paris VIII, 1985, 249 p.
- ELMEDLAOUI M., « De la gémération », *Langues orientales anciennes : philologie et linguistique*, 1, 1988, p. 117-156.
- ELMOUJAHID E., *Esquisse phonologique d'un idiolecte de la langue tamazight (berbère). Parler de base tachelhiyt de Ben Sergaw (région d'Agadir-Maroc)*, DEA Linguistique Univ. Paris V, 1979, 488 p.
- ELMOUJAHID E., *La classe du nom dans un parler de la langue tamazight, le tachelhiyt d'Igherm (Souss-Maroc)*, Th. 3<sup>e</sup> Cycle Linguistique Univ. Paris V, 1981, 488 p.
- ELMOUJAHID E., « Un aspect morphologique du nom en Tamazight : l'état d'annexion », *Langues et littératures*, 2, 1982, p. 47-62.
- ELMOUJAHID E., « La topicalisation en tamazight, dialecte tachelhiyt », *La Linguistique au Maghreb - Maghreb Linguistics*, Rabat : Okad, 1990, p. 298-312.
- ELMOUNTASSIR A., *Lexique du verbe en tachelhit : parler d'Inezgane (Maroc)*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Linguistique Univ. Paris V, 1989.
- ENNAJI M., *A contrastive analysis of the complex sentence in English, Moroccan, Arabic and Berber*, PhD, Linguistics Univ. of Essex (U.K.), 1982, 367 p.
- ENNAJI M., SADIQI F., « The syntax of cleft sentences in Berber », *Studies in language*, 10 (1), 1986, p. 53-77.
- GALAND L., « L'opposition défini-indéfini en toponymie : exemples berbères », *Mélanges d'onomastique linguistique et philologie offerts à Monsieur Raymond Sindou (Professeur honoraire de l'Université de Clermont-Ferrand) par ses collègues, ses amis et ses élèves*, 1986, p. 21-24.
- GALAND L., « Les emplois de l'aoriste sans particule en berbère », *Proceedings 4th international Hamito-Semitic Congress. (Hamburg, 20-22 sept. 1983)*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publ. Co., 1987, p. 361-379.
- GALAND L., « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne ; 3<sup>e</sup> partie : Les langues chamito-sémitiques*, Paris : Éditions du CNRS, 1988, p. 207-242/303-306.
- GALAND-PERNET P., « Remarques sur le vocabulaire berbère de l'orientation », *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*, 29-30, 1984-1986, p. 39-62.
- HEBAZ B., *L'aspect en berbère Tachelhiyt (Maroc). Parler de base Imini (Marrakech-Ouarzazate)*, Th. 3<sup>e</sup> Cycle Linguistique Univ. Paris V, 1979, 2 vol, 850 p.
- IAZZI E., *Morphologie du verbe en tamazight (Parler des Ait Attab, Haut-Atlas central). Approche prosodique*, Mémoire de DES Linguistique Univ. de Rabat, 1991, 224 p.
- JEBBOUR A., *Processus de formation du pluriel nominal en Tamazight (Tachelhit de Tiznit). Approche non-concaténative*, Mém. DES Linguistique Univ. Mohammed V Rabat, 1988, 229 p.

- LAMZOUZI M., *Initiation au dialecte berbère chleuh*, Casablanca : Amrec-Orient Edit., 1988, 108 p.
- LASRI A., *Aspects de la phonologie non-linéaire du parler berbère chleuh de Tdlî*, Th. Doctorat nouveau régime Phonologie Univ. Paris III, 1991, 427 p.
- LEGUIL A., « Le schéma d'incidence en berbère », *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, 1(1), 1981, p. 35-41.
- LEGUIL A., « La phonologie au secours de la grammaire en touareg », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 77 (1), 1982, p. 341-363.
- LEGUIL A., « La naissance des temps en chleuh », *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, 3, 1982, p. 57-84.
- LEGUIL A., « L'injonctif-concessif en berbère », *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, 3 (5), 1983, p. 127-138.
- LEGUIL A., « Opposition et alternance des inaccomplis dans l'Adghagh des Ifoghas », *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*, 24-28 (1), 1979-1984, p. 147-196.
- LEGUIL A., « Les complétives non primaires en berbère », *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, 4 (7), 1984, p. 69-92.
- LEGUIL A., « Modes, temps et aspects verbaux, notamment en berbère », *Cahiers balkaniques de l'Inalco*, 7 (1), 1984, pp. 185-197.
- LEGUIL A., « La focalisation en touareg de l'Adghagh », *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, 4 (8), 1984, p. 73-87.
- LEGUIL A., *Structures prédicatives en berbère*; 1 : Linguistique générale et berbère; 2 : Grammaire, syntaxe, énonciative; 3 : Bilan et perspectives, Th. d'État Univ. Paris III, 1987, 1190 p.
- LEGUIL A., *Structures prédicatives en berbère. Bilan et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 1992, 176 p.
- MANZANO F. (dir), *Langage, espace et société*, Ouagadougou : Université, 1983, 357 p.
- SADIQI F., *A syntactic analysis of the complexe sentence in Berber*, PhD Linguistics Univ. of Essex (U.K.), 1982, 406 p.
- SADIQI F., *Studies in Berber syntax. The complex sentence*, Wurzburg : Konigshausen/Neumann, 1986, 350 p.
- SADIQI F., « Raising in Berber », *Studies in african linguistics*, 17 (3), 1986, p. 219-248.
- SADIQI F., « On the notion of COMP in Berber », *La Linguistique au Maghreb - Maghreb Linguistics*, Rabat : Okad, 1990, p. 329-343.
- SCHMITT-BRANDT R., « Berberische Adstrateinflüsse in maghrebinischen Arabisch. [Influences de l'adstrat berbère en arabe maghrébin] », *Folia linguistica*, 13, 1979, 3-4, p. 229-235.
- SCHMITT-BRANDT R., « Recherches linguistiques au Maroc », *Rapport sur la recherche africaniste allemande. Langue et culture*, Bonn : Deutsche Forschungsgemeinschaft, 1982, p. 87-90.
- SCHMITT-BRANDT R., « Comparaison des structures du berbère et de l'arabe marocain », *Recherches linguistiques et sémiotiques. (Aes du Colloque de Rabat, 7-9 mai 1981)*, Rabat : Fac. des Lettres, 1984, p. 452-447.
- SERRA L., « Vocabulaire maritime berbère », *Encyclopédie berbère*, édition provisoire, cahier 40, 1987, 4 p.
- WAGNER D., SPRATT J., EZZAKI A., « Does learning to read in second language always put the children at a disadvantage ? Some counterevidence from Morocco », *Applied psycholinguistics*, 10 (1), 1989, p. 31-48.
- WAHBI Ch., *Étude du verbe et de ses modalités dans le dialecte tachelhit : parler de Tiznit, Maroc*, 3<sup>e</sup> cycle Linguistique Univ. Paris V, 1986, 311 p.
- YOUSSE A., « Lexical processes in the berber of the media in Morocco », *La Linguistique au Maghreb - Maghreb Linguistics*, Rabat : Okad, 1990, p. 264-281.

## II. Littérature et textes

- Actes de la Première Rencontre de l'Université d'Été d'Agadir : « La culture populaire. L'unité dans la diversité »*, Agadir : Ass. Univ. Été, 1982, p. 337 p.
- AKHIAT B., *Tabratt. Recueil de poésies berbères*, Rabat : AMREC, 1989, 82 p.
- AL-Safi M.A., *Ussan semmiḍnin* [Les jours froids], Casablanca : Al-Andalus, 1983, p. 164.
- AMAHAN A. « Sur une notation du berbère en caractères arabes dans un fragment manuscrit

- inédit de 1832», *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*, 24-28, 1979-1984, p. 51-60.
- AMARIR O., *Les poèmes berbères attribués à Sidi Hammu Taleb*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Littérature Univ. Rabat, 1985.
- ARNAUD J., « Culture et tradition populaires dans l'œuvre de Mohammed Khair-Eddine », *Itinéraires. Littératures et contacts de cultures*, 1, 1982, p. 97-106.
- BENOUCHEB B., BOUBERAK L., *La tendance humaniste dans la littérature berbère contemporaine* (en arabe), Rabat : Imprimerie al-ma'arif aljadida, 1988, 94 p.
- BENTOLILA F. (dir), *Devinettes berbères*, 2, Paris : CILF, 1986.
- BOUNFOUR A., *L'Amarg, poésie berbère des Iglwa. Linguistique et métrique : étude sur la poésie berbère*. Th. État Linguistique Univ. Paris III, 1984, 2 vol, 214 p. + 251 p.
- BOUNFOUR A., « Le rythme métrique dans la poésie berbère du Sous », *The Maghreb review*, 9 (3-4), 1984, p. 77-81.
- BOUNFOUR A., « Transformations et enjeux de la poésie berbère », *Annuaire de l'Afrique du Nord* : 23, Paris : Editions du CNRS, 1984, p. 181-188.
- BOUNFOUR A., « Le sacre de l'illettré », *Peuples méditerranéens*, 33, 1985, p. 95-102.
- BOUNFOUR A., « La parole coupée. Remarque sur l'éthique du conte », *Awal : cahiers d'études berbères*, 2, 1986, p. 98-110.
- BOUNFOUR A., « Oralité et écriture : un rapport complexe », *Revue de l'Occident musulman et de la méditerranée*, 44 (2), 1987, p. 79-91.
- BOUZID A., *Ahwach : danse et chant de groupe du Sous : traditions et coutumes*, Rabat, 1984, 179 p. multigr.
- BROWN K., LAKHSASSI A., « Every man's disaster; the earthquake of Agadir; a berber (tachelhit) poem », *The Maghreb review*, 5 (5-6), 1980, p. 125-133.
- BROWN K., LAKHSASSI A., « La destruction est comme un oued. Le tremblement de terre d'Agadir. Un poème en Tachelhit ». *Littérature orale arabo-berbère*, 18, 1987, p. 43-63.
- GALAND L., « Le vol de bétail dans le monde berbère et dans le monde méditerranéen », *Gli scambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale et l'Europa mediterranea*, vol. 1. (Atti del Congresso Internazionale di Amalfi, 5-8 dicembre 1983), Naples : Istituto Universitario Orientale, 1986, p. 369-378.
- GALAND-PERNET P., « Le manuscrit berbère Jean Fines : un awzal chleuh du 12<sup>e</sup>/18<sup>e</sup> siècle », *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*, 24-28 (1), 1979-1984, p. 43-49.
- GALAND-PERNET P., « Le thème de l'errance dans les littératures berbères », *Itinéraires. Littératures et contacts de cultures*, (4-5), 1984, p. 269-310.
- GALAND-PERNET P., « Les prologues "agrestes" des poèmes berbères : un phénomène méditerranéen. Gli scambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale et l'Europa mediterranea, vol. 1. Actes du Congrès international d'Amalfi, 5-8 décembre 1983 », Naples : Istituto Universitario Orientale, 1986, p. 355-367.
- GALAND-PERNET P., « Littérature orale et représentation du texte : les poèmes berbères traditionnels », *Le texte et ses représentations. Etudes de Littératures anciennes* : 3, Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1987, p. 107-118.
- GALAND-PERNET P., « Le poème oral et ses marges : prologues berbères », *Lalies*, 6, 1988, p. 149-166.
- GALAND-PERNET P., « Die traditionelle arabischen Berberschriften in Marokko. [Les manuscrits traditionnels arabo-berbères au Maroc] », *Sahara Studien*, Hallein : GISAF, 1988, p. 65-80.
- IDBELKACEM H., *Taslit unzar*. [La fiancée de la pluie : L'arc-en-ciel], Rabat : Imprimerie Al-Maarif al-Jadida, 1986, 71 p.
- IDBELKACEM H., *Imarayn*, Rabat : Imprimerie al-ma'arif aljadida, 1988, 84 p.
- JOUD H., LORTAT-JACOB B., « Les modèles métriques dans la poésie de tradition orale et leur traitement en musique », *Revue de musicologie*, 68 (1-2), 1982, p. 147-197.
- JOUD H., *Les éléments de la versification en berbère marocain tamazight et tachelhit*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Linguistique Univ. Paris III/ EPHE 4e section, 1984, 141 p.
- JOUD H., « Mètres et rythmes de la poésie orale en berbère marocain ; la composante rythmique », *Cahiers de poétique comparée*, 12, 1986, p. 103-107.
- JOUD H., « Les tribulations d'un lettré en pays chleuh », *Études et documents berbères*, 2, 1987, p. 27-41.
- JOUD H., « La matrice rythmique, fondement caché du vers », *Études et documents berbères*, 3, 1987, p. 47.



- JOUAD H., « Formules rythmiques spontanées en poésie orale », *Communication et langages*, 78, 1988, p. 5-13.
- JOUAD H., « Le langage Lm'ena : l'esthétique de l'implicite (première partie) », *Études et documents berbères*, 6, 1989, p. 158-168.
- JOUAD H., « La métrique matricielle : nombre, perception et sens », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 85 (1), 1990, p. 267-310.
- LAKHSASSI A., « Présence de la poésie berbère », *Regards sur la culture marocaine*, 1, Casablanca : Kalima, 1988, p. 57-61.
- LAKHSASSI A., « Injustice et résistance dans la poésie berbère-taselhrit », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 51 (1), 1989, p. 111-120.
- LEFEBURE Cl., « Ousman : la chanson berbère reverdie », *Annuaire de l'Afrique du Nord* : 23, Paris : Éditions du CNRS, 1984, p. 189-208.
- LEGUIL A., *Contes berbères du Grand Atlas*, Paris : Edicef, 1985, 164 p.
- LEGUIL A., *Contes berbères de l'Atlas de Marrakech*, Paris : L'Harmattan, 1988, 276 p.
- MAZABRAUD A., *Parole et pensée chez les Berbères du Maroc. La vie rurale aux sources du mythe. Etude sur les contes berbères du Maroc*, Th. Doct. nouveau régime Études Africaines INALCO, 1990, 490 p.
- MOUSTAOU M., *Tifawin* (I, II, III), Casablanca : Imprimerie Taysiyr, 1986/1989 (3 fasc.).
- MOUSTAOU M., *Asays*, Rabat : Imprimerie al-ma'arif aljadida, 1988, 139 p.
- PELLAT Ch., « Quatre récits berbères », *Études et documents berbères*, 3, 1987, p. 3-19.
- ROUX A., BOUNFOUR A., *Poésie populaire berbère (Maroc du Sud-ouest/Igdimwen)*, Paris : Éditions du CNRS, 1990, 231 p.
- ROVSING OLSEN M., *Chants de mariage de l'Atlas marocain*, Th. 3<sup>e</sup> cycle Ethnomusicologie Univ. Paris X, 1984, 398 p.
- SCHUYLER P.D., « The "Rwais" and the "Zawia" : Professional musicians and the rural religious elite in Southwestern Morocco », *ASIAN MUSIC*, 17 (1), 1985, p. 114-131.
- TOPPER U., *Märchen der Berber*. [Conte des Berbères], Koln : Eugen Diederichs Verlag, 1986, 263 p.
- ZENDOZ M., « Contes des Ida ou Tanan (Haut Atlas Occidental, Maroc) », *Études et documents berbères*, 2, 1987, p. 42-62.

S. CHAKER

## C58. CHOBA

A mi-chemin entre Bejaia et Jijel, se trouve le site de Ziama dont une inscription établit l'identité avec l'antique *Choba*.

Escale commode, le site de *Choba* fut sans doute fréquenté très tôt par les navigateurs puniques, qui pourraient lui avoir donné son nom (qui ne semble pas libyque). Leurs navires de faible tirant d'eau pouvaient mouiller soit à *Choba* même soit à l'abri de l'îlot de Mansouriah (à 3,5 km à l'est).

Le petit port prit probablement son essor au moment de la colonisation de *Sitifis*, *Cuicul* et *Mophti* sous Nerva et Trajan, qui entraîna le développement des échanges avec l'intérieur du pays, puis des exportations. Au début du second siècle, *Choba* est connue de Ptolémée qui la cite sous le nom de *Chotbath*.

Hadrien éleva la ville au rang de municipe. Elle fut peut-être inscrite dans la tribu Quirina. La construction d'un rempart est probablement postérieure, sinon consécutive, à cette promotion municipale. Parmi les notables on peut citer *M. Sellius, L(uci) f(ilius), Arnensis (tribu), Honoratus*, qui devint *praefectus* de l'*Ala II Flavia Hispanorum civium romanorum*, stationnée en Bétique au second siècle.

Les autorités municipales firent construire des thermes en 196, élever autels et statues. Des notables riches et cultivés ornèrent leur domus de magnifiques mosaïques comme celle de Thétis et de Pélée, datable de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou du début du III<sup>e</sup>. Vers cette époque, la ville est citée comme municipe par la Table de Peutinger et le Géographe de Ravenne.

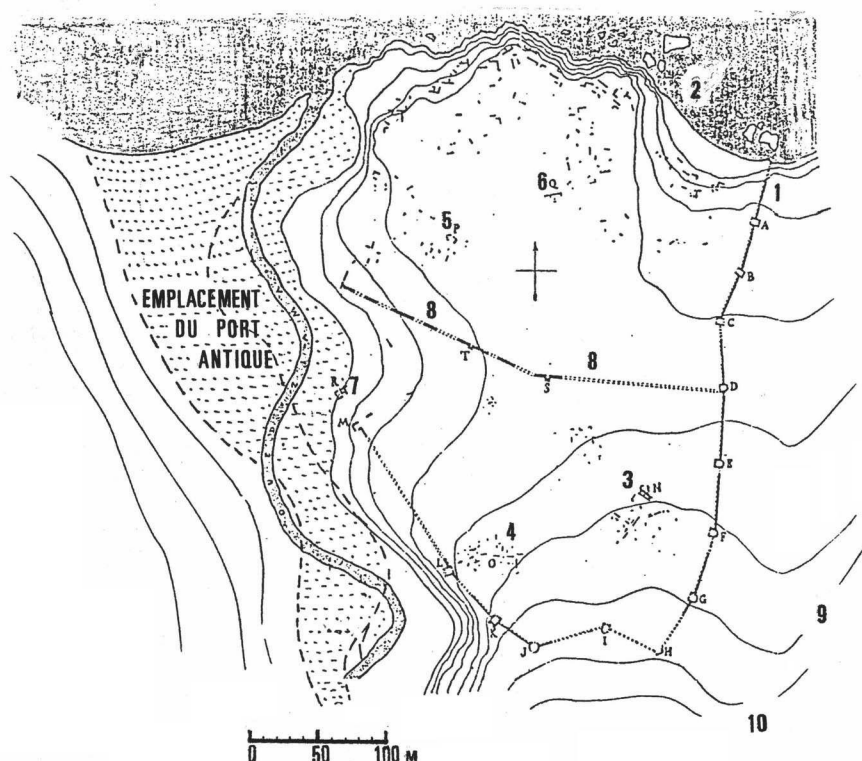
Au V<sup>e</sup> siècle, *Choba* compte une communauté chrétienne dirigée par un évêque. La *Notitia* de 484 cite un *Maximus episcopus Cobiensis* en troisième rang parmi les

évêques de Sitifienne. Probablement après une période de déclin, la ville est réoccupée à l'époque byzantine. La plus grande partie de la superficie est abandonnée. L'extrémité de la pointe est protégée par un nouveau rempart constitué de blocs de remploi. Puis le site tombe dans l'oubli.

### Archéologie de Ziama

Signalé pour la première fois en 1851 sous le nom de Ziama, le site archéologique était encore intact lorsque Gsell le visita en 1899. Peu après, l'installation d'un village de colonisation à Mansouriah, se traduit par l'exploitation des ruines de Ziama, comme carrière d'abord, comme lieu de défrichement et de culture ensuite. De nombreux vestiges furent détruits : la muraille byzantine fut ainsi purement et simplement démontée par les récupérateurs de matériaux.

Pourtant, peu de découvertes ont été signalées : en 1912, la mosaïque des noces de Thétis et de Pélée, en 1946, la dédicace d'une statue à Hadrien, *conditor municipii*. Pendant la Guerre d'Algérie, la construction d'un village de regroupement recouvrit l'essentiel de la ville antique. En 1985-1986, la construction d'un centre professionnel bouleversa et recouvrit la partie nord en dégagant une salle à mosaïque, en emplacement public de colonnes, une inscription au génie du municipale. De 1987



Plan des ruines de Choba (d'après S. Gsell, 1899, complété). 1 : Enceinte ; 2 : port supposé par Gsell ; 3 : thermes construits en 196 ; 4 : ruines indéterminées, fûts, bases et chapiteaux ; 5 : édifice à deux absides ; 6 : construction rectangulaire ; 7 : édifice à pavement en mosaïque ; 8 : rempart de très basse époque ; 9 : sépultures maçonnées ; 10 : mausolée.

à 1988, à l'extérieur et à l'angle nord-est de la ville, de petits immeubles d'habitation ont occupé l'extrémité nord-est de la nécropole. A cette occasion, une petite partie du rempart antique a été renversée. Le plan donné par Gsell en 1899 est donc maintenant irremplaçable malgré quelques imperfections mineures.

Le site antique est installé sur un promontoire arrondi flanqué à l'ouest de l'embouchure de l'oued Ziama. Gsell avait placé le port antique dans la crique située au nord-est de la pointe, mais en fait cet emplacement présente peu de fond et de nombreux blocs immergés empêchant le mouillage. En réalité, le port se trouvait dans l'estuaire même de l'oued Ziama, alors en eau profonde, qui formait un excellent port naturel. En 1909, Éd. Pousset y a signalé quelques vestiges de quais. Ce port a été ensablé au Moyen Age par l'alluvionnement de l'oued, aussi actif ici que les autres fleuves côtiers de la région.

### Mansouriah

Le comblement du port de *Choba* par les alluvions de l'oued Ziama a dû conduire au Moyen Age à reporter l'escale à 3,5 km à l'est de *Choba*, à Mansouriah. Ce lieu-dit (aujourd'hui village) présente une presqu'île pointée au nord vers un îlot situé à faible distance du rivage. Très sûre par temps calme, la rade entre l'îlot et la terre, paraît avoir été dangereuse par gros temps : « *elle a vu s'y perdre (au XIX<sup>e</sup> siècle) tous les bateaux qui se sont malavisés de venir s'y réfugier ; l'îlot ne l'abrite que très imparfaitement ; elle n'a pas beaucoup de fond et est coupée au milieu par une ligne de roches basses, excessivement dangereuses, presque à fleur d'eau, qui relie l'île à la pointe de Mansouria* ». Des plongées effectuées en 1968 ont montré qu'il n'y avait jamais eu de quai antique reliant l'îlot à la terre ferme. Cet abri tout relatif a cependant été fréquenté dans l'Antiquité. On a signalé sur l'île une monnaie punique, ainsi que deux fragments d'amphores, punique et romaine, des tessons de basse époque romaine. La topographie a maintenant changé avec la création récente d'un véritable port (en juillet 1988, l'île était déjà réunie à la terre par une jetée et un enrochement massifs).

Les vestiges de la presqu'île, « *un amas de ruines assez considérable, mais qui ne présente aucun vestige d'un rempart* », ont disparu vers 1900 sous un village de colonisation. Il semblait s'agir de ruines d'époque musulmane. Le mouillage de Mansouriah vit peut-être une certaine activité au X<sup>e</sup> siècle comme port des Kotama, puis plus tard comme port des Hammadides après leur installation à Bejaia. Selon Féraud, ces derniers en firent un lieu de plaisance. C'est peut-être El Mansour qui lui donna son nom. Selon Pousset, il aurait « *fait installer sur l'îlot des bosquets et des jardins où il venait l'été villégiaturer avec son harem. Ces constructions furent détruites par les Espagnols et les ruines se dégradèrent naturellement* ». A l'époque turque, des Chrétiens se seraient établis à Mansouriah pour pêcher le corail. Nous ne savons pas d'où Féraud, puis Pousset, ont tiré ces renseignements, qui ne sont pas invraisemblables mais devraient être vérifiés. Toujours est-il qu'on n'a jamais signalé à Mansouriah de constructions antiques provenant de la terre ferme, ni inscriptions, ni stèle, ni sarcophages, alors que la construction du village moderne n'aurait pas manqué d'en dégager. Mansouriah n'était donc dans l'Antiquité qu'un mouillage très secondaire.

### BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., Ruines de Ziama (Petite Kabylie), *BCTH*, 1899, p. CLIX, 445-449, fig.  
 GSELL S., *Atlas Archéologique de l'Algérie*, feuille VII, *Bougie*, n° 68, et *Addenda*, 1911.  
 LAPORTE J.-P., Ziama-Mansouriah, antique Choba, *Bull. Arch. Alg.*, Actes du Congrès de Sétif, 1990 (à paraître).

J.-P. LAPORTE

**C59. CHOUCHET** (sing. **Choucha**)

**Définition**

Ce sont les fouilles exécutées en 1859 par le Commandant Payen et publiées en 1863 qui firent connaître et permirent de définir ce type de monument funéraire très caractéristique. « La curiosité, écrit le commandant Payen, me porta au pied du Djebel Mahmel... pour reconnaître non loin des ruines de Thamugas (sic, pour Timgad), une soixantaine de petites tours affaissées qui venaient d'être signalées au lieu-dit Chouchet er-Roumail ». C'est par cette phrase que se trouvèrent baptisés ces monuments. En note l'auteur explique : « le nom de cette localité signifie "calottes de sable", dénomination très exacte car ces tours vues à quelque distance ont l'aspect des chéchias que portent les indigènes ».

Le Commandant Payen étendit ses recherches et fouilla dans l'Aurès, d'autres chouchet, celles du Djebel Bou Driecen. Il remarqua que dans chaque monument, sous la dalle qui recouvrait le sommet de la tour, apparaissait une auge rectangulaire formée de pierres plates et mesurant en moyenne 0,90 m sur 0,45 m. Presque toutes renfermaient des ossements humains. Ces « tours » étaient des tombeaux. Les parois de la chambre funéraire étaient soit formées de dalles plantées de chant, comme dans les coffres mégalithiques, soit construites de pierres superposées comme l'enceinte externe de la tour.

Letourneux, puis Gsell et Pallary reprirent la description de Payen pour définir ce type de monument funéraire qu'aucun auteur n'essaya par la suite de débaptiser. La choucha (pluriel chouchet) est donc un monument sépulcral circulaire ayant l'aspect d'une petite tour, généralement haute de 2,50 m à 3 m, dont le mur extérieur est soigneusement construit. Les assises qui constituent ce mur sont



Choucha du Djebel Kharrouba, Aurès (photo Guerbabi).

régulièrement agencées. L'épaisseur du mur atteint ou dépasse 2 m, quant au diamètre, il varie de 3 à 15 m. Certains monuments au Djebel Bou Driecen en particulier, possèdent un renforcement sur leur paroi. Ils entrent dans la vaste catégorie des monuments à niche cultuelle.

Les chouchet sont couvertes d'une énorme dalle apparente qui ne débordé cependant pas à l'extérieur du mur circulaire. L'intérieur ne contient généralement qu'une seule sépulture de forme quadrangulaire mais de dimensions insuffisantes pour renfermer un corps allongé. De fait, toutes les fouilles effectuées dans les chouchet n'ont mis au jour, à Ichoukkane comme au Djebel Bou Driecen, au Djebel Kharouba et dans les monts du Hodna que des squelettes en position contractée accompagnés parfois, d'un très pauvre mobilier. Au Djebel Bou Driecen, Payen affirme que les corps avaient été désarticulés de telle façon que les pieds touchaient le crâne, mais peut-être a-t-il confondu les os du carpe et ceux du tarse, car souvent dans la position contractée les mains sont ramenées sur le visage.

Dans les monts du Hodna, certaines chouchet renferment plusieurs chambres funéraires, chacune ayant sa propre dalle de couverture. Dans la même région et aussi dans l'Aurès, des chouchet ont un couloir ouvrant au sud ou à l'est, permettant d'accéder de plain-pied à l'intérieur de la chambre sans avoir à soulever la dalle. Certaines chouchet, enfin, sont entourées à leur base d'un second mur d'une ou deux assises, aménagement qui se retrouve sur des bazinas et certains socles de dolmens et qui a pour fonction de renforcer le mur principal.

### **Les chouchet sahariennes**

Il existe au Sahara, particulièrement dans les massifs centraux mais aussi dans le Bas Sahara, des monuments funéraires turriiformes qui ont aussi été nommés chouchet ; or ces monuments doivent être distingués de ceux du Maghreb. S'ils ont extérieurement le même aspect, bien qu'ils soient généralement moins soignés et de taille plus réduite, les monuments sahariens ont une véritable cheminée centrale, de plan circulaire, ce qui fait que le monument a exactement la forme d'une margelle de puits. Il aurait été préférable de les appeler, monuments à margelle et de réserver le nom de chouchet aux sépultures turriiformes du Nord. Dans le monument saharien, le puits n'est pas recouvert par une dalle qui repose sur l'enceinte circulaire ; mais il peut exister une dalle de couverture au fond du puits, au-dessus d'une fosse creusée dans le sol. Cet aménagement semble avoir été constant dans les nécropoles de Silet, Tit et Abalessa fouillées par M. Reygasse. Mais dans d'autres monuments à margelle, le puits lui-même a servi de sépulture, comme j'ai pu le constater dans le monument que j'ai fouillé à In Edjar, dans le Fadnoun (Tassili n'Ajjer). Le monument reposant directement sur le rocher du plateau, il aurait été impossible de creuser une fosse. Il ne contenait que de rares ossements déposés dans le puits après décharnement.

Les monuments à margelle sahariens sont tantôt isolés tantôt groupés en de vastes nécropoles comme à Abalessa, Tit et Silet au Hoggar ; il est notable que ces grandes nécropoles se situent à proximité immédiate de centres de cultures encore habités. Cette remarque renforce l'opinion qui tend à rajeunir considérablement ces monuments qui seraient tout juste antéislamiques sinon même contemporains de l'islamisation de ces régions. Des ossements et des fragments de tissus provenant de ces monuments (fouilles M. Reygasse) ont été soumis au test du C 14 et ont accusé les âges suivants : Tit, monument n° 4 :  $650 \pm 100$  ans soit 1300 après J.-C. monument n° 68 :  $680 \pm 100$  ans soit 1270 après J.-C. Silet, monument n° 3 :  $420 \pm 100$  ans soit 1530 après J.-C.

Il n'est pas certain que les chouchet sahariennes soient nées des chouchet aurasiennes à la suite d'une décadence des traditions mégalithiques. La disparition de la dalle de couverture externe n'est pas la seule différence, la structure même du



Choucha saharienne à In Edjar, Fadnoun (photo G. Camps).

monument est autre, c'est celle d'une margelle limitant un puits servant de sépulture ou d'accès à une fosse sous-jacente au monument.

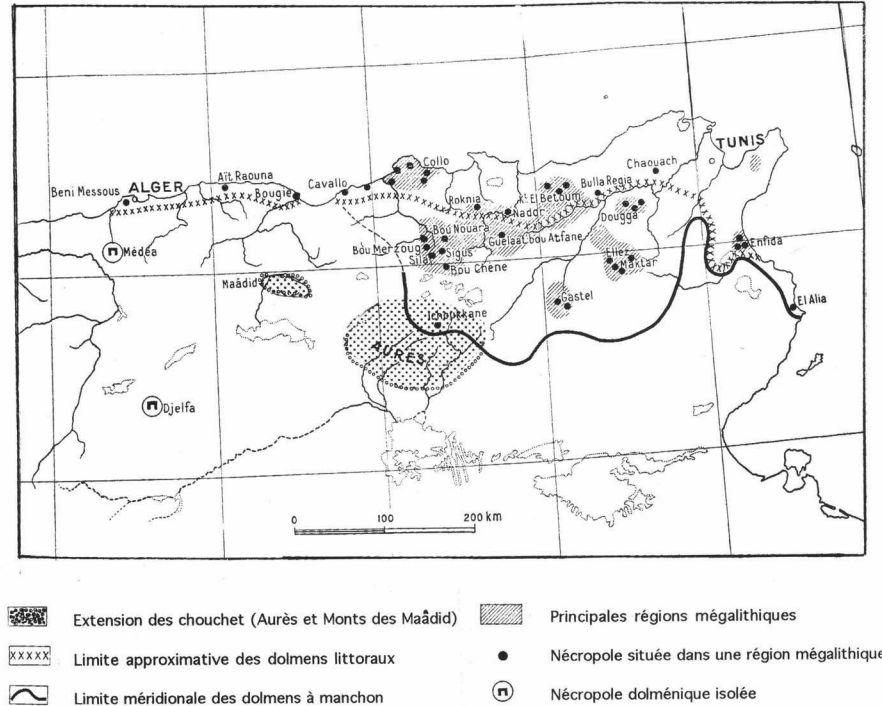
Ces chouchet sahariennes ou monuments à margelle ont une extension considérable à travers le Sahara, on en reconnaît jusqu'au Tibesti. Ces monuments semblent se rattacher à une tradition non mégalithique, préfigurant la tombe à enceinte des personnages religieux et des saints de l'époque musulmane. Le tombeau d'Akkar\* (voir *Encyclopédie berbère*, fasc. III, A. 146) serait, dans cette hypothèse, un bon exemple de monument de transition entre la choucha à margelle et la sépulture musulmane à enceinte basse.

### **Chouchet et dolmens**

Si l'habitude est prise, malheureusement, d'appeler également chouchet les monuments turriiformes du Sahara, il importe de répéter qu'ils se différencient des vraies chouchet de l'Aurès. La répartition de ce type de monument est, en effet, aussi caractéristique que sa forme. Les vraies chouchet, monuments circulaires à couverture mégalithique, n'apparaissent qu'en Algérie orientale où ils couvrent l'Aurès et les monts du Hodna, c'est-à-dire l'actuelle aire linguistique des parlers chaouïa. Ils bordent, au sud, la région dolménique d'Algérie orientale.

Une telle extension incite à se poser la question des relations entre chouchet et dolmens. Gsell avait déjà écrit : « Ce type de tombe ne diffère guère du dolmen à manchon cylindrique... il est bien plus élevé et la case n'est plus en contact avec le sol ». Il faut reconnaître que le critère de la hauteur n'est pas toujours suffisant ; quant à l'affirmation que la chambre funéraire des chouchet n'est plus en contact avec le sol, elle n'est pas toujours exacte. En fait seules la régularité des assises et le rapport entre la hauteur et la largeur, qui donne à la choucha un aspect plus élancé, s'ajoutent à son étroite localisation géographique pour la distinguer du dolmen à





## Chouchet et dolmens dans la grande région mégalithique du Maghreb.

manchon. A l'inverse des monuments à margelle du Sahara, les vraies chouchet ne peuvent être exclues des monuments mégalithiques.

## BIBLIOGRAPHIE

- BERNARD Commandant, « Observations archéologiques dans la Province d'Alger pendant l'hiver 1884-1885 », *Rev. d'Ethnographie*, t. V, 1886, p. 241-261.
- BOYSSON, Capitaine de, « Les monuments mégalithiques (sic) des Madid ». *Rec. des Not. et Mém. de la soc. archéol. de Constantine* ; t. XIII, 1869, p. 621-636.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*. Paris, A.M.G, 1961, p. 170-173.
- FROBENIUS L., « Der kleinafrikanische grabbau », *Praeistorische zeitschrift*, 1916.
- GSELL S., *Les Monuments antiques de l'Algérie*, 1901, t. I, p. 17.
- GOYT A., « Dolmens et sépultures mégalithiques des Ouled Hannech ». *Rec. des not. et Mém. de la soc. archéol. de Constantine*, t. XXIV, 1886-1887, p. 69-85.
- MENNETRIER Ch., « Dolmens, alignements et monuments mégalithiques à forme de petites tours cylindriques dans la Province de Constantine (Algérie) ». *Congr. préhist. de France*, Tours, 1910, p. 696-701.
- PAYEN Commandant, « Lettre sur les tombeaux circulaires de la Province de Constantine ». *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. VIII, 1863, p. 159-169.
- REYGASSE M., *Les monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*. Paris, A.M.G., 1950.

G. CAMPS

**C60. CHRÉTIENS (Kabyles)**

Colonisation et évangélisation, conflictuelles mais indissociables, ont contribué à mettre en place, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, une communauté de chrétiens indigènes en Kabylie. L'existence de Kabyles chrétiens a longtemps été un fait très mal perçu sinon occulté dans un contexte passionné et houleux de libération nationale et d'indépendance. Ce groupe d'hommes et de femmes certes limité, quantitativement (environ un millier dans les années quarante) est resté jusqu'à ces dernières années, un groupe invisible sans identité « in-nommable », perçu comme un avatar honteux d'une colonisation haïe.

La Kabylie fut la première région à laquelle s'intéressa Mgr Lavigerie, dès sa nomination en 1867, à l'Archevêché d'Alger. Cette région déjà balisée par des missionnaires jésuites dans les années 1850, retint toute l'attention et l'intérêt du chef de la congrégation des Missionnaires d'Afrique.

Nous ne reviendrons pas sur toute l'imagerie coloniale qui alimenta abondamment le mythe Kabyle dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle accentuait particulièrement l'origine germanique ou celte des Kabyles (cela dépendait des auteurs), un certain nombre de traits communs aux Européens qui aurait rendu très réussie leur assimilation. Toute une littérature s'est largement penchée sur le sujet et Lavigerie ne s'en démarqua pas. Sa vision de l'Histoire religieuse de l'Afrique du Nord, selon laquelle tous les berbères auraient embrassé la religion chrétienne à l'époque romaine est à l'origine de la tiédeur qu'il attribua à la pratique de l'Islam kabyle et qui laissait supposer tout un fond de traditions et de pratiques chrétiennes qui ne demandaient qu'à resurgir.

Longtemps la Kabylie a porté les espoirs les plus excessifs de Lavigerie, car il s'agissait de montrer à la France que les Kabyles, ces « anciens chrétiens » montraient les dispositions les plus favorables à un retour du christianisme. La Kabylie a donc été considérée comme la région prototypique de la réussite de l'apostolat catholique. Les conversations ont commencé une dizaine d'années après la fondation du premier poste missionnaire à Taguemount Azzouz en 1873. D'après les archives des Pères Blancs, on a pu comptabiliser dès 1882, 67 baptêmes. La majeure partie des conversions s'est faite entre 1903 et 1920. A partir de cette date, il y a une stabilité des familles chrétiennes et très peu de conversions nouvelles.

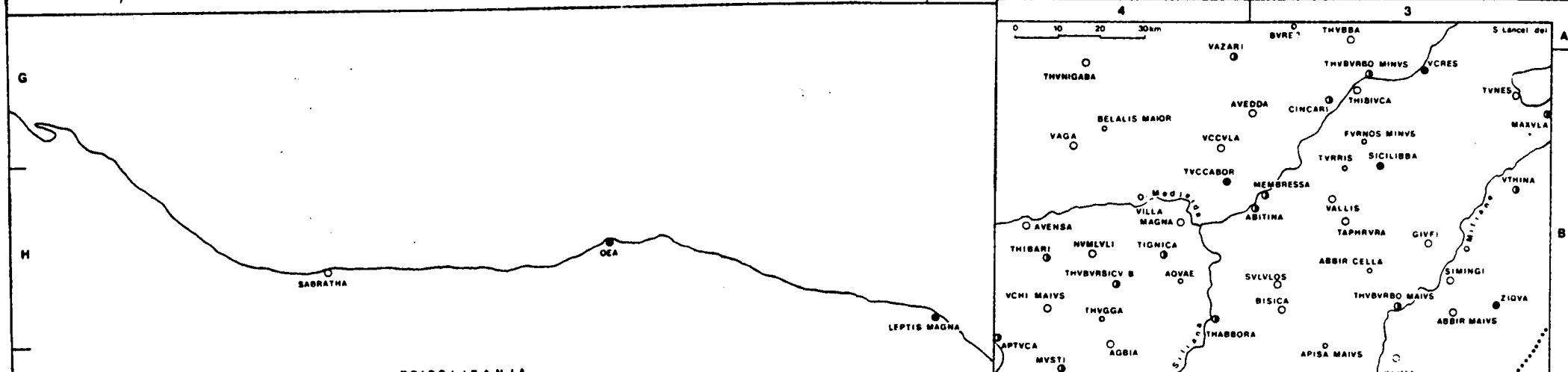
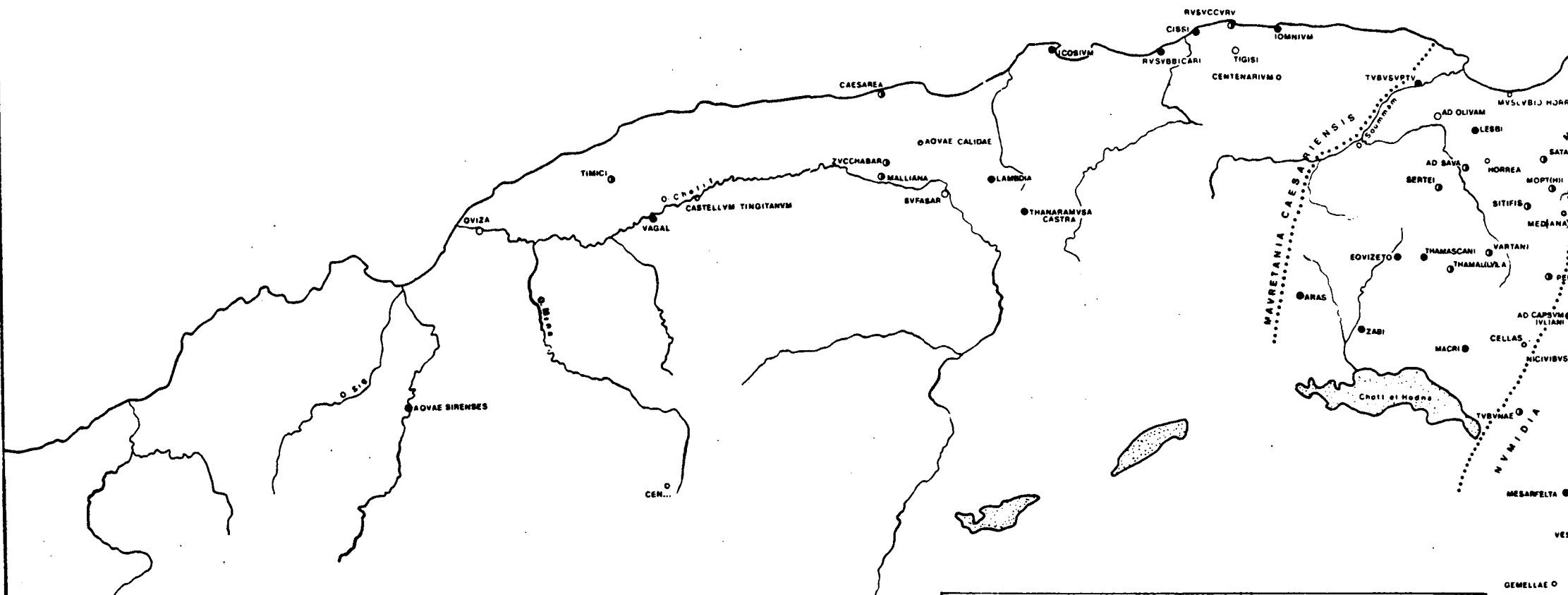
Cinq villages importants abritaient des petits noyaux de chrétiens Kabyles :

	1907	1913	1922
OUARZEN	100	185	217
OUADHIAS	140	232	237
BENI-ISMAIL	105	148	151
IGHIL ALI	50	40	95
TAGUEMOUNT-AZZOUZ	44	76	80

Cette communauté kabyle chrétienne est marquée très tôt par un processus migratoire. Dès les années 1920, des familles émigrent, dans un premier temps, à Alger et dans sa région et en Tunisie, puis dans un second temps (années 1950-1960) vers la France.

Il semblerait, dès les premières conversions, que l'émigration ait été inéluctable.

Instruits, diplômés, encadrés par les missionnaires, les Kabyles chrétiens ont très tôt formé une élite sociale et professionnelle. Une ascension sociale spectaculaire dans un cadre aussi pauvre et rural que celui de la société kabyle, mais également une déconnexion tout aussi rapide dans le milieu d'origine. La conversion a été





probablement le facteur déterminant à leur émergence dans la société kabyle (car la réussite a été déterminée par un cadre scolaire missionnaire performant) mais également facteur d'exil et de déracinement. Jean Amrouche, le Kabyle chrétien le plus connu sans doute, a été le chantre de l'exil douloureux et du malaise identitaire ressentis surtout par les deux premières générations.

La communauté kabyle chrétienne, dispersée aujourd'hui en France est certes, un épiphénomène de la colonisation. Longtemps sans Histoire, elle cherche depuis quelques années à reconstruire son identité (par le biais d'associations, de publications...) en tentant de concilier leur foi et leur attachement à une certaine kabyliité.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AÏT MANSOUR AMROUCHE F., *Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968.  
 AMROUCHE J., *Note pour une esquisse de l'État d'Ame du colonisé*. Microfiche, Archives d'Outre-Mer.  
 IBAZIZEN A., *Le pont de Bereq' Mouch*, La Table ronde, Paris, 1979.  
 IBAZIZEN A., *Le testament du Berbère*, Albatros, Paris, 1984.  
 DIRECHE-SLIMANI K., *Une action missionnaire en Algérie (Kabylie-Sahara) et en Tunisie pendant la période coloniale (1873-1950). Un exemple : La société des missionnaires d'Afrique. Mémoire de D.E.A., Aix-en-Provence, 1987.*  
 HEREMANS R., *L'éducation dans les missions des Pères Blancs en Afrique Centrale (1879-1914) : objectifs et réalisations*. Louvain-La-Neuve, Université Catholique de Louvain, Nawelaerts, 1983.  
 LAVIGERIE Ch. Mgr, *Missionnaires d'Afrique, recueil de textes et de discours*. Ed. SOS, Paris, 1980.  
 RENAULT F., *Le Cardinal Lavigerie (1825-1892), L'Église, l'Afrique et la France*. Fayard, Paris, 1992.

K. DIRECHE-SLIMANI

### C61. CHRISTIANISME (Afrique antique)

#### Des origines à la « paix de l'Église »

Le premier document authentique relatif au christianisme africain ne remonte pas plus haut que l'année 180 de notre ère : ce sont les Actes des martyrs scillitains. Mais le sentiment commun que les origines chrétiennes en Afrique étaient bien plus anciennes a fait naître sur l'introduction du christianisme en ces contrées toute une série de légendes. L'Église de Rome une fois fondée, saint Pierre serait venu prêcher à Carthage et y aurait laissé comme évêque Crescens, qui évangélisa la Galatie. Selon une autre tradition, les Apôtres ayant tiré au sort les différentes parties du monde, l'Afrique serait échue à Simon le Zélote. On raconte encore que les Carthaginois furent convertis par sainte Photine, la Samaritaine. Il n'est pas jusqu'à un chroniqueur arabe, El Kairouani, qui ne se soit fait l'écho d'une légende plus ancienne, selon laquelle l'évangéliste saint Matthieu serait le véritable apôtre du pays et y aurait payé de sa vie son ardeur évangélisatrice. Quand on sait avec quel soin jaloux l'Église africaine, dès l'époque de saint Cyprien, a défendu son autonomie contre Rome, on mesure quel argument c'eût été en sa faveur si elle avait pu, pour s'en prévaloir, invoquer des relations avec les premiers prédicateurs de l'Évangile.

Il n'est en fait pas de texte qui nous renseigne de façon sûre sur les origines des chrétientés africaines. On peut penser, compte tenu de la proximité, de l'étroitesse aussi des relations entre les deux cités à l'époque impériale, que Rome a eu une large part dans l'organisation du christianisme africain et d'abord à Carthage. Mais on constate aussi que les premiers témoignages de la nouvelle foi sont anciens, de



Baptistère de l'église de Vitalis à Sbeitla (Photo G. Camps)

façon plus générale, dans les villes portuaires, notamment dans la partie orientale de l'Afrique du Nord : à Hippone (Annaba, dans l'est algérien), à Carthage, bien sûr, à Hadrumète (Sousse, en Tunisie), à Oea (Tripoli, en Libye). Les relations maritimes avec l'Orient très tôt christianisé ont pu jouer le rôle de vecteur, et l'on est d'autant plus enclin à le supposer que l'usage du grec apparaît important dans les premiers documents du christianisme africain. Il est aussi très probable que la nouvelle religion a beaucoup bénéficié, pour ses premiers développements, de l'implantation des communautés juives. En Afrique comme ailleurs, les synagogues ont facilité l'établissement du christianisme avant de compter parmi ses ennemis les plus résolus.

Les communautés chrétiennes semblent avoir pu se développer en paix en Afrique au moins jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, puisque, si l'on en croit Tertullien (*Ad Scapulam*, 3), ce fut le proconsul d'Afrique P. Vigellius Saturninus qui, le premier, « tira le glaive » contre elles. Ce fut à l'occasion du martyre des Scillitains – du nom de leur cité, Scil(l)i, une petite bourgade de Proconsulaire, probablement située sur le haut cours de la Medjerda –, daté du 17 juillet 180 ; ils furent condamnés à avoir la tête tranchée pour avoir refusé de sacrifier à la divinité impériale. Leurs noms, qui nous sont parvenus, fleurent souvent le terroir indigène : Nartzallus, Cittinus, et même Speratus ou Donata, qui sont des transcriptions du punique. De même, les martyrs de Madaure, qui durent succomber plus tard, portent des noms typiquement africains : au début du V<sup>e</sup> siècle, saint Augustin (*Ep.* 16, 2 ; 17, 2) défendra Miggin et Namphamo contre les railleries d'un grammairien païen de Madaure, Maximus. Cette onomastique indique que la religion nouvelle avait précocement gagné des Africains fraîchement romanisés, peut-être même à cette époque christianisés au fur et à mesure qu'ils se romanisaient. Il ne faut pourtant pas se hâter de conclure de ces constats que le christianisme recrutait exclusivement, ni même prioritairement, dans les couches

sociales inférieures ou modestes, ou dans les milieux les moins touchés par l'administration romaine. Né à Carthage vers 155, le premier Père de l'Église d'Occident, Tertullien, était le fils d'un centurion et avait étudié le droit ; au milieu du III<sup>e</sup> siècle, le premier grand évêque africain, Cyprien, est avant son épiscopat un rhéteur renommé, de haute naissance.

A la fin du II<sup>e</sup> siècle, Tertullien pouvait, en termes sans doute un peu hyperboliques, constater la diffusion très générale de la foi chrétienne : « Aux champs, dans les forteresses, dans les îles, partout des chrétiens ; tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, même les dignitaires passent au nouveau culte » (*Apol.* 1). Et il ajoutait : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout, les villes, les îles, les forteresses, les municipes, les assemblées, les camps mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum. Nous ne vous laissons que les temples » (*Ibid.*, 37). Ces communautés commencent naturellement à s'organiser, avec un clergé constitué. Ces clercs et ces évêques, notamment celui d'*Uthina* (Oudna), non loin de Carthage, sont bien attestés par Tertullien (*De monog.*, XII, 3). Le premier évêque connu de Carthage, Agrippinus, y tint un concile, probablement le premier concile général africain, vers 220, consacré à examiner la validité du baptême conféré par les hérétiques, une question qui agitera souvent encore par la suite l'épiscopat africain.

Le demi-siècle qui suit Tertullien apparaît déterminant pour le développement de l'Église africaine. Un grand concile, réuni à Carthage le 1<sup>er</sup> septembre 256 sur le baptême des hérétiques, permet de dénombrer 87 évêques présents : une trentaine de Proconsulaire, une vingtaine venus de Numidie, un peu plus encore originaires de Byzacène ; rares sont encore les évêques des provinces plus lointaines : Tripolitaine (les évêques de *Girba* (Djerba), d'*Oea* (Tripoli), de *Sabratha* (Sabrath)) et Sitifiennne, et les évêques de la Maurétanie Césarienne, s'ils existent, sont absents. A la tête de cet épiscopat surtout nombreux dans les provinces de romanisation ancienne, une personnalité d'un rayonnement exceptionnel, qui tiendra tête au pape de Rome, et dont l'éclatant martyre fera l'un des saints les plus glorieux de la chrétienté, saint Cyprien. On ajoutera qu'il fut l'un des meilleurs écrivains de son temps, et que l'Église d'Afrique vivra jusqu'à saint Augustin de ses positions théologiques, notamment relatives au baptême et à la réception des schismatiques et des hérétiques.

La persécution de Valérien, qui avait emporté Cyprien et maints autres « confesseurs » ne faisait qu'annoncer des jours plus sombres. A l'extrême fin du III<sup>e</sup> siècle, les campagnes de l'empereur Maximien contre les tribus révoltées en Maurétanie firent éclater au grand jour les progrès du christianisme au sein de l'armée d'Afrique, parmi les soldats et même parmi les officiers. Ce fut l'époque des « martyrs militaires », au nombre desquels Fabius le porte-enseigne, un officier en garnison à *Caesarea* (Cherchel) où la confession de sa foi lui valut la peine capitale, comme au vétéran Typasius et, à *Tingi* (Tanger), à l'extrémité occidentale de l'Afrique, Marcellus, centurion de la Légion Trajane, qui succomba sans doute en 298. La Maurétanie Césarienne entra ainsi de façon sanglante dans le champ de l'histoire de la chrétienté africaine. Quelques années plus tard, la persécution se généralisait à l'ensemble des fidèles. Quatre édits, promulgués par l'empereur Dioclétien entre 303 et 304 – le dernier, au printemps 304, enjoignait à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme, sous peine de mort – furent les instruments de ce qu'on a appelé la « grande persécution ». De nombreux documents attestent sa vigueur : procès-verbaux de saisie, en Proconsulaire et en Numidie, de livres saints et d'objets de culte, en application du premier édit, du 24 février 303 ; relations de martyres, souvent très émouvantes, de fidèles des deux sexes, dont la noble Crispina, à Theveste (Tébessa), qui fut le 5 décembre 304 une des dernières à succomber.

### L'âge d'or de l'Église d'Afrique : de la « paix de l'Église » (312) à l'arrivée des Vandales (430).

Cette tempête de la persécution cessa de fait au printemps 305, avec l'abdication de Dioclétien et de Maximien. Dès 307, un édit de tolérance de Maxence restaurait la paix pour les chrétiens, mais il fallut 312, et Constantin, pour qu'une liberté de culte pleine et entière leur fût confirmée, que les édifices du culte leur fussent restitués, et rendus les biens confisqués aux églises. Cette liberté nouvelle eut pour l'Église d'Afrique deux conséquences principales. La première fut naturellement un essor considérable. Dans l'ordre matériel d'abord, c'est-à-dire dans le domaine des constructions de lieux de culte. Même si l'archéologie a peine à dater antérieurement à la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, dans le meilleur des cas, les églises mises au jour en Afrique du Nord, la forme architecturale de la basilique chrétienne\*, le plus souvent à trois nefs (une nef centrale flanquée de deux collatéraux) naît dans le demi-siècle qui suit la fin de la grande persécution. Dans le même temps, les évêchés se multiplient. Certes, il faut attendre, pour en avoir une idée numérique, les dénombrements, eux-mêmes incomplets, des Actes de la Conférence de Carthage, en 411, sur laquelle on reviendra, et mieux encore les listes provinciales fournies par un document qui fige des états ecclésiastiques à la fin du V<sup>e</sup> siècle, la *Notitia provinciarum et civitatum Africae* de 484. Mais divers recoupements permettent d'affirmer que l'Afrique chrétienne a « fait le plein » de son épiscopat avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle : plus de cinq cents sièges épiscopaux, des rivages de la Grande Syrte à l'est aux confins de la Tingitane à l'ouest (cette dernière province, le nord marocain actuel, étant dans l'Antiquité tardive rattachée à l'Espagne).

Ce qui caractérise ces centaines d'évêchés africains, plus fortement que dans les autres provinces occidentales du Bas-Empire romain, c'est une très grande disparité. Disparité d'abord dans l'implantation géographique : il suffit, pour s'en aviser, de regarder une carte de cette Afrique chrétienne, faite sur la base des dénombrements de 411, et même en tenant compte du fait que maints blancs sur cette carte matérialisent nos ignorances, ou des difficultés d'identification. On constate une très grande densité d'implantation des sièges épiscopaux dans la province d'Afrique Proconsulaire, en particulier dans le bassin de la moyenne Medjerda, et cela correspond au réseau très serré d'une urbanisation ancienne, qui remonte dans bien des cas jusqu'à l'époque préromaine. Encore faut-il ajouter que dans cette région d'urbanisation très dense, où parfois les cités se succèdent tous les cinq kilomètres, on ne compte pas autant d'évêchés que d'agglomérations urbaines ! A l'inverse, la carte s'éclaircit notablement dans d'autres régions : en Byzacène centrale – ce sont les étendues steppiques du centre de la Tunisie actuelle –, où cependant des sièges ruraux échappent certainement à l'identification sur le terrain faute de découverte possible de documents épigraphiques (dédicaces municipales, notamment). En Numidie et en Maurétanie Sitifienne, l'implantation n'est dense que là où l'urbanisation numido-punique était ancienne (entre *Cirta*-Constantine et *Calama*-Guelma), ou forte la colonisation militaire (au nord-ouest de *Thamugadi*-Timgad), ou encore dans la région des *castella* de la plaine de Sétif. Les blancs de la carte sont surtout impressionnants lorsqu'on passe en Césarienne : mais on n'oubliera pas qu'il s'agit là de l'épiscopat représenté à la Conférence de Carthage en 411, où la représentation de la Césarienne fut médiocre, pour des raisons d'éloignement géographique essentiellement. Grande disparité aussi en importance réelle, d'un évêché à l'autre. Le diocèse d'Hippone, le mieux connu de nous, grâce aux écrits de saint Augustin, était à la fois un des plus vastes de l'Afrique chrétienne et un des plus christianisés, au point que l'évêque dut à plusieurs reprises créer des évêchés par démembrement de son propre ressort épiscopal, en des points limitrophes. A l'inverse, nous savons que certains évêques,

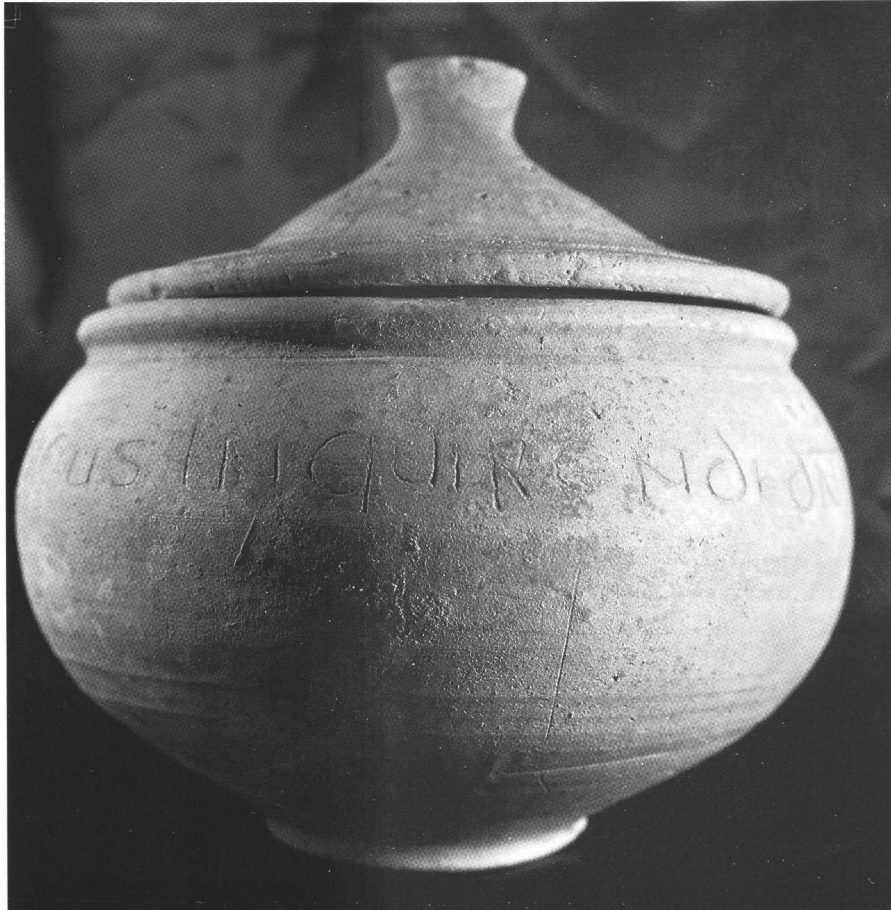


quelle que fût l'étendue de leur diocèse, n'étaient guère que des « curés de campagne », régnant spirituellement sur une poignée de fidèles, et pratiquement sans clergé, alors que saint Augustin, à Hippone, était à la tête de dizaines de clercs et était le chef spirituel d'un monastère.

A partir de l'époque constantinienne, on constate dans cette Afrique chrétienne la constitution très officielle de provinces ecclésiastiques, suivant un processus échelonné dans le temps : d'abord la Proconsulaire et la Numidie, puis la Byzacène et la Tripolitaine, enfin les deux Maurétanies. Et l'ordre hiérarchique des provinces – la *prioratus reverentia* – se conforme à cet ordre d'ancienneté. Si le chef de l'Église africaine est l'évêque de Carthage, primat d'Afrique, chaque province a son primat, qui est à tour de rôle l'évêque d'ordination la plus ancienne (le *senex*) ; au primat provincial revient de présider aux ordinations épiscopales, d'en tenir à jour les registres, de veiller au maintien de la discipline ecclésiastique dans sa province, de convoquer les synodes provinciaux et de fixer leur ordre du jour. Les trois principales provinces, la Proconsulaire, la Numidie et la Byzacène, ont eu une activité synodale importante. Les grandes questions, soit ecclésiologiques (par exemple l'attitude à avoir vis-à-vis des donatistes : on y revient plus loin), soit théologiques (par exemple la réaction africaine au pélagianisme) étaient traitées au sein des conciles généraux, réunis la plupart du temps à Carthage. L'épiscopat de la Proconsulaire y était majoritaire, mais chaque province y était représentée par un nombre déterminé de délégués, qui y prenaient la parole selon les mandats qui leur avaient été confiés. Les positions prises par ces conciles généraux manifestent souvent un réel souci d'autonomie par rapport à Rome, en particulier en matière de discipline ecclésiastique, comme en témoigne l'affaire d'Apiarius, un prêtre de *Sicca Veneria* (Le Kef) condamné localement, qui en 419 avait fait appel au siège apostolique, au mépris de l'interdiction, formulée par le concile général du 25 mai 419, d'en appeler « outre-mer ».

La fin de la persécution et la reconnaissance officielle par l'empereur du christianisme eurent en Afrique une autre conséquence, qu'on pourrait dire négative : la naissance d'un schisme, qui fut la séquelle directe des événements des toutes premières années du IV<sup>e</sup> siècle. Et ce schisme, le donatisme, a donné pour une bonne part sa coloration propre à la vie de l'Église d'Afrique, et de façon durable.

Les dures journées consécutives à la promulgation du premier édit de persécution, celui qui enjoignait, en février 303, de « livrer » les livres sacrés et les objets du culte – on les appelait en Afrique les *dies traditionis* – n'avaient pas suscité que des héros, martyrs ou confesseurs ; il s'était trouvé des faibles, ou des hommes ordinaires, pour obtempérer et livrer ce qu'on leur demandait : on les appelait les *traditores*. Les « purs » rejetèrent ceux qu'entachait cette marque d'infamie, bien qu'en leur propre sein il y en eût qui n'étaient pas totalement exempt de cette faute, comme le montre par exemple un curieux procès-verbal de réunion préliminaire à l'élection d'un évêque à *Cirta* (Constantine), en 307. Sur cette distinction, souvent ambiguë et fallacieuse, se greffa une opposition marquée, et sans doute ancienne, entre Numides et Carthaginois. On le vit bien à l'occasion de l'élection épiscopale du successeur de l'évêque Mensurius sur le siège de Carthage. Mensurius avait eu, lors de la persécution, une attitude équivoque : il avait bien livré des livres, mais c'étaient des livres hérétiques, il avait mis les autres en lieu sûr ; on l'accusait en Numidie de s'être ainsi compromis. Après sa mort, en 311, le principal candidat à sa succession fut son bras droit, l'archidiaque Caecilianus ; contre lui se dressa un simple lecteur, Maiorinus, appuyé par la faction « rigoriste » de la communauté carthaginoise. Caecilianus l'emporta et fut aussitôt ordonné par trois évêques voisins, dont Felix d'*Abthugni* (Henchir es Souar). La faction rivale, à Carthage, ne se tint pas pour battue ; elle en appela au primat de Numidie, Secundus de *Tigisis*, lequel rassembla les évêques de sa province, se rendit à Carthage avec soixante-dix



Vase reliquaire de Bélezma (Photo Centre Camille Jullian)

d'entre eux, fit casser l'élection de Caecilianus en faisant valoir que l'un de ses consécrateurs, Felix d'Abthugni, était lui-même un « traditeur », et fit élire et consacrer le candidat mis en avant par les opposants carthageinois à Caecilianus, le lecteur Maiorinus. Ce dernier mourut au bout de quelques mois et fut remplacé par le véritable chef de cette opposition religieuse, Donat, resté en un premier temps dans l'ombre. On était en 312, et le schisme était consommé.

Pendant un siècle, jusqu'à la Conférence de Carthage en 411, qui verra sa condamnation officielle et sa mise hors-la-loi par le pouvoir impérial, il marquera la vie de l'Église africaine d'une empreinte profonde. Assez rapidement, une seconde Église, donatiste, vient doubler l'Église catholique, entretenant avec elle des rapports d'autant plus conflictuels que le pouvoir impérial prit rapidement parti pour cette dernière, lui réservant restitutions d'édifices et aides matérielles. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, des tournées de commissaires impériaux provoquèrent en Numidie centrale révoltes et « jacqueries », au cours desquelles on verra pour la première fois apparaître en tant que tels ceux que les textes appellent les circoncillions\*, fort actifs dans les campagnes jusqu'au début du V<sup>e</sup> siècle, vagabonds illuminés, redresseurs de torts et bras armé de l'Église donatiste. Présent dans toutes les provinces, le schisme était particulièrement puissant en Numidie. A *Thamugadi* (Timgad), l'évêque schismatique Optat fut pendant les

dernières années du iv<sup>e</sup> siècle un chef de bande redouté. A la conférence de Carthage, où les deux évêchés furent confrontés en juin 411, les deux Églises firent numériquement jeu égal, rassemblant l'une et l'autre près de 300 évêques. Mais, lors de ces débats arbitrés par un commissaire impérial nommé par Honorius, les donatistes ne purent établir le bien-fondé de leurs attaques contre les catholiques, en particulier dans ce que les textes appellent la *causa Caeciliani*, c'est-à-dire l'épais dossier des documents relatifs à l'origine du schisme, et à l'accusation de « tradition » lancée alors contre Caecilianus et ses consécrateurs. La condamnation de leurs positions, l'interdiction de réunion faite aux donatistes, en tous lieux, leur porta un coup sévère, sans éradiquer totalement le schisme : on en enregistrera de sporadiques résurgences, notamment en Numidie, jusqu'au milieu du vi<sup>e</sup> siècle. Mais, en tant qu'Église constituée, le donatisme a vécu. Et l'on voit les conciles qui suivent, en particulier celui de 418 à Carthage, préoccupés de réintégrer l'évêché et le clergé convertis du schisme.

Les quelque vingt années qui suivirent, jusqu'à l'arrivée des Vandales en 430, furent probablement les plus belles années de l'Église d'Afrique, en tout cas certainement celles que nous connaissons le mieux, à la fois grâce aux Actes conservés des conciles généraux réunis à Carthage par le grand primate que fut Aurelius et grâce à la correspondance de saint Augustin\*, qui met en lumière le rôle de tout premier plan que joua l'évêque d'Hippone dans la vie religieuse africaine de son temps, en marge, si l'on peut dire, de son éminente activité intellectuelle et spirituelle. Débarrassé du dossier donatiste, qui l'avait tant absorbé jusqu'à la date de la Conférence de Carthage, l'évêque d'Hippone put se consacrer à d'importantes questions théologiques, comme l'hérésie pélagienne. Mais on le voit aussi se consacrer, jusqu'au fin fond de la Maurétanie Césarienne, à des missions imposées par le nécessaire rétablissement de la discipline ecclésiastique.

### **Le christianisme africain à l'époque vandale et byzantine**

L'« Histoire » de Victor de Vita (un évêque de cette petite cité de Byzacène non localisée) est la longue déploration de maux bien réels dont souffrirent l'Église africaine et les chrétiens d'Afrique du fait de la persécution des rois vandales, qui voulurent imposer leur foi arienne. Dès son entrée dans Carthage en 439, le premier d'entre eux, Geiseric, avait envoyé en exil en Italie l'évêque Quodvultdeus et son clergé, et avait confisqué la basilique Restituta, l'église cathédrale de la ville, ainsi que les deux églises élevées en l'honneur de saint Cyprien, qui étaient passées au culte arien. Geiseric cependant ne fut pas un persécuteur systématique de la foi catholique ; il savait s'adoucir, quand son intérêt le lui commandait, et par exemple en 454, pour complaire à l'Empire byzantin, il laissa ordonner un nouvel évêque à Carthage, en la personne de Deogratias, et, en 476, il rouvrit les églises, pour obtenir de l'empereur Zénon un traité avantageux.

Après des débuts libéraux, son fils et successeur Huneric frappa l'Église catholique dans ses biens en confisquant les possessions des évêques défunts et en obligeant leurs successeurs à verser à son trésor une somme énorme (cinq cents sous d'or) avant de recevoir l'ordination épiscopale. Puis il ordonna des déportations : quatre ou cinq mille clercs et laïcs furent rassemblés dans des camps à *Sicca Veneria* (Le Kef) et à *Lares* (Lorbeus) et, sur leur refus de se convertir à l'arianisme, ils furent expédiés dans les monts du Hodna, en dehors des limites occidentales du royaume vandale, où ils furent massacrés par les Maures ou réduits par eux à l'esclavage (Victor de Vita, II, 27-37). Le 20 mai 483, Huneric publia un édit qui convoquait pour le 1<sup>er</sup> février 484 une conférence où évêques catholiques et évêques devaient discuter de problèmes dogmatiques. Du fait de l'arrogance et de la brutalité des ariens, la confrontation tourna court. Le 7 février 484, Huneric confisquait les églises catholiques ; un second édit, publié

le 25 février, obligeait les fidèles catholiques à se convertir au plus tard à la date du 1<sup>er</sup> juin suivant. Les évêques rassemblés à Carthage étaient chassés de la ville et ceux qui refusèrent de prêter serment de fidélité à la monarchie vandale furent relégués en Corse ou en Afrique. Les mentions qui figurent dans la *Notitia* de 484 à la suite des noms de ces évêques et de leurs sièges témoignent de la réalité de ces exils, qui frappèrent aussi les cinq cents clercs de Carthage et nombre de moines : on citera particulièrement le cas des sept moines de *Capsa* (Gafsa) qui furent suppliciés à Carthage le 2 juillet 484 (Victor de Vita, III, 41).

Huniric ne survécut pas longtemps à la répression qu'il avait organisée ; il mourut le 22 décembre 484. Son successeur Thrasamund maintint pour l'essentiel sa politique religieuse, mais sans acharnement et, à sa mort, en 523, Hildiric, fils d'Huniric et d'une Romaine, Eudocie, ordonna immédiatement de rappeler d'exil les évêques catholiques et de leur restituer les églises confisquées. Un nouvel évêque, Bonifatius, fut ordonné à Carthage et l'on put un peu partout procéder à des élections épiscopales. La vie ecclésiastique reprit aussitôt, comme en témoignent des conciles provinciaux, notamment en Byzacène, à *Iunci* (Bordj Younga) en 523 et peu après à *Sufes* (Sbiba). Le 5 février 525, après une interruption de près d'un siècle, Bonifatius put convoquer un concile général de l'Église d'Afrique à Carthage, qui compte parmi les plus importants de la série conservée.

En 533, la reconquête byzantine mettait un terme au très court règne de Gélimer et à la domination vandale en Afrique. Justinien eut à cœur de faire restituer sans retard à l'Église catholique les biens et les privilèges dont elle avait été dépouillée. L'archéologie a mis en évidence que la période de plus d'un siècle qui s'ouvrait avec cette reprise en main par l'Empire d'Orient fut une période de réelle prospérité, marquée par des restaurations nombreuses de lieux de culte, et des édifications nouvelles. Grâce à quelques fortes personnalités au sein de son clergé, l'Afrique byzantine, et particulièrement la Byzacène, prit une part importante dans une querelle théologique qui mobilisa pendant plusieurs années toute la chrétienté, la querelle dite des « trois-Chapitres » : il faut citer Facundus d'Hermiane, qui sera pour ses convictions interné en 564 dans un monastère de Constantinople, Primasius d'Hadrumète, d'abord enfermé lui aussi, mais qui dut à sa soumission de devenir primat de Byzacène à la mort de l'évêque Boethus, Victor de Tonona, enfin, qui fut déporté en Égypte avant de terminer ses jours au fond d'un couvent de Constantinople.

Si l'on ne peut plus suivre les développements de la vie des communautés quasiment au jour le jour, comme au temps de saint Augustin, notre documentation, malgré ses lacunes, montre que l'implantation du christianisme en Afrique demeure forte. Déjà, à la fin de la domination vandale, les débats du concile de Carthage en 525 avaient mis en évidence une surprenante dissémination de l'institution monastique, en particulier en Byzacène. Ces monastères restent florissants tout au long du VI<sup>e</sup> siècle. Jamais l'évêque en sa cité ne fut investi de plus de pouvoirs qu'à cette époque, y compris dans le domaine administratif et financier. Non seulement l'implantation chrétienne demeure forte, mais elle connaît même une sensible expansion, notamment en deux régions lointaines où la présence chrétienne était restée modeste encore au début du V<sup>e</sup> siècle. Dans le sud de la Byzacène, où de nombreuses populations chrétiennes habitent alors les oasis du Chott el Djerid, ainsi que la région des Aurès et des Nementchas. Plus loin encore, au delà du *limes*, où le christianisme semble avoir pénétré tardivement, en particulier dans les contrées présahariennes des confins sud algéro-marocains, si l'on en croit des représentations figurées sur de stèles de Djorf Torba, à l'est de Béchar. Toujours dans les régions occidentales du Maghreb, mais plus au nord, en Maurétanie Césarienne, cette époque tardive de la fin du V<sup>e</sup> siècle et du VI<sup>e</sup> siècle est celle pour laquelle les traces d'une forte implantation chrétienne sont les plus



Inscription chrétienne de Kairouan, XI<sup>e</sup> siècle

marquées. La dynastie dont la puissance est manifestée par les Djedars, près de Tiaret, est chrétienne. Frappante est la persistance – et la similitude dans le formulaire – des épitaphes chrétiennes d'Altava, de Pomaria, de Numerus Syrorum, en Césarienne, et de celles de Volubilis, en Tingitane, qui portent des dates qui mènent jusqu'à 655 : il y avait visiblement, entre ces cités distantes de plusieurs centaines de kilomètres, relations et symbiose à la veille de l'invasion arabe.

La prise de Carthage en 698, l'effondrement des dernières positions byzantines dans les années qui suivirent marquèrent la mainmise de l'Islam d'abord sur l'Ifriqiya, puis progressivement sur le reste du Maghreb. Mais l'éradication du christianisme ne fut pas soudaine, ni même rapide. Des communautés chrétiennes subsistèrent jusqu'à l'époque almohade en Tripolitaine – à En Ngila – à Kairouan (où elles sont, comme à En Ngila, attestées par une petite série d'épitaphes latines), mais aussi à Mahdia, à Tunis, et, vers l'ouest, à Bougie, à la Kalaa des Beni-Hammad, à Tiaret, à Tlemcen, à Fès. Il y avait encore deux évêques en Afrique à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et la curie romaine du pape Grégoire VII leur écrivait toujours en latin. Quelques années plus tard, ces communautés chrétiennes de langue latine disparaîtraient de l'histoire écrite.

## BIBLIOGRAPHIE

- AUDOLLENT A., « Afrique », dans *Dict. Hist. et de Géogr. eccl.*, t. I (1912), col. 705-861.
- CAMPS G., « *Rex gentium Maurorum et Romanorum*. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle », *Antiquités Africaines*, t. 20, 1984, p. 183-218.
- DUVAL Y., *Loca sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle*, 2 vol., Rome, EFR, 1982.
- DUVAL Y., « Densité et répartition des évêchés dans les provinces africaines au temps de Cyprien », *MEFRA*, t. 96, 1984, p. 493-521.
- LANCEL S., « Originalité de la province ecclésiastique de Byzacène aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles », *Cahiers de Tunisie*, n° 45-46, 1964, p. 139-153.
- LANCEL S., *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, 4 vol., S.C., vol. 194-195, 224 et 373 (1972-1991).
- MESNAGE J., *L'Afrique chrétienne, évêchés et ruines antiques*, Paris, 1912.
- MONCEAUX P., *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*, 7 vol., Paris, 1901-1923 (réimpr. anastatique, Bruxelles, 1966).

S. LANCEL

## C62. CID KAOUI (Saïd)

Berbérisant algérien, auteur de dictionnaires, Saïd ben Mohammed-Akli Cid Kaoui est né le 12 mars 1859 à Ahammam, village de la puissante tribu des Oulad Abd el Djebar et situé dans la wilaya de Bejaïa près de Oued Amizour. Si sa mère, Chérifa bent Saïd ben Ahmed est née dans ce même secteur, au village de Taourirt, son père, Mohammed Akli (*Muḥend Akli*), lui, était originaire des Beni Sedka (*At Sedqa*), tribu de la Kabylie du Djurdjura, et vint s'établir dans cette zone de l'Oued Sahel après la conquête de la Kabylie par l'armée française en 1856-57. Est-ce pour y remplir des fonctions de notable, nommé ainsi par la puissance occupante? Aucune information à ce sujet. Un lettré en langue arabe, c'est certain, qui dut appartenir à la caste maraboutique, témoin l'extrait d'acte judiciaire en date du 9 avril 1887 où il fut fait mention « du jeune Si Essaïd (lire Si Saïd), fils de feu Mohammed Akli Cid Kaoui ». Chacun sait que le titre de « Si » est réservé exclusivement dans ces régions aux marabouts et exceptionnellement aux hommes versés dans la science religieuse.

Dans les milieux lettrés musulmans, le père de notre lexicographe dut se faire appeler Muḥammad 'Akli as-Sadqâwî, et cette *nisba* servit de nom patronymique au fils quand celui-ci, encore jeune, endossa la tenue militaire. Il se fit en effet enregistrer dans les spahis sous ce vocable mais avec la fantaisie orthographe que l'on connaît. Durant le conflit franco-prussien de 1870, Mohammed Akli se porta comme engagé volontaire pour la durée de la guerre sur le front de Sedan où il reçut plusieurs blessures. Mourut-il peu de temps après? Cela ne fait pas de doute. À sa majorité, Saïd Cid Kaoui avait perdu ses deux parents comme il est indiqué dans l'extrait d'acte précité.

Peu d'informations sur l'enfance et les premières années de jeunesse de notre auteur. Il fréquenta, comme les quelques très rares autochtones de son rang, l'école primaire française de la ville de Bougie, parallèlement à l'étude et la lecture du Coran dans l'école traditionnelle du quartier, avant d'entrer au lycée franco-arabe de Constantine, où il fut doté d'une solide instruction en français et en arabe. Ce qui lui ouvrira, plus tard, les portes de la fonction d'interprète militaire.

Avant d'embrasser la carrière en question, à l'âge de 18 ans, il s'enrôla dans les spahis comme engagé volontaire pour une durée de quatre années, avec le grade de brigadier puis celui de maréchal des logis. Libéré de ses fonctions le 5 mars 1881, il obtint une place de surveillant au lycée d'Alger, avant de se rengager dans le 1<sup>er</sup> Régiment de Spahis le 13 juillet 1882 pour quatre nouvelles années. Vers la rentrée de 1880, il s'inscrivit à l'Université d'Alger, en médecine, études qu'il poursuivit

pendant deux ans avant d'opter pour un cours d'interprète. Après quoi, ayant réussi ses examens avec succès, il fut recruté le 26 septembre 1886 dans le corps des interprètes militaires. En tant qu'auxiliaire de 2<sup>e</sup> classe, il exerça successivement auprès du Commandant supérieur de Boghar (1886-1888), au Bureau arabe de Ouargla (1888), au Bureau arabe de Boghar (1888-1890), au Bureau arabe de Ghardaïa (1890-1891) et à la subdivision de Dellys (1891-1895). Ce n'est qu'à ce dernier poste qu'il fut promu interprète militaire auxiliaire de 1<sup>e</sup> classe et affecté ensuite à la subdivision de Laghouat (1895) et au Bureau arabe de Chellala (1896-1905) où il devint officier interprète de 1<sup>e</sup> classe, dans le grade de capitaine. Durant les années 1905-1906, il est affecté à la section des affaires indigènes de la Division d'Alger avant de rejoindre le cercle de Bou Sâada, le 6 septembre 1906. Deux années plus tard, le 20 octobre, il fut admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite, après plus de trente ans de services.

Cid Kaoui s'est marié en 1889 avec une Française d'Algérie, Mlle Léonie Richebois, née en 1868 à L'Arba dans la Mitidja, domiciliée à Bordj Menaïel et fille d'un brigadier de gendarmerie en retraite. Il a obtenu sa naturalisation par décret du 27 janvier 1890. Il eut trois enfants issus de ce mariage : Léon, né à Ghardaïa en 1890 (mort jeune), Marguerite, née à Dellys en 1892 (décédée en 1978 dans les Hautes-Alpes ; a quitté l'Algérie en 1963), Baya-Lucie, née en 1904 (morte de maladie l'année de la mort de son père).

Après son passage à l'Université et lors de sa préparation à une carrière dans le corps des interprètes militaires, il fut désigné en 1884 en qualité de juré aux examens de berbère. C'est à partir de cette date, pour répondre à la demande des candidats, qu'il songea à réaliser un dictionnaire kabyle, voulant ainsi dépasser les tentatives des Pères Creuzat (1873) et Olivier (1878). Ce projet qu'il mena simultanément avec la rédaction d'un autre dictionnaire consacré au touareg ne fut pas mené à bonne fin, tel qu'il nous le rapporte lui-même : « Au commencement de 1887 je travaillais à un dictionnaire français-kabyle, lorsque je fus nommé au poste de Ouargla. Avant cette époque, j'avais entrepris déjà de réunir les matériaux nécessaires pour composer un dictionnaire français-tamâhaq ; mais, jusque là, je n'avais pu rassembler qu'un très petit nombre de mots. À mon arrivée à Ouargla, j'entrai en relations avec des Indigènes d'In-Salah connaissant parfaitement la langue tamâhaq, et qui étaient, en même temps, lettrés en langue arabe. » (Avant-propos, *Dictionnaire français-tamâhaq*).

Il publia en 1894 son *Dictionnaire français-tamâhaq*, travail déjà achevé en 1890 mais empêché de voir le jour promptement : retardé par les lenteurs des commissions de publications. Six ans plus tard, c'est le *Dictionnaire pratique tamâhaq-français* qui parut en librairie ; il est l'abrégé du premier dictionnaire. Il s'intéressa ensuite aux parlers berbères du Maroc Central et du Sud-ouest marocain auxquels il consacra un nouvel ouvrage, le *Dictionnaire français-tachelh'it et tamazir't* (1907). Les appréciations continuellement critiques de René Basset, une personne de référence dans le domaine des études berbères de l'époque, ont fait sortir notre auteur de ses gonds, ce qui a donné lieu à l'impression successive de trois brochures – dans lesquelles il essaya d'apporter des arguments pour montrer la justesse de ses vues – qui sont dans l'ordre : *À Monsieur René Basset. Réponse à une critique littéraire*, 11 p., s.d (1908) ; *À Monsieur René Basset. Réponse à une critique littéraire (suite)*, 11 p., s.l, s.d (1908) ; *Étude comparative entre deux dictionnaires français-touareg, publiés respectivement en 1894 et en 1908*, 13 p., s.l., s.d (1909).

Membre de la Société historique algérienne – editrice de la *Revue Africaine* – depuis environ 1896, juré aux examens des primes et diplômes de berbère depuis 1884 et ayant accompli une carrière exemplaire, il fut honoré de plusieurs hautes distinctions : Officier du Nichan Iftikhar (1895), Officier d'Académie (1905) et Chevalier de la Légion d'honneur (1904) ; il reçut en outre, lors de son passage à

Paris, une médaille de bronze à l'Exposition Universelle de 1900 couronnant ses deux dictionnaires touareg.

Il décéda le 15 décembre 1910 à Bordj Menaïel où il s'était retiré avec sa famille.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

*Archives du Gouverneur Général d'Algérie*, série H (Aix-en-Provence).

*Fonds Instruction Publique* (Paris).

*Fonds Légion d'honneur* (Paris).

### Études

CID KAOUÏ S., « Étude comparative entre deux dictionnaires français-touareg publiés respectivement en 1894 et en 1908 », *Études et Documents Berbères*, n° 4, 1988, p. 32-48, Paris.

OULD-BRAHAM O., « Quelques documents autour de l'édition du premier dictionnaire de Cid Kaoui », *Études et Documents Berbères*, n° 2, 1987, p. 156-162, Paris.

O. OULD-BRAHAM

## C63. CIDAMUS (Ghadamès)

Cette grande oasis, une des clefs du Sahara septentrional, a été connue des auteurs anciens – avec diverses variantes de Pline à Procope – sous les noms de *Cidamus* ou de *Kidami* (Desanges 1980, 389) ou encore de *Tidamè* (Euzennat 1978, p. 152, d'après Ptol. IV, 3, 6). Elle est d'abord connue pour avoir été conquise une première fois sous Auguste lors de l'expédition de Cornélius Balbus, en 21 ou 20 avant notre ère. D'après la relation donnée de cet événement par Pline l'Ancien (*H.N.* V, 35-37), la ville aurait été atteinte à partir de Sabratha; elle appartenait à la *Phazania* qu'il faut replacer non dans le Fezzan actuel mais dans l'extrême Sud tunisien, puisqu'elle était « tournée vers le désert », en arrière de la Petite Syrte : *super Minorem Syrtem*, où elle avait comme autres centres *Alele* (Ras-el-Aïn Tlalett) et *Cilliba* = *Tillibari* (Remada) (Euzennat 1978, p. 153). Entre *Cidamus* et le pays des Garamantes – le Fezzan actuel – s'interposait le *mons Ater* qu'on peut identifier avec la Hamada el Homra (Desanges 1980, p. 390).

Un détachement de la III<sup>e</sup> légion Auguste est installé en garnison permanente à *Cidamus* au début du III<sup>e</sup> siècle, sous Septime Sévère ou Caracalla (*I.R.Tr.*, 907-909); mais auparavant, l'oasis lointaine était entrée déjà dans le circuit des relations méditerranéennes comme le montrent les témoins de céramique romaine du II<sup>e</sup> siècle recueillis dans la palmeraie et sur le plateau voisin (Rebuffat 1972, p. 322-323). De cette époque d'apogée économique pourraient dater les grands mausolées appelés les *Asnam* (les Idoles) ainsi qu'une tour ronde à étages, visibles à quelque distance de la palmeraie et qui témoignent d'une civilisation saharienne avancée.

Il n'est pas assuré que la présence d'une garnison ait changé le statut des *Tidamenses*, considérés déjà comme « en Afrique » (Ptol. IV, 3, 6), c'est-à-dire dans l'Empire et pourtant restés sans doute une sorte de peuple vassal. C'est du moins ce qu'ils redeviennent dans l'antiquité tardive car Procope nous apprend que les habitants de *Kidamè* étaient toujours liés aux Romains par des traités de paix et qu'ils furent gagnés au christianisme par Justinien (*De Aedificiis*, VI, 112).

Le conquérant arabe Okba ben Nafi la fit occuper par un détachement de cavaliers en 47/667. Elle fut ibadite entre le II/VIII<sup>e</sup> et le IV/X<sup>e</sup> siècle. El Bakri et surtout Ibn Khaldoun insistent sur sa prospérité et son importance économique de port du désert pour les marchands et les pèlerins. Quant à la ville elle-même, elle est décrite ainsi par Abu l'Fida (*Description des pays du Maghreb*, trad. Solvet, 131): « Ghadamès est une ville grande et peuplée et au milieu d'elle, il y a une source ancienne au dessus de laquelle sont des ruines de constructions romaines ».



admirables... Les habitants de Ghadamès sont des berbères musulmans ». Il n'y a plus trace de ces aménagements antiques près de la source artésienne nommée Raçcouf, qui jaillit au centre de la ville, mais les parlers berbères et les règles traditionnelles du partage des eaux ont survécu jusqu'à notre époque (Lanfry et Laperrousaz 1946, p. 347).

#### BIBLIOGRAPHIE

- DANIELS Ch., *The Garamantes of Southern Libya*, Cambridge, The Oleander Press, 1970, p. 14-16.  
 DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome, École franç., 1978, p. 194-195.  
 DESANGES J., *Commentaire de Plin l'Ancien, H.N. V*, Paris, Belles Lettres, 1980, p. 384-390.  
 DESPOIS J., s.v. « Ghadamès », *Encycl. de l'Islam*, II, p. 1014-1015.  
 DUVEYRIER H., *Exploration du Sahara. Les Touareg du Nord*, Paris, Plon, 1864, p. 249-254.  
 EUZENAT M., TROUSSET P., « Le camp de Remada, Fouilles inédites du Commandant Donau (Mars-avril 1914) », *Africa*, V-VI, 1978, p. 150-156.  
 GOODCHILD R.G., *Libyan Studies* (Select papers ed. by J. Reynolds), Londres (Paul Elek), 1976, p. 46-58.  
 LANFRY J., LAPERROUSAZ A., « Chronique de Ghadamès, L'eau d'irrigation », *I.B.L.A.*, 1946, 36, p. 343, 369.  
 LANFRY J., *Ghadamès, étude linguistique et ethnographique, I, textes, notes philologiques et ethnographiques*, Fort National, 1968.  
 MERCIER M., « Les Idoles de Ghadamès », *Rev. Africaine*, 1953, p. 17-47.  
 MOTYLINSKI A. (de), *Le dialecte berbère de R'edamès*, Paris, 1904.  
 PERVINQUIERE L., *La Tripolitaine interdite. Ghadamès*, Paris, 1912.  
 PFLAUM H.-G., PICARD G.-Ch., « Notes d'épigraphie latines », *Karthago*, II, 1951, p. 105-106.  
 REBUFFAT R., « La frontière romaine en Afrique : Tripolitaine et Tingitane », *Kiéma*, 1979, 4, p. 226-233.  
 TROUSSET P., « Les oasis présahariennes dans l'Antiquité », *Antiquités Africaines*, 22, 1986, p. 184-185.

P. TROUSSET

#### C64. CILLIUM (Kasserine)

La ville antique de *Cillium* (Kasserine, Tunisie) se trouve dans la Haute Steppe, à une altitude d'environ 600 mètres. Elle est entourée de djebels interrompus par la trouée de Kasserine, célèbre par les combats de 1943. La sécheresse du climat (320 mm d'eau par an) n'a longtemps permis à la région qu'une économie pastorale accompagnée de quelques cultures vivrières, du moins avant la conversion liée au développement de l'oléiculture au début de notre ère d'abord, puis au début de ce siècle.

Le nom antique de la cité est certainement libyen, mais reste énigmatique, tout autant d'ailleurs que la première forme de l'établissement humain. Il est probable que la *gens* des *Musunii Regiani* y avait créé un petit établissement, peut-être sur le plateau de Megdoudèche, qui domine le cours de l'Oued el-Hatab et de son affluent l'Oued Derb. C'est du moins ce que l'on peut inférer des données, plus poétiques que précises, du grand *carmen* épigraphique inscrit sur le mausolée des Flavii, élevé par une famille illustre de la cité : le fondateur de cette famille, un ancien militaire, a dû naître vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, alors que le municipe romain (attesté au plus tard par une inscription de la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle) n'existait pas encore (cf. *infra*), mais le poème fait allusion à ses *patriae arces*, dans lesquelles il est loisible de voir une bourgade numide, à la vocation de marché rural, et qui fut romanisée à la suite de l'installation de vétérans issus de la III<sup>e</sup> légion Auguste ou de corps auxiliaires. La question de la date précise de la création du

municipe reste toutefois obscure. J. Gascou a avancé l'hypothèse parfaitement plausible d'un *castellum* fondé au sud-ouest de la Proconsulaire par les Flaviens lors de l'expansion prudente et méthodique qu'ils ont réalisée en direction des grandes plaines de la Numidie méridionale ; cette première fondation, où se côtoyaient des vétérans italiens ou provinciaux, des Libyens et sans doute déjà des Romano-Africains venus du nord de la province, aurait été, toujours selon J. Gascou, promue par Trajan au rang de municpe, comme le montre l'immatriculation de ses habitants dans la tribu *Papiria*. On ne sait avec précision quand la cité accéda au rang de colonie honoraire (peut-être à la charnière des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles).

Les ruines de *Cillium* sont assez étendues (une trentaine d'hectares) et témoignent de la relative importance de ce petit centre de colonisation bien situé au contact de deux zones qui pouvaient être complémentaires : une plaine où des travaux d'irrigation ont pu faire naître quelques possibilités agricoles, et des terres de parcours sur des collines plus sèches, assez vite converties en olivettes. *Cillium* est devenu le centre d'une hiérarchie d'établissements humains, bourgades et villages aux noms antiques inconnus, *uillae*, fermes, *horrea*, dont les habitants tiraient leur subsistance de l'édification de terrasses et du contrôle des eaux. Cette relative richesse, attestée par des installations oléicoles, a duré, à ce qu'enseignent les jonchées de céramiques, au moins jusqu'à la fin de l'antiquité.

La parure monumentale de *Cillium* nous échappe pourtant : on y voit essentiellement un arc restauré en 312 ; un théâtre (dont la *cavea* mesure 53 mètres de diamètre) ; le podium d'un capitole récemment identifié ; un petit *fanum* et diverses maisons privées ; enfin une église. En contrebas de l'éperon qui porte les ruines de la cité, en bordure de la voie antique de *Sufetula* à *Thelepte*, se voit le plus remarquable des monuments de Kasserine, le mausolée des Flavii, une construction à trois étages encore haute de 14 mètres, dont la façade porte gravés, outre une épitaphe familiale, deux poèmes d'une excellente facture qui totalisent cent dix vers : c'est le plus long *carmen* épigraphique de tout le monde romain, et son état de conservation est excellent. On peut dater cette œuvre du règne de Marc Aurèle.

Un autre mausolée (qui avec le premier a valu au site son nom arabe : les Deux-Châteaux), celui des Petronii, se trouve à environ un kilomètre du premier en direction de l'Est (il est aujourd'hui en pleine ville). Édifié peut-être vers 230, également par un ancien militaire originaire très certainement de *Cillium*, et à la carrière fort longue (il a servi dans treize légions, vraisemblablement entre 172 et 220), il apparaît comme une modeste réplique du premier ; il est depuis 1860 dans un état de conservation très médiocre.

Le christianisme cillitain est mal connu. C'est par une erreur longtemps répétée que les martyrs Scillitains ont été attribués à la cité de Byzacène, ou à une ville homonyme. Un *episcopus Cillitanus*, Donatus, est mentionné dans les actes de la Conférence de 411 (I, 187), un autre, Fortunatianus, dans la notice relative à l'année 484 (*C.S.E.L.*, 7, p. 126). Une mélecture a fait attribuer à Victor de Tunnuna l'indication erronée qu'un monastère aurait existé à *Cillium* (il s'agirait plutôt de *Gillium*, *A.A.T.*, 34, n° 11). Cet auteur en revanche signale dans sa *Chronica* (*M.G.H.*, XI, 1894, p. 201) la bataille qui eut lieu à *Cillium* en 543 (ou 544), au cours de laquelle les Byzantins furent battus par les Maures rebelles et le patrice Solomon tué. La cité antique semble avoir été par la suite ignorée des sources arabes médiévales.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARTON I.M., « Encore un capitole africain ? Le temple de Cillium », *Antiquités africaines*, 25, 1989, p. 227-234.  
 DESPARMET H., « Le théâtre de Cillium, fouilles de 1946 », *Karthago*, 15, 1969-1970, p. 13-64.  
 DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine, histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896, p. 342-343.



Le mausolée des Flavii à Kasserin (Photo J.-M. Lasserre)

GASCOU J., « La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère, Rome, 1972 ; La politique municipale de Rome en Afrique du nord, I. De la mort d'Auguste au début du III<sup>e</sup> siècle », *Aufstieg u. Niedergang der römischen Welt*, II, 10, 2, p. 136-229 ; « II. Après la mort de Septime Sévère », *ibid.*, p. 230-320.

Groupe de Recherches sur l'Afrique antique, *Les Flavii de Cillium*, coll. École française de Rome, tome 169, 1992, 268 p., 45 fig.

HITCHNER R.B., « The Kasserine archaeological Survey, 1982-1986 », *Antiquités africaines*, 24, 1988, p. 7-41.

LASSÈRE J.-M., « Biographie d'un centurion (C.I.L., VIII, 217-218) », *Antiquités africaines*, 27, 1991, p. 53-68.

LE GLAY, « Les Flaviens et l'Afrique », *M.E.F.R.*, 80, 1968, p. 201-246.

LEPELLEY C., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, tome II, *Notices d'histoire municipale*, Paris, 1981, p. 287-288.

J.-M. LASSÈRE

## C65. CINCARIS

Le concile de 411 révélait l'opposition entre la catholique Restitutus, *episcopus plebis Cincaritanæ* (*Gesta*, I, 133) et le donatiste Campanus, *episc. Cincaritanus* (I, 188) [Lancel, 1972]. L'inscription C. 14769, malgré l'emploi abrégé de l'ethnique ou du substantif (*universi curiales mun. Cin.*) a permis de connaître le site de la ville, dont les ruines couvrent le Henchir Sinngaris, près de la Majerda (*At. arch. Tun., Tébouba*, 126-127). Nous en déduisons que le nom antique était certainement *Cincaris*.

La localité était un *municipe* dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle (C.14769). Des prêtres ont dédié une épigraphe à Mercure Sobrius pour le salut de Septime Sévère, de Caracalla et de Julia Domna, lors de la restauration du temple du dieu (*ILAf*, 484). Le capitole, situé, semble-t-il à l'endroit où a été bâtie la ferme du henchir, fut restauré sous Constantin Le Grand alors que ses fils étaient Césars. La cité possédait un curateur au IV<sup>e</sup> siècle.

De nombreuses constructions ont été relevées sur le coteau couvert d'oliviers et dans ses environs, sur sept hectares [Peyras, 1968] : thermes, citernes monumentales, aqueduc, théâtre [Babelon, 1892], amphithéâtre (?), sarcophage de marbre, orné de *bacchoi* vendangeurs, mosaïques de la chasse [Quoniam, 1951 ; Picard, 1952]. On signalera surtout un temple dédié aux divinités astrales ou *septizonium*, si lié à la culture africaine, le seul qui subsiste encore au monde [Picard, 1952, Duval, 1993], et, pour les vestiges chrétiens, un *martyrium* tétraconque, une nécropole [Duval, 1976] et une église double [Duval, 1993].

La richesse monumentale de la cité repose sur un terroir particulièrement fertile, situé entre le *Bagrada* et l'Ansarine, fortement mis en valeur à l'époque romaine, comme l'indiquent les vestiges *in situ* et les beaux monuments architecturaux et épigraphiques assemblés dans les fermes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (*AAT*. 51-54, 113-125, 287-291).

## BIBLIOGRAPHIE

BABELON E., CAGNAT R., REINACH S., *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris, 1882-1913, f. XIX, *Tébouba*, 122 (il s'agit en fait, non du henchir T'oungar, mais du henchir Sinngaris, n° 126-127).

Inscriptions : *CIL*. VIII, 4845, 14769, 25826a, *ILAf*. 484, *ILT*. 1166.

CHARLES-PICARD G. et CINTAS J., « Le septizonium de Cincari et le problème des septizonia » in *Monuments Piot*, 1952, LII, 2, p. 77-93.

CINTAS J., DUVAL N. et GOLVIN J.-C., « A propos des thermes de Cincari et de leur transformation en église », à paraître dans *Mefra*, 1993.

DUVAL N., CINTAS J., (avec la collaboration de J.-C. Golvin et H. Broise), « le martyrium de Cincari et les martyria triconques et tétraconques en Afrique (Étude d'architecture chrétienne nord-africaine III) », *Mefra*, 88, 1976/2, p. 853-927.

LANCEL S., *Actes de la conférence de Carthage en 411*, Paris, 1972, t. II, p. 767, 841.

PEYRAS J., *La région de Tébouba à l'époque romaine*, Tunis, 1968, p. 250-267.

QUONIAM P., « Une mosaïque à scène de chasse récemment découverte à Henchir Toungar (Tunisie) », *Karthago*, II, 1951.

J. PEYRAS

## C66. CINITHI(I)

Les Cinithi sont classés par Pline l'Ancien (V, 30) parmi les *civitates* (dans ce passage : « communautés indigènes ») qui pouvaient, à l'époque de sa documentation (principat d'Auguste), être considérées à juste titre comme des *nationes* (peuples), terme repris d'ailleurs par une inscription (*C.I.L.*, VIII, 22729). Pour Tacite (*Ann.*, II, 52) ils constituent un peuple « de quelque importance », impliqué dans la coalition formée par Tacfarinas contre le pouvoir romain sous le principat de Tibère. Quant à Ptolémée (IV, 3, 6, Müller p. 638, cf. p. 641), il les localise dans l'arrière-pays de la Petite Syrte qu'il fait commencer à *Thaenae* (H<sup>r</sup> Thyna) pour qui vient de Carthage. Peut-être doit-on restituer leur nom à la place de celui des Sintes ou Sintae (abusivement transformés par les éditeurs en Asbystae\*, peuple de Cyrénaïque), dont Strabon (II, 5, 33 ; C131) fait état entre les Nasamons et des Gétules (les Maces\* ?) d'une part et les Buzakii\* d'autre part, dans un ordre qui va de la Cyrénaïque à Carthage (pour l'alternance \*c/s, cf. latin Nicives\*, grec Nisibes).

L'épigraphie atteste cette tribu. A *Gightis* (Bou Ghara), l'inscription déjà mentionnée, postérieure à la mort d'Hadrien, est une dédicace des Chinithii (sic) à un congénère auquel ses mérites et son sens du devoir ont conféré une situation prépondérante au sein de la tribu. Il s'agit probablement d'un *princeps gentis*, et la ville a dû se trouver, au moins à l'origine, sur le territoire de la tribu. Mais une partie de cette dernière a sans doute échappé à l'attraction de la cité, car, à la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère au plus tôt, on connaît l'existence, par une inscription de *Thysdrus* (El-Djem) (*C.I.L.*, VIII, 10500), d'un *praefectus gentis Cinithiorum*, ce qui semble impliquer un moindre degré d'intégration dans la romanité (cf. T. Kotula, « Les *principes gentis* et les *principes civitatis* en Afrique romaine », *Eos*, LV, 1965, p. 347-365).

Menaçant par leur implantation même, au début du Haut-Empire, les communications entre le Byzacium\*, les Emporia\* et la Tripolitaine\*, les Cinithi(i) ne paraissent s'être romanisés que très progressivement.

## BIBLIOGRAPHIE

DESANGES J., éd. de Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle, Livre V, 1-46 : L'Afrique du Nord*, Paris (« Les Belles Lettres »), 1980, p. 338-340.

GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère* (Coll. E.F.R., 8), Rome, 1972, p. 141-142.

J. DESANGES

## C67. CINQ (Semmes/Semmus)

Ataviquement associé aux doigts et à la main, le chiffre cinq a une importance particulière reconnue dans la plupart des cultures. Chez les Berbères, en plus de la valeur prophylactique et surtout apotropaïque de la main grande ouverte opposée au mauvais œil, le chiffre cinq tient une place particulière dans l'organisation sociale. La main et ses cinq doigts, à la fois individualisés et solidaires de la paume est l'image idéale de la tribu. En touareg, la tribu porte précisément le nom de *tawsiit* (= paume de la main, d'après Ch. de Foucauld, *Dictionnaire*, III, p. 1533, poignet selon H. Claudot-Hawad) et dans plusieurs parlers du Nord (Kabyle, Tachelit),

*afus*\* (main) désigne certains groupements et plus précisément l'union de cinq clans constituant une tribu. Cette notion quinaire peut s'étendre à d'autres regroupements. C'est ainsi que selon K. A. Mariko (communication personnelle) le « peuple » touareg se représente idéalement sous forme d'une main aux doigts écartés dont chacun s'identifie à l'un des groupes traditionnels (Kel Ahaggar, Kel Ajjer, Kel Air, Ioulemmeden, Ifoyas). De même l'ensemble de la société est imaginée reposant sur cinq piliers, comme les cinq piquets de la tente.

Mais c'est dans l'organisation politique de la « super-tribu » des Ayt 'Atta\* (Jbel Sarho, Maroc) que le système quinaire atteint sa perfection et son plus haut degré de complexité. D. Hart a su analyser et expliquer cette très curieuse structure en « cinq cinquièmes » : chaque *khoms* (cinquième) comprend plusieurs clans mais ne constitue pas d'unité territoriale, ainsi peuvent se regrouper sur le même terrain des clans appartenant à des *khoms* différents. Le chef suprême de la confédération ou super-tribu selon l'appellation proposée par D. Hart, était élu chaque année par un choix s'appliquant, à tour de rôle, à chacun des *khoms*, mais cette élection était faite par les membres des quatre autres *khoms* qui ne pouvaient, cette année-là, fournir l'élu. La rotation du pouvoir et l'élection annuelle étaient ressenties comme des précautions contre l'établissement d'un pouvoir tyrannique.

D. Hart a retrouvé des reliques de ce système quinaire dans l'organisation politique de plusieurs « super-tribus » ou confédérations du Maroc. Chez les Ayt Ouriaghel (At Wariayar) du Rif, le souvenir de la constitution de la tribu en cinq cinquièmes explique la répartition en cinq parts égales de l'amende tribale que les membres du conseil infligeaient à un meurtrier ayant commis son forfait au souk ou sur le chemin menant au souk, un jour de marché. Chez les Doukkala, tribu berbère arabisée anciennement, le cas est encore plus curieux puisque c'est le Maghzen lui-même qui, s'appuyant sans doute sur une tradition tribale non complètement oubliée, réorganisa les neuf clans en cinq cinquièmes qui fournissaient chacun un nombre fixé de cavaliers pour la *harka* du Sultan. Lorsque les Zemmour n'étaient pas en dissidence, le maghzen divisait l'ensemble du groupement en cinq *khoms* qui payaient chacun un cinquième de l'impôt.

Cette organisation de la confédération en cinq tribus ou de la tribu en cinq clans se retrouve en Mauritanie où la *tasemsa* (ou *semmes* = cinq) désigne le groupement politique de cinq tribus *zwawa* (*zwahia*) dont on a la surprise de retrouver ici le nom qui désigne habituellement un important regroupement de tribus de Grande Kabylie, à quelque trois mille cinq cents kilomètres au nord-est. La tradition mauritanienne attribue à ce groupement un ancêtre commun dont les cinq fils seraient à l'origine des cinq tribus. Il n'est pas surprenant de retrouver la même tradition précisément chez les Zwawa de Kabylie : selon Boulifa\*, le premier habitant du Djurdjura était un géant, père de cinq fils qui furent chacun à l'origine d'un clan lignager. Bientôt à ces cinq familles vinrent s'agréger de nouveaux venus et ainsi chacun des clans primitifs donna naissance à une tribu et les cinq tribus formèrent la confédération *zwawa*. Nous retrouvons le souvenir de cette organisation quinaire jusque dans la littérature moderne, dans *Le fils du pauvre*, M. Feraoun voit dans les Kabyles les descendants des cinq fils de Mezoug, c'est-à-dire Amaziy l'ancêtre des Branes.

Il était tentant de rechercher chez les Paléoberbères de l'Antiquité les témoignages d'une telle organisation ; en 1970, L. Galand avait, avec prudence, proposé de rapprocher de cette division/regroupement par cinq le nom des *Quinquegentanei* donnés par les Romains à un ensemble de cinq tribus (*gentes*) de Kabylie. Julius Honorius situe cette importante confédération entre Saldæ (Béjaïa/Bougie) et Rusuccuru (Dellys), c'est exactement le territoire qu'Ibn Khaldoun attribuera, dix siècles plus tard, aux Zwawa, entre Béjaïa et Tedelès (Dellys). On est même tenté de donner les noms de ces tribus constitutives des *Quinquegentanei*, puisque nous connaissons précisément cinq tribus qui aux I-III<sup>e</sup>

siècles occupaient cette région, ce sont les Toulensii, les Baniouri, les Tyndenses, les Nababes et les Massinissenses. Quelle que soit l'origine du nom des Quinquegentanei, comment ne pas mettre en rapport cette dénomination administrative et les traditions quinaires si répandues aujourd'hui encore chez les Berbères ?

L'exemple des Quinquegentanei n'est peut-être pas isolé durant l'Antiquité. Il m'a semblé que la grande tribu des Misiciri, qui occupait une région montagneuse aux confins de l'Algérie et de la Tunisie actuelles, était, si mon interprétation est correcte (elle s'appuie sur une soixantaine d'inscriptions libyques), constituée par cinq clans respectivement nommés NNDRMH, NBIBH, NFZIH, NSFH et CRMMH. Les trois premiers sont des toponymes ou ethnonymes connus : Nédroma, Nababes, Nefzawa.

Il est possible également de faire appel à l'étymologie et de retrouver peut-être, comme le suggère L. Galand, dans le nom des Zimises établis entre Jijel et l'embouchure de l'Oued el-Kébir, le rappel de l'organisation par cinquièmes puisque cinq se dit *semmes* en berbère. Il n'est pas impossible que les Zamazii, qui selon Ptolémée (IV, 6, 6) semblent avoir occupé la Haute Moulouya, en Maurétanie Tingitane, tiraient leur nom de la même racine.

Retrouvée depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours et dans des régions aussi éloignées les unes des autres que la Kabylie, le Maroc, la Mauritanie et les pays touaregs, l'organisation quinaire sans être figée paraît un élément sociologique parfaitement caractéristique du monde berbère.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Voir Afus, E.B. II, A 83, p. 224-227.  
 BOULIFA, *Le Djurdjura à travers l'Histoire*, Alger, Bringau, 1925.  
 CAMPS G., *Massinissa ou le début de l'Histoire*, Alger, Imp. off., 1961.  
 CAMPS G., *Les Berbères, Mémoire et identité*, Paris, Errance 1987.  
 COURTOIS Chr., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, A.M.G., 1955.  
 DESANGES J., *Catalogue des Tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962.  
 FERRAOUN M., *Le fils du pauvre*, Le Puy, 1956.  
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imp. nat. 1951.  
 GALAND L., « Les Quinquegentiens », *Bull. d'Archéol. algér.*, t. 4, 1970, p. 297-299.  
 HART D. M., « Segmentary system and the role of the "five fifths" in tribal Morocco », *Rev. de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, t. 3, 1967, p. 65-95.  
 LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.  
 MISKE A.B., « Al Wasit. Tableau de la Mauritanie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Bull. de l'I.F.A.N.*, t. XXX, 1968, p. 163.  
 QUERLEUX Cap., « Les Zemmour », *Archiv. berb.*, t. 1, 1915, p. 23.

G. CAMPS

#### C68. CINYPHII

Selon Pline l'Ancien (V, 27), le *Cinyps*\* n'est pas seulement un fleuve, mais une région (*Cinyps fluvius ac regio*). Comme leur nom l'indique, les Cinyphii en sont les habitants.

Silius Italicus, à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, use de l'adjectif Cinyphius pour caractériser les Macés\* (Macaë) vivant dans la région du *Cinyps* (II, 60). Censés s'être engagés dans l'armée d'Hannibal, ils sont hirsutes, couverts d'une peau de bouc velue et armés de la *cateia*, une sorte de boomerang (III, 275-278). En revanche, Ptolémée (IV, 3, 6, Müller p. 638) les distingue des Macés. Mais il les dissocie aussi du *Cinyps* et les situe plus à l'est sur la Grande Syrte à la suite des Samamukii\* ou Samukii, à assimiler aux Zamucii\* mentionnés par une borne des

environs de Sirte à dater de 87 de notre ère (*I.R.T.*, 854). Quant aux Maces, Ptolémée (IV, 3, 6, p. 642) les localise « sous » les Cinyphii, c'est-à-dire au sud de ceux-ci, et les qualifie cependant de « syrtites », comme s'ils demeuraient des riverains des Syrtes. Le géographe a sans doute eu tort de compter Cinyphii et Maces comme deux tribus différentes. De plus, il a, de toute évidence, inséré trop à l'ouest le *Cinyps* dans sa liste d'ethnonymes. Il campe en effet (IV, 3, 6, p. 638) sur les rives de ce fleuve les Lotophages\*, qui vivaient en réalité à la frange méridionale de la Petite Syrte et sur l'île de *Meninx* (Djerba\*), et situe à l'est du même fleuve (*ibid.*, p. 642) les Nugbenoi, attestés par l'épigraphie, sous la forme Nybgenii\*, autour du Chott el-Fedjedj.

En fait, les Maces Cinyphii ou simplement les Cinyphii ne sont autres que les Maces\* placés déjà par Hérodote (IV, 175) sur les bords du *Cinyps*, même si l'historien les revêtait non d'une peau de bouc, comme le ferait Silius Italicus, mais d'une peau d'autruche. Hérodote les mentionne ailleurs (V, 42) comme alliés à Carthage dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et c'est bien des rives du *Cinyps* qu'ils contribuèrent alors à chasser le Spartiate Dorieus.

J. DESANGES

### C69. CINYPS (Kinups)

Hérodote mentionne « au delà de la (Grande) Syrte » – c'est-à-dire à l'ouest de celle-ci – un fleuve Cinyps qui naissait à 200 stades de la mer en un lieu appelé « la colline des Grâces », que couvraient « des bois épais » (IV, 175). D'après ce que nous savons par d'autres auteurs (cf. Gsell, 1916, p. 89-91), il débouchait dans la mer à peu de distance à l'est de Neapolis (Leptis Magna). On s'accorde pour l'identifier avec l'Oued Caam qui prend sa source dans le plateau de Tarhuna et rejoint la mer entre Homs et Zliten. Cette rivière coulait à travers le pays des Maces\*, peuple gétule de la Syrte que Silius Italicus qualifie de *Cinyphii*\* (*Pun.*, II, 60 ; III, 275). Elle traversait des champs des plus fertiles : *fluvius per uberrima arva decidens* (Méla, I, 37) ; le blé y rendait même jusqu'à 300 pour 1 selon Hérodote qui compare ce pays à celui de Babylone (IV, 198) ; la part étant faite à l'hyperbole, une telle richesse agricole peut s'expliquer par des précipitations locales supérieures à la moyenne en Tripolitaine mais aussi par une mise en valeur précoce de la vallée grâce à l'irrigation. Les techniques de contrôle des eaux et de retenue des sols dont les vallées de Tripolitaine – et celle de l'Oued Caam en particulier – fourniront à l'époque romaine des exemples de grande ampleur (Vita-Finzi 1978, p. 41-42), avaient sans doute déjà été mises en œuvre dès les temps puniques par les populations libyennes de la vallée du Cinyps placée sous l'influence directe des cités du littoral.

C'est sur ces rives, près de l'embouchure du fleuve Cinyps qu'aurait eu lieu, selon une tradition transmise par Hérodote (V, 42), la tentative d'établissement de Dorieus fils d'un roi de Lacédémone, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il en fut chassé quelques années plus tard par les Maces et par les Carthaginois. Cette colonie (*Kinups*) est encore signalée par le Pseudo-Scylax, « à 80 stades de Néapolis en direction de la Syrte », comme « une ville déserte » (Desanges 1978, p. 408). Les Maces de la Syrte ayant servi dans les armées d'Hannibal comme nous le savons par Silius Italicus, les premiers Gétules de Tripolitaine à être connus à Rome furent peut-être donc ceux du Cinyps (Desanges, p. 126).

Divers auteurs ont mentionné un fleuve *Cinyps* dans des contrées beaucoup plus méridionales, chez les Garamantes (Ptol. IV, 6, 12). Gsell admettait l'existence de deux fleuves distincts sous le même nom, mais une certaine confusion régnait dans l'esprit des auteurs anciens au sujet des cours d'eau de l'Afrique intérieure (Desanges 1980, p. 257-259).



BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Archéol. Epigr. Libyca, VIII, 1960, p. 210.
- DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome, École franç., 1978, pp. 126, 406.
- DESANGES J., *Traduction et commentaire de Pline l'Ancien*, H.N., V, 1-46, Paris, Belles Lettres, 1980, p. 257-259.
- GOODCHILD R.G., « Roman sites on the Tarhuna Plateau of Tripolitania », *Libyan Studies*, Londres (P. Elek), 1976, p. 74-75.
- GSELL S., *Textes relatifs à l'Histoire de l'Afrique du Nord, I, Hérodote*, Paris, 1916, p. 78, 89-91, 116-117.
- VITA-FINZI cl., *Archaeological Sites in their Setting*, Londres (Thames and Hudson), 1978, p. 41-42.

P. TROUSSET

C70. CIRCONCELLIONS

Le mot « circoncellions » est en soi une définition, limitée au seul aspect de la réalité sociale de la catégorie visée, si l'on en croit l'étymologie qu'en a donnée saint Augustin, dans l'une de ses œuvres de polémique antidonatiste : « ... *victus sui causa cellas circumiens rusticanas, unde et circumcellionum nomen accepit* » (Aug., *Contra Gaudentium*, I, XXVIII, 32). Les circoncellions seraient donc des « rôdeurs de celliers », assurant ainsi leur subsistance. Mais cette définition apparaît trop restrictive pour épuiser leur réalité historique. Nos sources nous les décrivent en fait étroitement liés à différents développements du schisme donatiste, et ils constituent ainsi une des composantes les plus originales de l'histoire religieuse africaine au IV<sup>e</sup> siècle et encore au début du V<sup>e</sup> siècle.

Dans la mesure où l'on admet que les circoncellions sont des ruraux non fixés à la glèbe, et à l'origine des ouvriers agricoles itinérants, il est probable que leur existence est antérieure au contexte de luttes religieuses qui les a fait connaître. Mais on ne les voit surgir qu'après la paix de l'Église, et plus précisément quand les catholiques africains ont recours à l'appui de l'autorité impériale : peut-être déjà entre 317 et 320, quand l'édit de Constantin prescrit d'enlever aux donatistes leurs basiliques, ce qui motiva les récupérations brutales du commissaire impérial Ursacius en Numidie ; plus sûrement à partir de 340, et notamment encore en Numidie, où Optat de Milève a décrit les actions des circoncellions en termes tels qu'ils font penser à une tentative de « révolution sociale ». Sous la conduite de chefs nommés Axido et Fasir (des noms indigènes, notons-le), on les voit rançonner les propriétaires terriens qu'ils humilient dans leurs personnes, annuler les dettes de leurs débiteurs. Bien qu'ils se fissent appeler « chefs des saints » (*sanctorum duces*), leurs excès effrayèrent assez les évêques donatistes eux-mêmes, qui ne les contrôlaient plus, pour qu'ils appellent au secours le comte d'Afrique Taurinus, lequel dépêcha des troupes dans les marchés où les circoncellions se rassemblaient (Optat, III, 4). Les massacres où périrent un grand nombre d'entre eux en fit autant de martyrs que la piété populaire fit ensevelir dans les basiliques, souvent contre la volonté des chefs de communautés schismatiques (Optat, *ibid.*). Cependant, peu après, entre 343 et 348, lorsque l'empereur Constant envoya en Numidie des commissaires, Paulus et Macarius, pour ramener l'ordre et réaliser l'unité religieuse, l'évêque schismatique de Bagai (Ksar Baghai), Donatus, fit appel à ces circoncellions, qualifiés d'« agonistiques », pour s'opposer violemment aux envoyés de l'empereur. Cet épisode fut notamment marqué par une série de suicides rituels, les circoncellions tournant contre eux-mêmes leur propre violence en se jetant du haut de précipices. Leur fureur du martyre était telle qu'ils

attaquaient sur les routes les convois officiels, contraignant les escortes à les mettre à mort (Aug. *Epist.*, 185, III, 12).

Dans la période la plus chaude de la lutte antidonatiste, entre 390 et 410, saint Augustin a maintes fois dénoncé l'alliance, même informelle, entre les donatistes et les circoncillions. A coup de bâtons (qu'ils appelaient leurs « israëls »), mais aussi à coup d'épée ils s'en prenaient en particulier au clergé catholique, aux prêtres et même aux évêques : Augustin a raconté en particulier les sévices subis par Servus de Thubursicu Bure (Téboursouk) et par Maximianus, l'évêque catholique de Bagai, en Numidie (*Contra Cresconium*, III, XLIII, 47). Les circoncillions ont été présentés par l'évêque d'Hippone comme le bras armé du donatisme. Pourtant, le lien entre les circoncillions et l'Église schismatique est complexe et doit être apprécié de façon nuancée. Ce qui les apparente le plus fortement est, outre une mentalité de secte, une religion également centrée sur le culte du martyr, et l'on constate que ce lien s'est révélé particulièrement fort dans un lieu géographique et culturel, la Numidie, où les constantes indigènes étaient vivaces et où toujours vive avait été la résistance à la romanisation. Cependant, s'ils étaient alliés, donatistes et circoncillions ne menaient pas exactement le même combat : on ne voit pas que les chefs de l'Église schismatique se soient préoccupés de justice sociale.

Depuis quelques décennies, on s'est à plusieurs reprises efforcé de mieux cerner la personnalité collective des circoncillions. D'abord en essayant de distinguer dans leurs occurrences historiques des moments et des catégories. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, il faut considérer sans doute les « circoncillions agonistiques », les chefs des saints regroupés autour d'Axido et Fasir, comme une véritable confrérie religieuse dotée par ailleurs d'un programme de revendication économique et sociale qui faisait peur aux responsables de l'Église donatiste. Les « agonistiques » seraient une fraction particulièrement rigoriste, radicale, une véritable secte, qui aurait trouvé ses conditions propres d'expression dans un contexte économique latifundiaire et sur un fond de répression religieuse. On peut en distinguer les circoncillions qui à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup> constituent pour l'Église schismatique une masse de manœuvre occasionnelle. Et il ne faut pas rester dupe de la définition réductrice de saint Augustin : les circoncillions ne sont pas seulement des maraudeurs errants, des asociaux déracinés. Cette identification négative occulte une réalité sociale originale : on s'accorde maintenant à reconnaître en eux une catégorie d'ouvriers agricoles libres et itinérants, louant leur force de travail de lieu en lieu selon les saisons. Sans doute faut-il se garder de vouloir les spécialiser, et par exemple, de voir dans le bâton qui était leur arme favorite la longue gaule des ramasseurs d'olives. On aurait d'autant plus tort de les considérer comme de véritables marginaux qu'ils sont bel et bien répertoriés dans l'échelle sociale dans un texte officiel : celui de la loi du 30 janvier 412 (*Cod. Theod.*, XVI, 5, 52), qui présente les circoncillions comme un des douze *ordines*, au dernier rang de ceux qui seraient astreints à payer une amende s'ils ne satisfaisaient à l'édit qui mettait le donatisme hors-la-loi, mais nettement au-dessus de ceux, colons et esclaves, dont la désobéissance était passible d'un châtement corporel. A la lumière de ce texte, et au moins à cette époque, les circoncillions apparaissent comme des gens socialement situés, repérés, et même théoriquement saisissables et solvables.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BRISSON J.-P., *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine de Septime Sévère à l'invasion vandale*, Paris, 1958, p. 325-355.  
 CALDERONE S., « Circumcelliones », *Parola del Passato*, XXII, 1967, p. 94-109.  
 DIESSEN H.G., « Die Perodisierung des Circumcellionismus », *Wiss. Zs. Univ. Halle*, X, 1962, p. 1329-1338.  
 FRENCH W.H.C., *The Donatist Church*, 1952, p. 172-178.

MARTROYE F., « Une tentative de révolution sociale en Afrique, donatistes et circoncellions », *Revue des questions historiques*, 1904, p. 353-416 ; 1905, p. 5-53.

SAUMAGNE Ch., « Ouvriers agricoles ou rodeurs de celliers ? Les circoncellions d'Afrique », *Annales d'Hist. écono. et soc.*, 1934, p. 351-364.

TENGSTRÖM E., *Donatisten und Katholiken*, Göteborg, 1964, p. 24-75, 158-165, 183-190.

VANNIER O., « Les circoncellions et leurs rapports avec l'Église donatiste d'après le texte d'Optat », *Revue Afric.*, 1926, p. 13-28.

S. LANCEL

## C71. CIRTÀ

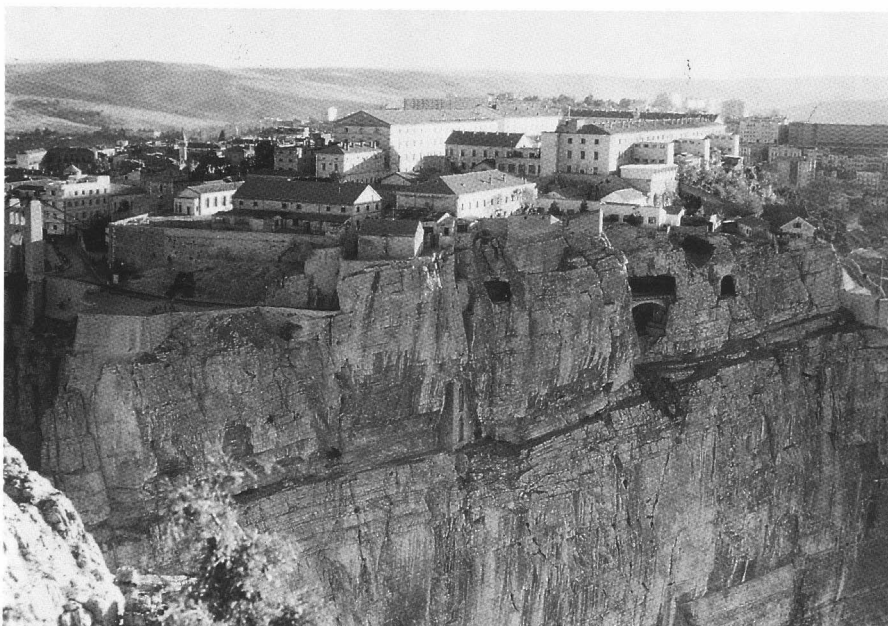
(Voir Constantine)

### Situation et site

Au centre d'un bassin de terres marneuses propices, dès l'Antiquité, à la culture des céréales et à l'élevage, *Cirta* occupe un vaste rocher de calcaire turonien (Crétacé), soulevé entre des failles.

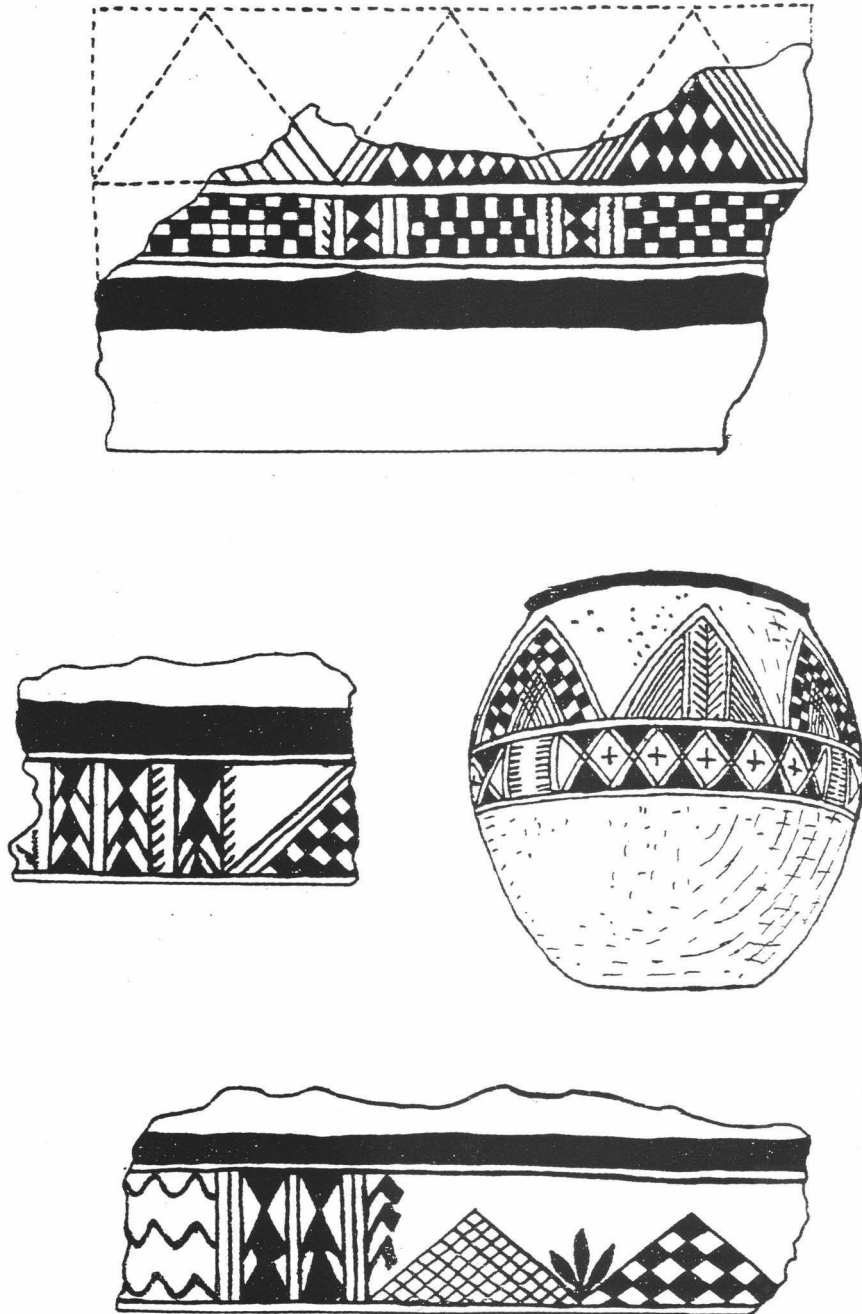
Alors qu'elle domine à l'ouest une région de collines tertiaires peu marquées, au nord et à l'est, la ville est encore isolée par les gorges profondes de l'oued Rhumel (*Ampsaga*) qui s'est enfoncé sur place dans un canyon d'une longueur de 1 500 mètres environ, aux parois verticales impressionnantes (35 mètres de hauteur à l'entrée des gorges et près de 200 mètres à la sortie).

Le rocher, inexpugnable sur ces trois côtés, affecte la forme d'un trapèze, s'abaissant du nord-ouest vers le sud-est – de la Kasbah (644 mètres d'altitude) à la pointe de Sidi Rached (580 mètres d'altitude). Sa surface aux dimensions imposantes (1 100 mètres sur 770 mètres) n'est accessible qu'au sud-ouest par un isthme, bordé de pentes abruptes, jadis beaucoup plus étroit, qui le relie au Koudiat Ati, plateau voisin de conglomérat tertiaire arasé à la fin du siècle dernier.



Le rocher de Constantine vu de l'est (Photo F. Bertrand)

De l'autre côté du Rhumel, au nord-est et au sud-est de la ville, s'élèvent les falaises de la colline de Sidi M'Cid et les hauteurs d'El Kantara. Dans son ensemble le rocher de *Cirta* constitue une forteresse naturelle qui, très tôt, a attiré les hommes.



Tessons et vase peints du style de Tiddis trouvés dans la grotte des Pigeons à Constantine, III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Dessin G. Marçais)

Il est douteux que le nom de *Cirta* soit un mot d'origine phénicienne signifiant « ville ». Sur les monnaies de *Cirta*, à légendes néopuniques et datées de la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on lit, en effet, KRTN (*Kirthan*) avec un *kaph*. Or le terme phénicien QRT (*Qart*) débute par un *qoph* (Mazard, *Corpus*, n° 523-529). Il faut donc plutôt attribuer à ce nom une origine libyque.

### Des origines à la conquête romaine

La région de *Cirta* a été très tôt occupée par l'homme puisqu'une importante série de galets aménagés d'âge villafranchien a été trouvée sur le plateau de Mansourah. Des industries acheuléennes ont été reconnues sur ce même plateau ainsi qu'à Ouled Rahmoun près du Kroubs. L'Atérien est présent au Djebel Ouach et, à Constantine même, dans les grottes du Mouflon et des Ours qui s'ouvrent sur les flancs de la colline de Sidi Mçid. La fréquentation du site à l'Ibéromaurisien et au Capsien supérieur a laissé quelques traces, mais c'est surtout au Néolithique que les grottes et abris de la région ont connu une occupation importante. Les mêmes lieux servirent d'habitats aux Paléoberbères qui, au cours du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., construisirent des monuments mégalithiques (dolmens du Jardin de Salluste et du Kheneg), des *bazinas*\* et autres tumulus. A cette même époque appartiennent les poteries peintes dites du « style de Tiddis » qui présentent les mêmes caractéristiques techniques et les mêmes décors que la céramique « kabyle » actuelle.

La première mention de *Cirta* remonte à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (Tite Live, XXIX, 32). Elle est alors la capitale du roi masaessyle Syphax avant de devenir, après sa défaite en 204/203, celle du massyle Massinissa. Ce dernier, qui a soutenu Scipion l'Africain contre Carthage, se voit confirmer dans son pouvoir sur la Numidie orientale (204/203-148). Il trouve à *Cirta* Sophonisbe, l'épouse de Syphax, dont il tombe éperdument amoureux, mais qu'il est obligé de sacrifier pour conserver l'amitié romaine.

Pendant son long règne et celui de ses successeurs, principalement Micipsa (148-117), *Cirta*, à la manière des grandes cités hellénistiques, acquiert opulence, prestige et embellissement architectural. Il semble bien que les moyens financiers mis en œuvre pour ces fastes ait été le produit des ventes de céréales dont la Numidie, à l'instar de l'*Africa*, commence à être productrice et exportatrice. La frappe régulière de monnaies, certes en bronze, en est l'illustration. A la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., *Cirta* aurait même eu une autonomie monétaire avec des magistrats ordonnant les émissions : leurs noms, BDMLQRT et HNA, figurent au droit des monnaies (Mazard, *Corpus*, n° 523-529).

L'ouverture au monde méditerranéen introduit dans le royaume et singulièrement à *Cirta*, la capitale, de nombreux étrangers qui font de la cité une ville cosmopolite. Là se croisent, après 146, Puniques réfugiés (prêtres, artisans), Grecs (pédagogues, artistes, soldats au service de l'armée numide), Romano-Italiens qui contrôlent peu à peu les activités économiques. Ces derniers servent souvent d'intermédiaires entre les autorités numides et l'Orient méditerranéen, voire la république romaine.

Les souverains numides ont été les propagateurs de la langue punique dans leur royaume au point que la société de *Cirta*, au regard de l'onomastique des stèles votives du sanctuaire de Ba'al Hammon, a été profondément punicisée. On peut se demander d'ailleurs qu'elle est la part des Numides punicisés et celle des réfugiés carthaginois pro-numides accueillis à *Cirta* après 150, ou après 146.

Les souverains numides ont donné l'exemple en attribuant des noms puniques à leurs enfants, par exemple, Adherbal, fils de Micipsa. Ainsi que le montrent les légendes des monnaies et les dédicaces des stèles votives ou funéraires, la langue punique devient la langue officielle. En fait, *Cirta* fut un foyer de culture punico-grecque, car Massinissa et Micipsa n'ont pas manqué de donner une éducation

grecque à leurs enfants, de recevoir des Grecs, intellectuels et artistes, tel Polybe (Polybe, XXXVI, 16, 7-8).

Bien qu'il ne subsiste pratiquement rien des vestiges de cette époque, à partir des témoignages des monnaies et des textes littéraires, il est possible de reconstituer quelque peu ce que fut *Cirta* au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Incontestablement Massinissa et Micipsa voulurent en faire une sorte de vitrine de la monarchie numide. L'autorité du premier, qui a ouvert son royaume au monde méditerranéen, a contribué à transformer *Cirta* par un urbanisme et une architecture dont la source est à chercher à Carthage et dans une influence hellénistique qui triomphait dans la civilisation carthaginoise depuis le milieu du III<sup>e</sup> siècle.

La ville était ceinte de remparts (Tite-Live, XXX, 12 ; Salluste, *Bell. Jug.*, 23, 26). Bien que tardive, une monnaie de *Cirta* représente, au revers, une porte crénelée à double baies, alors que le droit est orné d'une Tyche tourelée (Mazard, *Corpus*, n° 523). Depuis Syphax, *Cirta* disposait d'un palais occupé et embelli par ses successeurs (Tite-Live, XXX, 12 ; Appien, *Lib.*, 27) et Micipsa y ajouta de beaux édifices (Strabon, XVII, 3).

Un îlot d'habitations a été mis au jour dans les années mille neuf cent soixante au pied des falaises occidentales du site de *Cirta* à la sortie des gorges du Rhumel. Il présente des logements, comprenant deux ou trois pièces en enfilade, auxquels on accède par une seule entrée à l'ouest et à l'est. Un important matériel, composé de fragments de céramiques punique et campanienne de type A, de lampes hellénistiques, de tessons d'amphores rhodiennes avec estampilles, voire itali-ques, de monnaies numides en bronze d'un type courant, permet d'attribuer ces constructions à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le site, abandonné après sa destruction avant le début de notre ère, n'a été réoccupé qu'au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

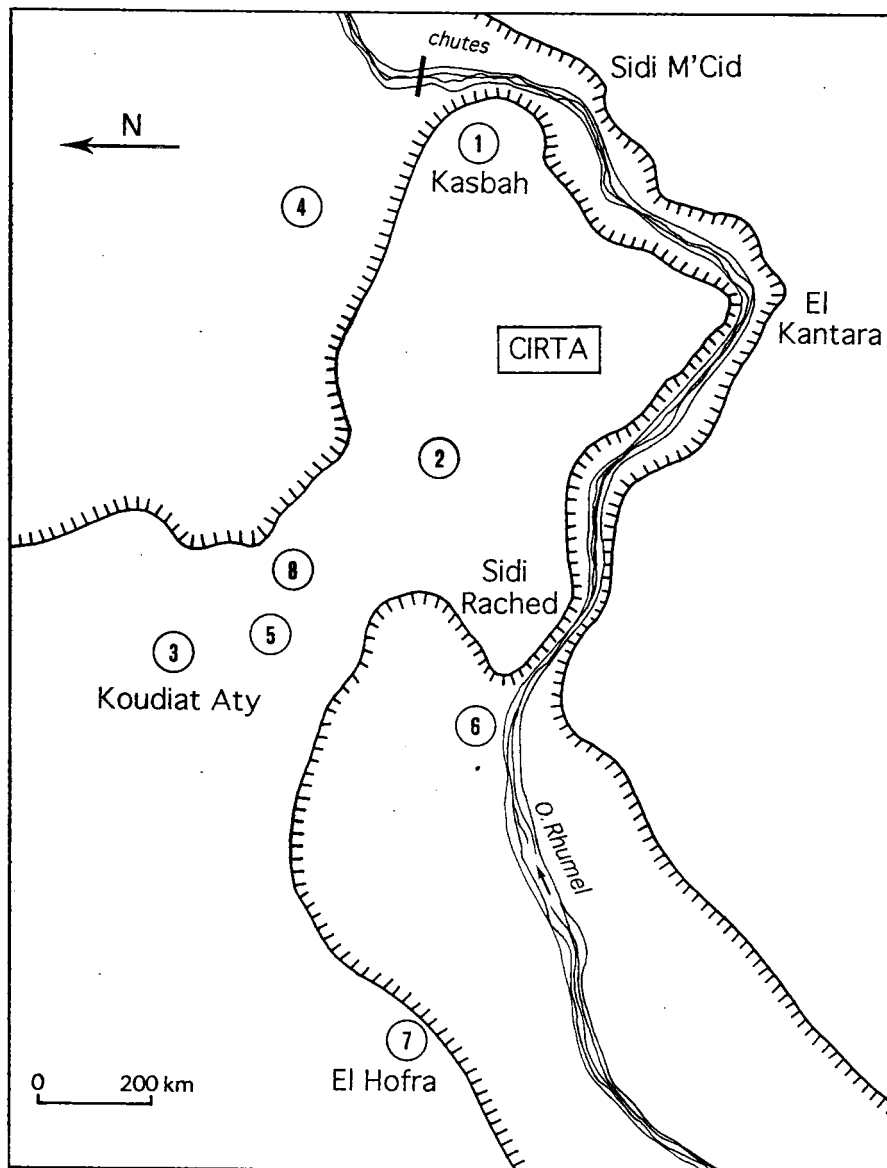
Des vestiges d'un décor architectonique, en usage à *Cirta* sous la monarchie numide, sont remployés dans la grande mosquée de Constantine. Il s'agit de deux chapiteaux d'ordre dorique. Un petit chapiteau corinthien en marbre de Chemtou, retrouvé à *Cirta* et daté du I<sup>er</sup> siècle avant J.C., pourrait avoir appartenu au décor du palais royal (*Die Numider*, p. 470).

### La guerre de Jugurtha (112-105)

Lors de la guerre entre Jugurtha et les Romains a lieu un tournant de l'histoire de *Cirta* et de la Numidie. S'il contribue à affaiblir politiquement le royaume, le partage du pouvoir imposé par les Romains à la mort de Micipsa, entre ses héritiers a favorisé aussi l'expansion de l'influence romaine et le contrôle par les *negotiatores* romano-italiens de l'économie numide.

*Cirta* fut un enjeu dans la lutte entre Jugurtha et son frère adoptif Adherbal. Capitale de ce dernier, elle résista un certain temps, avec l'appui de la colonie italienne composée principalement de *negotiatores*, au siège entrepris par Jugurtha qui visait à refaire l'unité du royaume de Numidie sous son autorité. La ville se rendit (112). Adherbal fut tué et le massacre des Italiens fut le signal d'une guerre difficile entre Numides et Romains. Durant le conflit *Cirta* changea de mains plusieurs fois. Sans que l'on sache dans quelles circonstances, Metellus s'en empara en 108 (Salluste, *Bell. Jug.*, LXXXI, 2) et établit à proximité un camp pour ses quartiers d'hiver. La ville revint à Jugurtha en 106, durant l'expédition de Marius vers la *Muluccha* (Moulouya) en Maurétanie. Mais elle fut reprise à l'automne de la même année.

Ce n'est que la capture de Jugurtha, livré à Sylla, le questeur de Marius, par son beau-père Bocchus de Maurétanie, qui mit fin à la guerre.



Cirta à l'époque numide (dessin F. Bertrand)

### ***Cirta* jusqu'à la fin de l'indépendance numide**

On sait peu de choses de *Cirta* entre la mort de Jugurtha et la fin du royaume. Il semble que, tout en conservant une certaine primauté, elle n'ait été, avec *Zama regia*, *Bulla regia*, voire *Hippo regius*, qu'une des capitales des souverains, Gauda, Hiempsal II et Juba I<sup>er</sup>, qui se sont succédé durant cette période.

Des monnaies de Juba I<sup>er</sup> (60 ?-46), en bronze et en argent figurent à leurs revers des représentations d'édifices publics que l'on veut reconnaître comme ayant appartenu à *Cirta*. Temple, palais ou basilique, telles sont les hypothèses formulées à leur égard. S'il faut voir en Hiempsal un souverain docile vis-à-vis des Romains, épris de culture auteur d'ouvrages en langue punique, Juba I<sup>er</sup>, quant à lui, semble,

n'avoir pas pu contenir malgré son « *nationalisme* » ombrageux, le développement de l'influence romaine.

On évoquera des émissions de monnaies en argent imitées des deniers romains, l'adoption d'un équipement romain pour certaines de ses troupes (*Bell. afric.*, XVIII, 1), le recours à des mosaïstes campaniens, selon le décor d'une mosaïque à tesselles noires et blanches, dite « aux nageurs », que l'on a retrouvé à Sidi M'Cid. Sur ce dernier point des comparaisons probantes avec des mosaïques de Pompeï, datées de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., suggèrent une commande du dernier roi numide pour une de ses résidences à *Cirta*.

### Le sanctuaire d'El Hofra

Durant la période d'indépendance de la monarchie numide, *Cirta* a abrité un sanctuaire très important consacré au culte de Ba'al Hammon et de sa parèdre Tanit. Ses vestiges ont été retrouvés, en 1950, sur la colline d'El Hofra, accompagnés d'un grand nombre de stèles votives qui s'ajoutaient à celles déjà mises au jour en 1875. Sa construction pourrait coïncider avec la venue de Sophonisbe, l'épouse carthaginoise de Syphax, mais son rayonnement à *Cirta* et dans la Numidie massyle, aura été grandement facilité par le soutien de Massinissa.

Ce sanctuaire (*tophet*) présente une chapelle centrale comme à *Thinissut* et à El Khenissa (Tunisie). Plus de 700 stèles et fragments de stèles y ont été découverts dont une moitié d'entre elles sont épigraphes. La dédicace est en langue punique ou néopunique, selon un formulaire identique à celui des stèles de Carthage, si ce n'est que Ba'al Hammon vient à *Cirta* avant Tanit. Les dédicants sont soit des Carthaginois ou leurs descendants, certains réfugiés à *Cirta* ou en Numidie, après 146, soit des Numides fortement punicisés. On rencontre aussi des Grecs et des Italiens qui ont laissé quelques dédicaces en grec et en latin.

L'iconographie des stèles reprend les principaux symboles des stèles de Carthage (signe de Tanit, caducée, main droite ouverte, armes, motifs architecturaux, animaux, etc.). Cependant, sous le règne de Micipsa, on observe une évolution de la facture des stèles avec la raréfaction des symboles. Seuls subsistent d'une façon omniprésente le signe dit de Tanit, avec son anthropomorphisation progressive, le caducée et la main droite.

Avec ce sanctuaire, *Cirta* doit être considérée comme le second foyer religieux punique de l'Afrique du Nord après Carthage, et après la chute de cette dernière, comme un conservatoire des rites culturels et de l'iconographie puniques dans ce que fut l'ancienne zone d'influence punique en Méditerranée occidentale.

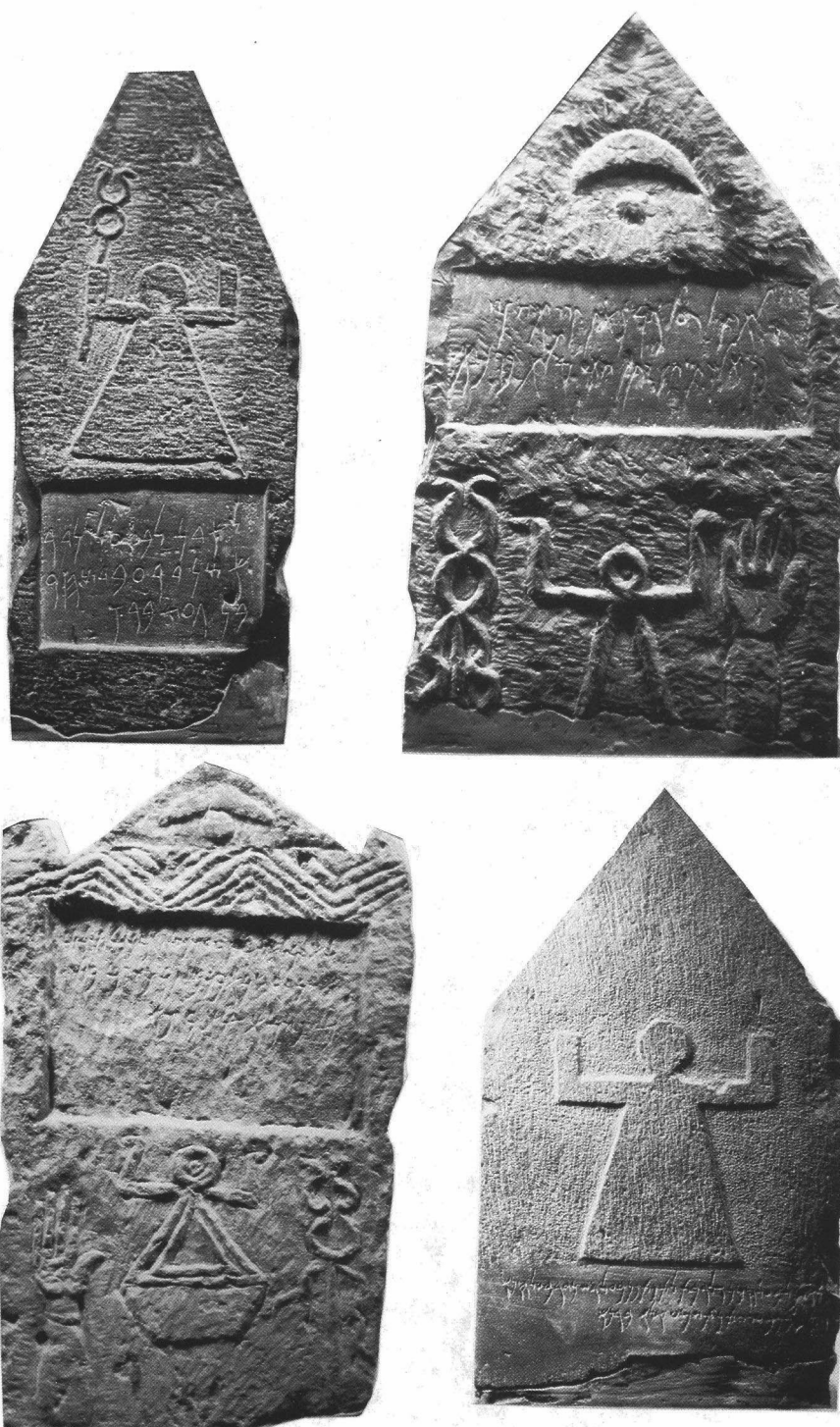
Il semblerait que le sanctuaire de Ba'al Hammon, dont la durée d'existence s'étend de la fin du III<sup>e</sup> siècle au milieu du I<sup>er</sup> siècle, ait été recouvert par celui qui fut consacré plus tard à Saturne, peut-être au moment de l'installation des compagnons de P. Sittius (46 avant J.-C.).

### La fin de *Cirta* numide

Lors des luttes qui opposèrent, en Afrique du Nord (49-46), les partisans de Pompée à ceux de César, *Cirta* connut un autre moment prépondérant de son histoire. Juba I<sup>er</sup>\*, qui avait pris le parti de Metellus Scipion, vit sa capitale assiégée par les alliés de César, P. Sittius et Bocchus le Jeune\*, venus tous deux de Maurétanie, et tombée très facilement entre leurs mains, à la suite, vraisemblablement, de complicités intérieures. La bataille de *Thapsus* scella définitivement le sort de la Numidie et de *Cirta*.

En réglant les affaires d'Afrique, César attribua la partie orientale du royaume de Juba à P. Sittius et à ses compagnons, les *Sittiani*, qui mirent en place, autour de *Cirta*, une principauté qui bénéficia pendant quelques temps d'une certaine





Stèles puniques du sanctuaire d'El Hofra (Photo Musée du Louvre)

Denier de Juba I<sup>er</sup> (Photo Cabinet des Médailles)

autonomie (46-44). *Cirta* prit alors le nom de *colonia Cirta Sittianorum* (Pline, *H.N.*, V, 22 ; Pomponius Mela, *Chorog.*, I, 30). Assassiné par un prince numide, Arabion, P. Sittius ne vit pas l'évolution administrative de son État.

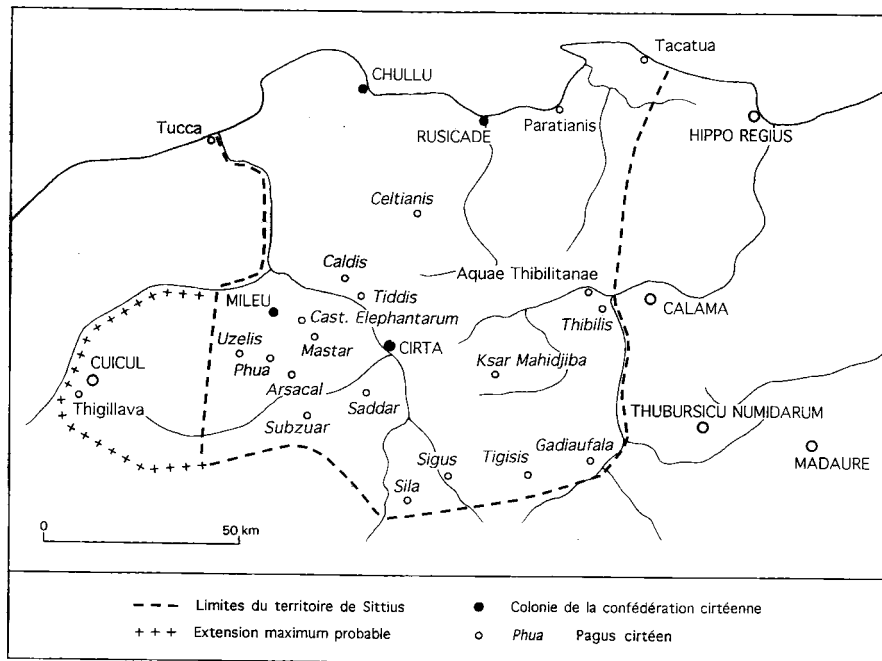
Néanmoins, on peut en fixer les limites géographiques. Au nord, il s'étendait jusqu'à la mer Méditerranée sur laquelle donnaient deux ports contrôlés par les partisans de Sittius, *Rusicade* (Skikda) et *Chullu* (Collo). À l'ouest, il était séparé de la Maurétanie par l'*Ampsaga* (O. el Kebir et O. Endja) et à l'est, de l'*Africa noua* par l'*Ubus* (O. Cherf) et une limite passant bien à l'ouest d'Hippone (Annaba) et que l'on a reconnue par une borne dans le Massif de l'Edough (*AAA*, f.2, 10 ; *ILAlg*, I, 134). Au sud, le tracé reste incertain car il traverse les zones de parcours des tribus semi-nomades désignées alors sous le nom générique de Gétules.

À l'intérieur de ce territoire, il semble que très rapidement *Cirta* ait exercé une autorité politique sur les autres centres qui en faisaient partie. Ce sont les trois cités importantes de *Rusicade*, de *Chullu*, de *Mileu* (Mila) et une bonne quinzaine de *pagi* numides – les *pagi cirtensium* – (Tacite, *Ann.*, III, 74) situés pour la plupart au nord, à l'ouest et au sud de *Cirta*. Il s'agit d'*Arsacal*, *Caldis*, *Castellum Fabiatanum*, *castellum Elefantum*, *castellum Zugul*, *Celtianis*, Aïn Makhlouf, *Mastar*, *Phua*, *Saddar*, *Sigus*, *Sila*, *Subzuar*, *Thibilis*, *Tiddis*, *Tigisis*, *Uzelis*. Ils sont d'importance inégale à la mort de P. Sittius, mais ils seront tous bien attestés sous l'empire.

Il semble que *Cirta* et la principauté du *condottiere* de César aient été intégrées à l'*Africa noua* entre 44 et 36 avant J.-C. À cette dernière date, les deux provinces africaines de Rome passent définitivement entre les mains d'Octave. Dès cette époque, entre 36 et 27, *Cirta* porte le nom de *colonia Iulia Cirta*. En 26, il semble bien qu'une déduction de colons ait été faite par Auguste sur l'*ager publicus* de *Cirta* (AE, 1955, 202). À la titulature de la cité furent ajoutés alors les qualificatifs de *Iuuenalis*, *Honos*, *Virtus*, ainsi qu'on les voit apparaître sur le revers des monnaies émises par un certain P. Sittius Mugonius (Mazard, *Corpus*, n° 532) et sur les inscriptions (*ILAlg*, II, 626 = *CIL*, 7071).

### Formation et organisation de la *contributio cirtéenne*

Dès 26 avant notre ère, *Cirta* et son territoire ont été administrés par des *duoviri* (*ILAlg*, II, 800, 4226), puis par des *quattuorviri* (Mazard, *Corpus*, n° 530-535). Mais entre la fin du règne de Néron et la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, ce cadre



Le territoire de Sittius et la Confédération cirtéenne (carte de F. Bertrandy)

administratif romain traditionnel a été modifié par l'adoption d'institutions nouvelles qui ne sont connues, pour l'essentiel, que par des inscriptions.

Ce nouveau schéma s'inscrit dans la naissance de l'association entre *Cirta* et les trois *oppida* de *Rusicade*, *Chullu* (Pline, *H.N.*, V, 22) et *Mileu*, ou *contributio* entre la fin du règne d'Auguste et l'avènement des Flaviens. A partir du règne de Trajan au plus tôt, en relation avec la création de la colonie de *Cuicul* (Djemila), les trois *oppida* seraient devenus des colonies nominales ou honoraires associées, à *Cirta* pour former la *respublica IIII coloniarum Cirtensium* (*ILAlg*, II, 10, 34, 798, 4694; *AE*, 1967, 557; *Ant. Afric.*, 25, 1989, n° 38, p. 164-165).

Entre le milieu du I<sup>er</sup> siècle et le milieu du III<sup>e</sup> siècle, les magistratures attestées de la contribution cirtéenne sont les suivantes :

- **L'édilité** qui remonte aux origines mêmes de la colonie de *Cirta*. On en connaît une cinquantaine ; certains édiles, dotés de la *quaestoria potestas*, suggéreraient qu'ils se substituaient au questeur propréteur du proconsul d'Afrique, au moins jusqu'à la création de la province de Numidie à la fin du II<sup>e</sup> siècle.

- **La questure**, fonction essentiellement municipale, qui n'occupe pas de place déterminée à l'intérieur du cursus municipal cirtéen.

- **La préfecture *pro triumviris***, propre à *Cirta*, permettait le remplacement des triumvirs empêchés, absents ou décédés, dans les *pagi* dépendant de *Cirta*.

- **Le triumvirat**, pour lequel on connaît près de quarante mentions, était l'un des sommets de la carrière. Les triumvirs étaient chargés d'appliquer les décisions de l'*ordo* cirtéen et ils ont donc succédé aux *duoviri*.

- **La préfecture *iure dicundo***, pour laquelle plus de vingt magistrats connus ont été recensés, donnait au préfet la charge de représenter et d'exercer la juridiction en leur nom dans les trois cités contribuées à *Cirta*. Elle pouvait être valable pour une, deux ou trois cités à la fois et si, en général, elle était exercée après le triumvirat, elle a pu l'être avant ou plus tard, par exemple, après la quinquennalité.

– **La quinquennalité**, ou parfois triumvirat quinquennal, est revêtue après le triumvirat. On connaît une quinzaine de *quinquennales* dont le rôle était de réviser tous les cinq ans l'album décurional de la *contributio*.

– **La préfecture de la Jeunesse** des Cirtéens, qui semble avoir été le couronnement de la carrière d'un magistrat cirtéen, n'est connue que par trois inscriptions. Elle est à mettre en relation avec les collèges de *iuuenes* qui ont fleuri notamment en Italie, en Campanie et parfois en Afrique (*Mactar, Saldæ*). La titulature complète de *Cirta, colonia Iulia Iuuenalis Honoris et Virtutis Cirta*, contient un élément qui pourrait rappeler ce lien entre les *iuuenes* de Campanie et la *Iuuentus* de *Cirta* à laquelle s'identifiaient les *Sittiani* et leurs descendants.

En place avant la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, le *cursus honorum* de *Cirta* illustre le profond particularisme des institutions de la colonie et leur longévité peu commune en Afrique à l'intérieur du cadre administratif romain. Il témoigne ainsi du souci de bien gérer un territoire très anciennement romanisé depuis l'implantation des *Sittiani*, c'est-à-dire, non seulement sa capitale *Cirta*, mais aussi les trois cités qui lui sont associées et les *pagi*, dont les *castella* sont les chefs-lieux.

Dès le règne des Sévères, cependant, sont perceptibles des velléités d'autonomie de certains *pagi*, qui font apparaître dans leur titulature le terme de *respublica*, tels *Celtianis, Sigus, Thibilis, Tiddis*, dont les *magistri* voient leur pouvoirs s'accroître avec l'*aediliciae iuris dictionis* (*ILAlg*, II, 2095-2096).

La crise politique et militaire de l'Empire entre 235 et 283 entraîne la dislocation progressive de la *contributio* cirtéenne (*CIL*, 8210 de *Mileu*), dont la dissolution a été certainement prononcée sous les règnes de Valérien et de Gallien, ou de Gallien seul, entre 253 et 268. On a même voulu voir son démantèlement définitif comme faisant partie des grandes réformes administratives de Dioclétien. Les trois colonies associées, ainsi que des *castella* (ex. *Thibilis*), sont devenus indépendants de *Cirta*.

Durant tout le Haut empire, *Cirta* a connu une réelle prospérité qui s'est traduite par de nombreuses constructions, fruits de l'évergétisme de ses notables. On le voit au montant des *summae honorariae*, versées après l'élection aux magistratures de la cité et qui vient en importance, en Afrique du Nord, tout de suite après celui de Carthage.

Parmi les divinités du panthéon gréco-romain vénérées à *Cirta*, il faut faire une mention particulière à *Caelestis*, la parèdre de Saturne, qui porte le surnom de *Sittiana* (*ILAlg*, II, 804, 807), honorée peut-être dès l'époque de la *colonia Cirta Sittianorum*. Mercure, dont on a retrouvé le lieu de culte au bord du Rhumel, en amont des gorges, de nombreuses inscriptions mentionnant un collège très actif et des dédicaces en son nom, tient également une place de choix (*ILAlg*, II, 489-498).

### Le rayonnement de *Cirta* sous le Haut empire

A partir de la fin du 1<sup>er</sup> siècle, *Cirta* et la *contributio* cirtéenne ont fourni à l'Empire un certain nombre d'illustres personnages de l'ordre sénatorial qui œuvrèrent dans le domaine politique, administratif et militaire aux toutes premières charges.

Ce sont Q. Aurelius Pactumeius Fronto, premier consul *ex Africa* (*ILAlg*, II, 644) sous Vespasien, originaire de *Cirta* même ; les généraux Q. Lollius Urbicus, bâtisseur du mur d'Antonin en Bretagne et préfet de la ville vers 150 ; P. Iulius Geminius Marcianus, Q. Antistius Adventus dont le frère, L. Antistius Burrus, fut consul en 180, gendre de Marc Aurèle et beau-frère de Commode.

P. Pactumeius Clemens, tout comme M. Postumius Festus, furent des jurisconsultes réputés sous Hadrien et Antonin ; C. Arrius Antoninus le fut aussi sous Marc Aurèle.

Mais l'enfant le plus célèbre de *Cirta* reste M. Cornelius Fronto – Fronton – qui fut le précepteur de Marc Aurèle et de Lucius Verus avec lesquels, ainsi qu'en

témoigne la correspondance de Fronton, ont subsisté des liens très affectueux, au delà de leur avènement à la tête de l'empire.

On doit admettre que l'influence de Fronton a été déterminante pour favoriser directement ou indirectement l'avancement des membres de certaines familles sénatoriales cirtéennes, sans préjuger toutefois de leurs talents. Il est responsable de la création, sous les règnes d'Antonin et de Marc Aurèle, d'un « parti cirtéen » sinon « africain » à la cour impériale et sa position privilégiée a largement contribué au rayonnement de *Cirta* et de son territoire pendant le milieu du II<sup>e</sup> siècle.

Toutefois le déclin de cette influence cirtéenne commence avec la disparition de Fronton (entre 170 et 175) et s'accroît avec l'élimination par Commode d'un certain nombre de Cirtéens célèbres (L. Antistius Burrus, C. Arrius Antoninus).

On évoquera enfin le Cirtéen Q. Caecilius Natalis, l'un des protagonistes, païen obstiné, de l'*Octavius* de Minucius Felix, probablement père du célèbre magistrat, M. Caecilius Natalis, qui avait construit un arc triomphal à l'entrée de *Cirta* (*ILAlg*, II, 674-678).

### ***Cirta* après la dissolution de la *contributio***

Son histoire reste mal connue. A la suite des réformes de Dioclétien, *Cirta* se trouve être la capitale de la *Numidia cirtensis*, dirigée par un *praeses*, tel C. Valerius Antoninus en 305-306 (*ILAlg*, II, 31). Mais un peu plus tard, elle fut assiégée et mise à sac par l'usurpateur L. Domitius Alexander (308) (*ILAlg*, II, 508), vicaire en Afrique du préfet du Prétoire, avant de se voir défait par Maxence en 311. *Cirta* fut restaurée et embellie par Constantin qui lui donna son nouveau nom *Constantina* (Aurelius Victor, *de caes.*, XL, 28), tout en conservant l'ethnique *cirtensis* dans sa nouvelle titulature : *ciuitas Constantina cirtensium* (Code théod., XII, 1, 29). Elle devint alors la capitale de la province de *Numidia Constantina* (*ILAlg*, II, 619-620) à la tête de laquelle se trouvait un *consularis*.

Si le christianisme est probablement installé à *Cirta* dès le début du III<sup>e</sup> siècle, les premiers témoignages chrétiens datent du milieu de ce siècle. En 256, un certain Crescens est le premier évêque connu à *Cirta* (*Concile de Carthage*, ap. Hartel, édit. de Cyprien, p. 441, n° 8). Sous Valerien, les premiers martyrs, le diacre Jacques, le lecteur Marien et leurs compagnons y furent emprisonnés, en 259, avant d'être transférés à Lambèse où ils furent exécutés. Leurs noms et le souvenir de leur martyre sont gravés sur un rocher au bord du Rhumel, à quelques mètres de l'entrée sud des gorges (*ILAlg*, II, 1937).

La communauté chrétienne de *Cirta* subit les persécutions générales de Dioclétien. Un procès verbal du 19 mai 303 relate la saisie des Livres Saints et d'objets du culte et la confiscation du lieu de ses réunions par un curateur de la ville, Munatius Felix, et ses assesseurs. Ce n'est qu'après l'avènement de Constantin que les chrétiens de *Cirta* recouvrèrent leurs biens et leur lieu de culte.

### **Les vestiges romains**

Du fait de la continuité urbaine sur le site même de la ville de Constantine, ils ont presque tous disparu et ceux qui avaient survécu à travers les siècles ont été définitivement rasés pendant les premiers temps de la colonisation.

Grâce aux récits et aux descriptions de quelques voyageurs (Temple et Falbe, Ravoisie, Delamare), mais surtout grâce aux nombreuses inscriptions retrouvées à *Cirta* même, il est possible de se faire une idée de la parure monumentale de l'ancienne capitale de la Numidie.

A la Kasbah, se trouvait l'emplacement du Capitole qui comprenait deux temples péritères dont ne subsistait, en 1837, que la partie inférieure. Il abritait une statue de Jupiter en argent (*ILAlg*, II, 483).

Il ne reste rien des arcs qui ornaient la ville, près du Capitole (*ILAlg*, II, 683) ou de celui de M. Caecilius Natalis, daté du début du III<sup>e</sup> siècle, peut-être situé à de l'entrée de la cité, en venant du Koudiat Aty, ou du tetrapyle construit par le comte Avitianus vers 360 (*ILAlg*, 624).

L'approvisionnement en eau de la ville était assurée par un aqueduc, long de 35 kilomètres, qui partait de la source de Ras el Ain Bou Merzoug, au sud de *Cirta*. Il traversait le Rhumel au moyen d'un siphon pour aboutir dans de vastes citernes construites sur la colline du Koudiat Aty. Un autre aqueduc recueillait les eaux de la colline de Sidi Mabrouk, à 1800 mètres à l'est du centre de *Cirta*. Il reste une pile du pont qui supportait l'aqueduc, en amont du pont d'El Kantara.

Peu de vestiges subsistent des citernes de *Cirta*. De celles du Koudiat Aty portaient des tuyaux en terre cuite, d'un diamètre intérieur de 10 centimètres, portant les estampilles aux noms des habitants des localités où elles avaient été fabriquées : *Auzurenses*, *Gemellenenses*, *Mileuitani*, *Tidditani*, *Uzelitani* (*ILAlg*, II, 773-777).

Il reste quelques gros massifs de blocage, au sud-est de Constantine, en avant de Bab Djabia (la « porte des réservoirs »), appartenant à des citernes et surtout les grandes citernes du Capitole, encore en usage, d'une capacité de 30 000 m<sup>3</sup> environ, qui recueillaient les eaux venues de Sidi Mabrouk.

On connaît l'existence de thermes seulement par l'inscription de C. Arrius Pacatus, datée du début du II<sup>e</sup> siècle (*ILAlg*, II, 615). Quelques rares vestiges subsistaient encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Un célèbre pont romain, restauré en 1792 par Salah Bey, s'est écroulé définitivement en 1857 : il n'en reste que des piles et deux arcades de l'étage inférieur. On ignore l'emplacement exact de l'amphithéâtre mentionné par une inscription d'époque sévérienne (*ILAlg*, II, 560).

De la parure ornementale des édifices publics et des demeures particulières il ne subsiste que fort peu de choses.

Une villa, incomplètement mise au jour au sud de Constantine en 1842, a livré une mosaïque, conservée aujourd'hui au musée du Louvre, dont le tableau central représente le triomphe de Neptune et d'Amphitrite. Datée de la Tétrarchie, elle ornait une vaste salle entourée de *cubacula*. D'autres mosaïques ont été dégagées, mais elles ont été détruites ou ont disparu (Gsell, *Monuments*, II, p. 104-105).

Plus récemment a été découverte la mosaïque dite « aux nageurs » (aujourd'hui au musée de *Cirta*), figurant dans un rectangle, un bouclier d'écailles dont le centre est occupé par un aigle aux ailes déployées. De part et d'autre du rectangle se trouvent deux panneaux, l'un avec deux nageurs affrontés, l'autre avec des proues de navires chargés d'armes. Elle provient d'un quartier d'habitations, à l'extérieur de *Cirta*, à proximité de la sortie nord des gorges du Rhumel. Cette mosaïque, unique dans la production africaine, qui appartenait peut-être à une villa suburbaine numide, remonte au milieu du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

Les nécropoles de *Cirta* ont été pillées, celle du Koudiat Aty tout particulièrement. On mentionnera seulement l'hypogée de l'orfèvre Praecilius, découvert en 1855 et aujourd'hui de nouveau enfoui, qui comprenait diverses salles et un *arcosolium* dans lequel était placé un sarcophage avec l'épithaphe (*ILAlg*, II, 820). Il disposait de pavements de mosaïques et, dans la chambre funéraire, de parois peintes.

On a retrouvé encore les restes d'un péribole ou portique, doté de niches (*zothecae*), ainsi que le mentionne des inscriptions (*ILAlg*, II, 557, 629, 671), situé à proximité du *forum*.

Les édifices chrétiens nous sont connus par les textes du IV<sup>e</sup> siècle. Une église à trois nefs avait été établie sur le sous-bassement du grand temple du Capitole, en utilisant une partie des murs de la *cella* et en changeant l'orientation du monument. Cette église remonte à « l'époque byzantine ».

La basilique construite par Constantin, avant 330, était tombée entre les mains des donatistes et l'empereur avait fait don aux catholiques d'un immeuble lui appartenant.

Le musée de *Cirta* (anciennement G. Mercier) rassemble, dans une certaine mesure, les découvertes faites dans la ville depuis les années 1870. On y trouve, en particulier, les stèles votives du sanctuaire d'El Hofra, mises au jour par A. Berthier, un certain nombre d'inscriptions latines faisant état de la *contributio* cirtéenne (également dans le square derrière le Musée), des découvertes faites à *Tiddis* (céramique, numismatiques, stèles), une statuaire de laquelle émerge une victoire en bronze, trouvée en 1955, à proximité du Capitole, qui appartenait vraisemblablement au nymphée attenant et la mosaïque dite « aux nageurs ».

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARATTE F., « Le tapis géométrique du triomphe de Neptune de Constantine », *MEFRA*, 85, 1973, 1, p. 313-334.
- BERTHIER A., « Le culte de Mercure à Cirta », *RSAC*, 65, 1942, p. 131-140.
- BERTHIER A., « Un collège de Mercure à Cirta », *BCTH*, 1941-1942, p. 250-256.
- BERTHIER A., « Découvertes à Constantine de deux sépultures contenant des amphores grecques », *Rev. Afric.*, 87, 1943, p. 23-32.
- BERTHIER A. et CHARLIER R., *Le sanctuaire punique d'El Hofra*, Alger, 1955.
- BERTHIER A., « Une mosaïque solaire trouvée à Constantine », *Mélanges Carcopino*, Paris, 1966, p. 113-124.
- BERTHIER A., « Du mot Numidia accolé aux noms antiques de Constantine », *Ant. Afric.*, 3, 1969, p. 55-67.
- BERTHIER A., « Constantina : le changement de nom, de Domitius Alexander à Constantin », *RSAC*, 72, 1969-1971, p. 79-88.
- BERTHIER A., « La mosaïque de Sidi M'Cid (Constantine). Les conditions de sa découverte et son milieu archéologique ». *104<sup>e</sup> Congrès national des Soc. Savantes*, Bordeaux, 1979 (1982), p. 87-97.
- BERTHIER A., « Un quartier d'habitat punique à Constantine », *Ant. Afric.*, 16, 1980, p. 13-26.
- BERTRANDY F., « Sur les origines du monnayage en bronze et en argent du Juba I<sup>er</sup>, roi de Numidie, n.s., *BCTH*, 12-14, B, 1976-1978 (1980), p. 9-22.
- BERTRANDY F., « La communauté gréco-latine de Cirta », *Latomus*, 44, 1985, p. 488-502.
- BERTRANDY F. et SZNYCER M., *Les stèles puniques de Constantine*, Paris, 1987.
- BERTRANDY F., « Les représentations du "signe de Tanit" sur les stèles votives de Constantine, III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant J.-C. », *RSF*, 21, 1, 1993, p. 3-28.
- BERTRANDY F., *P. Sittius, les Sittiani et les débuts de la Numidie romaine I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. - I<sup>er</sup> siècle après J.-C.*, à paraître.
- CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'histoire*, Alger, 1961.
- CAMPS G., *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Toulouse, 1980.
- CHAMPLIN E., *Fronto and the Antonine Rome*, Cambridge (Mass.), Londres, 1980.
- CORBIER M., « L'évergétisme de l'eau en Afrique : Gargilianus et l'aqueduc de Cirta », *L'Africa romana*, 3, 1986, p. 275-285.
- DESANGES J., « La Cirta de Salluste et celle de Fronton », *L'Africa romana*, IV, 1987, p. 133-135.
- DESSAU H., « Cirta », *RE*, 3, col. 2586-2588.
- DOUBLET G. et GAUCKLER P., *Musée de Constantine*, Paris, 1892, 129 p. et 14 pl.
- GASCOU J., « Les magistratures de la confédération cirtéenne », *BCTH*, nlle série, 17, 1981 (1984), p. 327-350.
- GASCOU J., « Pagus et castellum dans la confédération cirtéenne », *Ant. Afric.*, 19, 1983, p. 175-203.
- GSELL S., *Monuments antiques de l'Algérie*, 2 vol., Paris, 1901.
- GSELL S., *AAA*, f. 17, n° 126.
- HEURGON J., « Les origines campaniennes de la confédération cirtéenne », *Libyca Archéol. Epigr.*, t. V, 1957, p. 7-24.
- HEURGON J., « Fronton de Cirta », *RSAC*, 70, 1957-1959, p. 141-153.

- HINGLAIS U., « Deuxième catalogue du Musée archéologique de Constantine », *RSAC*, 38, 1905.
- HORN H.-G. et RÜGER C.-B., *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara*, Bonn, 1979.
- Inscriptions latines de l'Algérie*, par H.-G. Pflaum, II, 1, 1957 ; II, 2, 1977.
- LE GLAY M., *Saturne africain. Monuments*, II, Paris, 1966, p. 22-31.
- LE GLAY M., « Sénateurs de Numidie et des Maurétanies », in *Epigrafia ordine senatorio, Tituli*, V, 1982, p. 755-781.
- LEPELLEY Cl., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris, 1979, p. 123-125 ; II, Paris, 1981, p. 383-399.
- MAZARD J., *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, 1955.
- PFLAUM H.-G. et PIGANOL A., « La borne de Ksar Mahijiba », *RSAC*, 68, 1953, p. 217-228.
- PFLAUM H.-G., « Remarques sur l'onomastique de Cirta », *Limes Studien*, 1957 (1959), p. 96-133 = *Scripta varia*, I, Paris, 1978, p. 161-198.
- PICARD G.-Ch., « Une mosaïque pompéienne de Constantine et l'installation des Sittii à Constantine », *RA*, 1, 1980, p. 184-187.
- PICARD G.-Ch., « Basilique et palais de Juba I<sup>er</sup> de Numidie. Le palais de Sittius à Cirta (Constantine) », *BCTH*, 18, nlle série, fasc. B 1982, (1988), p. 165-168 et p. 191-192.
- VARIS Ch., « Inscriptions inédites de la province de Cirta et recherches archéologiques sur Cirta », *RSAC*, 28, 1893, p. 236-343.
- Nombreux articles dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine (RSAC)*, entre 1888 et 1971 (dernier volume paru).

F. BERTRANDY

## C72. CISIPPADES

Les Cisippades ne sont mentionnés que par une seule source littéraire, à savoir Pline l'Ancien (V, 27). Le Naturaliste les situe sur le rivage occidental de la Grande Syrte. Il se pourrait cependant que cette localisation fût trop orientale. En effet Pline fait état immédiatement après (V, 28) de Lotophages Machroes au fond de cette Syrte, donc au sud-est des Cisippades. Or il s'agit très vraisemblablement des Makhlués\* d'Hérodote (IV, 178) et des Makhrués\* de Ptolémée (IV, 3, 6, Müller p. 641), qui devaient errer plutôt sur les rives de la Petite Syrte (golfe de Gabès) ou à proximité de celle-ci. Il ne nous semble pas exclu dès lors que le nom des Cisippades soit apparenté à celui de l'agglomération de *Gidaphtha* (Ptol., IV, 3, 3, p. 626) ou *Cithiphtha* (*Stad.m.M.*, 105, dans *Geogr. Graeci min*, I, p. 467), qui se trouvait sur la mer entre *Gigthis* (Bou Ghara) et le promontoire *Ziüha* (Ras Chemmakh). Dans cette hypothèse, les Cisippades auraient été établis, au moins un certains temps, dans la presqu'île des Accara et sur le golfe de Bou Ghara, non loin des Cinithi(i)\*.

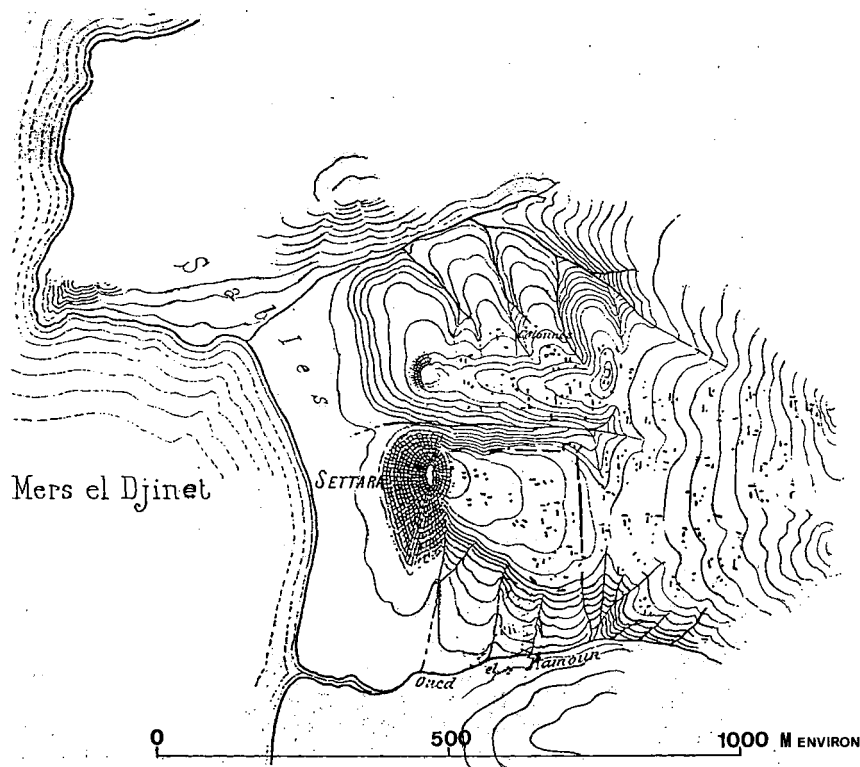
Plusieurs inscriptions nomment cette tribu. Elle a en effet fourni une cohorte à l'armée impériale, la *Cohors I Cisipadensium* ou *Cispadensium*. Nous savons ainsi que dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère (cf. notamment *C.I.L.*, V, 8185 ; XVI, 39 et 46 ; *A.E.*, 1968, 446) et au milieu du III<sup>e</sup> (*C.I.L.*, III, 14429) la cohorte était stationnée en Mésie. Le contraste est curieux entre l'existence d'une cohorte de Cisipadenses pendant au moins deux siècles dans les camps romains et le silence de Ptolémée sur la présence de cette tribu en Afrique.

J. DESANGES

## C73. CISSI (Cap Djinet)

La ville antique de *Cissi* était installée sur un ressaut de la côte qui détermine à l'ouest une petite baie, entièrement ouverte aux vents dominants, mouillage convenable par beau temps et difficile l'hiver (des vérifications récentes ont





Le site de Cissi en 1868, d'après de Vigneral

montré l'inexistence d'une jetée antique signalée par l'Atlas archéologique). Dominée par la chaîne côtière, qui culmine à 438 mètres d'altitude, l'agglomération antique était établie sur un petit plateau surplombant la mer de 20 à 30 mètres et surmonté d'une dizaine de mètres par un dyke basaltique surgi du bord de la mer, appelé le Settara.

Le nom de *Cissi* est probablement d'origine punique. L'ethnique correspondant est peut-être attesté sur une stèle néo-punique trouvée à proximité de la ville sous la forme SKSY. Le site a livré des monnaies de la Carthage punique, puis des monnaies d'époque maurétanienne. En latin, le nom de la ville fut transcrit *Cissi*; on connaît les adjectifs *Cissianus* et *Cissitanus*.

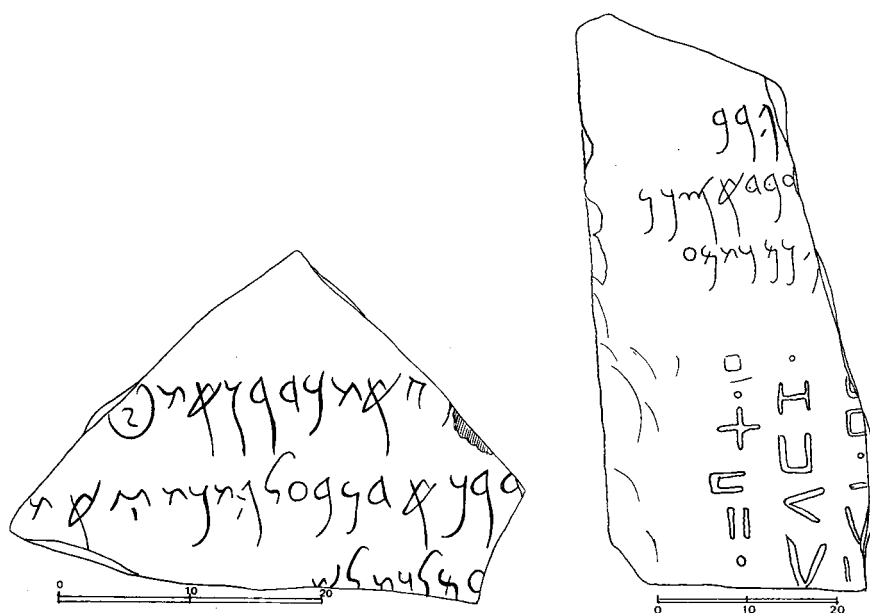
Un petit trésor terminé par des monnaies de Ptolémée témoigne peut-être de l'implication de la ville dans la révolte d'Aedemon, après l'assassinat du roi. *Cissi* est citée avant 110 dans la Géographie de Ptolémée (IV, 2, 2) sous la forme Kissè puis par l'Itinéraire antonin, la Table de Peutinger et le Géographe de Ravenne. L'accord des trois derniers sur le statut de la ville et l'attestation d'un *ordo decurionum* en 226 peuvent laisser supposer que la ville était devenue municipale à une date inconnue du II<sup>e</sup> siècle. Elle souffrit probablement des troubles du III<sup>e</sup> siècle : un trésor peut être rapporté à la grande révolte dite « de 253 », un autre, à l'insurrection réprimée par Aurelius Litua au début du règne de Dioclétien. La chrétienté est attestée au V<sup>e</sup> siècle par deux évêques, en 411, *Quotvultdeus, episcopus cissitanus*, donatiste, sans compétiteur; en 484, *Reparatus, episcopus cissitanus*. Compte tenu de leur installation bien attestée à *Rusguniae*, les Byzantins occupèrent probablement une escale utile pour le cabotage, mais aucun vestige de cette époque n'a été signalé jusqu'ici, à l'exception de quelques monnaies.

Au XI<sup>e</sup> siècle, Al Bakri cite la ville : « *A l'orient de Mers el Hadjadj* (Port aux Poules)

est située la ville de Djennad, qui est plus petite ». Elle avait pris le nom de la tribu voisine, transcrit plus tard Djinet. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Cap Djinet apparaît sur la carte Pisane, sous le nom de Berengereto, comme une escale entre Titello (Dellys), et Marsa Dgg (Mers el Hadjadj). Le même nom lui est donnée par le planisphère d'Angelino Dulcert (Majorque, 1339), ainsi que sur les planisphères catalans du XV<sup>e</sup> siècle. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Marmol signale Djinet près de l'embouchure de l'*Huet Icer* (Oued Isser), sous le nom de Beni Abdallah, qui « *autrefois se nommait Sishi* », sans que nous sachions si le rappel du nom antique est ici une survivance de l'Antiquité ou une simple interprétation savante (ce qui est le plus vraisemblable). Pour Shaw, « *finnet, d'où nos marchands apportent beaucoup de blé en Europe, est à une lieue nord-ouest de l'Isser; c'est une petite baie avec une assez bonne rade au devant* ».

Il n'y a pas eu de recherches archéologiques systématiques. La courte notice de Charles De Vigneral en 1868 a précédé de peu l'installation d'un petit village de colonisation en 1873. De 1898 à 1905, Camille Viré effectua quelques fouilles. En 1952, J. Lecerf signala deux stèles punique et libyco-punique. Pendant la guerre d'Algérie, on installa un village de regroupement sur le site même de la ville antique. En 1960, A. Russinger signala un captage souterrain qui devait alimenter la cité romaine. En 1970, J.-P. Laporte découvrit une dédicace des *Cissiani* à Sévère Alexandre. Depuis, une carrière de basalte a amené la disparition du Settara et d'une partie des vestiges antiques qui le surmontaient, dont N. Benseddik a recueilli quelques épaves en 1977 et 1978. Le développement du village a recouvert maintenant la quasi-totalité des ruines antiques.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Viré a distingué deux parties (malheureusement sans donner de plan). Il situe sur le Settara une forteresse (qui paraît douteuse), mais également des tombes, notamment un mausolée circulaire. La cité proprement dite se trouvait pour lui à l'est, autour et au dessus du marabout de Sidi Bou Zid. Un mur épais dont les fondations étaient encore nettes descendait jusqu'à la mer et détachait une tour vers le cap même. Le plan de la ville était indistinct. Finalement, seul subsiste le croquis « à main levée » de De Vigneral.



Deux stèles de Cissi, à gauche inscription néo-punique, à droite bilingue néo-punique et libyque (Dessin J.-P. Laporte)

Nous ne savons même pas où se trouvait une église chrétienne du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle, en bon état vers 1880, encore reconnaissable en 1907 et totalement disparue depuis. Ce monument construit en grandes pierres de taille comportait pourtant des éléments architectoniques de grande qualité, notamment des colonnes en marbre blanc, fort rares dans les basiliques de Césarienne.

L'alimentation en eau de la ville antique était assurée par une simple conduite enterrée descendant de la hauteur. Le point de captage fut nettoyé et réutilisé pour l'alimentation du Cap Djinet moderne en 1960. Les nécropoles se situaient à l'est et à l'ouest de la ville antique. Nous n'en connaissons que peu de choses. Celle de l'ouest a été dévastée anciennement. En 1970, on voyait encore à l'est de la ville un caveau maintenant disparu. Les alentours, non prospectés systématiquement, n'ont livré qu'un grand pressoir taillé dans le roc.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Gsell, Atlas archéologique, 1911, feuille V, n° 57 (avec la bibliographie antérieure).  
CIL VIII, Supplément, 20730 et 20730a.  
BENSEDDIK N., « Découvertes à Cap Djinet », *BAA*, t. VII, 1977, 1979, fasc. I, p. 16-17.  
FÉVRIER J.G., « La deuxième stèle punique de Cap Djinet », *Revue d'Assyriologie*, 1954, p. 86-88. *Fasti*, 9, 1954, n° 5065.  
FÉVRIER J.G., « Les découvertes épigraphiques puniques et néo-puniques depuis la Guerre », *Studi orientalistici in onore di G. Levi della Vida*, Roma 1956, t. I, p. 274-286.  
LAPORTE J.-P., « Cap Djinet, Une dédicace des *Cissiani* à Sévère Alexandre », *BCTH*, n.s., 9, B, Paris, 1976, p. 25-37.  
LECERF J., « Inscriptions puniques et libyques de Cap Djinet », *Annales de l'Institut d'Études orientales*, t. X, 1952, p. 428-438 (cf. c.-r. par J.G. Février, dans *BCTH*, 1953, p. 141).  
MARCILLET-JAUBERT J., « Musée d'Alger, Inscriptions libyques », *Libyca*, t. VIII, 2, 1960, pp. 149-157, n° 2 et 3, 2 photos (Inscriptions punique et libyco-punique).  
RUSSINGER A., « Cap Djinet, Un captage romain », *Libyca*, t. VIII, 2, 1960, p. 159-161, 4 photographies.

J.-P. LAPORTE

## C74. CITÉ

### Les cités numides et maures

#### Origines

Pendant les temps puniques, les royaumes libyens, qu'ils soient numides ou maures, ne sont pas, comme les auteurs antiques le prétendent, des territoires sauvages, peuplés de nomades, maintenus dans un état d'inculture totale. Depuis longtemps, en fait, les tribus possédaient des marchés, un ou plusieurs lieux de refuge, des hameaux voire des villages dont l'autochtonie ne fait aucun doute. Nous ne sommes pas sûr, en revanche, que les vrais villes, les cités, aient la même origine ; encore est-il nécessaire de distinguer les villes de l'intérieur de celles du littoral.

Dès avant le règne de Massinissa, quelques textes révèlent l'existence de villes intérieures (Thugga, Théveste, Cirta) que nous avons tout lieu de croire d'origine indigène. Mais sur la côte, ce sont des villes phéniciennes ou fondées par Carthage qui assurent la vie économique de la Numidie. Pendant la durée du royaume numide et même pendant le premier siècle de la domination romaine, on assiste à un phénomène général dont l'importance ne saurait être négligée : toutes les cités, quelles que soient leurs origines, leur localisation et leur importance, prennent, en Numidie, mais aussi dans le royaume maure, un aspect punique dans leur administration comme dans toutes les formes de civilisation.

Dès les origines mêmes de Carthage nous voyons face à face deux entités : la ville marchande orientale, issue d'une vieille culture citadine, et une certaine

souveraineté libyenne identifiée à Hiarbas, roi des Mazices, selon Eustathe, c'est-à-dire des Imaziyen, roi des Maxitani selon Justin, c'est-à-dire des habitants du futur Pagus Muxi, circonscription territoriale de Carthage à l'époque romaine après l'avoir été à l'époque punique. Cette souveraineté libyenne se maintint pendant des siècles puisque jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Carthage continua à lui payer tribut pour le sol qu'elle occupait.

De la rencontre de ces deux entités, orientale et africaine, est né le fait punique. Ce n'est pas la simple transplantation sur la terre africaine de ce qui était à Sidon et à Tyr. Si la tradition punique fut si vivace chez les anciens africains c'est que précisément elle ne leur était pas étrangère mais constituée au milieu d'eux, au sein de cités où l'onomastique essentiellement sémitique n'arrive pas à cacher l'apport ethnique africain.

Il est certes facile d'opposer Carthage et son empire, tel que nous le connaissons au IV<sup>e</sup> siècle, et les royaumes numide et maure, mais lorsqu'on examine de plus près les données géographiques on devine une imbrication quasi inextricable de deux puissances. Lorsque, au IV<sup>e</sup> siècle le Pseudo Scylax, après les avoir cités, dit que tous les comptoirs ou villes de Libye depuis la Grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Heraklès appartiennent aux Carthaginois, on pourrait douter de la puissance, voire de l'existence des royaumes numide et maure si, au même moment elle n'était prouvée par la construction de monuments de l'ampleur du Médracen\*.

Si une hostilité réelle, durable, avait subsisté entre Carthage et les Africains comme le laisserait croire la liste des guerres ou révoltes que S. Gsell a collationnées chez les auteurs anciens, on ne comprendrait pas comment de petites bourgades, même entourées de remparts, auraient pu se maintenir en un long et fragile chapelet tout le long du littoral numide et maure. Quand on examine, à la suite de G. Vuilleminot les ruines du misérable comptoir de Mersa Madakh fondé avant le VI<sup>e</sup> siècle et ruiné une première fois avant d'être abandonné définitivement au III<sup>e</sup> siècle, on demeure sceptique devant l'affirmation du Pseudo-Scylax. Plus qu'à une domination strictement définie et affirmée nous pensons à un tissu très lâche de relations entre trois pôles : le comptoir phénicien assujéti tardivement à Carthage, la métropole punique et les royaumes indigènes. Quelle qu'ait été la puissance de Carthage elle ne pouvait imposer par la force aux rois numides, ou aux chefs de tribus, sa domination sur les établissements côtiers. Il est sûr qu'en 206, Portus Sigensis à l'embouchure de la Tafna, appartenait, en toute souveraineté à Syphax ; Tite Live précise même (XXVIII, 17) que les navires carthaginois n'osèrent attaquer les quinquérèmes de Scipion lorsque celles-ci eurent pénétré dans le port. Un an plus tard, en 205, une ville aussi importante que Thapsus-Rusicada (l'actuelle Skikda) appartenait au roi des Massyles ; or ces deux cités figuraient dans la liste du Pseudo-Scylax comme possession carthaginoise. Une trentaine d'années auparavant les armées carthaginoises conduites par Amilcar traversaient Massylie et Masaesylie pour se rendre, par terre, en Espagne, et en 219-218 Hannibal mobilisait 4 000 hommes dans les villes métagonites. Faut-il penser, que Syphax se rendit maître de ces villes littorales et que le fait se produisit vers 213 lorsque, pour un motif que ne mentionnent ni Tite-Live ni Appien, il entra en guerre contre Carthage ? L'affaire avait été jugée si grave que le gouvernement carthaginois dut faire revenir Asdrubal d'Espagne et incita Gaïa, roi des Massyles, à attaquer son puissant voisin masaesyle. Quel pouvait être ce péril sinon précisément l'occupation des villes littorales qui coupait les relations entre Carthage et l'extrême Occident !

Ces cités littorales portent presque toutes un nom phénicien, certaines un nom phénico-libyen, telle Russucuru, d'autres purement berbère comme Siga. On se demande si toutes ces villes n'étaient que des créations puniques ou ibéro-puniques et si on ne doit pas tenir compte de créations spontanées, c'est-à-dire africaines. Que des bourgades littorales reçoivent dès leur origine les productions méditerranéennes

néennes carthagoises, ioniennes, attiques est un fait tellement normal et universel qu'il ne peut être présenté comme un argument scientifiquement valable en faveur de leur origine propre ; mais que les sépultures des habitants de ces villes contiennent, en outre, un mobilier authentiquement indigène et identique à celui des tombes rurales et qu'elles révèlent des rites funéraires peu répandus chez les Phéniciens, voilà des indications non négligeables sur la qualité du peuplement de ces cités.

Bien qu'elle portât un nom peut-être d'origine phénicienne et que sa culture fût entièrement punique, Cirta\*, capitale des Numides massyles, ne fut jamais une ville sous domination carthaginoise et encore moins une fondation phénicienne. Nous avons cité le cas d'une autre capitale numide, la ville de Siga, citée également comme possession carthaginoise. La troisième ville qui retiendra notre attention est Volubilis qui occupe une situation plus continentale au pied du massif du Zerhoun au Maroc. Cette ville du royaume maure existait plusieurs siècles avant le roi Juba II dont elle fut peut-être une capitale. L'une des inscriptions puniques découvertes au centre de Volubilis a l'avantage de nous donner quelques lumières sur l'organisation du royaume maure et sur l'administration de la cité. Le nombre de générations indiquées permet d'affirmer que la ville existait déjà certainement au milieu du III<sup>e</sup> siècle et vraisemblablement bien avant. Phénomène déjà constaté à Cirta, Thubursicu Bure, Maktar, Dougga, les noms phéniciens alternent avec les noms berbères dans la même famille.

En plus de ces villes numides et maures ayant eu les fonctions de capitales, il faudrait citer d'autres villes qui, malgré leur nom phénicien, sont situées à l'intérieur des terres, telles Macomades et Tipasa de Numidie, Calama, Zucchabar dans la future Maurétanie césarienne. A vrai dire toutes les villes des royaumes numide et maure, qu'elles soient littorales ou continentales, qu'elles portent un nom phénicien ou berbère, sont toutes d'authentiques foyers de culture punique.



Dolmen en avant du rempart numide de Dougga (Photo G. Camps)

### ***L'administration des cités. Le cas de Dougga***

Plusieurs inscriptions libyques ou bilingues libyques-puniques de Dougga (*R.I.L.* 1 à 11) ont permis à J. Février de tenter de définir la constitution municipale de cette ville à l'époque numide. En suivant cet auteur on pourrait reconnaître en premier lieu le Conseil des citoyens au nom duquel se fit la construction du temple de Massinissa, (*R.I.L.* 2) puis un roi éponyme dont la fonction est annuelle ; ce GLD (aguellid\*) est distinct du roi des Massyles devenu, depuis Massinissa, roi des Numides. Viennent ensuite deux MWŠN, fonction qui dans le texte punique est rendue par l'expression « Chef de cent » (*Rbt m't*), un MŠŠKW qui est transcrit tel quel en punique, un GZB, transcrit *gzby* en punique, un GLDMSK, rendu en punique par « Chef de cinquante » (*'dr hms h'sd*), un GLDGMYL transcrit et non traduit en punique.

J. Février avait tenté d'identifier ces différents titres ou fonctions et pour cela, en orientaliste éminent, il partait des données puniques puisque certains noms étaient traduits en cette langue et que l'on était en droit de penser que le système carthaginois avait servi de modèle. Dans cette optique, il allait, non sans une certaine témérité, proposer une explication même pour des fonctions dont on ne connaissait pas l'équivalent punique. En précisant qu'il ne s'agissait que de simples hypothèses, il suggérerait que le MŠŠKW était un magistrat chargé des questions financières et que le GLDGMYL pouvait être le chef des prêtres.

La hiérarchie municipale de Dougga serait donc, selon J. Février, constituée ainsi : Le roi éponyme : GLD

Les deux chefs des Cent : MWŠN

Le chef de cinquante : GLDMSK

Le responsable des finances : MŠŠKW

Le ? : GZB

Le grand prêtre : GLDGMYL

Il est remarquable que même dans cette tentative inspirée largement du modèle carthaginois apparaît la profonde originalité de l'administration municipale de cette ville numide. On note, en premier lieu l'absence des sufètes, fonction largement répandue en Afrique et qui se maintiendra dans de nombreuses villes jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère (voir *infra*). Dans l'épigraphie libyque de Dougga un seul personnage porte le titre de sufète (alors que le nom propre, écrit ŠFT, est très répandu), il s'agit de Zilalsan père de Gaïa et grand-père de Massinissa qui tous deux portent le titre de roi (GLD en libyque, MMLKT en punique). Ce qui fait penser que Zilalsan, s'il a été sufète, le fut ailleurs qu'à Dougga. Il serait imprudent de croire que les deux MWŠN, cités immédiatement après le « roi », étaient en fait les sufètes de Dougga ; si cela avait été le cas leur titre aurait été traduit en punique par *šft*, or nous l'avons vu, ils sont qualifiés de chef des Cent, ce qui laisse entendre qu'il s'agit, plutôt que des chefs de la garnison, des présidents d'un conseil de cent membres qui, comme à Carthage, exerçaient une magistrature suprême. Inutile de préciser que les fonctions de grand prêtre et de responsable des finances prêtées respectivement au GLDGMYL et au MŠŠKW sont entièrement hypothétiques et ne reposent sur aucun argument linguistique.

Malgré son caractère conjectural, l'étude de J. Février fut favorablement accueillie. Mais on devait reconnaître, à sa suite, que ces inscriptions de Dougga révélaient une organisation municipale qui finalement devait peu aux phéniciens.

L'étude de ces titres et fonctions a été reprise vingt ans plus tard par S. Chaker qui tout en saluant les mérites de J. Février à une époque où les études berbères n'avaient pas encore connu le développement que les travaux de Rössler, Garbini, Prasse, Galand et Chaker lui-même leur ont donné depuis. Les progrès réalisés dans la connaissance du berbère ancien justifiait une nouvelle tentative d'interprétation appuyée, cette fois, sur le libyque, forme archaïque du berbère.

En exploitant des racines considérées comme pan-berbère et sur d'autres inscriptions libyques trouvées en dehors de Dougga, S. Chaker propose d'autres lectures de ces titres et fonctions précédemment assimilés par hypothèse à des magistratures carthaginoises. Ainsi MWŠN (le « Chef des Cent » en punique) présente la structure, classique en berbère, d'un nom d'agent (préfixe « am ») issu d'une racine \*WŠN et signifierait : le « sage », « homme expérimenté », dont l'équivalent serait le kabyle *amussnaw* et le touareg *amussen*. MŠŠKW, non traduit en punique qui se contente de transcrire le mot, dépendrait d'une racine pan-berbère ŠKW : construire, dresser, édifier. Il s'agirait donc, non pas d'un « responsable des finances » mais de l'architecte ou du responsable de la construction. Avec quelque hésitation, S. Chaker propose de traduire l'énigmatique GZB par « gardien, surveillant, inspecteur des travaux ». Quant à GLDMŠK, rendu en punique par l'expression « chef des cinquante », titre connu aussi en Algérie centrale sur la stèle de Lakhdaria, S. Chaker, après K. Prasse, opte pour la traduction : « chef des maçons » ou « chef de la construction », en s'appuyant sur la racine SK qui serait une variante de ŠKW. Le sens de GLDGMYL demeure obscure mais « dans la logique du système de titres établis précédemment » S. Chaker propose de voir dans le GLDGMYL le chef d'une catégorie d'artisans.

Les propositions de S. Chaker sont donc très différentes de celles de J. Février. Mais pas plus que la précédente cette nouvelle lecture des titres ou fonctions libyques de Dougga (et d'ailleurs) n'est pleinement convaincante. Ces titres nouvellement expliqués présentent une certaine redondance ; on trouve côte à côte un responsable de la construction, un chef des maçons, un surveillant des travaux sans oublier le responsable d'une autre catégorie d'artisans.

On ne comprends pas davantage la citation sur la simple dalle non équarrie de Lakhdaria la mention d'un chef des maçons (GLDMŠK). Le fait que ce titre apparaisse à la fois aux deux extrémités du royaume numide laisse entendre qu'il s'agit plutôt d'une fonction administrative ; le personnage de la stèle de Lakhdaria est porteur d'une canne courte à pommeau (sceptre ?) et tient un globe ou anneau, signe de pouvoir qui apparaît sur presque toutes les autres stèles kabyles à personnages héroïques ou divinités (voir Abizar\*). On retiendra aussi que si ces différentes fonctions étaient aussi courantes que l'annonce leur intitulé suppose, on ne comprendrait pas qu'elles n'aient pu être traduites en punique et que les autres aient reçu, en punique, un sens aussi éloigné de la traduction berbérissante proposée par S. Chaker. Comment expliquer qu'un chef des maçons (GLDMŠK) soit identifié à un « Chef de cinquante » (*dr hms h'sd*) et qu'un « sage » (MWŠN) soit *Rbt m't*, c'est-à-dire « chef ou président des Cent » ?

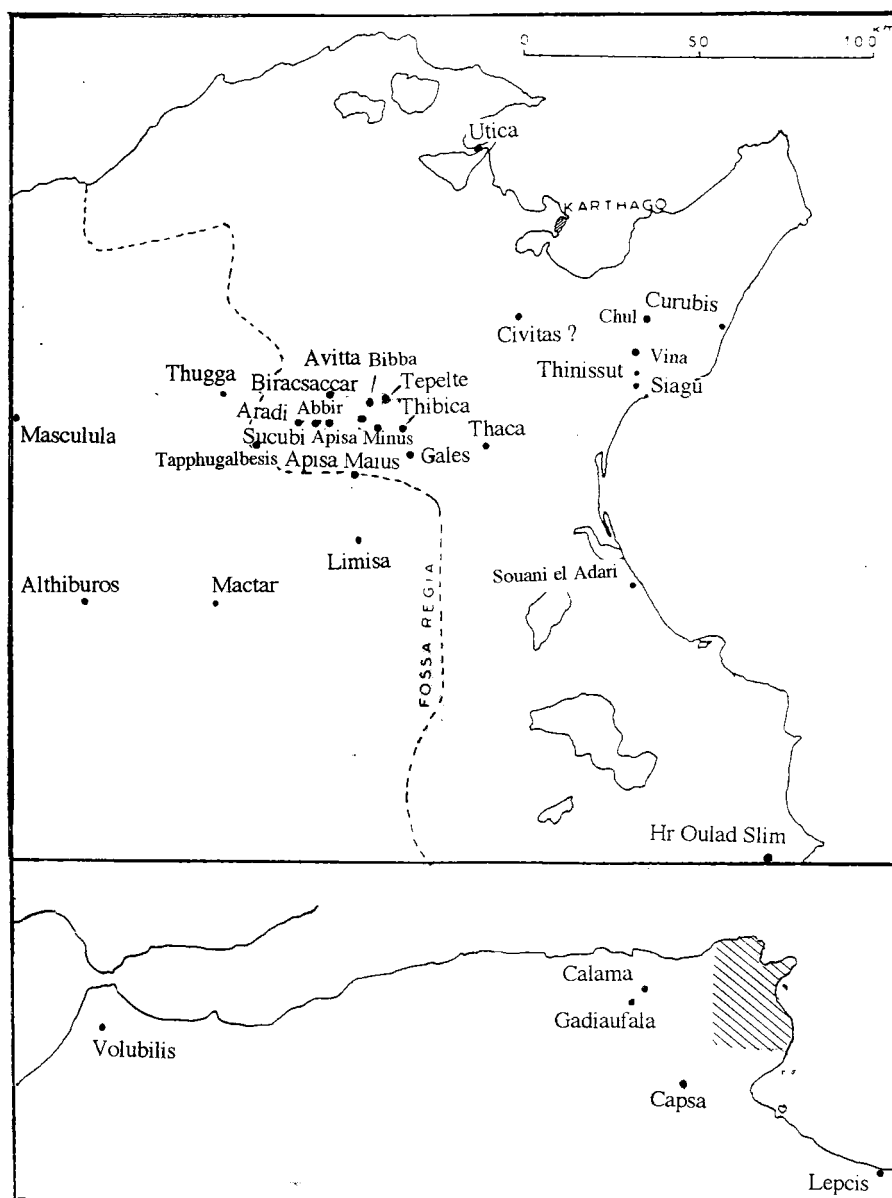
Nous devons donc rester très prudents dans l'interprétation de ces textes aussi précieux que difficiles à exploiter. Ils n'en témoignent pas moins d'une organisation et d'une hiérarchie municipale originales.

### **Les sufètes**

À l'époque numide, nous l'avons dit, Dougga ne semble pas posséder de sufètes (à moins que ceux-ci ne s'identifient aux deux MWŠN, ce qui paraît peu probable).

Cependant une inscription latine de 48-49 après J.-C. mentionne des sufètes à Dougga, comme si les anciennes fonctions libyques avaient été remplacées par des magistratures de type punique.

Dans les autres villes nous ne connaissons que le terme de cette évolution, car les documents sont généralement tardifs. C. Poinot a dressé en 1953 la liste des villes africaines ayant été administrées par des sufètes ; beaucoup sont situées dans la province d'Afrique, c'est-à-dire près de Carthage. On peut penser que ces cités, depuis leur création, n'ont pas connu d'autre administration. Mais les villes situées dans le royaume numide sont en nombre égal encore que certaines, comme Cirta, ne



Carte des cités gouvernées par des sufètes à l'époque romaine

sont pas dénombrées bien que des monnaies et des stèles fassent connaître deux magistrats éponymes qui paraissent bien avoir été des sufètes. Or, confirmant l'opinion exprimée *supra*, les deux séries de documents qui attestent l'existence de ces deux magistrats à Cirta sont rédigées en caractères néopuniques de basse époque, alors que les stèles à écriture punique ne donnent d'autres indications chronologiques que les années de règne de Massinissa ou de ses fils. Ainsi à Thugga, comme à Cirta, l'organisation du sufétat est certainement postérieure au règne de Micipsa.

Une forme de cette évolution, entre l'administration de type indigène et celle de



type punique avec deux sufètes, se marquait peut-être dans certaines villes du royaume par l'existence de trois sufètes. Alors que Carthage et presque toutes les villes africaines eurent deux sufètes, Mactar, Althiburos et Thugga eurent trois sufètes en exercice. Il s'agit vraisemblablement, comme le pense G. Charles-Picard, d'une institution africaine, qui peut avoir influé sur l'organisation d'un pouvoir royal collégial. A Calama, une inscription cite en même temps deux sufètes et un *princeps*. Or ce *princeps* est un magistrat et non point un chef de tribu : sur l'inscription, l'un des sufètes est le frère du *princeps*, tandis qu'une autre inscription mutilée mentionne un personnage qui fut sufète et *princeps*.

A l'époque romaine certaines bourgades de l'ancien royaume numide ou du territoire punique eurent à leur tête des *magistri* (ou *magistrati*). L'origine de cette fonction est peut-être très ancienne, bien que certains auteurs pensent qu'il s'agit d'une création romaine.

Il ne paraît pas imprudent de penser que toutes les cités avaient à leur tête, en plus des magistrats, un conseil ou une assemblée du peuple qui détenait la souveraineté locale. Le fait est d'autant moins douteux que Carthage possédait une assemblée et un conseil de 300 membres et que les villages kabyles ont encore leur djemaa qui a les compétences d'un conseil municipal. Rares sont cependant les documents faisant état de ces assemblées dans les villes africaines : ce sont d'abord quelques malheureuses phrases glanées çà et là dans les textes : à Vaga, un conseil existait au II<sup>e</sup> siècle d'après Apien, des *principes*, ancêtres des décurions de l'époque romaine, sont mentionnés dans la même ville au temps de Jugurtha et des « anciens », à Theveste dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ce sont aussi des inscriptions : à Thugga, les citoyens (cités avant les magistrats) élèvent un temple à Massinissa ; un « *mizrach* », que les uns considèrent comme un simple collège religieux, est connu à Mactar un autre à Althiburos. Des monnaies municipales enfin voient leur caractère précisé par la mention des « citoyens » qui en ont ordonné la frappe : c'est le cas de certaines séries monétaires de Tingis et de Lixus. On ne connaît pas de telles émissions en Numidie.

### **Le roi et les villes**

Quoi qu'en ait dit Gsell (*Hist. anc., Af. du N.*, t. v, p. 132), les rois étaient représentés par des gouverneurs dans certaines villes, sinon dans toutes, des textes formels ne peuvent être révoqués en doute. Syphax nomme dans les villes de Massylie qu'il a conquises des *praefecti*, et pendant la guerre de Jugurtha, Metellus entre facilement en rapport avec les préfets du roi qui sortent des villes et des villages pour l'accueillir et lui offrir du blé (*Bel. jug.*, LXVI, 2). Ces préfets commandaient non seulement les garnisons, quand une armée régulière fut organisée dans le royaume, mais surtout ils assuraient le recouvrement de l'impôt. On sait enfin que de nombreuses villes renfermaient les « trésors » royaux et devaient être le siège de circonscriptions financières : comment croire que ces caisses n'étaient pas sous l'administration directe des rois ? Ainsi une ville comme Mactar, qu'aucun texte historique ne mentionne à l'époque numide, était déjà suivant l'opinion de G. Charles-Picard, à la tête d'un important district fiscal sous les rois. Des soldats, peut-être des vétérans, avaient, semble-t-il, contribué au peuplement de cette ville.

J'ai émis l'hypothèse que certaines villes qualifiées de *regia*, bien que n'ayant jamais été capitales, devaient leur titre à leur situation particulière, soit qu'elles aient appartenu au souverain, soient qu'elles aient été situées sur un domaine royal.

*Regia* n'est pas un substantif mis en apposition au nom de la ville mais un adjectif qui s'accorde avec ce nom, ainsi à *Zama Regia* (féminin) correspond *Hippo Regius* (masculin). Cette remarque suffit à dénier le sens de « résidence royale » (substantif *regia*) à ce mot qui n'est qu'un adjectif signalant un rapport quelconque entre la



Monnaies de villes maurétaniennes. Les n° sont ceux de J. Mazard ; 631 et 632 : Lixus, 589 : Tingi, 582 : Tamuda, 568 et 569 : Gunugu, 541 et 544 : Icosim (Icosium)

ville et le roi. Si on ajoute enfin que les rois se déplaçaient facilement et qu'il existait des capitales régionales – ainsi Micipsa est peut-être mort à Cherchel –, on arrive à la conclusion que les rois exerçaient un contrôle assez étroit sur les villes et que celles-ci leur étaient en définitive plus assujetties que les tribus numides.

### ***Le monnayage municipal***

Nous n'avons guère de renseignements sur les cités littorales ; bien que de création punique, elles furent plus rapidement romanisées que les villes numides de l'intérieur. Certaines jouirent du droit de frapper monnaie ; mais les lettres des légendes de ces monnaies sont néo-puniques et révèlent ainsi la date assez tardive de leur frappe. Si des villes ont joui d'une certaine autonomie, ce ne fut donc qu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle ; encore faudrait-il démontrer que la frappe de monnaies municipales à cette époque ait eu quelques signification politique. La plus ancienne capitale du royaume, Cirta\*, jouissait également de ce droit ; peut-on affirmer qu'elle était autonome ?

Le développement du monnayage municipal prouve néanmoins un développement économique non négligeable. Dans les cités et autour d'elles, la circulation monétaire s'accroît au point que les émissions royales ne suffisent plus. La Numidie a franchi le seuil de l'économie monétaire. Le mérite en revient à Massinissa et à Micipsa qui, par leurs émissions nombreuses et abondantes, ont favorisé le mouvement déjà amorcé par Carthage, mais il est remarquable, d'autre part, que les monnaies royales deviennent rares à partir de Jugurtha, alors que précisément, au même moment, se développe le monnayage dit « autonome » dans un grand nombre de cités. S'agit-il d'une diminution du pouvoir royal, elle-même consécutive aux guerres et aux partages ? C'est possible, mais surtout on peut affirmer que les villes jouent un rôle croissant dans la vie économique comme dans l'administration du royaume. Sur le revers des monnaies, l'autel, le temple ou le palais remplacent le cheval numide ; d'autres monnaies plus nombreuses encore représentent des épis ou des grappes de raisin. Autant de symboles dont le sens est clair : aux brillantes chevauchées destructrices de richesses, aux fougueuses razzias, les bourgeois, fiers de leurs cités, opposent la douceur de vivre des peuples civilisés.

### ***Les villes numides foyers de civilisation punique***

St. Gsell a rassemblé les éléments qui permettent d'évoquer la vie des cités numides à l'époque royale. Ces documents surtout archéologiques, constructions funéraires, remparts, monnaies ne suffisent pas à compléter les rares indications données par les textes. Cependant les découvertes d'El-Hofra\*, à Constantine, donnent une image assez intéressante de la société cirtéenne sous les règnes de Massinissa et de Micipsa. On y remarque, comme prévu, l'importance de l'élément phénicien, peut-être plus spécifiquement carthaginois et l'insignifiance de l'élément proprement numide : Cirta n'a livré qu'un fragment d'inscription libyque, encore est-elle gravée sur la tranche d'une stèle punique d'El Hofra ! Ces gens, qui portent tous des noms puniques, ont également des titres et des fonctions qui se retrouvent à Carthage et dans les autres villes phéniciennes : ce sont des prêtres et prêtresses (2 grands prêtres, 1 grande prêtresse, 1 prêtresse, 4 prêtres dont un de Melqart), des militaires (4 officiers et 4 soldats), des scribes, des médecins, différents « préposés », dont un aux sources ou aux citernes (?), des menuisiers, un fabricant d'arcs et d'autres artisans (fondeur, carrier). Viennent également sacrifier à Baal Hammon des chefs de tribus et des gens venus des bourgs voisins (Sigus, Tigisis, Koudiat bou Kabbène?), peut-être même des étrangers, parmi lesquels il faut citer un homme venu de KRL (Caralis, en Sardaigne?) et un « Cananéen » originaire d'une île de la Méditerranée (Y'RM).

Ces indications donnent l'image d'une cité industrielle en relations suivies avec les bourgs voisins mais aussi traitant des affaires avec des pays lointains. Les négociants étrangers se déplacent volontiers pour se rendre dans la ville numide. Les textes nous apprennent déjà que des marchands grecs fréquentaient la capitale de Massinissa et que des négociants italiens s'y étaient établis ; les stèles d'El-Hofra rédigées en grec et en latin en apportent le témoignage formel. Au II<sup>e</sup> siècle Cirta a l'aspect d'une capitale, mais les documents épigraphiques qui nous sont parvenus révèlent que cette capitale numide avait revêtu un aspect essentiellement punique et qu'elle ne se distinguait guère, sinon par ses origines, d'une ville « libyphénicienne ».

Ce qui est vrai de Cirta l'est également des autres villes de moindre importance. Leurs citoyens, dont beaucoup descendent de marchands puniques, conservent la religion de leurs pères et la répandent autour d'eux. Les villes numides, sous la domination des rois numides, deviennent autant de petites Carthage, foyers religieux d'un grand rayonnement. La découverte du sanctuaire de Saturne d'El-Hofra, à Cirta, a révélé combien, sous les rois et jusqu'à la ville de la domination

romaine, la religion phénicienne était restée pure et fidèle aux plus anciennes traditions dans les cités numides. On sait comment, par l'entremise des villes, l'essentiel du culte de Baal Hammon se répandra en Afrique pendant l'époque romaine.

Les divinités poliades prennent une importance croissante, parallèlement au développement urbain. Sur les monnaies encore, car elles sont pratiquement les seuls documents contemporains du royaume, l'effigie du dieu ou de la déesse qui assure la protection de la cité est frappée à l'avant, tandis que le revers est réservé aux représentations plus prosaïques de prospérité ou de puissance. Leptis Magna honore ses *dii patrii* qui ne sont autres que la triade tyrienne : Melqart, Astarté, Eschmoun. Restée fidèlement phénicienne dans sa constitution comme dans ses cultes, la grande ville se détacha du royaume à la première occasion, dès le commencement de la guerre de Jugurtha. Cette conduite mérite d'être examinée de près : alors que les villes numides se « punicisent » avec rapidité, les grandes cités phéniciennes annexées au royaume numide ne s'intègrent pas complètement au nouvel état et gardent, sinon leur autonomie politique, du moins le désir de s'en détacher. Ce n'est pas là l'une des moindres contradictions du royaume numide.

Massinissa et Micipsa s'étaient vraisemblablement inquiétés de la part trop grande de l'influence punique, d'où leur politique philhellène et les efforts qu'ils firent pour attirer Grecs et Italiens dans leur royaume. Mais la civilisation punique avait poussé de telles racines en terre numide que les Grecs eux-mêmes, à Cirta, sont gagnés par le mouvement général : ils adorent Baal Hammon, parlent le punique et donnent à leurs enfants des noms puniques !

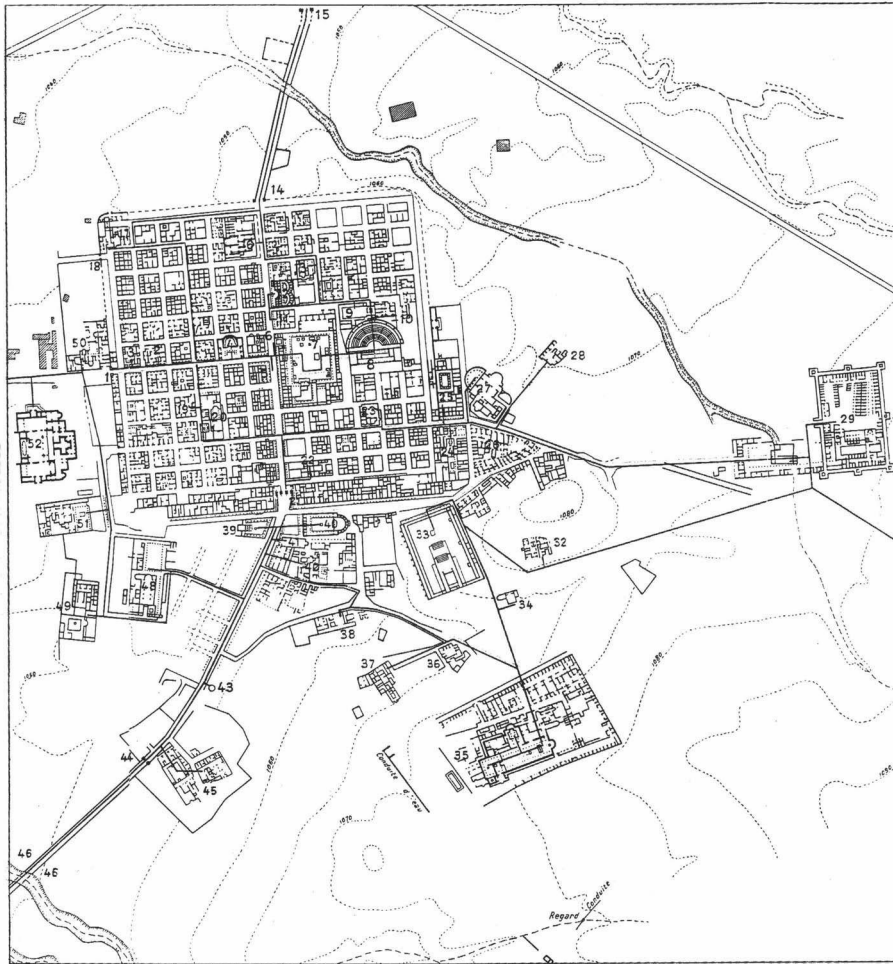
Ainsi un Appolonios nomme son fils Safot (inscription n° 47) et un Apollo a pour fils un Abdmelqart, un autre Abdmelqart est fils d'Hermès.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BERTHIER A. et CHARLIER R., *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*, Paris, A.M.G., 1955.  
 CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger, Imp. off., 1961.  
 CAMPS G., « Les Numides et la civilisation punique », *Antiquités africaines*, t. 14, 1979, pp. 43-53.  
 CHAKER S., « A propos de la terminologie libyque des titres et fonctions », *Annali Istituto univ. orient.*, vol. 46, 1986, p. 541-562.  
 CHARLES-PICARD G., « *Civitas mactaritana* ». *Karthago*, t. VIII, 1957.  
 FÉVRIER J., « La constitution municipale de Dougga à l'époque numide », *Mélanges de Carthage offerts à Ch. Saumagne*. Paris, Geuthner, 1964-1965, p. 85-91.  
 FÉVRIER P.-A., « Origines de l'habitat urbain en Maurétanie césarienne », *Journal des Savants*, avril-juin 1967, p. 107-123.  
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. V, p. 250-282.  
 HORN H.G. et RÜGER Chr. B. (direct), *Die Numider*, Bonn, R. Habelt, 1979.  
 MAZARD J., *Corpus nummorum Mauretaniaeque Numidiae*, Paris, A.M.G., 1955.  
 POINSOT C., « Suo et Sucubi », *Karthago*, t. X, 1959-1960, p. 93-129.  
 VUILLEMOT G., *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, Musée Rollin, 1965.  
 G. CAMPS

#### La cité à l'époque romaine

Lorsque la domination romaine s'imposa en Afrique, cette contrée était déjà fortement urbanisée (de façon, certes, inégale selon les régions) et des institutions municipales, puniques ou libyques, y existaient depuis plusieurs siècles. Rome introduisit cependant dans l'organisation des cités africaines des bouleversements et des innovations considérables. Il faut toutefois distinguer selon les époques. La période républicaine, entre la conquête du territoire punique (146 av. J.-C.) et la bataille de *Thapsus* (46 av. J.-C.) qui agrandit notablement le territoire soumis au



Plan de Timgad

joug de Rome, fut caractérisée par un quasi-immobilisme (création de l'éphémère colonie gracchienne de Carthage, 122-121 av. J.-C. ; attribution de l'immunité à sept villes autonomes alliées, les autres cités n'ayant que le statut de villes stipendiaires soumises au bon vouloir du vainqueur). Mais l'évolution fut rapide à partir de la victoire de César sur les Pompéiens et leur allié Juba I<sup>er</sup>, puis de l'annexion provisoire de la Maurétanie (33-25 av. J.-C.). D'une part furent fondées des colonies destinées à fournir en terres les vétérans à l'issue des guerres civiles, dans l'*Africa Vetus* d'abord (Carthage, *Curubis*, *Clupea*, *Neapolis*, *Carpis*, *Hippo Diarrhytus*, *Thuburbo Minus*, etc.), puis en *Africa Noua* (*Thabraca*, *Assuras*, *Simitthus*, *Sicca veneria*, *Cirta*, etc.) et en Maurétanie (*Igilgili*, *Saldæ*, *Rusazus*, *Tubusuctu*, *Rusguniae*, etc.). Et d'autre part des villes « pérégrines », c'est-à-dire conservant leurs institutions indigènes et peuplées de citoyens qui ne possédaient ni le droit de cité romaine ni le droit latin, au fur et à mesure des progrès de la romanisation, furent promues au rang de municipale, et, directement ou, le plus souvent, après être passées par le rang de municipale, au rang de colonie « honoraire » (c'est-à-dire non « déduite »). De sorte que l'ordre romain imposa une hiérarchie

entre les cités : accéder au rang de municipe (latin ou romain), ou de colonie, devint l'objet de l'ambition de mainte cité africaine.

Nous laisserons de côté les agglomérations ou les circonscriptions qui ne méritent pas le nom de « cité », et qui généralement dépendent de villes : *uici* (villages), *pagi* (« cantons » constitutifs du territoire d'une colonie, plus rarement d'un municipe, voire « cantons » indépendants bien que l'existence de ces derniers soit parfois contestée), *castella*\* (bourgs fortifiés ou non), pour nous intéresser aux seules communautés que l'on peut à bon droit désigner de ce nom.

### **Les cités pérégrines**

Au plus bas degré de la hiérarchie des villes africaines, se trouvent les villes pérégrines stipendiaires. Non seulement elles sont soumises sans restriction au tribut personnel (capitation) et à l'impôt foncier, mais, bien qu'elles conservent leur constitution et leur droit local, le gouverneur peut, à l'occasion, intervenir dans leur vie intérieure en y faisant appliquer les sénatus-consultes et les décisions impériales, voire en abolissant les coutumes locales lorsqu'elles sont en contradiction avec la législation romaine. Elles disposent donc d'une autonomie limitée.

D'autres cités pérégrines jouissaient d'un statut plus enviable. C'étaient celles qui avaient bien mérité de Rome, notamment en se rangeant à ses côtés lors d'un conflit militaire (par exemple lors de la troisième guerre punique), ou avaient fait le choix de soutenir César contre les Pompéiens : elles étaient, selon les cas, « libres » ou « fédérées » (ces dernières étant également libres, car la fédération implique toujours la liberté, alors que l'inverse n'est pas vrai). Dans le premier cas, la liberté était octroyée unilatéralement par Rome, dans le second cas, elle était garantie par un traité (*fœdus*) et était accompagnée d'une alliance militaire avec l'État romain. Les unes et les autres étaient théoriquement hors province et échappaient de ce fait au contrôle du gouverneur. Cela impliquait non seulement le libre usage de leur droit et de leur constitution, mais, tout au moins au début de l'Empire, l'immunité fiscale. Cependant, l'empereur se réservait le droit de dégrader certaines villes libres, ou même fédérées, qui avaient démerité à ses yeux. Leurs privilèges n'étaient jamais acquis définitivement et devaient sans doute être confirmés à chaque nouveau règne. De plus, il est peu probable que, dans le courant de l'Empire, les exemptions fiscales et l'autonomie – en principe complète – aient été respectées entièrement, même si les accrocs à leur statut ont été sans doute moins importants qu'on ne l'a dit quelquefois.

### **Les municipes**

A côté des villes pérégrines, qu'on appelle généralement *ciuitates*, et au-dessus d'elles, se trouvaient les villes latines et romaines, c'est-à-dire, en Afrique tout au moins (le droit latin pour une cité n'impliquant pas nécessairement, dans certaines provinces, le statut de municipe ou de colonie), les municipes latins et romains et les colonies romaines. L'existence de colonies latines, en Afrique, est douteuse : le cas d'*Icosium* est ambigu et la présence d'une colonie latine qu'on a cru pouvoir y déceler d'après Pline, *Histoire naturelle*, V, 20, est vraisemblablement illusoire, comme l'a montré J. Desanges dans son commentaire à ce passage. La différence entre municipes et colonies n'était pas toujours claire pour les Romains eux-mêmes, comme l'atteste un texte bien connu d'Aulu-Gelle, qui écrivait au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (*Nuits Attiques*, XVI, 13). Fondamentalement, le municipe est une ville « à statut privilégié » (latin ou romain) qui fait suite à une communauté pérégrine et qui est censée conserver ses propres lois et institutions : il n'est soumis qu'à celles des lois romaines que sa population a choisi librement de ratifier. Les colonies, au contraire, quelle que soit leur nature (colonies fondées sur un sol vierge ou dans une ville préexistante, ou colonies « honoraires »), sont considérées fictivement

comme des créations *ex nihilo* privées de tout passé pérégrin, et comme des images en réduction de la ville de Rome. Leur droit est obligatoirement le droit romain, leurs institutions sont calquées sur celles de Rome. Dans la pratique cependant, les institutions et le droit romain, hormis exceptions rarissimes (telles que le municipe « sufétal » de *Lepcis Magna*), s'imposèrent dans les municipes au point que le droit local y tomba en désuétude comme l'indique encore Aulu-Gelle, et l'on y rencontre les mêmes magistrats que dans les colonies (duumvirs, édiles, questeurs). Dans les municipes latins, les magistrats, à leur sortie de charge, reçoivent – s'ils ne la possédaient déjà – la citoyenneté romaine avec leurs parents, leur femme, leurs enfants et leurs petits-enfants. Les autres citoyens, à l'exception de ceux qui ont éventuellement reçu la *ciuitas Romana* par faveur impériale, restent juridiquement des pérégrins – selon la thèse récemment exposée par A. Chastagnol – et ne peuvent porter des noms romains. Ils possèdent cependant quelques privilèges tels que la puissance paternelle (ou *patria potestas*) sur leurs enfants et sans doute aussi le *commercium* en vertu duquel le droit romain garantissait leurs propriétés et leurs transactions commerciales. Le *conubium* ou droit de mariage légal existait très vraisemblablement entre les citoyens des municipes latins restés pérégrins et ceux de leurs compatriotes qui avaient obtenu la citoyenneté romaine. A partir du règne d'Hadrien, semble-t-il, une nouvelle catégorie de municipes latins apparaît : ceux qui possèdent le droit latin « majeur » (l'ancien droit latin étant appelé désormais le droit latin « mineur ») : en vertu de ce droit, non seulement les anciens magistrats, mais aussi les décurions (ou sénateurs) des municipes accédaient à la citoyenneté romaine. Dans les municipes romains, l'ensemble des citoyens possèdent la citoyenneté romaine. Selon A. Chastagnol, les municipes créés par l'autorité romaine auraient été tous romains jusqu'à l'époque de Claude. A partir du règne de cet empereur, on n'aurait plus créé que des municipes latins.

### **Les colonies**

Parmi les colonies, il faut distinguer les colonies de peuplement destinées à des vétérans et les colonies « honoraires » (distinction utile, mais toute moderne, les Romains n'ayant jamais opposé ces deux catégories, et ne disposant pas de vocables particuliers pour les désigner). Parmi les premières, il faut encore faire la différence entre celles qui, comme Timgad, étaient fondées (ou, selon un terme technique calqué sur le mot latin, « déduites ») sur un sol vierge, dans une région faiblement peuplée, et où il était aisé de répartir des terres entre les nouveaux habitants sans spolier personne, et celles que l'on « déduisait » dans des cités déjà existantes : les anciens propriétaires, ou du moins une partie d'entre eux, pouvaient alors être dépossédés au profit des nouveaux arrivants, et les anciens habitants pouvaient n'être tolérés qu'à titre d'*incolae* (étrangers domiciliés) sans droits civiques. Mais ce n'était pas forcément la règle : il pouvait arriver que des indigènes fussent compris dans la déduction coloniale auprès des vétérans et dotés à cette occasion de la citoyenneté romaine. Il pouvait aussi arriver que les propriétaires dépossédés fussent dédommagés. A *Cirta* et dans la « confédération cirtéenne », il semble que très tôt, de nombreux autochtones aient reçu la citoyenneté romaine et aient été considérés juridiquement comme les égaux des compagnons (citoyens romains d'origine italienne ou espagnole) de l'allié de César, Sittius. En revanche, dans le territoire situé dans la mouvance de Carthage, à côté des *pagi* (« cantons ») peuplés de citoyens carthaginois possédant *ipso facto* la citoyenneté romaine, se trouvaient sous le Haut Empire des *ciuitates* indigènes dont les habitants ont durablement conservé leur statut pérégrin : la solution juridique et administrative adoptée par Rome a été très différente de celle qui a été mise en application à *Cirta* et dans ses dépendances. Les territoires de certaines cités pérégrines (dont la mieux connue est *Thugga*) situées au voisinage du vaste territoire de Carthage ont dû être scindés en



Arc de triomphe et Capitole de Sbeitla (Photo G. Camps)

deux parties bien distinctes. Une partie de leur territoire a été annexée par Carthage et a servi à fournir en terres les colons carthaginois (parmi lesquels sans doute nombre d'Africains – descendants des partisans de Marius et alliés de César – élevés au rang de citoyens romains) : ces terres ont sans doute constitué les *pagi*. L'autre partie a été rétrocédée aux indigènes et a constitué le territoire des *ciuitates* pérégrines contiguës aux *pagi*. Il n'est pas douteux que dans une telle circonstance, un certain nombre de propriétaires indigènes ont dû perdre leurs terres, sans que l'on puisse savoir s'ils reçurent quelque dédommagement de l'autorité romaine.

Quant aux colonies « honoraires », il s'agissait de municipes – beaucoup plus rarement de *ciuitates* indigènes, telles que Mactar – qui, sans doute à la suite d'une « déduction » fictive, accédaient au rang de colonie romaine. Si une *ciuitas* pérégrine ou un municipe latin devenait colonie, tous ses citoyens obtenaient la citoyenneté romaine. Si un municipe romain devenait colonie, cela n'avait pas de répercussion sur le statut personnel de ses citoyens, qui possédaient déjà la citoyenneté romaine, et la promotion était surtout honorifique. Cette dernière obligeait en outre l'ex-municipe, qu'il fût latin ou romain, à adopter le droit romain et des magistratures de type romain, s'il ne l'avait déjà fait : ainsi, lorsque *Lepcis Magna*, municipe latin dirigé par des sufètes, accéda sous Trajan au rang de colonie, les sufètes furent remplacés par des duumvirs.

Les villes provinciales à statut privilégié, municipes et colonies, n'étaient normalement pas dispensées de l'impôt foncier ou *tributum soli* qui pesait sur le



sol provincial, ni peut-être du tribut personnel ou capitation, bien que sur ce dernier point on ne possède pas de certitude. Mais certaines colonies, comme Carthage, *Saldæ*, *Tubusuctu*, *Rusazus*, possédaient le privilège de l'«immunité», c'est-à-dire de l'exemption fiscale. Quelques municipes, comme certains de ceux que fonda Septime Sévère, seul ou avec son fils Caracalla, *Thugga*, *Aulodes*, *Thibursicum Bure*, *Thysdrus*, sont dits «libres». Il est vraisemblable, malgré les controverses auxquelles a donné lieu l'interprétation de cette épithète, qu'elle impliquait l'immunité fiscale pour ces municipes.

Le statut le plus élevé que pût atteindre une cité provinciale était celui de «colonie de droit italique». Ce privilège assimilait juridiquement le sol d'une colonie provinciale au sol italien, ce qui le rendait exempt d'impôt. Ce privilège, exceptionnel parce qu'il coûtait cher au trésor public, fut seulement accordé, en Afrique (sous Septime Sévère), à Carthage, Utique et *Lepcis Magna*. Il est difficile de savoir quelle différence concrète il y avait entre une colonie jouissant de l'immunité et une colonie de droit italique : peut-être ce dernier statut était-il particulièrement apprécié, non seulement parce que l'immunité était toujours révocable ou pouvait être contestée à chaque changement d'empereur, mais aussi en raison du prestige considérable qui s'attachait pour une cité à ne plus être considérée comme provinciale et à être assimilée aux villes italiennes.

### ***L'administration de la cité***

L'organisation interne des cités africaines sous domination romaine est relativement bien connue : de nombreuses inscriptions font référence aux conseils municipaux, aux magistrats et aux prêtres des cités. Dans toutes les villes, il y avait un conseil municipal (*ordo*) composé de sénateurs en nombre variable. Ceux-ci portaient généralement le titre de «décurions». Ils se cooptaient eux-mêmes, sur proposition des duumvirs dans les villes romaines, choisissant en priorité les magistrats sortis de charge si ces derniers n'étaient pas déjà décurions, et, pour le reste, des notables disposant d'une fortune suffisante et offrant toutes les garanties d'honorabilité. Les magistrats, dans les colonies et dans la quasi-totalité des municipes, étaient les duumvirs, les édiles et les questeurs. Ce sont des magistrats annuels élus par l'assemblée du peuple répartie en «curies». Mais le rôle du peuple, bien souvent, se bornait à entériner les décisions du président des comices. Les quattuorvirs, qui apparaissent dans les colonies latines et la plupart des municipes d'Italie et groupaient dans un même collège les deux magistrats chargés de la juridiction et les deux édiles, sont à peu près inconnus en Afrique. Les duumvirs (*duumviri iure dicundo*) sont éponymes de leur année comme les consuls de Rome. Ils président le sénat local et l'assemblée du peuple et rendent la justice. Tous les cinq ans, ils font office de censeurs et procèdent au recensement des personnes et des biens. Ils sont alors appelés *duumviri quinquennales*. Les édiles sont chargés de la police des marchés, veillent aux approvisionnements, supervisent l'entretien et la police de la ville, surveillent et organisent les jeux publics. Les questeurs gèrent les fonds de la municipalité sous l'autorité des duumvirs. Les curateurs de cités (*curatores rei publicae*), fonctionnaires impériaux destinés à mettre de l'ordre dans les finances des cités, apparaissent dans certaines villes africaines à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Au Bas-Empire, ces curateurs cesseront d'être des fonctionnaires pour devenir les premiers magistrats de la cité.

Dans beaucoup de villes africaines apparaissent des *praefecti iure dicundo* : ce sont, selon les cas, soit des remplaçants occasionnels des duumvirs absents, soit des représentants des duumvirs dans des districts éloignés du chef-lieu de la cité. Exceptionnellement, on peut trouver au lieu de duumvirs des triumvirs : c'est le cas de la confédération cirtéenne (union des quatre colonies de *Cirta*, *Mileu*, *Rusicade* et



Marché des Cossii à Djemila (Photo G. Camps)

*Chullu*) où se sont développées des institutions très originales et sans parallèle en Afrique ni dans les autres provinces.

Les cités pérégrines conservaient leurs institutions et leurs magistrats traditionnels. Même si certaines d'entre elles subissaient l'influence des villes romaines (l'édilité, par exemple, y est parfois attestée), beaucoup de villes indigènes gardaient sous le Haut-Empire leurs sufètes (dont on connaît de très nombreux exemples), avec lesquels coexistait parfois un *princeps*, comme à *Calama*, ou leurs *undecimprimi* (traduction vraisemblable du nom d'une magistrature punique), comme à *Furnos Minus* ou à *Bisica Lucana*. Dans la *ciuitas* de *Thugga*, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, l'institution des « portes », lieux de réunion où s'exprimait l'opinion du peuple, renvoie aux plus antiques institutions de la Carthage punique et prolonge les traditions de maintes villes de l'Orient sémitique.

### **Les prêtrises municipales**

A côté des magistratures, il existait des prêtrises municipales qui étaient également l'objet de la compétition des notables et s'intégraient dans leur *cursus honorum* : les augures étaient des experts dans l'art d'interpréter les signes ; les pontifes étaient chargés de veiller sur les rites et les règles de la religion traditionnelle. Ces deux types de prêtres se rencontrent dans les villes romaines d'Afrique. Les flamines, les uns annuels, les autres « perpétuels » (donc nommés à vie), qui étaient chargés d'organiser les cérémonies du culte impérial, apparaissent en Afrique aussi bien dans les villes romaines que dans les villes pérégrines. Dans certaines cités, dont Carthage, on trouve des prêtres de Cérès qui ont vraisemblablement aussi un caractère municipal. On a pu remarquer qu'en Afrique, les augustaux (*augustales* ou *seuiri augustales*, qui constituaient des collèges de riches affranchis chargés de célébrer le culte impérial à un niveau sans doute plus populaire que les flamines) sont beaucoup plus rares que dans d'autres provinces ou qu'en Italie : peut-être est-ce dû au fait que les curies ou divisions de l'assemblée du peuple, particulièrement vivaces en Afrique, assumaient le rôle dont les collèges d'augustaux étaient chargés dans d'autres parties de l'Empire.

Non seulement le décurionat, les magistratures et les prêtrises, dans les villes romaines comme dans les villes pérégrines, étaient des fonctions gratuites, mais encore les notables qui y accédaient devaient verser une « somme honoraire » obligatoire (20 000 sesterces dans la confédération cirtéenne pour le décurionat et chacune des magistratures, sensiblement moins dans de petites villes) à laquelle, éventuellement, ils pouvaient ajouter de leur propre chef un supplément destiné à signaler leur générosité envers leur patrie locale. Les services publics étaient assurés par des *munera* ou charges obligatoires (pouvant prendre des formes très différentes) qui pesaient, à des degrés divers, sur les notables comme sur les petites gens. Mais l'« évergétisme » des notables permettait d'assurer aussi, parfois, certains jeux publics, des distributions de repas ou d'argent au peuple, et beaucoup de constructions (arcs de triomphe, thermes, théâtres, etc.).

La vitalité des cités est remarquable en Afrique et se manifeste plus durablement qu'ailleurs sous la domination romaine : la compétition des villes (*municipalis aemulatio*) pour accéder à un statut supérieur semble avoir été un trait spécifique dans cette région de l'Empire. Après les nombreuses créations de colonies et de municipes à l'époque de César, et surtout d'Auguste, on constate un renouveau des déductions de colonies et des promotions municipales à partir de l'époque flavienne (dès l'époque claudienne dans les Maurétanies, où d'ailleurs la floraison des villes romaines sera par la suite moins abondante qu'en Afrique Proconsulaire et en Numidie). A partir du règne d'Hadrien, on cesse de déduire des colonies de vétérans et l'on ne crée plus, à côté des municipes, que des colonies honoraires. Les promotions, selon un rythme il est vrai inégal en fonction des différents règnes, vont se poursuivre jusqu'au-delà de la période sévérienne. Les distinctions de statut, qui dans la plupart des provinces ne sont plus guère perceptibles à partir du III<sup>e</sup> siècle, sont observées très longtemps en Afrique, jusqu'au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup>, voire aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, comme l'a montré T. Kotula, alors même que l'Empire romain a cessé de créer des villes à statut privilégié après le règne de Gallien (260-268) : ce qui témoigne moins d'une sorte de snobisme que d'une réelle prospérité économique qui a permis de maintenir une certaine cohésion sociale et un authentique patriotisme local qui se plaisait à brandir avec fierté des titres périmés mais flatteurs, mais aussi du conservatisme profond, d'un « attachement obstiné aux formes du passé » (C. Lepelley) qui paraît avoir été un trait dominant de l'Afrique romaine.

#### BIBLIOGRAPHIE

- CHASTAGNOL A., *L'album municipal de Timgad*, Bonn, 1978.
- CHASTAGNOL A., « A propos du droit latin provincial », *Iura*, 38, 1987 [1990], p. 1-24.
- DESANGES J., éditeur de Pliny l'Ancien, *Histoire Naturelle, Livre V, 1-46. 1<sup>re</sup> partie (l'Afrique du Nord)*, C.U.F., Paris, 1980 (commentaire très important pour le statut des villes africaines jusqu'à la fin du règne d'Auguste).
- DESANGES J., « Le statut des cités africaines chez les géographes et dans les itinéraires de l'Empire romain », *Latomus*, 49, 1990, p. 816-825.
- GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome, 1972.
- GASCOU J., « La politique municipale de Rome en Afrique du Nord, I - De la mort d'Auguste au début du III<sup>e</sup> siècle. II - Après la mort de Septime-Sévère », *ANRW*, II, *Principat*, t. 10, 2, p. 136-320.
- GASCOU J., « La praefectura iure dicundo dans les cités de l'Afrique romaine », *L'Afrique dans l'Occident romain (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987), Rome, 1990, p. 367-380.
- JACQUES F., *Le privilège de liberté politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome, 1984.

- JACQUES F., « La questure municipale dans l'Afrique du Nord romaine », *BCTH*, n.s., 17B, 1981 [1984], p. 211-224.
- JACQUES F. et SCHEID J., *Rome et l'intégration de l'Empire, 44 av. J.-C. - 260 ap. J.-C.*, t. I, *Les structures de l'Empire romain*, Nouvelle Clio, L'histoire et ses problèmes, Paris, 1990, p. 219-269.
- KOTULA T., « Snobisme municipal ou prospérité relative ? Recherches sur le statut des villes africaines sous le Bas-Empire romain », *Antiquités Africaines*, 8, 1974, p. 111-131.
- KOTULA T., « Les Augustales d'Afrique », *BCTH*, n.s., 17B, 1981 [1984], p. 345-358.
- LADAGE D., *Städtische Priester- und Kultämter im lateinischen Westen des Imperium Romanum zur Kaiserzeit*, Cologne, 1971.
- LASSÈRE J.-M., *Vbique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C. - 235 p.C.)*, Paris, 1977.
- LEPELLEY C., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. I. *La permanence d'une civilisation municipale*, t. II, *Notices d'histoire municipale*, Paris, 1979-1981 (très important pour les villes africaines à l'époque tardive).
- PFLAUM H.-G., « La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes », *Antiquités Africaines*, 4, 1970, p. 75-117 = *L'Afrique romaine*, Paris, 1978, p. 300-344.
- PICARD G.-Ch., « Le *pagus* dans l'Afrique romaine », *Karthago*, t. 15, 1969-1970, p. 3-12.
- POINSSOT C., « *Immunitas perticae Carthaginiensium* », *CRAI*, 1962, p. 55-75.
- TEUTSCH L., *Das Städtewesen in Nordafrika in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus*, Berlin, 1962 (important, mais contestable pour la période républicaine).
- J. GASCOU

### Les cités à l'époque ottomane

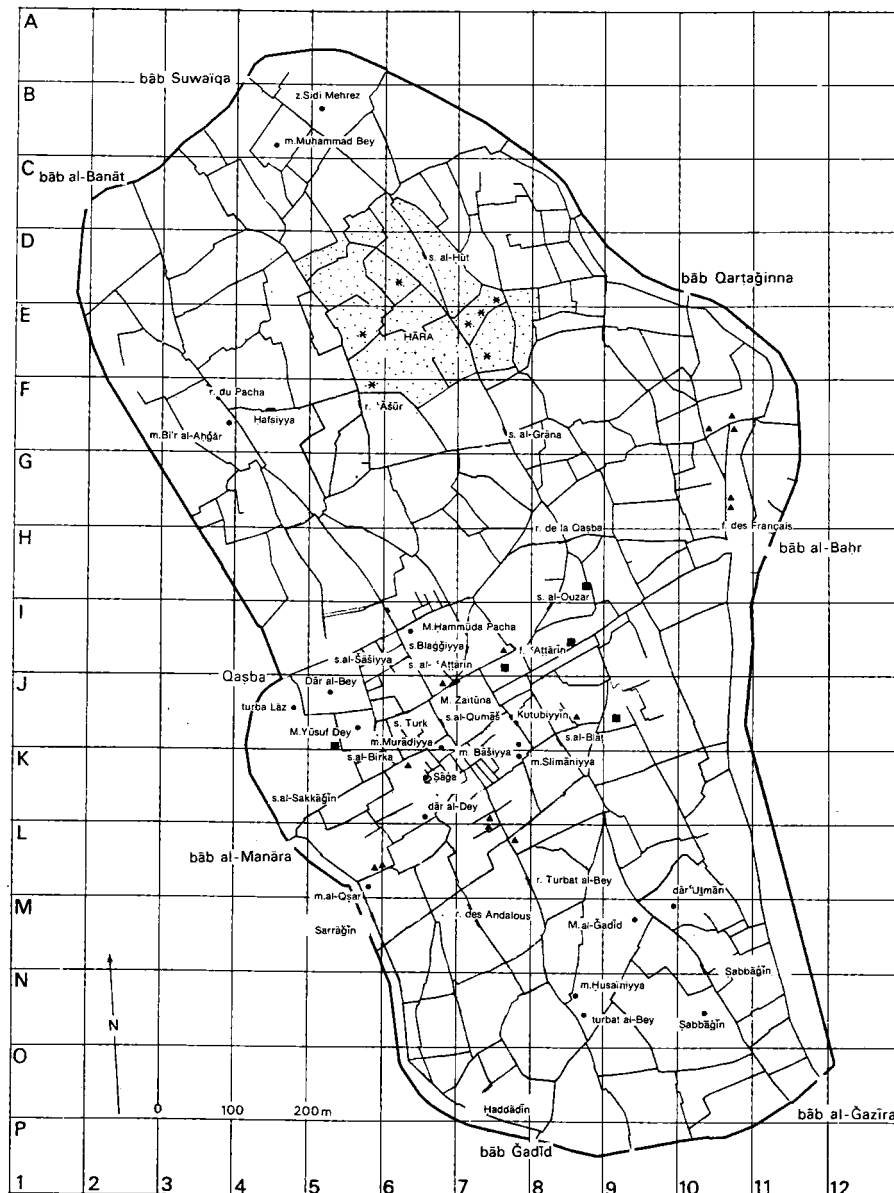
A la seule exception du Maroc qui réussit à maintenir son indépendance, l'ensemble du Maghreb fut intégré dans l'Empire ottoman au cours du XVI<sup>e</sup> siècle à des dates différentes, 1519 pour Alger, 1535 pour Constantine, 1574 pour la Tunisie et 1551 pour Tripoli. Bien que ces régions aient été soumises à un système relativement uniforme, constituant des provinces dirigées par des beylerbeys (à rang de pacha) et défendues par des milices (odjaq) de Janissaires, elles ont connu une évolution très diverse : Alger resta sous le contrôle d'une milice au recrutement turc ; Tunis tomba, à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, au pouvoir de dynasties locales, Muradites puis Husaynites ; ce sort fut aussi celui de Tripoli, avec les Qaramânli, mais plus tard (1711) et seulement jusqu'en 1835. D'une façon générale, ces provinces purent se faire reconnaître une autonomie à peu près totale qu'Istanbul ne réussit à briser que tardivement dans le cas de la Tripolitaine.

Les grandes villes de ces provinces maghrébines de l'Empire furent celles auxquelles l'activité économique, la guerre de course, les relations commerciales avec les régions méditerranéennes, et avec les régions de l'intérieur de l'Afrique, donnèrent une importance qui fut renforcée par leur rôle de centre politique : Tunis comptait environ 80 000 habitants, Alger une cinquantaine de mille. Les autres principaux centres urbains, Tlemcen, Constantine, Sousse, Sfax et Tripoli avaient des populations comprises entre 20 et 30 000 habitants et n'étaient donc que des villes moyennes.

### La société urbaine

Les villes du Maghreb se caractérisaient par la diversité de leur population, un trait qui est en général celui des villes arabes méditerranéennes, mais qui paraît avoir été tout particulièrement marqué à l'époque ottomane.

Leur insertion dans le cadre de l'Empire justifiait la présence de représentants, principalement militaires, de la caste dominante, établie par les Ottomans pour assurer leur autorité. Alger, où les Janissaires continuèrent à être recrutés, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, parmi les populations turques d'Anatolie, est un exemple particulière-

Plan de la médina de Tunis au XVIII<sup>e</sup> siècle (d'après A. Raymond)

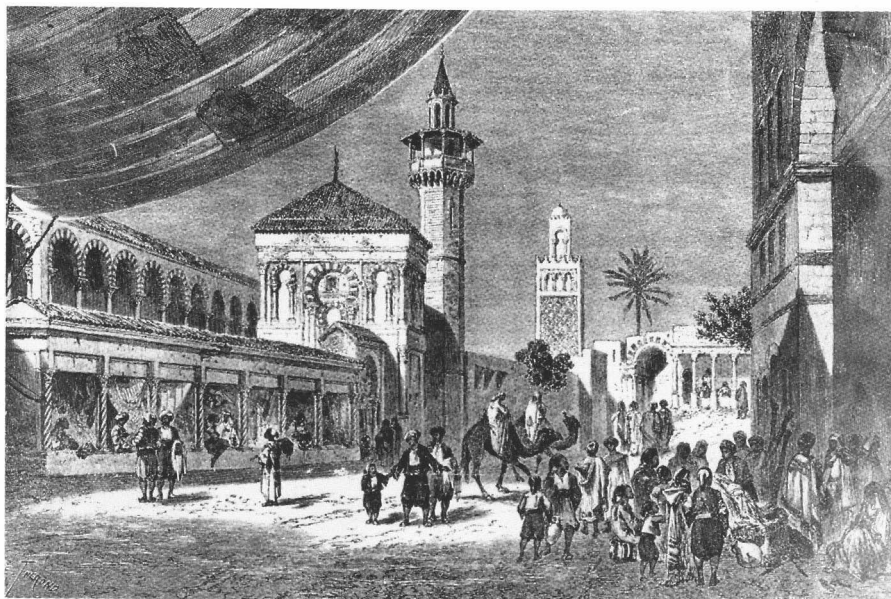
ment remarquable : il y aurait eu une dizaine de milliers de Janissaires, répartis en 424 détachements, et logés en huit casernes. C'est parmi les membres de la milice qu'était recruté le personnel dirigeant de la régence (et en particulier le dey). Tunis comptait plusieurs milliers de militaires turcs (le chiffre de onze mille parfois avancé pour le début du XIX<sup>e</sup> siècle, paraît un peu exagéré) pour lesquels Hammûda Pacha (1782-1814) construisit quatre casernes, de 1806 à 1814. Les centres moins importants comptaient de simples garnisons. Bien que parfois tenus à l'écart de l'autorité, les « kulughlis » (fils de Turcs et d'indigènes) constituaient également un élément de cette aristocratie étrangère qui comptait aussi des mamelouks

circassiens, géorgiens, grecs. Il s'agissait donc d'un groupe humain nombreux, à qui le monopole des fonctions gouvernementales et militaires assurait une totale prédominance politique et sociale.

La population indigène d'origine urbaine constituait une catégorie « à part », celle des « baldî » (= *baladî*: citadins) dont les étrangers supposaient parfois qu'elle avait une origine différente de celle des ruraux et des nomades et des caractères « raciaux » et moraux distincts, alors qu'on peut supposer qu'elle était, d'une manière continue, renouvelée par des apports venus de l'extérieur : « ce sont les Bourgeois des villes de ce royaume », écrit plus judicieusement le voyageur Laugier de Tassy. La variété de la population indigène des villes était particulièrement grande à Alger où la diversité des gens « de l'extérieur » (*barrâniyya*) était à l'image de la composition ethnique du pays : leurs six corporations regroupaient des communautés originales par la langue (Berbères de diverses origine), la religion (Mzabites), la race (nègres libres). Les Kabyles (que l'on qualifiait généralement de gens de Gigel/Djidjelli) étaient sans doute le groupe le plus nombreux parmi ces *barrânî*. Venture de Paradis assure que, ayant les premiers reçu les Turcs, et les ayant servis avec dévouement, ils jouissaient de privilèges les égalant aux conquérants (port d'armes, utilisation de broderies d'or...) et qu'en particulier ils ne pouvaient être jugés et punis que par le dey. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle cependant, le gouvernement les considérait apparemment avec quelque crainte, en raison sans doute de leur forte cohésion communautaire et de leur légendaire intrépidité. D'après le consul Shaler, ils étaient exclus de tout emploi dans les familles et dans les « établissements publics », sans doute afin de limiter leur immigration en ville. De toute manière, beaucoup ne s'installaient à Alger que d'une manière provisoire et ils retournaient périodiquement dans leurs villages d'origine. Leur *amîn* (*amîn jamâ'at al-ġjīliyya*) en 1152/1739 résidait à proximité du centre de la ville (en E6 sur le plan), non loin de ce qui fut sans doute le lieu principal de leurs activités et de leur résidence : il y avait, en D8 et E8, un quartier, une mosquée et un marché appelés « al-Qabâ'il ». Mais cette localisation ne concernait que la partie la plus aisée de la communauté. Beaucoup de Kabyles exerçaient des professions artisanales modestes (fabrication de tissus de laine, travail du fer) et colportaient les productions de leur région et nombreux étaient ceux qui habitaient dans des logements précaires du genre « gourbi », hors de Bâb 'Azzûn, ou dans le quartier des fours à chaux ou des carrières, à l'extérieur de Bâb al-Wâd.

Tunis comptait de même de nombreux éléments « extérieurs » dont la pauvreté et le déracinement étaient parfois cause de délinquance. L'installation de Kabyles à Tunis était sans doute largement liée au recrutement de militaires, les *Zwâwa*, dans les communautés berbérophones du nord de la Tunisie ou de Kabylie : ils coûtaient moins cher, et représentaient un risque politique moindre que les Janissaires, mais ils étaient probablement moins efficaces. Le nombre de ces « Zouaoua » aurait été de 10 000 vers 1850. Leur venue contribua à la présence d'une population d'origine kabyle à Tunis où des toponymes significatifs peuvent être relevés : impasse ez-Zouaoui, rue Sidi ez-Zouaoui, rue des Kabyles. Ils avaient une dévotion particulière pour Sidi Bachîr dont la zaouia était pour eux un lieu de ralliement.

Négligeant le fait que certaines de ces communautés étaient prospères – les Mzabites à Alger et les Djerbiens à Tunis étaient des commerçants ayant pignon sur rue – les citadins les plus anciens considéraient avec sévérité, et crainte, ces intrus : un poète satirique de Constantine écrivait vers 1800 : [Constantine] « s'est abâtardie, elle ne peut plus s'appeler ville à cause de la quantité de gens qui s'y sont installés... Kabyles... Chaouïa... vermine qui l'a rongée comme rongent les criquets... » Mais, malgré ces anathèmes et cette exclusion on doit supposer qu'une fusion s'élaborait progressivement entre ces éléments divers, avec plus de lenteur sans doute lorsque les différences avaient un caractère confessionnel ou linguistique qui les rendait plus indélébiles.



Une rue de Tunis près de la Kasba au XVIII<sup>e</sup> siècle (Photo J. Revault)

Bien que leur assimilation fût relativement facile, les Andalous constituèrent des communautés dont l'originalité perdura jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Les immigrants musulmans d'Espagne arrivèrent, en nombre considérable, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, la dernière vague, et sans doute la plus importante, vers 1609 : elle comporta une centaine de milliers de personnes qui s'installèrent principalement dans les régences d'Alger et de Tunis, souvent dans les villes, mais aussi dans des colonies agricoles. A Alger ils furent très actifs dans le commerce. A Tunis ils jouèrent aussi un rôle considérable dans le négoce, dans la fabrication des bonnets (*chechia*) qui constituait au XVIII<sup>e</sup> siècle la principale industrie du pays ; on leur doit peut-être l'essor des corporations de métiers. Dans toutes les villes ils étaient placés sous la juridiction de cheikhs particuliers. Ils n'étaient cependant pas uniformément prospères : à Tunis on les trouve répartis dans deux quartiers, un quartier riche central et un quartier pauvre, situé sur la périphérie de la *madîna*.

Un autre élément, très original, fut constitué par les convertis (que les Européens appelaient « renégats ») qui jouaient un rôle comparable à celui des mamelouks ailleurs. Dans nombre de cas, leur conversion avait été forcée (à la suite de leur capture par des corsaires), mais elle était aussi assez souvent volontaire. Ils étaient très nombreux, mais sans doute moins qu'on ne l'a généralement écrit : à Alger 6 000, et à Tunis 3 000, aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. Ils jouèrent un rôle important dans la guerre de course : ils dominaient la corporation des capitaines (*tâ'îfa* des *ra'îs*) d'Alger. Ils dirigèrent parfois le pays : un Corse Murâd Kûrsû (le Corse), bey de 1613 à 1631, fonda la dynastie mouradite en Tunisie ; un Italien, 'Alî Bitchnin (Piccinino), gouverna Alger entre 1623 et 1645.

Toutes les villes du Maghreb comportaient des communautés juives qui occupaient une place importante dans les activités bancaires et dans le commerce : les communautés autochtones furent renforcées par l'arrivée, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de coreligionnaires venus de Livourne (les « Grana ») qui, en général, se maintinrent à l'écart des juifs indigènes. Des quartiers juifs existaient à peu près partout avec des localisations plus ou moins centrales : les juifs d'Alger habitaient tout près du cœur

de la ville ; les juifs de Tunis et de Constantine résidaient dans des quartiers plus éloignés.

A Alger vers 1830, pour une population qu'il évalue à 30 ou 35 000 habitants, P. Boyer estime qu'il y avait 4 000 Turcs, 2 ou 3 000 kulughlis, 5 000 *barrâni*, 2 000 nègres, 5 000 juifs ; les « Maures » (*baldî*), y compris les Andalous, n'auraient donc représenté que 12 à 16 000 individus, moins de la moitié du total. Par contre, à l'inverse des grandes villes du Proche-Orient (Le Caire en particulier), les cités maghrébines ne comptaient pas de communautés chrétiennes autochtones ; l'absence de communautés musulmanes orientales témoigne peut-être des limites de leur activité économique et de leur relatif isolement par rapport aux régions orientales du monde arabe.

### ***L'administration des villes***

D'une manière générale, les villes arabes passent pour avoir été peu administrées, et pour avoir été dépourvues d'institutions populaires susceptibles de contribuer à leur gestion. Cela ne semble pas tout à fait exact pour les villes du Maghreb qui paraissent moins démunies, de ce point de vue, que les villes du Proche-Orient.

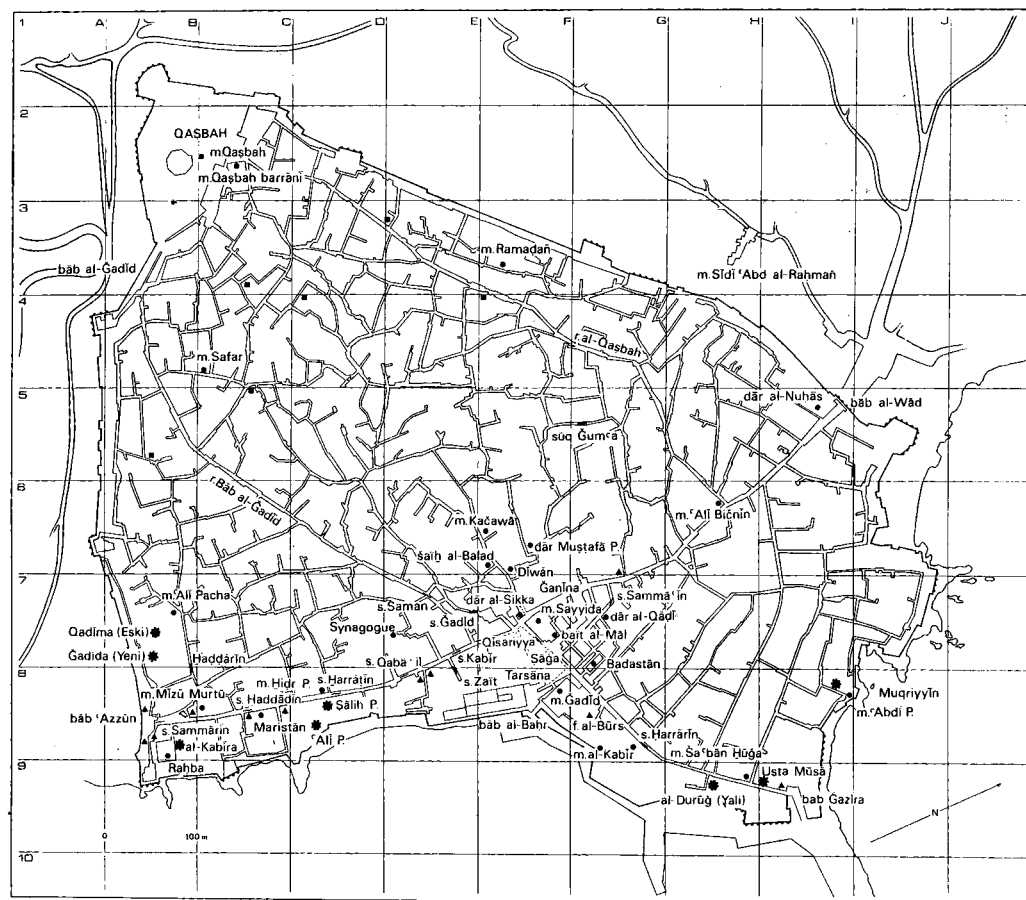
Les autorités « politiques » nationales intervenaient naturellement dans l'administration de villes qui étaient des centres politiques (capitales) et dont le bon ordre leur importait au plus haut point. Le dey d'Alger exerçait des attributions de police et de justice et était secondé par le *mizwar* (*amzwar*\*) un Maure, qui veillait en particulier à la police nocturne, et par le *kâhya* (lieutenant) de l'agha des Janissaires, une situation tout à fait comparable à celle du Caire. Mais le souverain s'intéressait aussi aux problèmes urbains : les aqueducs dont fut dotée Alger à l'époque ottomane, furent construits sur l'ordre de pachas successifs (Hasan Pacha, vers 1550 ; 'Arab Aḥmad Pacha, en 1573 ; Kûsa Muṣṭafâ Pacha, vers 1610) ; le dey Bâbâ 'Alî Neksis (1754-1766), dont la réputation est très mauvaise auprès des historiens européens de l'Algérie, construisit treize fontaines dans la ville. A Tunis 'Alî Bey (1759-1782) fit transférer les tanneries à l'extérieur de la ville pour faciliter le développement urbain et ce sont les souverains qui veillèrent à entretenir l'aqueduc de Carthage et à construire des réservoirs et des fontaines.

Les villes maghrébines, du moins les plus importantes d'entre elles, disposaient apparemment d'autorités véritablement urbaines. Il y avait à Alger deux *shaykh al-balad* dotés d'attributions « municipales » dont les « bureaux » étaient localisés en plein centre de la ville ; à Constantine ce préposé s'appelait aussi *qâid al-Dâr*. A Tunis la ville *intra-muros* était placée sous le contrôle d'un *shaykh al-madîna*, et chacun des deux faubourgs avait un cheikh.

A cette sécurité, et au fonctionnement urbain contribuait aussi une grande variété de communautés (*tawâ'if* en arabe) qui permettaient un encadrement serré de la population. Le nombre des corporations de métiers, dirigées par des *amîn*, dépendait naturellement de l'importance des villes et de leur vitalité économique : Tunis en comptait 83 ; Alger, 57 ; Constantine, 41. Dans certaines de ces villes, on note une organisation hiérarchisée : à Tunis les corporations étaient placées sous le contrôle des Andalous dont l'*amîn* était « chef des commerçants » et « président du tribunal de commerce ». Les corporations d'Alger, ainsi que l'a montré Houari Touati, étaient soumises à l'autorité d'un *amîn al-umanâ* dont l'autorité émanait tout à la fois de l'administration et des corps de métier.

Les villes étaient divisées en quartiers (*hawma*) (une cinquantaine à Alger, 41 à Tunis) dont les cheikhs jouaient un rôle sans doute important dans le maintien de l'ordre et de la sécurité mais aussi dans les affaires proprement urbaines. Il en allait de même des *amîn* des communautés religieuses ou nationales : on a mentionné plus haut les six « corporations » de *barrâniyya* d'Alger, regroupant les originaires du





Plan d'Alger au XVIII<sup>e</sup> siècle (d'après A. Raymond)

Mzâb, de Biskra, de Djidjelli, de Laghouat, des Mzîta et les nègres libres. Leurs chefs faisaient régner l'ordre, percevaient les impôts et jouaient le rôle d'intermédiaire entre leurs administrés et l'administration.

Dans ces conditions la sécurité était assurée dans ces villes d'une manière qui frappait les étrangers : « Quoique [Alger] ne soit habitée aujourd'hui que par des pyrates et des brigands, écrit Fau en 1729, on y exerce cependant une bonne et prompte justice et une exacte police ». Et le consul Shaler, vers 1825 : « Il n'y a probablement aucune cité dans le monde... où règne une meilleure sécurité pour les personnes et pour les propriétés ». La superposition d'autorités nationales, de préposés urbains et de communautés « populaires » assurait de même le fonctionnement des « services publics », en particulier le nettoyage : il y avait à Alger un *qâ'id al-zabal* qui était chargé de veiller à la propreté de la ville et un *qâ'id* « Echaoura » qui contrôlait l'entretien des égouts ; à Tunis le service des égouts était assuré par une corporation d'ouvriers originaires de Djerba que dirigeaient trois *amin*, le curage étant effectué aux frais des propriétaires. Nous venons de constater que l'adduction et la distribution de l'eau était un des soucis des dirigeants de Tunis et d'Alger qui faisaient construire et entretenir aqueducs et fontaines ; la distribution, à Alger, était en partie assurée grâce aux revenus de biens constitués en habous, fondations inaliénables mises en place par des particuliers : un *qâ'id* ou *khûja-al-'a'yûn* (« secrétaire aux fontaines ») s'occupait de ces problèmes et de la gestion des biens habous, affectés à cet usage.

Grâce à cette combinaison d'interventions des autorités politiques, de préposés urbains, de communautés diverses, grâce aussi au financement que permettait le système des habous, les villes pouvaient fonctionner d'une manière en somme efficace, Alger constituant un exemple d'organisation assez remarquable si on la compare aux villes du Proche-Orient.

### **La structure des villes**

La structure des villes maghrébines est, en gros, conforme à celle des villes arabes en général : existence de deux secteurs nettement distincts, un secteur « public » où étaient concentrées les activités économiques et religieuses, et un secteur « privé », consacré à la résidence ; tendance à une répartition radioconcentrique des activités, et de la résidence.

Dans les zones centrales étaient rassemblés les marchés spécialisés, les caravansérails (*funduq*) où se faisait le commerce de gros et où résidaient les marchands. C'est là également que se trouvaient les principales mosquées qui étaient aussi des établissements où était rendue la justice et dispensé l'enseignement. A Tunis cette zone centrale couvrait six hectares autour de la mosquée de la Zitûna que longeaient les principaux souqs (Étoffes, Parfumeurs, marché des Turcs). A Alger, les principaux marchés et la halle aux produits précieux (*badastân*) s'étendaient sur une surface d'environ un hectare autour de laquelle s'élevaient les principales mosquées de la ville (Grande mosquée, mosquée Jadid, mosquée Sayyida, mosquée Katchâwa), une zone qui fut malheureusement totalement détruite en 1830-1831 lorsque les Français aménagèrent la place Louis-Philippe. A Tlemcen on trouvait côte à côte la Grande mosquée et la « kissariya », halle où se faisait le grand commerce.

C'est aussi dans cette zone, ou à proximité immédiate, que se trouvaient les organes du pouvoir. Le cas d'Alger est particulièrement démonstratif de ce point de vue : la Janîna, lieu où résidait le dey, la Monnaie (*Dâr al-sikka*), les « bureaux » du *shaykh al-balad*, le *Bayt al-mâl*, siège de l'administration financière, les casernes des Janissaires étaient tous localisés autour du centre économique et religieux. Il en allait de même à Tunis : le *Dâr al-pacha*, le *Dâr el-bey*, le Conseil de la milice (*Dâr al-dîwân*) étaient établis dans une région proche du quartier de la Zitûna et des



Cour intérieure de la villa suburbaine du Bardo à Alger (Photo G. Camps)

grands marchés. Ce n'est que plus tard que les détenteurs du pouvoir abandonnèrent le centre pour s'installer dans des régions éloignées, sans doute pour des

raisons de commodité, de confort et de sécurité, la région du Bardo pour les beys de Tunis (au XVIII<sup>e</sup> siècle), la Citadelle (Qasba) pour les deys d'Alger (en 1817).

Les quartiers résidentiels de la caste dominante et de la bourgeoisie locale se développaient habituellement à proximité du centre, la présence des marchés et des lieux de culte et d'enseignement expliquant la présence des négociants et des *'ulamâ*. A Alger le contraste était très marqué entre la zone basse de la ville où résidaient Janissaires et marins et où sont localisés la plupart des palais conservés et la ville haute (la « montagne »/ *jabal*) où vivaient les indigènes dans un habitat plus modeste. A Tunis c'est dans une région disposée autour de la zone centrale que se trouvent les palais et les belles maisons qui ont été étudiés par J. Revault, avec, dans cette ville, un intéressant phénomène de relative fusion entre l'élite dirigeante, turque et mamelouk, et l'élite indigène, cheikhs, grands négociants, Andalous. Dans le cas de Tunis également la différenciation sociale trouvait son expression dans la géographie mais d'une manière inverse à la situation décrite à Alger : la zone élevée de la ville (plus agréable parce que plus aérée et plus éloignée des odeurs de la lagune) était colonisée par l'élite ; la zone basse était habitée par une population plus modeste et, d'une manière très significative, par les communautés juive et franque.

La périphérie de ces villes se caractérisait par le mélange, traditionnel dans les villes arabes, d'activités économiques liées à la campagne, pauvres et polluantes, et d'un habitat plus modeste. Le faubourg situé au sud de Constantine était habité par une population d'artisans, d'ouvriers, avec beaucoup de Kabyles ; on y trouvait l'abattoir, des fours. A Tunis on trouvait dans les faubourgs de Bâb Suwayqa (au nord) et de Bâb Jazīra (au sud) une population plus pauvre que celle de la bourgeoise *madīna* et des activités significatives : marché de l'alfa (qui donna son nom à la place *Ḥalfâwīn*), places aux Moutons et aux Chevaux. La présence ou l'absence de faubourgs paraît liée d'une part au dynamisme des villes et d'autre part à des considérations de sécurité : seule Tunis avait des faubourgs, d'ailleurs très anciens, au nord et au sud ; des raisons de sécurité paraissent expliquer qu'Alger et Constantine en aient été dépourvues.

### Conclusion

Faute d'informations fiables de caractère démographique avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'est pas aisé de formuler des hypothèses sur l'évolution de ces villes maghrébines durant la période ottomane. Un développement est vraisemblable pour certaines d'entre elles, telles Tunis ou Constantine, ce qui est conforme à ce qu'on observe ailleurs. L'évolution d'Alger semble avoir été contrastée : l'essor très marqué des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles coïncida avec une active guerre de course, mais le chiffre, souvent avancé, de 100 000 habitants paraît exagéré compte tenu de la superficie de la ville. En 1830 la population ne dépassait pas 30 ou 40 000 habitants, chiffre évidemment bas, après un XVIII<sup>e</sup> siècle en somme assez calme, même si on considère les difficultés des premières décennies du XIX<sup>e</sup>.

Dans beaucoup de domaines, les villes du Maghreb à l'époque ottomane sont conformes à ce que nous savons de la ville arabe en général et en particulier des villes orientales, en ce qui concerne l'organisation, la population et la structure. Quelques traits paraissent cependant les distinguer : la très grande variété de leur composition ethnique et religieuse est à l'image des conditions locales (existence de minorités linguistiques et religieuses), mais reflète aussi les réalités régionales de la Méditerranée occidentale où le mélange des populations était plus marqué (minorité andalouse, présente forte des « convertis »). La vigueur des structures « administratives » urbaines est également un phénomène remarquable, en particulier à Alger.

Les nuances que l'on discerne entre les régions qui se partageaient le Maghreb,

sont à mettre au compte des différences d'évolution politique et d'activité économique : Tunis, capitale d'un pays plus centralisé, a bénéficié de structures politiques plus unitaires et plus nationales et une certaine fusion a pu s'y opérer entre la caste dominante et l'élite locale ; à Alger la ségrégation de la caste dominante (perceptible sur le plan de la structure urbaine) resta très forte. Pays plus ouvert sur l'extérieur, la Tunisie eut des activités économiques (commerciales) plus fortes, ce qui se traduit par des centres urbains plus puissants et plus diversifiés.

Il n'est pas facile de définir ce qu'a pu être l'apport « ottoman » dans l'évolution de ces villes, en dehors du développement probable qui était lié aux possibilités politiques et économiques qu'offrait l'inclusion dans un empire méditerranéen vaste et puissant. L'avènement d'une classe dominante nouvelle eut naturellement sa répercussion dans l'organisation de la ville. Et dans le détail de l'habitat privé, on soupçonne que l'influence ottomane s'exerça aussi : mais il existe bien un type « maghrébin » de résidence dont les traits fondamentaux (vestibules, cours à portiques, pièces d'apparat en T avec *qbû*, absence de *loggia/maq'ad*) sont très originaux par rapport aux caractéristiques de l'habitat proche-oriental.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BENNASSAR B. et L., *Les chrétiens d'Allah*, Paris, 1989.  
 BONO S., *I Corsari barbareschi*, Turin, 1964.  
 BOYER P., *La vie quotidienne à Alger*, Paris, 1963.  
 BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides*, Paris, 2 vol., 1940-1947.  
 CHERIF M.-H., *Pouvoir et société dans la Tunisie de Husayn b. 'Alî*, Tunis, 2 vol., 1984-1986.  
 COLOMBE M., « Contribution à l'étude du recrutement de l'odjaq d'Alger », *Revue Africaine*, t. 87, 1943, p. 166-183.  
 CRESTI F., « Alger à la période turque », *ROMM*, 44, 1987, p. 125-133.  
 DAOULATLI A., *Tunis sous les Hafsides*, Tunis, 1976.  
 DENY J., « Les registres de solde des Janissaires », *Revue Africaine*, 61, 1920.  
 GOLVIN L., « Le legs des Ottomans dans le domaine artistique », *ROMM*, 39, 1985.  
 GRAMMONT H. de, *Histoire d'Alger*, Angers, 1887.  
 HENIA A., « Prisons et prisonniers à Tunis vers 1762 », *RHM*, 31-32, 1983.  
 HOEXTER M., « La *shurta*... à Alger », *Studia Islamica*, 56, 1982.  
 LATHAM D., « Towards a Study of Andalusian Immigration », *Cahiers de Tunisie*, 19-20, 1957.  
 LAUGIER DE TASSY, *Histoire des États barbaresques*, Paris, 1757, 2 vol.  
 LE TOURNEAU R., *Les villes musulmanes de l'Afrique du Nord*, Alger, 1957.  
 LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, A. Epaulard éd., Paris, 1956, 2 vol.  
 LESPES R., *Alger*, Paris, 1930.  
 MANTRAN R., éd., *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989.  
 MARÇAIS G., « L'urbanisme musulman », Cinquième congrès de la Fédération des Sociétés Savantes, Alger, 1940.  
 MARÇAIS G., *Tlemcen*, Paris, 1950.  
 MERCIER E., *Constantine avant la conquête française*, Constantine, 1878.  
 NOUSCHI A., « Constantine à la veille de la conquête française », *Cahiers de Tunisie*, 11, 1955.  
 PIGNON J., « La milice des Janissaires de Tunis », *Cahiers de Tunisie*, 15, 1956.  
 RAYMOND A., « Les caractéristiques d'une ville arabe "moyenne"... Constantine », *Cahiers de Tunisie*, 137-138, 1986.  
 RAYMOND A., « Le centre d'Alger en 1830 », *ROMM*, 31, 1981, p. 73-84.  
 RAYMOND A., *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, 1985.  
 REVAULT J., *Palais et demeures de Tunis*, Paris, 1967-1978, 4 vol.  
 SEBAG P., *Tunis au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1989.  
 TOUATI H., « Les corporations de métiers à Alger », *Revue d'Histoire Maghrébine*, 47-48, 1987.  
 VENTURE DE PARADIS J.-M., *Tunis et Alger au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1983.  
 ZOUARI A., *Les relations commerciales entre Sfax et le Levant*, Tunis, 1990.

A. RAYMOND

## La cité mozabite

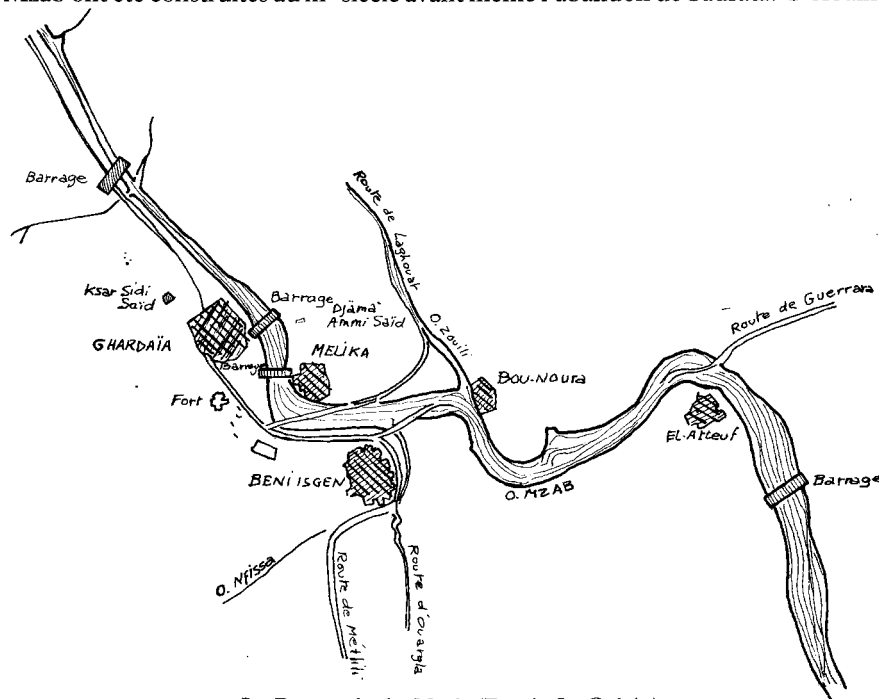
### Topographie

Il est difficile de savoir si la cité mozabite s'inspire de celles que les hāriġites Ibāḍites avaient préalablement construites à Tāhart\* d'abord, à Sadrāta\* ensuite. En dépit des textes que nous ont laissés quelques auteurs arabes tels qu'Abū Zakariyyā', Ibn Ṣāġir, al-Bakrī pour ne citer que les plus connus, en dépit également de fouilles assez succinctes entreprises par G. Marçais et A. Dessus-Lamare, nous ne connaissons que fort peu de choses de la capitale des Rustumides sinon qu'elle était bâtie sur une colline et que la mosquée (qui comptait quatre neufs) se trouvait sur la partie la plus élevée du site (Marçais et Dessus-Lamare pp. 37-38). On nous dit également que cette capitale était dotée d'une *qaṣba* qui dominait la ville (Marçais et Dessus-Lamare, p. 43), qu'elle était entourée de remparts percés de trois portes (al Bakrī, texte, p. 67, trad. p. 138), qu'elle possédait plusieurs bazars (*aswāq*) et de nombreux bains (*ḥamāmāt*) (al-Bakrī, texte, p. 68, trad. p. 141).

De Sadrāta, ville noyée dans les sables, nous connaissons quelques maisons, un palais, une mosquée, et surtout un abondant et curieux décor de stucs (fouilles Blanchet, de Faucher, puis de Marguerite Van Berchem). Les maisons sont conçues sous la forme de pièces distribuées autour de petites cours carrées, les longues chambres sont précédées de portiques ou d'une voûte unique.

Nous serions tentés de penser que la cité mozabite s'inspire, pour ses dispositions générales, de l'ancienne Tāhart, pratiquement abandonnée vers 296 = 909 et que l'architecture domestique emprunte le thème des maisons de Sadrāta, décor mis à part. Pourtant, il semble bien que les cités de la « pentapole » aient défini leur structure en fonction de conditions locales très particulières déjà explicitées avant le second exode des Ibāḍites et la ruine de Sadrāta.

On sait que les cinq villes actuellement groupées de part et d'autre de l'oued Mzab ont été construites au XI<sup>e</sup> siècle avant même l'abandon de Sadrāta. C'est ainsi



La Pentapole du Mzab (Dessin L. Golvin)

qu'El-Atteuf (*al-'Atf*) daterait de 402 = 1011-12, Bou Noura de 440 = 1048, Beni Isguen des environs de 442 = 1050 (? - voir plus loin), Ghardaïa de 444 = 1053 (Marcel Mercier, 2<sup>e</sup> édition, p. 48), Malika de 1124. Quant aux villes excentriques de Berrian et de Guerrara, elles datent du XI<sup>e</sup> = XVII<sup>e</sup> siècle.

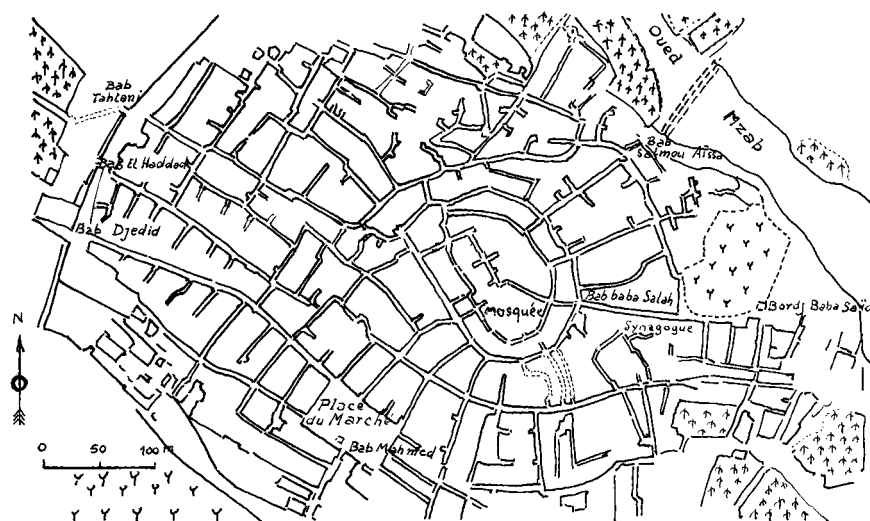
La plupart des cités de la pentapole se sont construites soit par développements successifs à partir d'un noyau central, soit par groupement de quartiers ou de villages primitivement séparés, soit par ces deux circonstances réunies. Toutes s'étagent ou se développent sur des éminences qui dominent le lit de l'oued, presque toutes ne possèdent qu'un seul minaret, haute tour en tronc de pyramide terminée par un lanternon non couvert que délimitent quatre pinacles aux angles (on ne peut manquer de songer aux tours à signaux, généralement par feux, que l'on trouve en Orient et dans les *ribāt*-s d'Occident). Ces minarets s'érigent sur la partie la plus élevée de la cité, laquelle est entourée de remparts.

### Ghardaia★

Ghardaia nous offre le type saisissant d'une ville développée à partir d'un noyau central, cœur de la cité, puis d'enceintes circulaires successives plus ou moins déformées qu'une vue aérienne révèle très nettement (v.p. 72, Mercier, 2<sup>e</sup> édition).

Le centre de la ville (*Ammas n ar' rem*) est naturellement le noyau le plus ancien. On doit pouvoir le dater de 437 = 1046-47 compte tenu des restaurations et reconstructions indispensables. L'examen du plan actuel de la mosquée nous révèle un premier sanctuaire qui aurait compté deux ou trois allées parallèles au mur de la *qibla* et neuf nefs perpendiculaires à ce même mur, celle du centre étant plus large que les autres. Une cour trapézoïdale bordée de deux galeries à l'est et à l'ouest et d'une troisième au nord, conduisait à un petit minaret qui subsiste encore à proximité de la grande tour actuelle, vers le nord-ouest. On ne peut douter que ce premier sanctuaire préluda à la construction des autres bâtiments de la première cité. Le voûtage d'arête si caractéristique dans l'architecture religieuse du XI<sup>e</sup> siècle, nous incite à le penser, la logique historique également, les Ibādites étant bien connus pour leur fanatisme religieux. On pourra noter, à l'intérieur du sanctuaire, une pièce réservée à la *halqa des 'Azzāb* (v. plus loin).

Autour de la mosquée se groupèrent, serrées les unes contre les autres, refermées



Plan de Ghardaïa (dessin L. Golvin)

sur d'étroites cours en patio, les demeures des nouveaux arrivants, préparant en quelque sorte l'exode définitif des parents de Sadrāta. Une enceinte fortifiée, en forme d'ovale déformé protégeait cette sorte de nid d'aigle auquel, apparemment, on accédait par deux portes, l'une au sud-est, l'autre au nord, en direction de l'oued, c'est-à-dire des jardins. Elle comptait environ 130 mètres de long et 70 mètres de large, quelques bains existaient à proximité du sanctuaire, des écoles se trouvaient autrefois dans la mosquée et dans son voisinage immédiat. Qui étaient ces premiers occupants venant chercher un nouvel abri auprès de peuplades sans doute peu hostiles et assez perméables aux doctrines nouvelles ? On imagine assez bien qu'il y avait parmi eux quelques missionnaires rompus à la dialectique. Si l'on en juge par l'aspect actuel de cette embryon de ville, une seule voie étroite traversait en dédales l'agglomérat des maisons resserrées, voie qui aboutissait naturellement à la mosquée, mais aussi à la place du marché sans doute hors-les-murs pour éviter que le sol sacré soit souillé par une population étrangère.

Il est probable que c'est vers 470 = 1078, au moment où l'exode des réfugiés chassés de Sadrāta arriva au Mzab, que l'enceinte primitive fut doublée d'une seconde à peu près parallèle et à environ 20 mètres de la première.

Plus tard, il fallut encore agrandir la cité et créer une nouvelle enceinte, les précédentes devenant des boulevards circulaires. Cette fois l'ovale se déformait vers l'est où s'implantait le quartier juif et vers l'ouest où s'installaient les familles malikites ; des voies rayonnantes, en partie voûtées, traversaient les boulevards, orientées aux quatre points cardinaux. Déjà, le plan de la ville apparaissait comme celui d'une vaste toile d'araignée. Sans doute, cet accroissement date-t-il des environs de 854-862 = 1450-1458, époque où l'on signale l'arrivée de Djerbiens accompagnés de quelques familles juives qui fondent le *mağlis du Šayḥ Ammi Sa'id*. La grande place du marché actuel daterait également du xv<sup>e</sup> siècle J.-C. Elle fut conçue hors-les-murs pour faciliter les échanges commerciaux entre Ibādites et autres commerçants musulmans ou non. Autrefois, la *ğama'a* ou conseil des anciens se réunissait là, dans une ellipse formée de vingt-cinq pierres empruntées à des tombes provenant des divers cimetières, posées en 862 = 1458 ; c'était la *ḥawīṭa* (*ḥurwāṭa*).

Par la suite, la ville se développa toujours selon un plan concentrique que seules les constructions modernes déformèrent quelque peu.

Quelques bordjs dont celui bien connu de Bābā Sālāḥ ainsi que des postes de guet protégeaient les abords de la ville dont les fortifications, dotées de bastions, étaient l'objet de soins constants.

Des cimetières entourent la ville, chacun étant réservé à des fractions différentes de population, groupant ses morts autour d'un ancêtre commun, ségrégation qui excluait toute confusion même au-delà de la mort.

Vers l'ouest, à 2 km en amont de l'oued, l'oasis de 60 000 palmiers fournit à la cité légumes, fruits, bois de chauffage et de construction dont elle a besoin et aussi la chair des troupeaux qui pâturent à proximité, là où ils peuvent. Les habitants de Ghardaïa y possèdent quelques villas où ils aiment venir se reposer et fuir la chaleur torride de la Chebka et des rues ou maisons de la ville.

Sur les 14 000 habitants, dont le nombre ne semble pas s'accroître en raison surtout de l'émigration vers le nord, on compte environ 8 000 ibādites et 6 000 malikites. La population juive a pratiquement disparu depuis l'indépendance.

### **Beni Isguen\***

Certains auteurs modernes pensent que Beni Isguen aurait pu précéder Ghardaïa de quelques années et ils semblent croire que sa fondation daterait des alentours de 1050 J.-C. Des sources locales actuellement mieux connues nous inciteraient à imaginer que la cité serait née de la fusion de cinq villages : Tafilte



(sur le sommet) Tirichine, Bou Kiaou (près du barrage), Morqi en face de Bou Noura et Agennounaï après le barrage.

Bou Kiaou aurait, selon ces sources, été fondée en 575 = 1180 par Abū Yaḥyā b. Abī l-Qāsim al-Fursatī.

En 615 = 1218 (?) une partie des habitants de Bou Kiaou formèrent un second village : Agennunai.

Par la suite, vers 630 = 1233, Tirichine aurait été créé par une fraction des Agennunai.

En 646 = 1248 (?), les trois villages s'agrandissent d'un quatrième : Murqi.

Enfin, en 720 = 1320-21, on aurait vu naître le dernier village Tafilelt.

Ce serait vers cette date que la fusion des villages se serait opérée, donnant naissance à Beni Isguen (dū al-Ḥiġġa 720 = 2 janvier 1321).

Peut-être est-ce alors que fut construite l'enceinte avec sa fameuse tour de guet dite de Boulila sur le point culminant du site ?

Il faut bien avouer cependant que ces textes sont en général assez peu clairs et souvent difficiles à interpréter.

Comme les autres villes du Mزاب, Beni Isguen s'élève sur les flancs et le sommet d'une butte tandis que son marché, intra-muros, se trouve à la partie la plus basse, près de la porte fortifiée, en face de Bou Noura.

Au XVI<sup>e</sup> siècle J.-C., la ville se serait agrandie grâce à des éléments de population venus de Ghardaïa.

Devenue ville sainte du Mزاب, Beni Isguen se caractérise par un puritanisme très particulier qui interdit aux hommes de fumer dans les rues et qui ferme ses portes aux noctambules et aux ivrognes.

Conçue sans plan préalable, la cité offre, comme Ghardaïa, un cœur que nous sommes tentés de qualifier de « spirituel ». Mosquée plusieurs fois agrandie de plan assez confus avec un local pour la *ḥalqa* des 'Azzāb-s, avec ses maisons réservées aux *ṭulba*-s, son école coranique, forment une sorte de vaisseau au centre de la ville, entouré de rues étroites qui, probablement marquent les limites d'une première cité essentiellement religieuse. Des venelles, tortueuses, bien pavées, s'élèvent par degrés des remparts actuels de la ville vers le sanctuaire et vers la tour de Boulila.

Sans offrir la régularité du plan de Ghardaïa, celui de Beni Isguen s'accorde assez mal avec les données nébuleuses de son histoire. Il semble bien, en fait, que le centre spirituel juché au centre de la colline, représente la partie la plus ancienne, le berceau de la future ville qui aurait pu ensuite s'agrandir, par annexion, des divers quartiers (villages), probablement alors extra-muros, mentionnés plus haut, annexion qui aurait conduit à l'enceinte actuelle. Le processus de développement de la ville serait donc assez semblable à celui de Ghardaïa et, à quelques années près, les deux foyers spirituels pourraient être contemporains, en dépit de la tradition locale.

### **Melika**

La ville de Mélika (3 000 habitants en 1960) aurait été fondée dès 395 = 1004 par le Ṣayḥ ibāḍite Bayaḥmad, lequel, originaire du Djebel Nafūsa, aurait vécu à Sadrāta quelques années puis se serait rendu ensuite à Mendas, Miliana et Médéa. Il serait arrivé au Mزاب accompagné de quarante chauffourniers (*fahḥār*), sans doute des plâtriers et des potiers qui auraient installé leurs fours au bas de la falaise où devait s'élever Mélika ; ces fours subsistent encore de nos jours à l'état de ruines. Au même endroit fut construite une mosquée dont on peut encore voir les vestiges et le *maḡlis* du Ṣayḥ Bayaḥmad, lieu où se réunissaient les *Iazzaben* quand ils avaient à juger un meurtrier, c'est-à-dire à fixer le montant de la *diyya* (prix du sang) ou à infliger la loi du talion. Cette cité (*Aghrem Waddai*) aurait été détruite en 517 = 1123 par les ūlad 'Abd Allāh originaires de Derna (Tripolitaine) et une

nouvelle ville (Mélika) reconstruite sur la falaise à son emplacement définitif par divers groupes ibāḍites (B. Warrū, B. Muṭūr, B. Alwān ba Slimān).

Par la suite, et pour éviter les continuels conflits, il y eut échange de population entre Mélika et Métlili en sorte que la ville actuelle compte un nombre assez important de Chaamba-s\* (récit de Si al-Ḥaḡḡ, Cadi de Mélika, recueilli en 1921 par Mercier). Ces Chaamba-s occupent le quart de la ville voisin de la porte dite Ben Trach. C'est pour cette raison que les habitants actuels de Mélika possèdent de nombreux jardins dans la palmeraie de Métlili des Chaambas.

Étendue sur une sorte de plateau qui surplombe l'oued Mzab, Mélika se développe en forme de trapèze dont la grande base serait un arc de cercle. La mosquée et son minaret du même type que ceux de Ghardaïa et de Beni Isguen, occupent à peu près le centre de la cité où l'on note une artère principale nord-sud.

Moins régulier que celui de Ghardaïa, le plan de Mélika offre vers le nord-est un dispositif de ruelles et de maisons se développant en éventail qui n'est pas sans rappeler les rues concentriques et parallèles de Ghardaïa.

L'agglomération compte 3 000 habitants (1960) ; chiffre approximatif. L'élément mozabite prédomine avec environ 1 600 âmes, mais il est assez concurrencé par les musulmans non ibāḍites (Malikites) la plupart originaires de Métlili. Ses cimetières se trouvent au nord et à l'est parties qui demeurent reliées au plateau ; l'un d'eux se trouve à l'intérieur de l'agglomération, anomalie qu'on ne retrouve pas dans les autres villes de la pentapole.

### ***Bou Noura\****

Environ 1 800 habitants en 1960. A l'exception de quelques familles malikites, la population est entièrement mozabite.

Construite sur la falaise escarpée de l'oued Mzab par une fraction des Banu Matār de Ouargla, Bou Noura dont la ligne de hauts remparts a été occupée par des maisons d'habitation, s'élève régulièrement sur un piton couronné par les vestiges d'une ancienne mosquée en partie ruinée ; il reste encore un plan du minaret carré identique à ceux que nous avons déjà décrits. Une enceinte fortifiée renforcée de solides bastions entoure le quartier supérieur pratiquement abandonné. Sans doute s'agit-il là de la première cité fondée par les Ibāḍites.

Contrairement aux autres cités, la mosquée occupe la partie basse de la ville près du lit de l'oued et son minaret ne domine pas le paysage. Cette position excentrique ne peut s'expliquer que par des troubles politiques qui ont vu la ruine de la véritable cité et le déplacement de l'autorité vers un faubourg.

### ***El-Atteuf***

2 700 habitants en 1960 dont les 9/10<sup>e</sup> sont mozabites et le reste malikite.

Si l'on en croit une chronique locale recueillie par le R.P. David, El-Atteuf aurait été fondée vers le début du IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle, mais il s'agit sans doute de l'Aghrem n'Tolosdit, village qui, par sa fusion en 403 = 1012-13, avec deux autres villages : Aghrem Oughira et Aghrem Soula ou El, devait devenir la ville actuelle. Cette fédération fut l'œuvre, dit-on, d'une fraction d'ibāḍites venus de l'oued Diya.

Il s'en suit l'existence assez rare au Mzab de trois mosquées.

C'est la plus éloignée des cités en aval de l'oued Mzab. Sa situation géographique n'est pas sans constituer pour elle un sérieux handicap qu'accroissent encore des possibilités de crues de l'oued qui peuvent se révéler catastrophiques pour l'oasis et les demeures environnantes.

Sa palmeraie compte environ 15 000 palmiers.

### ***Guerrara et Berrian***

Des deux cités excentriques, la lointaine Guerrara (100 km de Ghardaïa) est la plus importante (8 000 habitants environ en 1960).

Créée en 1041 = 1631 par les Ulad Makha venus de Ghardaïa et de Mélika, sa population se partage entre berbères et arabes, les premiers étant les plus nombreux. Son oasis de 45 000 palmiers, parcourue par les eaux de l'oued Zegrir dont les crues fertilisent les jardins, constitue la richesse essentielle de cette cité dont le caractère excentrique par rapport à la pentapole lui vaut d'avoir un des marchés quotidiens des plus animés où se rencontrent Larbaa, Ulad Naïls et nomades venus de Touggourt et de Biskra.

Voici quelques années, Guerrara fut le centre du mouvement moderniste mozabite.

Berrian qui comptait 5 000 habitants en 1960, aux trois quarts mozabites, fondée en 1101 = 1690, est établie sur la route de Ghardaïa à Laghouat, à 45 km de la première cité. Elle doit sa fortune à deux fractions d'ibādites chassés de Ghardaïa.

Son oasis forte de 45 000 palmiers est très fertile et permet de riches cultures. Ville étape, elle offre un marché important aux nomades.



Vue de Berrian (Photo G. Camps)

### ***L'administration de la cité***

Les études faites jusqu'ici sur l'administration traditionnelle de la cité mozabite l'ont été à des périodes récentes, pendant la présence française. Elles ne sont sans doute alors que le reflet d'un passé assez mal connu, survivances anachroniques presque en marge de l'administration coloniale, militaire d'abord, civile ensuite qui soumettaient le mzab à la règle commune tout en essayant de tenir compte de particularités ou réalités locales et de coutumes ancestrales trop bien ancrées pour être aisément balayées.

Il n'est peut-être pas inutile alors de se retourner vers le passé, et d'interroger les textes arabes relatifs à l'organisation de Tāhart, capitale des Rustumides, ancêtres des Mozabites. Nous rappellerons que cette organisation s'étendait jusqu'au

Djebel Nafūsa ; elle fut, à n'en pas douter, celle de Sadrāta après l'abandon de Tāhart, et fort probablement celle des premières communautés ibāḍites du Mzab.

A Tāhart donc, le chef de la communauté portait le titre d'*Imām*. L'*imāmat* fonction élective, était, en fait, héréditaire par le biais du *consensus* populaire accordé régulièrement au « dauphin » désigné du vivant de l'*Imām* et choisi par lui.

Le chef de la communauté, qui devait répondre à des exigences explicitement définies quant à ses mérites, est contrôlé de très près par une assemblée de clercs ou *maṣayḥ*-s « spécialistes des sciences sacrées, gardiens de la stricte observance » (G. Marçais).

Guide spirituel et véritable souverain en dépit de l'étroite surveillance des clercs chargés surtout de veiller à la stricte observance de la Loi islamique, l'*Imām* nomme les gouverneurs de provinces éloignées (en fait, il entérine la volonté de l'élite religieuse locale), il est secondé par quelques conseillers parfois appelés vizirs, il nomme le cadi sur l'avis de ses conseillers et surtout de l'assemblée des clercs. Ce fonctionnaire a la responsabilité de l'administration de la cité. Le cadi, dont l'autorité est très grande, délègue une partie de ses pouvoirs 1. à un chef de police qui, aidé de ses auxiliaires, veille à la tranquillité de la ville et à la moralité de ses habitants, 2. à un contrôleur de marché chargé de surveiller le souk « il ordonnait le bien » dit Ibn al-Ṣagīr et « interdisait le mal ».

A côté du Cadi se tenait le préposé au *Bayt al-Māl* ou trésor de la communauté.

D'autres personnages influents : riches commerçants, chefs de tribus, gravitaient autour de l'*Imām* avec des fonctions mal définies, mais il était difficile de ne pas tenir compte de leur avis ou de leurs exigences.

Les chroniques locales du Mzab nous donnent les noms de chefs ou *Maṣayḥ*-s des diverses villes de la pentapole, de Ghardaïa, de Beni Isguen et de Mélika en particulier. Ils apparaissent comme les véritables gouverneurs de la cité, sans doute étaient-ils élus dans des conditions mal connues ; il semble qu'ils aient été surtout choisis parmi les étrangers (entendons par là des Ibāḍites venus d'autres régions, ceci, afin d'éviter la mainmise d'une fraction sur l'ensemble de la population).

Nous n'avons pas trouvé d'allusion à un *Imām* qui aurait commandé à l'ensemble de la communauté ibāḍite. En fait, les cinq villes paraissent s'être auto-administrées sans liens entre elles. Au reste chacune d'elles, Ghardaïa et Beni Isguen surtout étaient divisées en *çoff*-s\* hostiles les uns aux autres.

L'administration paraît en quelque sorte bicéphale. Les '*azzāb*-s cloîtrés à la *ḥalqa* et les *ṭulba*-s ayant à leur tête leur *ṣayḥ* définissaient, au nom des plus purs principes islamiques dans des conventions ou '*ittifaqat* ', les règlements de police dont l'exécution était confiée à une assemblée : la *ḡama'a*, composée d'anciens, élus dans les différentes familles et représentant les *çoff*-s, voire les tribus voisines. A leur tête se trouvait le *ḥakim*.

La *ḡama'a* des *ṭulba*-s se réunissait dans une annexe de la mosquée, la *ḥalqa* des '*azzāb*-s. L'assemblée des notables ou *ḡama'a* des '*Awān* se réunissait sur la place du marché. A Ghardaïa, le lieu de réunion était la *ḥuwayṭa* (ou vulgairement la *ḥawiṭa*), ellipse déterminée par vingt-cinq ou vingt-six pierres provenant des cimetières et représentant, sans doute, les grandes familles de la ville.

Le cadi, responsable de l'administration de la cité, était nommé parmi les clercs ('*azzāb*-s ou *ṭulba*-s). Il jugeait selon le droit coranique le plus strict et selon les *ittifaqat*, recueil écrit des coutumes qui pouvait être modifié, suivant besoin, uniquement par l'assemblée des clercs.

La police proprement dite était du ressort du *ḥakim*, elle possédait elle aussi sa *ḡama'a* dite des *mekarī*-s, dont le rôle, assez ambigu conduisait souvent à des abus de pouvoir.

Le *ḥakim* était chargé des fonctions de prévôt des marchands, mais le titre, bien connu ailleurs de *muḥtasib* n'est mentionné nulle part au Mzab. Il en allait d'ailleurs de même à Tāhart.

Cette organisation, insuffisamment connue, a naturellement évolué, tout d'abord sous l'administration française, ensuite depuis l'indépendance.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

- IBN Şagîr, *Chronique*. Texte et trad. Motylinski, *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes*, 1905, pp. 3 à 132.
- ABU ZAKARIYA, *Chronique*, Alger, 1879, Nelle, trad. R. le Tourneau et Ch. Dallet sous le titre : « La chronique d'Abû Zakariyyâ », *Revue Africaine*, t. CIV, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trim. 1960, pp. 99 à 172, t. CIV, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1960, pp. 322 à 390, t. CV, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trim. 1961, pp. 117 à 176, t. CV, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1961 (trad. R.H. Idris) 2<sup>e</sup> partie inédite, pp. 323 à 374.
- AL-ŞAMMAḤI, *Kitāb al-Siyar*, Copie lithographiée, La Caire, 1301.
- al-DARDJĀNĪ, *Kitāb Tabaqat al-Maṣāyih*, photocopie, Université d'Alger, f<sup>o</sup> 9.
- AMR AL-DĠĀMĪ, 'Aqida al-Tawḥid, trad. franç., *La 'Aqida des Ibādites*, Recueil des mémoires et de textes, XIV<sup>e</sup> Congr. Intern. des Orientalistes, texte, p. 508, trad. p. 519.
- al-BAKRĪ, Ed. et trad. sous le titre : *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-El-Bekri*, par M.G. de Slane, Alger, 1911-1913, réédition A. Maisonneuve, 1965.

### Études

- Atlas régional des départements sahariens*, Alger, avril 1960.
- AUCAPITAINE, *Les Beni Mzab*, Paris, 1867.
- BLAUDIN DE THE B., *Essai de Bibliographie du Sahara français*, Alger, 1959.
- BONETE Y., « Contribution à l'étude de l'habitat au Mzab », *Cahiers des Arts et Techniques de l'Afrique du Nord*, 1959, p. 1 à 10.
- CHEVRILLON A., *Les puritains du désert*, Paris, Plon, 1927.
- CHIKH BEKRĪ, « Le Kharijisme berbère », *Annales de l'Inst. d'Ét. Orientales d'Alger*, t. XV, 1957, p. 55 et ss.
- DAUMAS Général, *Le Sahara algérien*, Paris, 1845.
- Documents Algériens*, n<sup>o</sup> 16, 30 août 1955, n<sup>o</sup> 17, 30 septembre 1955, n<sup>o</sup> 23, 20 novembre 1958.
- DUVEYRIER H., « Notice sur les Beni Mnasser, les Zaouaoua, les Mozabites et les Touareg Azdjer », in *Zeitschrift der deutschen Moegenlandischen Gesellschaft*, t. XII, 1858.
- DUVEYRIER H., « Notice sur le schisme ibâdhite », *Bull. Soc. de Géogr.*, juillet 1878.
- MARCAIS G., et DESSUS-LAMARE A., « Tihert-Taghdemt », *Rev. Afr.*, n<sup>o</sup> 406-409, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim., 1946.
- MARCAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, Aubier, 1946, pp. 101 et ss.
- MASQUERAY E., « Les chroniques du Mzab », *Bull. Soc. Géogr.*, juillet 1878.
- MASQUERAY E., *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris, 1886, Nelle édition, Edisud, 1983.
- MERCIER M., *La civilisation urbaine au Mzab*, Alger, 1922, réédité en 1932.
- MILLIOT L., « Recueil de délibérations des Djemâa du Mzab », *Rev. des Études Islamiques*, 1930.
- MOTYLINSKI, *Notes historiques sur le Mzab*, Alger, 1887.
- RAVEREAU A., *Le M'zab, une leçon d'architecture*, Paris, Sindbad, 1981, 282 p.
- ROCHE M., *Le M'zab*, Paris, Arthaud, 1970.
- SCHACHT J., « Notes mozabites », in *Al-Andalus*, vol. XXII, t. I, 1957.
- TRISTRAM, *the great Sahara*, Londres, 1860.
- WATIN, *Les Tolbas du Mzab*, Alger, 1913 (archives).
- ZEYS, Droit mozabite, *Rev. de Législ. et de Jur.*, 1887-1888.

L. GOLVIN

## C75. CITERNES

Dans un pays en grande partie situé en zone semi-aride, où l'eau est rare ou arrive en trop grande abondance, l'homme a tenté depuis fort longtemps de contrôler ce flux irrégulier et de constituer des réservoirs où peuvent s'accumuler

les eaux de ruissellement, de pluie, de dérivation. En plus des puits qui permettent d'exploiter l'eau souterraine, les aménagements les plus fréquents sont des bassins à ciel ouvert et les réservoirs enterrés et couverts auxquels nous réserverons le nom de citernes.

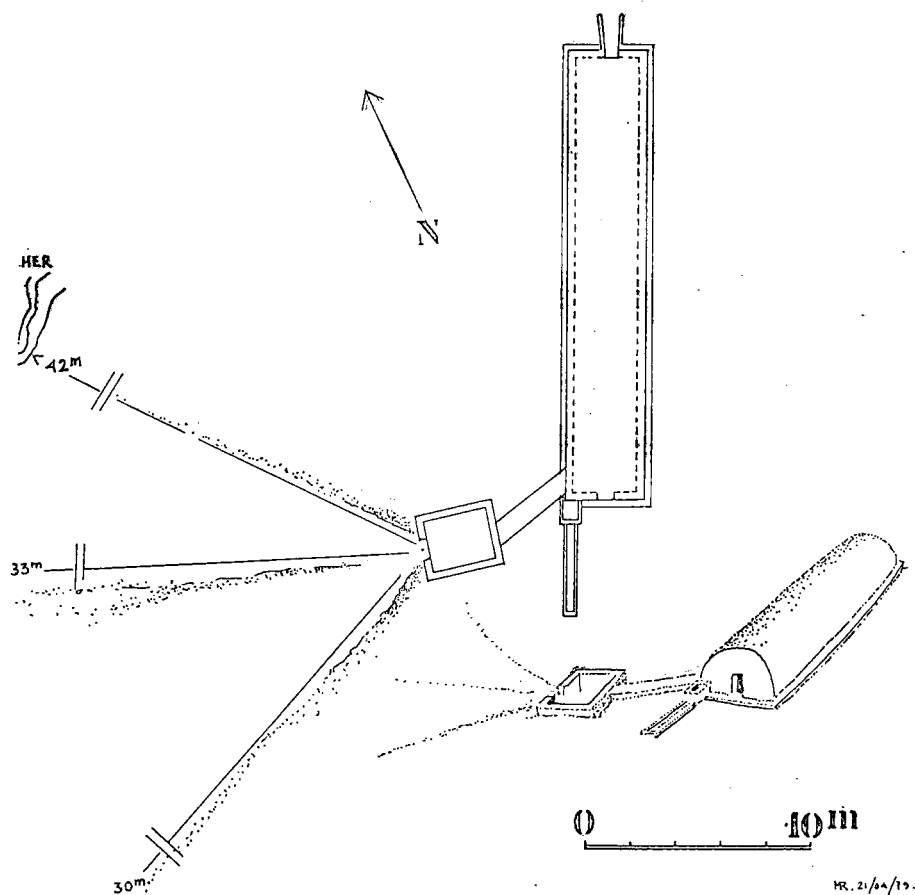
### **Époque punique**

Les plus anciennes citernes connues au Maghreb sont celles qui ont été conservées dans le sol de Carthage. Ces citernes domestiques étaient alimentées par les eaux venues des terrasses et d'un impluvium constitué de la cour intérieure des maisons. Un puits ouvert dans cette cour permettait de puiser l'eau de la citerne. Lorsque la nappe phréatique était proche de la surface les Puniques préférèrent creuser des puits ; c'est le cas, par exemple, à Kerkouane, cité punique du Cap Bon, dont les nombreuses installations hydrauliques (baignoires, conduites, égouts) étaient alimentées par des puits, alors que les citernes faisaient défaut. A Carthage, en revanche, les citernes publiques ou privées étaient nombreuses et furent souvent réutilisées à l'époque romaine. On a remarqué que l'orientation de ces réservoirs avait été conservée lors de la centuriation, au moment de la création de la Colonie romaine. Les citernes puniques ont fait l'objet d'un examen approfondi par S. Lancel lors de la fouille du quartier situé sur le flanc sud de la colline de Byrsa\*. « Dans la partie dégagée du quartier, dont la superficie n'atteint pas un demi-hectare, on dénombre seize citernes de grande capacité, dont certaines d'une vingtaine de mètres cubes, deux d'entre elles.... sont en forme de bouteilles profondes façonnées dans l'argile du sous-sol. Toutes les autres sont uniformément bâties sur le même modèle : un plan rectangulaire allongé terminé... par deux demi-cercles ; pour une largeur proche d'un mètre et une longueur comprise entre trois et cinq mètres, la profondeur peut atteindre et dépasser quatre mètres. Une double couche de revêtement interne fait d'un béton gris à la cendre assure à ces réservoirs une très bonne étanchéité. Deux partis principalement avaient prévalu pour leur couverture : le plus fréquemment mis en œuvre est un toit "en batière" fait de petites dalles contreboutées ; une variante bien attestée consistait à réaliser cette couverture au moyen de grandes dalles juxtaposées à plat. Plus surprenante et plus rare est une couverture faite de corps d'amphores emboîtées et liés au béton » (S. Lancel).

Il existait aussi des citernes en forme de bouteille, celle de la villa suburbaine de Dar Saniat était munie d'une margelle monolithique ; une autre de même forme a été reconnue à Gamarth.

### **Époque romaine**

Les Africains de l'époque romaine attachèrent une importance considérable aux travaux d'adduction, de retenue, de dérivation des eaux. Les traces qui subsistent de ces travaux parfois considérables révèlent une politique maintenue avec constance pendant quatre siècles. En plus des aqueducs spectaculaires chargés d'approvisionner en eau de source les grandes agglomérations, le paysage nord-africain, surtout dans les régions semi-arides comme la Byzacène intérieure et la Numidie méridionale, a conservé les multiples aménagements plus modestes destinés à retenir et surtout à dériver les eaux de ruissellement vers des réservoirs de formes diverses. Les aménagements élémentaires sont des bras obliques, au débouché des collines, constitués de levées de terres, de galets et de fascines qui canalisent l'eau vers un bassin ou une citerne. Dans les villes les citernes atteignent parfois des dimensions considérables comme la « fontaine aux mille amphores » à Carthage ou les deux ensembles de citernes de Dougga : celles dites d'Aïn Mizeb sont composées de huit réservoirs allongés ; l'eau arrivait dans un premier bassin



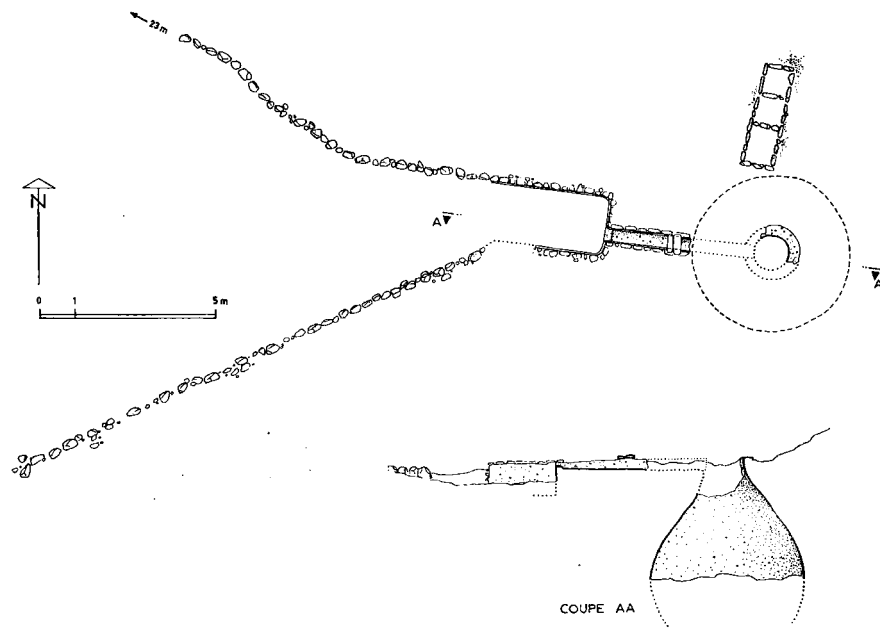
Citerne de Fashiat en Nejed (Oued Kebir supérieur, Tripolitaine), bassin allongé (19,8 × 3 × 3,7 m), canal, bassin de décantation et bras d'alimentation. L'abreuvoir est moderne (Dessin M. Rival)

recouvert placé perpendiculairement à sept autres disposés côte à côte, mesurant chacun trente-cinq mètres de long pour une largeur de cinq mètres. La couverture est assurée par des voûtes en berceau. La contenance des citernes d'Aïn Mizeb était d'environ 9 000 m<sup>3</sup>. L'autre ensemble de citernes de Dougga est connu sous le nom d'Aïn el-Hammam du nom de la source chaude qui l'alimente encore aujourd'hui; la disposition est la même qu'à Aïn Mizeb mais il n'y a que sept réservoirs, leur contenance est de 6 000 m<sup>3</sup>.

Une agglomération modeste comme Bararus\* (Henchir Rougga), à 15 km au sud-est de Thysdrus (El Jem), possède un important ensemble hydraulique constitué de deux citernes monumentales, de plan circulaire, d'une contenance de 7 600 m<sup>3</sup>. Ces deux citernes, parfaitement conservées, sont enterrées et leurs voûtes supportées par des piliers en pierres de taille, au nombre de 71 dans la plus grande, de 20 dans l'autre qui servait de bassin de décantation (voir plan dans la notice B33, Bararus).

Plus modestes sont les aménagements proprement ruraux qui sont innombrables dans le sud de la Numidie, la Byzacène et la Tripolitaine. Les études récentes de R. Rebuffat dans la zone prédésertique de cette province permettent de proposer une typologie des citernes.

E. B.



Citerne d'Umm el Gueloub (Oued Kebir sup.), deux bassins courts à deux niveaux, deux décantations en bassin et en bouteille, deux bras d'alimentation (Dessin I. Gèze)

### Les citernes de Syrtique occidentale

La Tripolitaine intérieure est un pays de faible pluviométrie. L'isohyète 100 mm, dans la vallée du Kebir, passe à quelque 20 km de la côte, celui de 50 mm à environ 50 km, et celui de 25 largement au nord de Bu Njem. Cependant, tout le pays est parcouru par un réseau hydrographique important, qui s'est constitué en des temps plus humides. Ce réseau se réveille quand ont lieu des précipitations. Les fleuves conservent ensuite longtemps une humidité souterraine, qu'on détecte en surface à la présence d'une végétation sporadique, qui vue de loin constitue cependant une traînée verdoyante. L'alimentation de ce réseau est assurée par les irrégularités du climat, des hivers relativement pluvieux pouvant se rencontrer par séries.

Cette alimentation en eau est favorable à la constitution et au maintien d'une nappe ou de poches phréatiques, et très souvent d'un courant souterrain, exploitables à l'aide de puits. Cependant, quand on gagne vers le bassin moyen et supérieur des oueds, et donc généralement vers le sud, ces possibilités se raréfient. Elles pouvaient donc être complétées ou suppléées par des citernes alimentées par le ruissellement des versants de vallées ou par la captation des tout premiers thalwegs des réseaux hydrographiques. Elles se groupent souvent par régions, et un même site peut en comporter plusieurs.

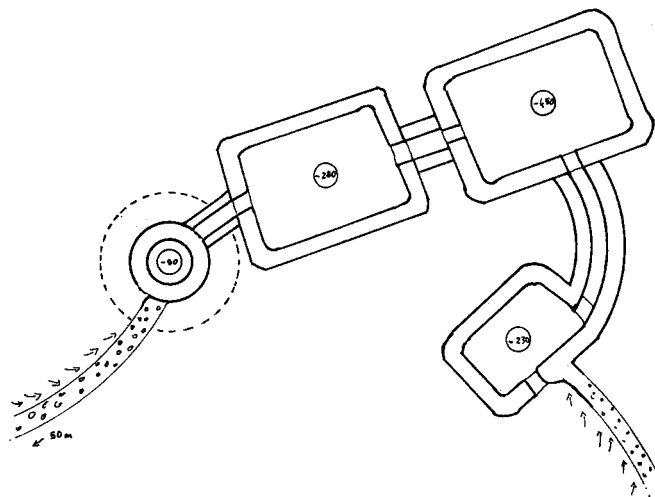
### Construction des citernes

Un puits antique se compose de trois parties : le puits creusé dans la roche, la cheminée construite, les aménagements supérieurs. La cheminée construite, dans la Syrte et le Kebir, est en petits moellons, les mêmes qui ont servi aux bâtiments principaux des fermes. Les aménagements supérieurs ont souvent été détruits ou



renovés à époque toute récente. Ils peuvent être assez élaborés, avec en particulier des abreuvoirs, et même des sortes de cupules pour le remplissage des récipients.

Les citernes comportent de même des parties creusées, des parties construites et des superstructures. La partie creusée est généralement revêtue d'enduit hydraulique, ce qui serait aberrant pour un puits. La partie construite utilise une maçonnerie ordinaire, également revêtue d'enduit hydraulique, tandis que pour les puits, le petit moellonnage reste apparent. Enfin dans les deux cas les superstructures utilisent l'enduit hydraulique, mais elles sont généralement beaucoup plus complexes pour les citernes. Quand la citerne est profonde, la paroi peut comporter des encoches pour en faciliter la visite. On rencontre quelquefois des orifices de trop plein, et pour les très grandes citernes, une fenêtre d'aération.



Citerne d'Umm er Rukbah (Oued Kebir sup.) Bouteille, canal, décantation en bassin, deux bras (Dessin G. Monthel)

### Structure des citernes

Une citerne se compose de quatre parties.

- 1 - Un système de collecte d'eau, généralement des « bras », chargés de guider l'eau de ruissellement vers la citerne.
- 2 - Un système de décantation, pour purifier l'eau. On trouve généralement un seul « bassin de décantation », mais quelquefois plusieurs.
- 3 - Un « canal de jonction » facultatif, reliant le système de décantation à la citerne.
- 4 - Le « réservoir » ou « citerne » proprement dite.

#### Réservoir

On peut distinguer deux types essentiels.

*Citerne à bassin.* La chambre a été creusée à ciel ouvert, et dotée ensuite d'une couverture.

Il faut distinguer les *grandes citernes à bassin allongé* (20 mètres de long environ

pour une largeur de 3 à 5 mètres) des citernes à bassin ordinaire tout aussi larges, mais dont la longueur est souvent inférieure à une dizaine de mètres.

On peut rencontrer des citernes doubles, triples, communiquant entre elles par une jonction supérieure : dans ce cas, la dernière chambre du système bénéficie d'une décantation supplémentaire.

*Citermes à goulot.* La réserve d'eau n'est accessible que par un orifice semblable à celui d'un puits, à partir duquel la citerne a été creusée.

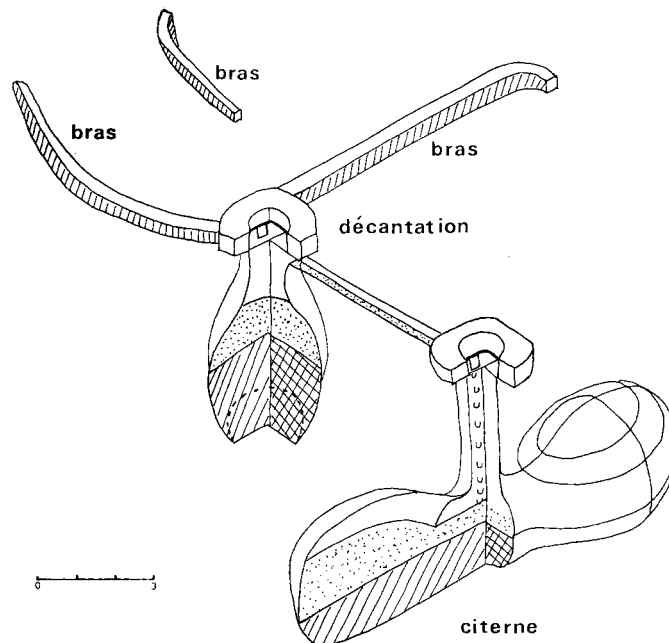
- Le goulot peut être circulaire ou carré.

- La chambre peut être unique, on a affaire à une *citerne-bouteille*, ou double, et dans ce cas les deux chambres sont accolées et quelquefois symétriques (*citerne bouteille double*). Un pilier de soutien peut avoir été réservé lors du creusement.

### Canal

*Présence.* La citerne peut avoir un canal, qui la relie soit à un bassin de décantation rectangulaire, soit à une bouteille de décantation, qui est une citerne à chambre miniature.

*Absence.* S'il n'y a pas de canal, le bassin de décantation est généralement rectangulaire, adjacent à la citerne. Nous connaissons un cas où le bassin enveloppe en écharpe l'orifice de la citerne.



Citerne de Fasqiyat al Haj Nasr (Oued Kebir sup.) Bouteille double, canal, décantation, trois bras (Isométrie I. Gèze)

### *Bassin de décantation.*

Il peut être adjacent à la citerne, ou relié à elle par le canal.

On peut parler de « *bassin de décantation* » quand le bassin est quadrangulaire, et semblable à une citerne à bassin, et de « *bouteille de décantation* », quand il est construit comme une citerne-bouteille.

Les citernes à bassin utilisent presque toujours des bassins de décantation, mais nous connaissons cependant un cas de bouteille de décantation.

La bouteille de décantation est largement utilisée pour la citerne à goulot. On ne voit à la surface du terrain que deux orifices circulaires reliés par le canal, et nous avons appelé ce système la *citerne-téléphone*.

### *Bras*

Il y a généralement deux bras, mais il y a des cas de bras auxiliaires branchés sur les deux bras principaux. Ils décrivent généralement des courbes pour mieux s'adapter aux lignes de partage des eaux. Ils peuvent également barrer un petit thalweg pour en détourner les eaux.

Les bras sont simplement des lignes de pierres levées colmatées avec de petits matériaux et de la terre. Les plus longs que nous ayons vus mesurent 300 mètres environ.

### *Contenance des citernes*

Il est malaisé de mesurer la contenance des citernes, souvent écretées ou défoncées, ou bien, quand elles sont en bon état, généralement ensablées, ou au contraire en eau.

Nombre de *citernes à goulot* pouvaient avoir une contenance de 40 à 50 m<sup>3</sup>. La citerne à goulot voisine de Ksar Tarcine, *centenarium Tibubici*, aurait eu une contenance de 60 m<sup>3</sup> (J. Toutain, Notes et Documents, *BCTH* 1903, p. 360-375, en particulier p. 369). Mais une citerne double de la Syrte pouvait contenir plus de 200 m<sup>3</sup>.

Les citernes à bassin ont des contenance variables, certaines se présentent en chapelet. Les « petites » ont souvent une contenance d'environ 50 m<sup>3</sup> (maximum rencontré 95 m<sup>3</sup>), comparable à celle des citernes à goulot.

Une citerne à deux bassins se trouve sur le site Mn 25C du Wadi Mansur (ULVS XIII, 1. c.). La citerne inférieure (5,47 m × 3,15 × 3,50) contenait 60 m<sup>3</sup>, la précédente (7 × 3,1 × 3,5 ca) 76 m<sup>3</sup> environ.

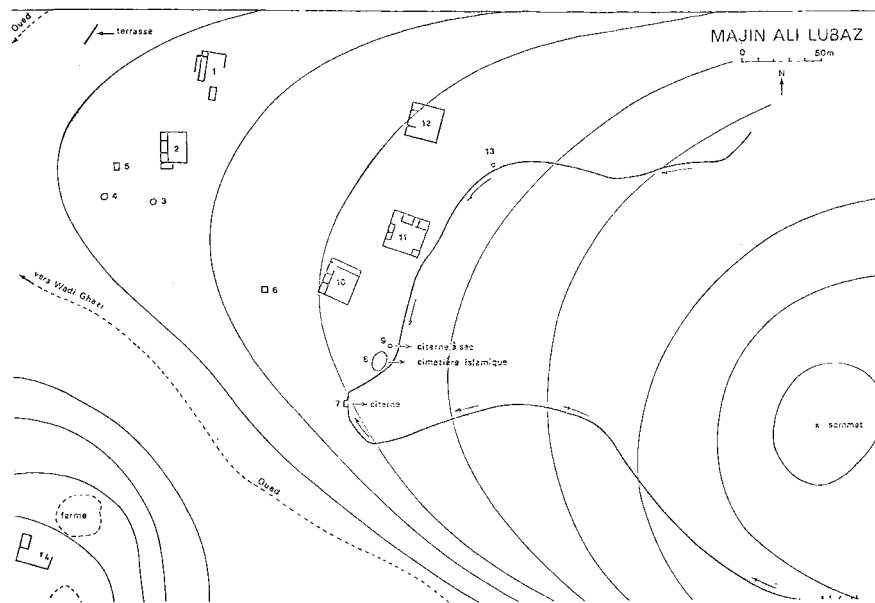
Dans l'Oum el Gueloub, un système complexe : une grande citerne de 4,4 × 3 × profondeur 4,50 (59 m<sup>3</sup>) recevait son eau de deux bassins. L'un de décantation de 3 × 1,8 × prof. 2,3, mais pouvant donc déjà contenir 12 m<sup>3</sup> ; l'autre, par un bassin de 4,2 × 2,9 × 2,8, soit 34 m<sup>3</sup>, recevant de l'eau déjà décantée par une bouteille de 70 cm de goulot, 3,80 de diamètre interne, et 90 cm de profondeur. Les bras envoyaient l'eau d'une part dans la bouteille, d'autre part dans le bassin de 12 m<sup>3</sup>. On disposait donc de 59 m<sup>3</sup> d'eau pure, de 34 m<sup>3</sup> d'eau moins pure, et de 12 m<sup>3</sup> d'eau encore moins pure : on imagine bien sûr qu'on puisait ici ou là selon la nature des besoins.

Les grandes citernes à bassin allongé peuvent stocker 200 m<sup>3</sup> d'eau et plus. (superficie 20 m × 3 à 5 m ; profondeur 3 m environ) : Gasr Zerzi : 24 × 3,6 × 3 ? = 260 m<sup>3</sup> ca ; Tuil en Nesheb : 19,80 × 3 ca × 3,7 ca = 220 m<sup>3</sup> ca ; Mn6 du Wadi Mansour : 17,6 × 3,1 × 3,37 ca = 185 m<sup>3</sup>.

### *Utilisation des citernes*

#### *Citermes caravanières*

Elles sont situées à une étape obligée, et offrent une réserve d'eau généralement considérable.

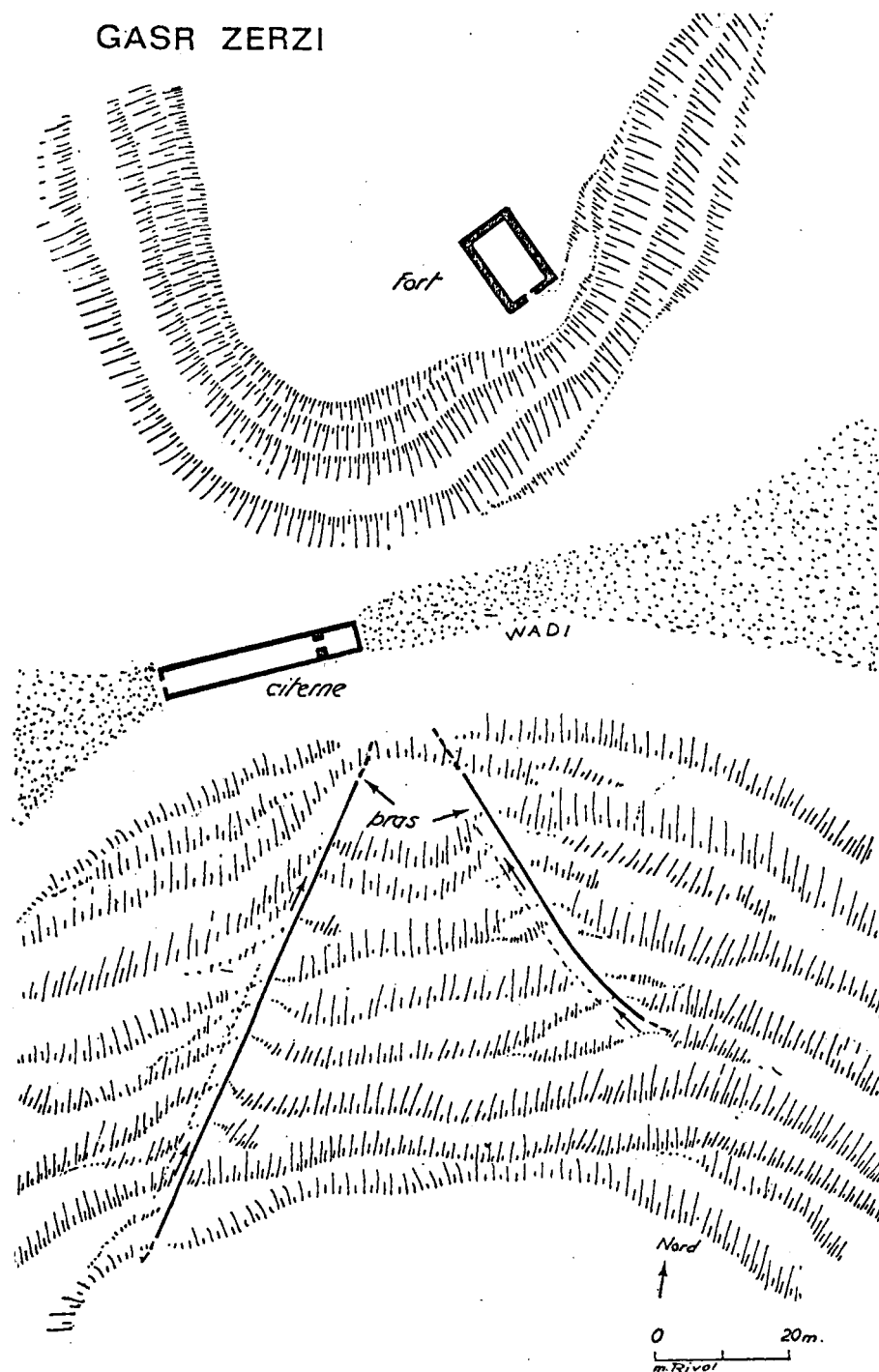


Majin ali Lubaz (Oued Tlal), citerne à deux longs bras alimentant un hameau  
(Dessin J.-M. Gassen)

Ces citernes caravanières ont laissé des traces toponymiques. Entre Leptis Magna et Macomades Syrtorum, l'itinéraire qui passe par Chosol-Gholaia-Bu Njem comporte des stations appelées « *ad cisternas* » et « *dissio aqua amara* » (et de fait, à 30 mp de Gholaia, on est déjà dans la région où les nappes phréatiques sont fortement salées), toponymes d'autant plus remarquables que tout près de la côte, en « pays de puits », on trouve la station de « *putea nigra* ».

Les grandes citernes à bassin sont bien adaptées à cette usage. On peut donner en exemple les citernes à bassin allongé de l'oued Kebir, éloignées de tout habitat comme Tuil en Nesheb qui est au contraire à une journée de marche de Gasr Zerzi et à deux de Bu Njem vers l'est, à deux d'El Faschia (le mot italien vasca) du Zem Zem vers le nord, à une du grand puits de Gheddafia vers le sud-ouest. Mais ces grandes citernes ne sont évidemment pas spécifiquement militaires ou caravanières : il y en a un exemplaire sur le site Mn25c du Wadi Mansour mentionné ci-dessus, fig. 5, p. 18.

Une station caravanière peut être constituée d'une citerne et d'un fortin. C'est le cas du site de Gasr Zerzi, où un fortin est établi sur la pente au-dessus de la grande citerne à bassin, dont l'inscription atteste le mot *cister(nam)*. Celle-ci dépassant largement les besoins d'un si petit fort (12,6 m × 9,6 de dimensions externes, ép. des murs 1,4), on voit bien que le fort est là pour la citerne, et non la citerne pour le fort. De fait, nous nous trouvons à une journée de marche (30 km) de Gholaia-Bu Njem, et sur le chemin des itinéraires qui viennent du sud par les oueds, et du nord-ouest, en provenance du Wadi Zemzem. Ces citernes surveillées sont connues ailleurs : « L'Empereur César Trajan Adrien Auguste... a inauguré la nouvelle route adrienne de Bérénice à Antinopolis à travers des régions sûres et plates, le long de la Mer Rouge, route marquée par des points d'eau (ὕδρεῦμασιν) abondants, des stations et des fortins » (RA 1870 p. 313-318 ; IGRRP I,1142 ; H.G. Pflaum, *Recherches sur le Cursus Publicus*, Paris 1940, p. 33/221).



Citerne à bassin allongé, bassin de décantation inclus dans la structure, deux bras, à Gasr Zerzi, 30 Km ouest de Bu Njem (Dessin M. Rival).

### *Citernes agricoles*

Elles sont liées à un habitat. Il s'agit soit d'une ferme, soit d'un hameau constitué d'un groupe de fermes séparées. La mitoyenneté est rare, et le groupement en villages à rues ne se trouve pas.

Une citerne suffit souvent pour un habitat. Mais on peut en trouver deux ou plusieurs, sans qu'on sache s'il s'agissait d'exploiter au maximum les bassins de collecte, ou d'une question de propriété de l'eau.

Ces citernes suffisaient à la consommation d'eau des hommes et des animaux, voire à de petits arrosages domestiques. Elles ne pouvaient certainement pas servir aux cultures, pour lesquelles on utilisait l'irrigation naturelle des fonds d'oueds humides, ou organisée par des travaux hydrauliques sommaires ou complexes, déjà largement étudiés depuis qu'ils ont été repérés (voir R. Rebuffat, *Les fermiers du désert*).

### *Citernes cachées*

L'eau est précieuse dans le désert, et la tentation est forte de ne pas révéler les points d'eau à des ennemis ou simplement à des rivaux. Diodore (XIX, 94, 5-8) dans sa description du pays des Nabatéens a exploité ce thème : « ... Pour eux seuls qui ont creusé dans la terre des réservoirs revêtus d'un enduit de chaux, le désert est un asile sûr... ils creusent de grands trous ; ils leur donnent un orifice minuscule, mais ils l'élargissent au fur et à mesure qu'ils creusent, si bien qu'à la fin, la dimension obtenue est celle d'un plèthre [30 m environ] de chaque côté. Après avoir rempli ces réservoirs d'eau de pluie, ils en bouchent les ouvertures et égalisent le sol tout autour tout en laissant des signes connus d'eux, mais imperceptibles aux autres... » (trad. F. Bizière) La description de ces citernes à goulot est précise, mais elles auraient été inutilisables sans bras de collecte et bassin de décantation, beaucoup plus difficiles à dissimuler que l'orifice de la citerne proprement dite. Il est donc probable que Diodore (ou sa source) superpose ici le « topos » du point d'eau secret à une information très précise sur les citernes des Nabatéens. On ne cherchera donc pas de citernes secrètes en Tripolitaine. En revanche, des repères connus des initiés permettent encore aujourd'hui d'accéder à des points d'eau dissimulés sous le sable.

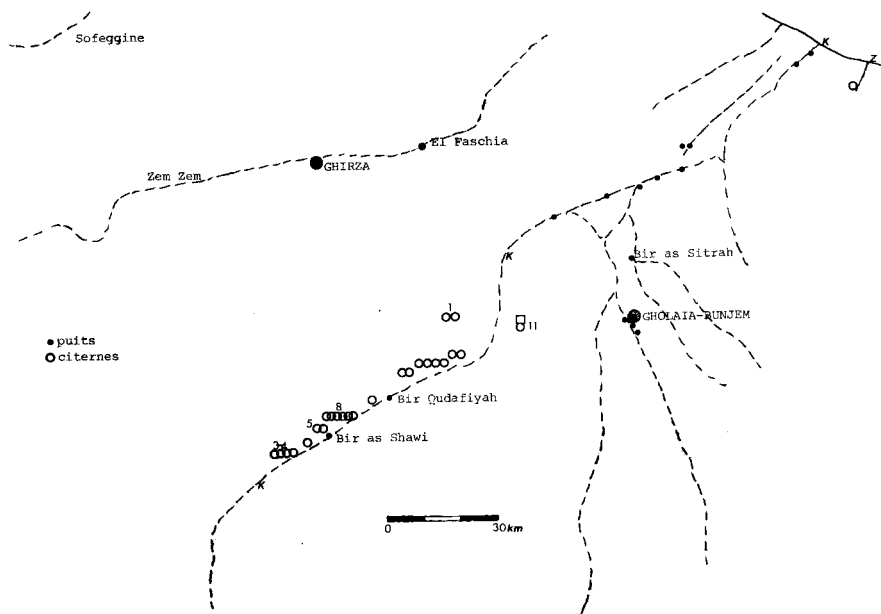
### *Citernes et structures sociales*

Les citernes doivent être construites, mais aussi entretenues : maintenance des bras, curage, réfection des enduits hydrauliques. Dès qu'elles appartenaient à une petite collectivité, une entente devait se réaliser pour ce service de l'eau.

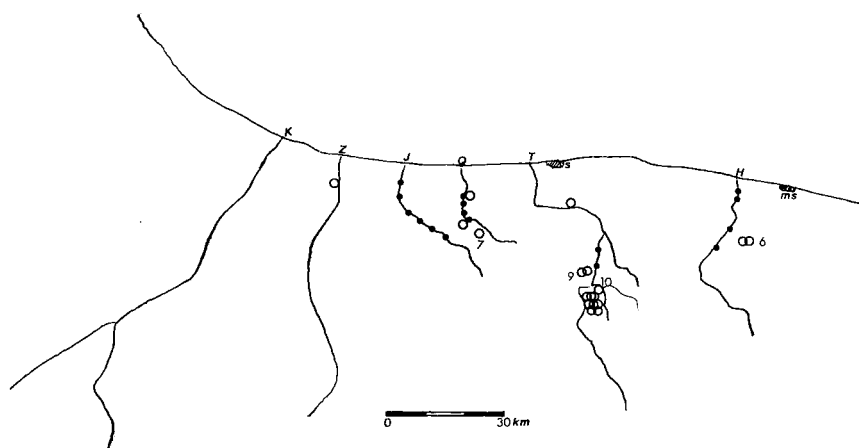
Pour les citernes caravanières, leur entretien suppose que l'administration provinciale contrôlât leur entretien. Car si chaque caravane pouvait nettoyer le bassin de décantation, ou entretenir les bras, la maintenance du grand bassin était plus difficile. Dans de nombreux cas, on peut penser que cette surveillance était du ressort du poste militaire le plus proche (et c'est évident dans le cas d'un site comme Gasr Zerzi, occupé par un détachement de la III<sup>e</sup> légion). Si les citernes étaient couplées avec un caravansérail-marché, on peut imaginer que l'entretien de la citerne et l'accès à l'eau étaient gérés par les responsables, quels qu'ils soient, du caravansérail. Enfin, dans d'autres cas, il est possible que les chefs de tribus ou de fractions de tribus (on sait que la région que nous étudions ici était essentiellement du domaine des Maces) aient été considérés comme responsables d'un entretien dont ils étaient d'ailleurs les premiers bénéficiaires.

### *Chronologie*

Toutes les citernes du prédésert syrtique occidental ont été construites entre le milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et le III<sup>e</sup>, période qui a vu la sédentarisation du prédésert. La citerne caravanière de Gasr Zerzi est plus précisément datée du règne de Septime-Sévère, ce qui pourrait fournir une date approchée pour les grandes



Puits et cîternes antiques de l'Oued Kebir : K : Oued Kebir, Z : Oued Zukeyr, 1 Fashiat en Nejeb, 3-4 : Oued Gueloub, 5 : Umm er Rukbah, 8 : Faschiat al Hadj Nasr, 11 : Gasr Zerzi



Puits et cîternes antiques de la côte syrtique ; K : Oued Kebir, Z : Oued Zerzi, J : Oued Jarif, Q : Oued Qubaybah, T : Oued Tlal, H : Oued Hunaywah, 6 : Jabbanat al Bunayyah, 7 : Majin al Wishkah, 9 : Bir Qizwariyah ouest, 10 : Majin Ali Lubaz

citernes à bassin allongé, dont la construction était de toute façon une entreprise assez considérable.

Avant le I<sup>er</sup> siècle et après le III<sup>e</sup>, la région qui nous occupe n'étant pas sédentarisée ne nous fournit pas d'informations, et la frange côtière, plus longuement occupée est un pays de puits qui offre peu de ressources à l'examen. C'est dans les vallées du Zem Zem et du Sofeggine qu'il faut poursuivre cette étude, en attendant la période pour laquelle l'ethnologie vient, dans le djebel Nefousa en particulier, au secours des archéologues.

R. REBUFFAT

### Époque musulmane

Les premiers siècles de la domination musulmane furent très attentifs au maintien du système hydraulique hérité des Romains. En Byzacène, les émirs aghlabites sont crédités d'un effort particulier mais s'ils furent les plus anciens à suivre cette politique, leurs successeurs fatimites et zirides assurèrent ou encouragèrent de même les travaux d'entretien des réseaux d'adduction et de dérivation. On doit aux Aghlabites non seulement l'amélioration de l'alimentation en eau de Kairouan (« Bassins des Aghlabites ») et des autres villes principales (Reqqada) mais aussi de l'ensemble de la Basse Steppe. M. Solignac a consacré un important mémoire aux travaux hydrauliques de l'époque aghlabite ; ils portaient sur la construction de vastes bassins circulaires du type de ceux de Kairouan ou rectangulaires, munis ou non de contreforts, ceux-ci pouvant être externes ou internes ou les deux à la fois. Quant aux citernes enterrées et couvertes, elles semblent plus dépendre des initiatives individuelles.

Leur construction, aujourd'hui encore, n'a pas varié depuis l'Antiquité ; on préfère toujours leur donner une forme allongée et étroite qui facilite l'élévation d'une voûte en berceau simple. Les parois de la tranchée sont tapissées d'un mur soigneusement construit qui reçoit plusieurs couches d'enduit hydraulique. De nos jours c'est toujours dans le Sud tunisien, particulièrement dans le voisinage de



Élévation du mur de parement d'une citerne dans l'Anti Atlas marocain  
(Photo G. Camps)





Citerne à Jerba. Au premier plan l'impluvium recouvert d'un enduit (Photo G. Camps)

Zarzis et à Jerba qu'on peut voir les plus belles citernes munies d'un impluvium recouvert d'un enduit régulièrement balayé et entretenu.

E.B.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### Algérie

BIRBENT J., *Aquae Romanae. Recherches d'hydraulique romain dans l'est de l'Algérie*. Service des Antiquités de l'Algérie, 1962.

GSELL S., *Enquête administrative sur les travaux hydrauliques anciens en Algérie*, Paris, Leroux, 1912.

##### Tunisie

DESPOIS J., *La Tunisie orientale. Sahel et Basse Steppe*, Paris, les Belles Lettres, 1940, 616 p.  
DU COUDRAY de la BLANCHERE, «L'aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne», *Nouvelles archives des Missions*, t. VII, 1895, 108 p.

LANCEL S., *Carthage*, Paris, Fayard, 1992, 525 p.

POINSSOT C., *Les Ruines de Dougga*, Tunis, I.N.A.A., 1958.

SOLIGNAC M., «Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisennes du VII<sup>e</sup> siècle J.-C.», *Annales de l'Institut d'Étud. orient.*, Alger, 1952, p. 1-273 et 1953, p. 60-170.

TISSOT C., *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, t. 1., p. 594-597.

##### Tripolitaine

BARKER G.W.W. et JONES G.D.B., «Unesco Libyan Valleys Survey [ULVS]», 1979-1981, *Libyan Studies [LS]*, 13, 1982, p. 1-34 [cf. p. 16-17 et fig. 13 Wadi Lamout ou el-Amud].

BROGAN O., et REYNOLDS J.M., «Inscriptions from the Tripolitanian Hinterland», *Libya Antiqua*, I, p. 43-44 et pl. XXVIII [Gasr Zerzi].

BROGAN O., «Notes on the Wadis Neina and Bei-el-Kebir and on some pre-desert tracks», *Libya Antiqua*, II, 1965, p. 57-64 et pl. XIX-XX.

Collectif, ULVS, 1984, LS 15, p. 45-70 [fig. 4 «Wall systems», avec des citernes à bras. Wadi Mansur].

Collectif, ULVS XIII, LS 17, 1986, p. 7-47. [P. 24-25, description et plan de deux citernes, fig. 2, 5 et 8, Wadi Mansur].

- Collectif, ULVS XXIII, LS 22, 1991, p. 31-60. [Cf. fig. 12 Wadi Buzra].
- DESPOIS J., *Le djebel Nefousa, étude géographique*, Paris, 1935, p. 73-76.
- MATTINGLY D.J., « Farmers and Frontiers. Exploiting and Defending the Countryside of Roman Tripolitania », LS 20, 1989, p. 135-153. [Cf. fig. 5 Wadi el-Arnud].
- REBUFFAT R., « Bu Njem 1970 », *Libya Antiqua*, VI-VII, 1969-1970, p. 136-137 ; et « Au-delà des camps romains d'Afrique mineure », *ANRW*, II, 10, 2, p. 492-4 et pl. IV-VIII [Gasr Zerzi].
- REBUFFAT R., « Gholiaia, Notes et documents VI », *Libya Antiqua*, IX-X, 1972-3, p. 135-145. [Toponymes].
- REBUFFAT R., « Les fermiers du désert », *L'Africa romana*, V, 11-13 décembre 1987, Sassari 1988, p. 33-68.
- REDDÉ M., « Prospection des vallées du nord de la Libye (1979-1980). La région de Syrte à l'époque romaine ». *Cahiers du groupe de recherches sur l'Armée romaine et les Provinces*, IV, 1988.

## C76. CITRUS (*Callitris articulata*, Thuya)

Sous le nom de Citrus les Anciens désignaient deux espèces d'arbres différentes, le cédratier d'Orient et le thuya de la Méditerranée occidentale. C'est cette dernière espèce qui, avec le cèdre\*, fit la renommée des forêts de Maurétanie.

L'*Histoire naturelle* de Pline est notre principale source, dans son livre XIII il consacre deux longs chapitres à cet arbre et à ses loupes proches des racines qui donnent un bois très dense supportant bien le poli et offrant des veines et vermiculures chamarrées très appréciées des ébénistes romains. Ces loupes atteignaient des dimensions permettant la confection de tables dont le plateau pouvait être d'une seule pièce. Ces meubles atteignaient à Rome des prix fabuleux. Pline cite la table ayant appartenu à Cicéron qui l'avait payée 500 000 sesterces. Ces prix dépassaient parfois le million de sesterces comme celle de Gallus Asinius ou celle de Cethegus dont le prix atteignit 1 300 000 sesterces, ce qui, fait remarquer Pline, est le prix d'un grand domaine (XIII, 92). Cependant ces tables n'avaient pas des dimensions exceptionnelles : la plus grande connue, ayant appartenu à Ptolémée fils de Juba, avait un diamètre de quatre pieds et demi, soit un peu plus d'un mètre vingt-cinq, encore son plateau était-il en deux pièces semi-circulaires parfaitement ajustées. Celle de Nomius, affranchi de Tibère, était d'une seule pièce et son diamètre n'atteignait pas quatre pieds.

Les veines très complexes des loupes de thuya servaient à établir plusieurs sortes de bois. Parmi ces nombreuses variétés, on citait les *tigrinae* qui rappelaient les rayures du tigre, les *pantherinae* qui étaient tachetées comme la panthère, les *apiatae* qui ressemblaient aux feuilles de l'ache, d'autres présentaient des ocelles comme les plumes du paon auquel elles empruntaient leur nom. La couleur était un autre élément d'appréciation, la plus recherchée rappelait celle du vin miellé. Avant d'être travaillée la loupe débitée subissait plusieurs traitements ; on recherchait un séchage rapide mais on savait déjà que le séjour dans l'eau de mer avait la propriété de durcir le bois (Pline, XIII, 99).

La mode des tables en citrus semble n'apparaître que peu avant l'établissement du Principat. Théophraste, au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui décrit le thuya, ne parle pas de ces meubles et comme le fait remarquer Pline, la mention la plus ancienne est celle de la table de Cicéron. Le même auteur nous apprend qu'à son époque (I<sup>er</sup> siècle de notre ère), les boisements de *citrus* du *Mons Ancoriarus*\* avaient complètement disparu à la suite d'une exploitation intense (XIII, 95). Plutôt qu'à l'Ouarsenis, c'est au Monts du Dahra, selon Ph. Leveau, que devrait être assimilé ce *Mons Ancoriarus*. Quoi qu'il en soit l'exploitation se poursuivait ailleurs, en Mauritanie, à proximité de l'Atlas. Indépendamment des travaux d'ébénisterie le thuya était exploité comme bois de construction ; il est resté très

apprécié, comme le bois de genévrier, en raison de son excellente conservation. Daté du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le monument de Sidi Slimane\* dans le Rharb (Maroc), présentait la particularité de cacher sous un tertre de terre, une véritable habitation funéraire avec couloir, cour et chambre sépulcrale; cette dernière pièce avait conservé l'intégrité de sa couverture qui était assurée par un rangée de six troncs de thuya, d'un diamètre moyen de 0,60 m et d'une longueur de 5,20 m.

La callitraie, association dans laquelle domine le thuya, occupe encore de vastes surfaces dans le Maghreb, particulièrement dans la partie occidentale de l'Algérie et au Maroc où s'est maintenue une ébénisterie traditionnelle utilisant le bois des loupes de cet arbre.

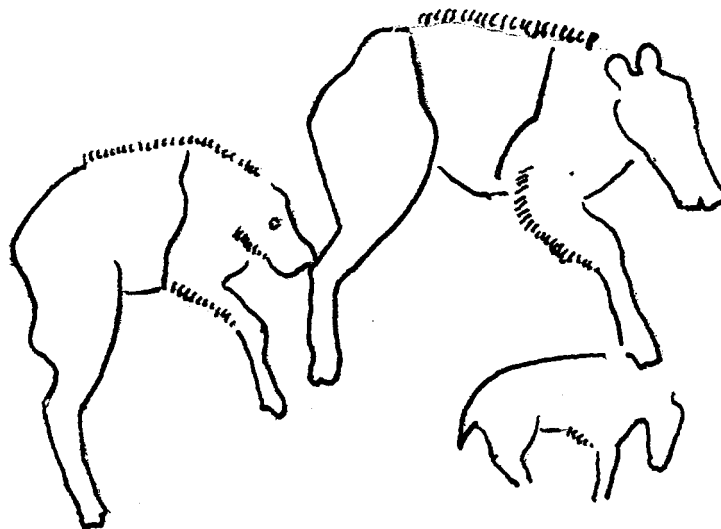
E. B.

#### **C77. CLUPEA-KELIBIA** (voir Aspis)

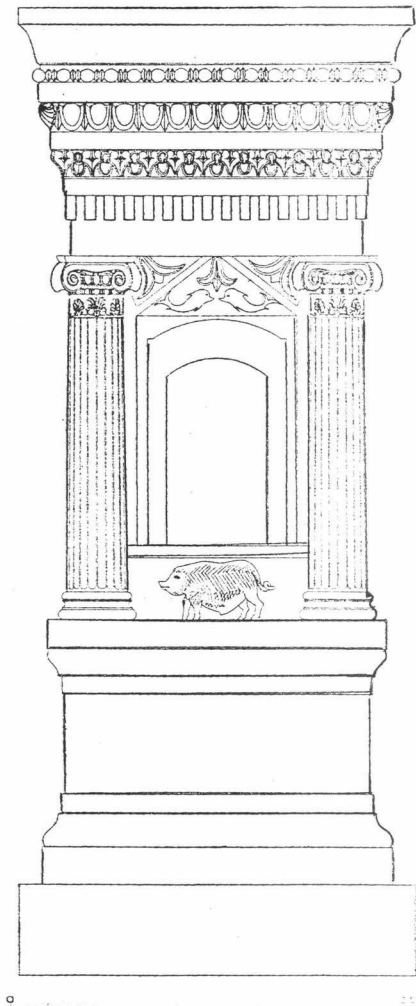
#### **C78. COCHON**

##### **L'interdit antéislamique**

L'interdit qui frappe la consommation de la viande de porc est, en Afrique du Nord comme dans la plupart des pays du Proche Orient, largement antérieur à l'Islam. Les Egyptiens le connaissait et l'ont peut-être transmis aux Hébreux. De même les Phéniciens s'abstenaient de consommer de la viande de porc ou de son frère sauvage, le sanglier (Porphyre, *de abstinencia*, 1, 14). Au Maghreb, les Puniques respectèrent cet interdit qui avait peut-être des racines plus anciennes. On remarque en effet que sanglier ou cochon ne sont que très rarement représentés dans l'art rupestre néolithique. Ainsi sur 145 stations rupestres connues dans l'Atlas saharien algérien, quatre seulement représentent des sangliers; or, cet animal était très abondant dans l'ensemble des terres maghrébines. Si les Néolithiques répugnaient à représenter le sanglier, ils ne dédaignaient pas cependant sa chair et appréciaient grandement ses défenses qui étaient portées en pendeloques: le sanglier qui est représenté si rarement est en revanche présent dans près de la moitié des gisements néolithiques. On peut supposer que l'animal



Sangliers, gravure rupestre d'Idrissia (ex Zénina, Algérie). Cette gravure a été récemment détruite par les carriers



Naikos de Thuburbo Maius (Dessin  
A. Lézine).

était déjà, au temps néolithique frappé d'un certain interdit ne portant que sur sa représentation.

De cet interdit subsiste peut-être des souvenirs littéraires. Ce n'est pas sans surprise, en effet, qu'on lit chez Hérodote (IV, 192) que le sanglier n'existe pas en Libye (Afrique). Plus surprenant encore est la reprise de cette assertion erronée par Pline l'Ancien (VIII, 228) et Elieen (XVI, 10).

Les Phéniciens introduisirent en Occident l'interdit alimentaire et d'une façon générale une répugnance certaine à l'égard de cet animal considéré comme impur. Silius Italicus nous apprend que les porcs, nombreux chez les Celtibères, étaient exclus du temple d'Hercule (Malkart) de Gadès. Il est un fait que les très nombreuses stèles puniques dédiées à Baal Hammon ou à sa parèdre ou toute autre divinité trouvées à Carthage et dans les autres villes puniques ou numides représentent les animaux de sacrifice bœufs, moutons, volatiles mais jamais le cochon. Il existe cependant une exception, c'est le naiscos de *Thuburbo maius* portant sous l'entablement une dédicace punique et sur le socle une figuration très nette de suidé. Comme le remarquait S. Gsell, ce monument exceptionnel confirme que le culte des Cereres\* (Déméter et Coré) introduit de Sicile au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. était bien célébré suivant les rites grecs qui exigeaient le sacrifice de porcs. Malgré leur répugnance, les Puniques conservèrent cette pratique comme ils l'avaient promis aux déesses; il est vrai qu'à Carthage, le Conseil avait décidé de confier le sanc-

tuaire expiatoire (à la suite du sacrilège et du pillage commis par Himilcon) à des Grecs résidant en cette ville (Diodore de Sicile, XIV, 77, 5).

A l'époque romaine l'interdit frappant le cochon s'atténua progressivement et sa consommation se développa dans les cités. La répugnance à l'égard de cet animal ne fut cependant pas totalement vaincue, même dans la population romanisée, ainsi s'expliquerait l'anomalie du bas relief ornant l'une des faces du grand autel de Cuicul (Djemila). Il représente un sacrifice du type *suovetaurilies*. Le taureau et le bœuf sont bien figurés mais le porc est remplacé par un coq.

#### BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., « Des incertitudes de l'Art aux "erreurs" d'Hérodote. La faune des temps néolithiques et protohistoriques de l'Afrique du Nord », C.R.A.I.B.L., 1990, p. 35-55.  
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 222-223, t. IV, p. 44, 189.  
 HOURS-MIEDAN M., « Les représentations figurées sur les stèles de Carthage »? *Cahiers de Byrsa*, t. I, 1951, p. 15-160.

LE GLAY M., *Saturne africain. Histoire*. Paris, de Boccard, 1966, p. 351-356.

LEZINE A., *Architecture punique. Recueil de documents*. P.U.F., p. 7-26.

E. B.

### L'interdit islamique

Le rapport de l'homme à ses aliments est médiatisé par la culture, de sorte qu'il est toujours plus limitatif que si le choix des nourritures s'accordait seulement aux nécessités biologiques et aux contraintes de l'écosystème. Ainsi la présence de proscriptions alimentaires peut être considérée comme une pratique aussi universelle que l'« interdit de l'inceste ». Décréter des aliments immangeables est une façon d'opérer des distinctions aussi bien entre le monde humain et le monde naturel qu'entre les groupes sociaux (Dumont, 1966). C'est exprimer une conception de l'ordre et, plus spécifiquement, de la civilité (Douglas, 1981). Ce point de vue exclut tout naturellement le réalisme médical naïf, qui voudrait que l'interdiction du cochon relève de l'hygiène alimentaire. Il s'agit, en fait, d'une proscription arbitraire inspirée du *Lévitique*. Dans ce livre, le cochon est une exception à la classe des ongulés ruminants, puisqu'il est ongulé sans être ruminant. Le principe classificatoire retenu par les Juifs étant que les animaux d'une classe devaient être conformes à la totalité des critères définissant cette classe, ils considéraient comme impurs les animaux qui n'en présentaient que certains.

Le cochon est le seul aliment totalement interdit par l'Islam (si l'on excepte, bien sûr, l'alcool), qui connaît cependant des proscriptions alimentaires temporaires (le jeûne du mois de Ramadan, par exemple) ou partielles (l'interdiction de consommer la viande d'animaux qui n'ont pas été abattus rituellement). Les Européens ont toujours été frappés par ce « tabou », s'opposant à la consommation d'une viande qu'ils utilisent couramment. Ils ont eu ainsi tendance à en faire un strict critère d'identification religieuse, allant bien au-delà du sentiment des Musulmans eux-mêmes qui peuvent manger du cochon sans pour autant douter d'appartenir à l'Islam (Ferrié, 1992).

Dans la société maghrébine traditionnelle et encore aujourd'hui dans les villages comme dans les petites villes, on ne consomme pas de viande de porc ou de charcuterie, dans la mesure où le produit n'y est pas commercialement disponible, contrairement aux grandes cités. En revanche, la consommation de la viande de sanglier y a toujours été possible et le demeure. De nombreux auteurs, voyageurs ou ethnographes, l'avait signalé durant la période coloniale : « *Le koran défend le porc et quelques autres animaux indigestes ; au Maroc cependant, beaucoup d'indigènes mangent du sanglier* » (Raynaud, 1902 : 19). Sans doute le contexte de chasse, le fait que l'activité cynégétique se situe en marge du monde normal (Dalla Bernardina, 1988), facilite-t-il l'abattage et la consommation d'animaux dont la chair est interdite. Ainsi, l'argument parfois utilisé, que les Berbères consommeraient de la viande de sanglier parce qu'ils sont de tièdes Musulmans, perd de sa portée : « *Un autre détail prouvera quelles libertés les berbères prenaient avec la religion : dans cette même tribu [les Zaïan], il était fréquent que des vieillards recherchaient dans la consommation de la chair de sanglier un prétendu tonique à leurs forces déclinantes, pour ne pas encourir les sarcasmes d'une jeune femme nouvellement épousée* » (Loubignac, 1942, p. 291). Manger du sanglier relèverait, en fait, de la possibilité de transgression liée à la chasse, plutôt que de l'irrespect religieux. Car, dans l'ordre normal des choses, le cochon est bien considéré comme un animal infâme, ainsi qu'en témoignent de nombreuses expressions comme ; « *tu sens mauvais comme un cochon* ».

Toutefois, il conviendrait sans doute de déplacer partiellement l'explication de cette évidente répugnance, du respect rituel à la formation du goût, bien plus structurante. Au-delà de l'interdit religieux, c'est la chair qui dégoûte. C'est ainsi

que des Maghrebins musulmans ne suivant pas, par ailleurs, les prescriptions religieuses de l'Islam, éviteront d'en manger. On retrouve ici un effet d'éducation comparable à celui noté par N. Zerdouni à propos de l'état de propreté rituelle requis par la prière et qu'entretiennent même ceux qui ne prient plus (Zerdouni, 1979, p. 259-260).

#### BIBLIOGRAPHIE

- DALLA BERNARDINA S., « Hédonistes et ascètes. "Latins" et "Septentrionaux" à la chasse au chamois dans les Alpes italiennes ». *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestre 1988, p. 165-185.
- DOUGLAS M., *De la Souillure* (Essai sur les notions de pollution et de tabou), Paris, 1971, Maspéro (trad. de *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1966).
- DUMONT L., *Homo hierarchicus*, Paris, 1966, Gallimard.
- FERRIÉ J.-N., « Remarques sur l'interdiction de la consommation du porc et de l'alcool », 1991, in (J.-N. Ferrié et G. Boëtsch, eds) *Anthropologie de l'immigration* (Cahiers de l'IREMAM, n° 2), p. 69-73.
- LOUBIGNAC V., « Le Monde berbère et ses institutions », *Introduction à la connaissance du Maroc*, Casablanca : Imprimeries réunies, 1942, p. 275-301.
- RAYNAUD L., Dr, *Étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc*, Alger, Léon, 1902.
- ZERDOUNI N., *Enfants d'hier* (L'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien), Paris, Maspéro, 1979.

J.-N. FERRIÉ

#### C79. ÇOFF

Dans l'ensemble du Maghreb, entre les tribus et le pouvoir étatique difficilement admis, s'interposent d'autres clivages qui ont joué un rôle non négligeable. Ce sont les *çoffs* appelés *leffs* au Maroc, deux mots arabes (ils signifient respectivement « file » et « enveloppe ») désignant une structure sociale qui n'existe pas seulement chez les Berbères. Elle était particulièrement développée chez les Bédouins du Sud tunisien et du « Sahara de Constantine » comme le nommaient les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les tribus ne restent pas, en effet, isolées ; la plupart adhèrent à des sortes de ligues, les *çoffs*, qui se révèlent d'une grande permanence. Mais il faut préciser que les fractions d'une même tribu peuvent appartenir à des *çoffs* différents. Ils répondent à des clivages socio-politiques dont l'origine se perd dans le nuit des temps mais qui sont ravivés périodiquement par des conflits internes ou externes aux États. Ainsi, dans le Sud tunisien il existait traditionnellement deux *çoffs* qui jouèrent un rôle historique important. Ils étendaient leurs ramifications à la Tunisie du Nord, à l'Algérie orientale et à la Tripolitaine. Ce sont le *çoff* Cheddad et le *çoff* Youssef. On serait tenté, après d'autres, de rechercher si cette partition n'est pas d'origine ethnique et ne repose pas sur une opposition entre Berbères et Arabes. Certains le prétendent et font du *çoff* Youssef le clan arabe et du *çoff* Cheddad celui des Berbères, mais cette dichotomie ethno-sociologique ne résiste pas à l'analyse : dans le Djebel Nefoussa, la tribu arabe des M'hamid donne des chefs aux deux *çoffs* rivaux et les Nouails, d'autres arabes, appartiennent au *çoff* Cheddad. En Tunisie méridionale le *çoff* Cheddad était celui qui regroupait le plus d'Arabes alors que le *çoff* Youssef avait, contre toute attente, une dominante berbère.

Il faut bien reconnaître que ces clivages d'origine incertaine sont fort anciens. Les *çoff* semblent avoir existé dès le XI<sup>e</sup> siècle ; il n'est pas impossible qu'ils remontent aux rivalités reconnues entre les tribus bédouines hilaliennes et solaym dès avant leur pénétration au Maghreb. Cette hypothèse n'étant pas en contradiction avec celle qui explique l'apparition des *çoffs* par l'existence de ligues antérieures chez les Berbères.

Il est remarquable que ces clivages rejouent automatiquement à chaque crise. En Tunisie méridionale, aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, les çoffs prirent position pour ou contre le pouvoir ottoman venu de la mer, l'acceptant ou le rejetant en fonction de critères antérieurs; ce qui, en définitive, justifiait la progression du pouvoir ottoman jusqu'aux lisières du Sahara. Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, lors de la révolte d'Ali Pacha contre le bey Hussein (1729) et des troubles qui subsistèrent jusqu'en 1756, les Tunisiens se divisèrent en deux çoffs hostiles, les Bachia partisans d'Ali Pacha et les Hassinia partisans d'Hussein. Dans le sud le çoff Cheddad fit cause commune avec les Bachia, tandis que les Hassinia se recrutaient parmi les Youssef.

En Algérie orientale, le clan des Ben Gana, qui avait rallié Touggourt, les Larbaa et les Hanencha s'appuyait sur le çoff Youssef; leurs adversaires, les Bou Okkaz, que suivaient les Troud, les Chaanba et les habitants des oasis de Temacine et d'El Oued bénéficiaient du concours du çoff Cheddad. Vers l'est, le même clivage gagnait, par des alliances de proche en proche, les régions du Fezzan et des Syrtes où le clan des Ouled Sliman et celui d'El Fogghi étaient dans la mouvance du çoff Cheddad, alors que les çoffs Maghara et El Behar étaient alliés aux Youssef. Ainsi de la grande Syrte à Ouargla, deux grands regroupements s'opposaient traditionnellement et continûment sur toutes les questions politiques.

A Tunis, Tripoli et Constantine, les tribus hostiles aux pachas turcs, regroupées dans le çoff Youssef, ont soutenu l'accession au pouvoir de beys «nationaux». Mais dans l'ensemble ceux-ci ont opposé l'intérêt de l'État aux rivalités entre les ligues et n'ont jamais sacrifié leurs adversaires, les Cheddad, à leurs partisans, les Youssef. Au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, les Français ont repris avec succès le système turc de gouvernement dans le «Sahara de Constantine». Mais la nature de leur pouvoir et leur non appartenance à l'Islam ont changé les caractères des oppositions: les révoltes fiscales, quasi rituelles dans les temps ottomans, sont devenues Jihad, et après 1871, les Français ont abandonné ce système pour celui de l'administration directe.

Ainsi, contrairement aux apparences, les forces vives du monde bédouin ne se sont pas opposées prioritairement aux pouvoirs beylicaux, ottomans, français. Elles se sont usées dans les recherches d'un équilibre de puissance entre les çoffs.

Tous les çoffs n'ont pas l'étendue et le rayonnement de ceux du Sud tunisien et des régions voisines; en Kabylie, les çoffs regroupent des tribus mais divisent parfois les villages. Au Maroc, les leffs ont les mêmes caractères et la même importance sociale. Comme les çoffs, ils établissent des clivages horizontaux à travers les fédérations et tribus, regroupant fractions et grandes familles dans des alliances parfois plus durables que les structures initiales. Ces alliances sont confirmées par des pactes de *tat'a* qui créent entre tribus ou fractions des liens de parenté fictive. Cette parenté est parfois affirmée par des gestes symboliques comme celui de la colactation\*. Autre précaution ou assurance contre le danger venu de l'extérieur du groupe, le pacte d'*anaïa*\* place l'individu ou la famille sous la protection d'un puissant ou d'un chef religieux. Le bénéficiaire pouvait voyager sans crainte, même dans une tribu ennemie, à condition que celle-ci reconnaisse l'autorité de qui émanait l'*anaïa*.

R. Montagne avait établi une théorie selon laquelle les leffs seraient les éléments complémentaires d'un dualisme équilibré se répandant en larges zones à travers le monde berbère sédentaire. Il montrait que ses applications étaient très variables et leurs modalités inégalement observées, tantôt tyranniques, tantôt laxistes. C'est dans l'Anti-Atlas que l'opposition serait la plus forte entre deux leffs traditionnels, les Taziggult et les Tah'oggwat. Mais J. Berque, après avoir étudié le contenu sémantique du mot leff, proposait une définition plus analytique et plus nuancée. Le leff ne peut être l'équivalent du chleuh «*amqum*», ce dernier doit être compris comme une alliance guerrière, coalition plus ou moins durable et souvent simple combinaison épisodique. Les leffs seraient plutôt des «fraternités», impliquant les groupes plus que les individus et l'auteur insiste sur la continuité de ces alliances.

« La synthèse qui s'y découvre entre notions telles que rites judiciaires, serments pluraux, alliances, ségrégations ou extensions de collectivités restituée sans doute la vraie atmosphère du leff » (J. Berque, p. 426).

Débordant le cadre de l'Atlas marocain, J. Berque reconnaît « un vaste contexte analogique » dans une aire allant du Sahara au littoral méditerranéen. Les observations faites dans le Sous, le Rif, la Kabylie ressortent du même ensemble institutionnel que les hiérarchies reconnues entre les tribus mauritaniennes, les relations de « protection » entre nomades sahariens et jardiniers des oasis ou le dualisme entre Imouhar et Imghad chez les Touaregs. Il remarque, au passage, que le système d'alliance en leffs n'est pas d'une rigoureuse symétrie et que, par exemple, il est plus « chic » d'être Tazzigult que Tah'oggwat. Soulignant les nombreuses variations reconnues entre les différents systèmes de leff, il oppose la structure marocaine au çoff algérien, et particulièrement kabyle, qui a été non seulement popularisé dans la littérature coloniale mais encore « européanisé » par sa traduction dans le système électoral.

### LES LIGUES DE TRIBUS AU MAGHREB ORIENTAL (vers 1860) (Essai de classement)

	Çoff CHEDDAD	Çoff YOUSSEF
ALGÉRIE	(BOU OKKAZ liés aux Mokrani ?)	(BEN GANA)
	Riah	Nememcha ?
	Troud	Laarba
	Chaanba	Harazlia
	Mekhadma	Hanench
	Saïd Ouled Amor	Ouled Saoud
	Ouled Saïah	
TUNISIE	(BACHIA)	(HASSINIA)
	Riah	Ouled Aoun
	Ouled Saïd	Ounifa
	Ouled Ayar	Drid
	Souassi	<i>Hamamma</i>
	Methelit	Neffet
	Madjer	Ouerghamma
	Fraichich	Meraziq
	<i>Benizid</i>	Adhara
	Hazem	Gherib
	Hamerna	Ouled Yacoub
	Alaïa	
	Gherib (Gaoud)	
TRIPOLITAINE	(Çoff EL FOGHI)	(Çoff EL BAHAR)
	<i>Mahamid el Mermouri</i>	Ouled Salem
	(ou Gharbiin)	<i>Mahamid ech Cherguïn</i>
	Nouaïl	Oulad Saïd ben Sola
	Cianes (Ouled Mohanmed, Hamalia)	Megarha
	<i>Ouled Shiman</i>	<i>Rehibat</i>
	Gedadfa	Cianes
		Zintan
		Haraba
		(les Adjer seraient liés à ce çoff)



## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Généralités. Origines

- BERQUE J., « Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine », *Éventail de l'histoire vivante. Hommage à Lucien Febvre*, 1953, vol. 1, pp. 261-271.
- BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1940-1947, 2 vol.
- CARETTE A., *Recherches sur l'origine et les migrations des tribus de l'Afrique septentrionale. Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1853.
- DAGHFOUS R., « De l'origine des Banu Hilal et des Banu Sulaym », *Cahiers de Tunisie*, XXVI, n° 91-92, 1975, pp. 41-68.
- DESPOIS J., « Géographie et histoire en Afrique du Nord, retouches à une thèse », *Éventail de l'histoire vivante. Hommage à Lucien Febvre*, 1953.
- GAUTHIER E.F., *Le passé de l'Afrique du Nord, les siècles obscurs du Maghreb*, Paris, 1937.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères* (trad. de Slane), 3 t., Alger, 1852-1856, (nle éd., Paris, 1968).
- IDRIS H.R., *La Berbérie orientale sous les Zirides aux x<sup>e</sup>, xii<sup>e</sup> siècles*, 2 t., Paris, 1962.
- JULIEN Ch.A., *Histoire de l'Afrique du Nord, de la conquête arabe à 1830*, 2<sup>e</sup> éd., revue et mise à jour par R. Letourneau, Paris, 1965.
- MARCAIS G., *Les Arabes en Berbérie du xi<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle*, Paris-Constantine, 1913.
- MARCY G., « L'institution berbère des leffs ou soffs », *Éducation algérienne*, 1941, p. 24-27.
- MERCIER E., *Histoire de l'établissement des arabes dans l'Afrique septentrionale*, Paris-Constantine, 1875.

### 2. Le Maroc

- BERQUE J., *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, P.U.F., 1955.
- JUSTINARD Col., « Notes sur l'Histoire du Sous au xvi<sup>e</sup> siècle », *Archives marocaines*, 1933, p. 59-73.
- MONTAGNE R., *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc*, Paris, Alcan, 1930.
- MONTAGNE R., « Les leffs berbères au début du xviii<sup>e</sup> siècle », *Hespéris*, 1941, p. 92 sq.

### 3. L'Algérie

- BOU AZIZ BEN GANA, *Le cheikh el Arab, étude historique sur la famille des Ben Gana*, Alger, 1930.
- BOYER P., « Introduction à une histoire intérieure de la Régence d'Alger », *Revue Historique*, 478, 1966, pp. 297-316.
- CAUNEILLE A., *Les Chaanba*, Mémoire C.H.E.A.M., Paris, 1968.
- CAUVET Cdt, « Le Sud Constantinois », *Bull. de la Soc. Géogr. d'Alger*, 1929.
- DEVAUX C., *Les Kebaïles du Djerdjara*, Paris, 1859.
- FERAUD L.C., *Kitab el Adouani ou Le Sahara de Constantine et de Tunis*, Paris, 1868.
- FERAUD L.C., *Le Sahara de Constantine, notes et souvenirs*, Alger, 1887.
- HANOTEAU A., et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893.
- HUGUET, « Les çoffs du Tell, du Sud et du Sahara », *Rev. de l'École d'Anthropologie*, nov. 1907.
- MARTEL A., « A propos du Sahara de Constantine (1830-1880). Rivalités de çoffs et interprétation de documents », *Maghreb et Sahara* (hommage à J. Despois), Paris, 1973, p. 271-282.
- RAYMOND A., « Les provinces arabes, xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle », in R. Mantran, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1989, pp. 341-420.
- RINN L., *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*, Alger, 1891.
- TEMINI A., *Le beylik de Constantine et Hadj Ahmed Bey*, Tunis, 1978.
- VALENSI L., *Le Maghreb avant la prise d'Alger*, Paris, 1969.
- YACONO X., *Les Bureaux Arabes et l'évolution des genres de vie indigènes dans l'ouest du Tell algérien*, Alger, 1953.
- YACONO X., « L'histoire moderne et contemporaine du Maghreb dans les archives arabes et turques », *Rev. Historique*, 508, 1973, pp. 403-416.

### 4. La Tunisie

- ABDESSELEM Ah., *Les historiens tunisiens des xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, essai d'histoire culturelle*, Tunis, 1973.

- ABDURRAHMAN ÇAYCI, *La question tunisienne et la politique ottomane, 1881-1913*, Erzurum, 1963.
- CHATER Kh., *Insurrection et répression dans la Tunisie du XIX<sup>e</sup> siècle. La mehalla de Zarrouq au Sahel, 1864*, Tunis, 1978.
- CHERIF M.H., *Pouvoir et Société dans la Tunisie de Husayn Bin Ali (1705-1740)*, Tunis, 2 vol., 1984-1986.
- DESPOIS J., *Sahel et Basse Steppe*, Paris, 1940.
- GANIAGE J., « La population tunisienne vers 1860, essai d'évaluation d'après les registres fiscaux », *Études Maghrebines, mélanges Ch. A. Julien*, Paris, 1964, pp. 165-198.
- HENIA A., *Le Grid, ses rapports avec le beylik de Tunis (1676-1840)*, Tunis, 1980.
- KARAOUI H., *Pouvoir et dissidences rurales dans la Tunisie du XIX<sup>e</sup> siècle*, Tunis, s.d.
- MAHJOUBI A., *L'établissement du protectorat français en Tunisie*, Tunis, 1977.
- MANTRAN R., « L'évolution des relations entre la Tunisie et l'Empire Ottoman du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de Tunisie*, n° 26-27, 1959, p. 319-334.
- MANTRAN R., *Inventaire des documents d'archives turcs du Dar el bey (Tunis)*, Paris, 1961.
- MARTEL A., *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie, 1881-1911*, Paris, 1965, 2 t.
- MARTEL A., « Le Makhzen du Sud tunisien en 1881-1911 », *Cahiers de Tunisie*, 1960, t. 32, p. 7-30; 1963, t. 43, p. 63-70; 1966, t. 53-56, p. 89-142.
- MONCHICOURT Ch., *La région du Haut-Tell en Tunisie*, Paris, 1913.
- REBILLET F., *Le Sud de la Tunisie*, Gabès, 1886.
- ZACCONE P., *Notes sur la Régence de Tunis*, 1875.

### 5. La Tripolitaine

- AGOSTINI E. de, *Le popolazioni della Tripolitania*, Tripoli, 1917.
- FERAUD L.C., *Les Annales tripolitaines*, Alger, 1928 (rédigées vers 1885).
- KADDOUR LARBY MAMELOUK, « Notes succinctes sur les tribus tripolitaines situées entre la frontière tunisienne et le méridien de Tripoli », *Revue Tunisienne*, IX, 1907.
- LEONE E. de, *La colonizzazione dell'Africa del Nord*, 2 t., 1957 et 1960 (t. 2).
- ROSSI E., *Storia di Tripoli e della Tripolitania dalla conquista araba al 1911*, Rome, 1968 (rédigée 1920-1930).

A. MARTEL

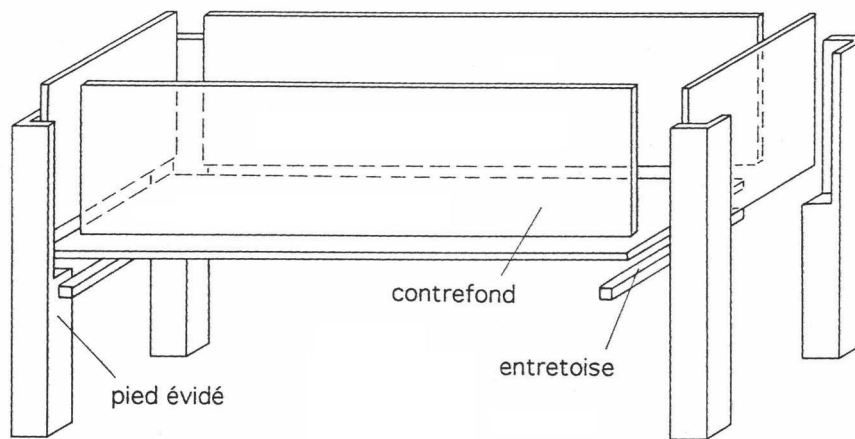
**C80. COFFRE :** *senduq*, *asenduq*, *afniq* (K.) *aḥba*, *taxzant* (Moz.), *ssenduq* (Ouargli, Tamazight du Maroc), *tasenduq* : coffret, petite caisse

### Historique

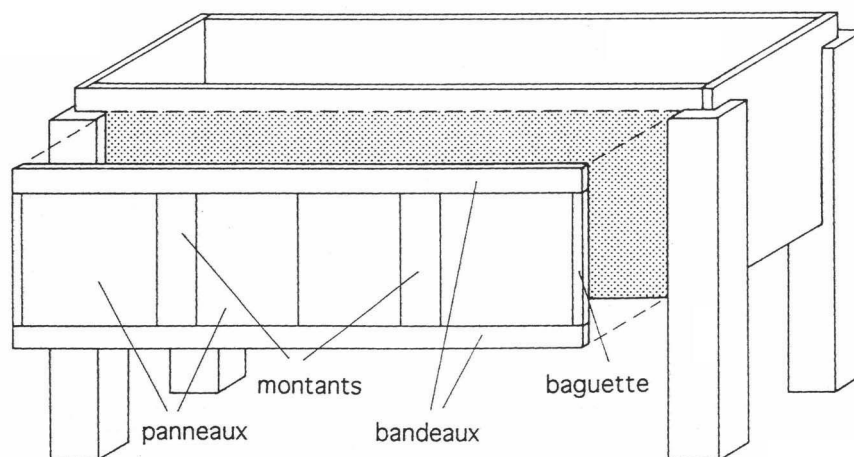
Les populations du Maghreb connaissent l'usage du coffre domestique en bois depuis plus de 2500 ans. Deux traditions semblent s'être exprimées dans les origines et les usages du coffre : une tradition « orientale » d'origine phénicienne et peut-être aussi grecque, une tradition « occidentale » andalouse et européenne.

La première, la plus ancienne a laissé quelques témoins dans des tombes découvertes en particulier en Tunisie à Ksour-Essaf (A. Merlin, 1910), à Gightis (G. L. Feuille, 1936-1939) à Mahdia (Hannezo, 1890), Smirat (E.-G. Gobert et P. Cintas, 1941), Lamta (J.-J. Smet, 1913, P. Cintas, 1976), Thapsus (P. Cintas, 1956), El-Hkayma (H. Ben Younès, 1986). De tous ces signalements il ne reste en fait que trois coffres entiers : ceux de Ksour-Essaf, Gightis et de Lamta. Les deux premiers sont déposés au Musée du Bardo à Tunis, le troisième au Musée d'Utique. Tous ces meubles ont été identifiés par les archéologues comme étant des coffres domestiques réutilisés en cercueils. D'autres coffres de même type semblent avoir été découverts à Djidjelli (M. Astruc, 1937) et aussi à Villaricos en Espagne.

La datation de ces coffres se situe entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. C'est-à-dire à l'apogée de Carthage, mais leur usage durant cette époque semble davantage être libyque que punique dans toute l'ancienne Afrique. Bien que des traces de ces meubles soient visibles au cimetière de Sainte-Monique, l'on n'a



1.- Eléments constitutifs de la caisse reposant ici sur des pieds évidés



2.- Eléments appliqués sur le contrefond. Ils font partie intégrante du décor de la façade

Schéma de montage d'un coffre kabyle (Dessin Y. Assié)

jamais pu identifier jusqu'à présent dans les fouilles de Carthage, de bahuts à usage domestique. La reconnaissance du réemploi de coffres comme cercueils est précise : les vrais cercueils étaient pourvus de poignées ou d'anneaux métalliques pour leur manipulation et d'un couvercle sans charnière ; les coffres domestiques possédaient un couvercle à charnière, de gros pieds élevés, leurs flancs étaient composés de trois planches assemblées « en grain d'orge » (voir H. Benichou-Safar, 1982, p. 253-254), et n'avaient jamais de prises latérales.

L'usage de ces coffres domestiques semble avoir disparu (ou du moins n'ont-ils pas laissé de traces vivantes) en Numidie et Maurétanie sauf en Kabylie où l'on retrouve à l'époque contemporaine des coffres sensiblement de mêmes dimensions

(L: 200 cm ; l: 60, H: 100 à 120 cm), hauts sur pieds et relativement lourds (de 120 à 180 kg).

Les pieds massifs (15 × 7 cm de section et de 40 à 60 cm de haut sous la caisse) sont pourvus de grandes rainures qui reçoivent les languettes des planches latérales (flancs et côtés), le tout étant assujéti avec d'énormes clous de fer. Or, cette technique d'ajustage languette-rainure, semble avoir été introduite en Égypte par les Grecs 600 ans avant J.-C. alors qu'auparavant on utilisait des chevilles de bois. Ces différences de conception technique s'affirment encore aujourd'hui entre les grands coffres afgans aux lourdes planches fixées entre elles à l'aide de chevilles de bois et de clavettes mobiles (car ils sont destinés à être démontés et transportés chez les nomades), alors que les grands coffres kabyles avec leurs énormes pieds de bois assurant le bâti avec les planches ajustées et clouées dans leur épaisseur, ne bougeaient quasiment plus de la maison où ils étaient construits. Ils étaient consacrés comme gardiens protecteurs de la maison (*'assas*) et prenaient une fonction dans le système des croyances locales et la cosmogonie de la maison kabyle (voir P. Bourdieu, 1972). Ces coffres étaient appelés *afniq* (le phénicien), dénomination qui tend à prouver l'origine étrangère de l'objet et pourquoi pas aussi phénicienne ?

### Le coffre kabyle

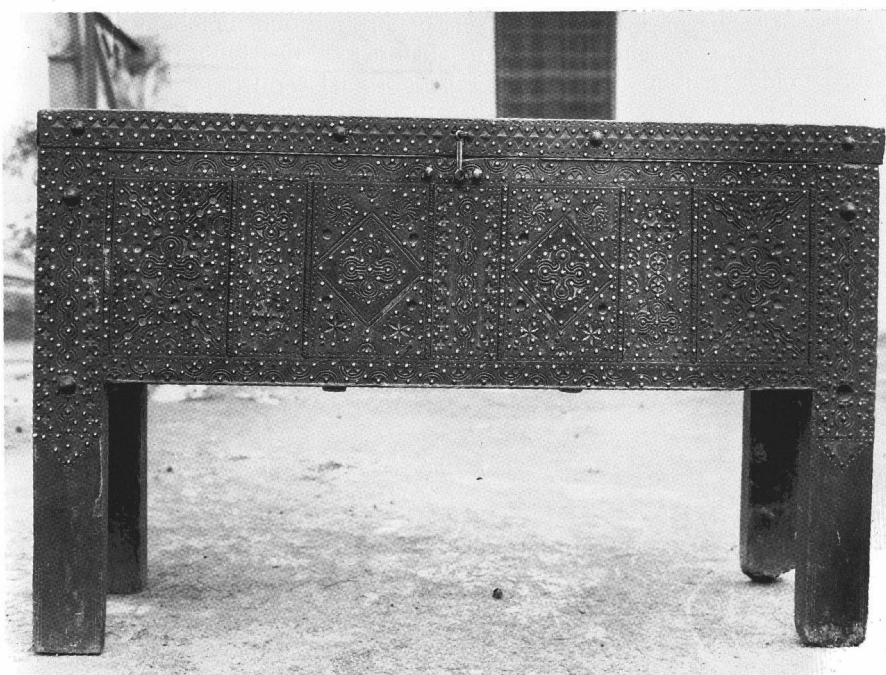
C'est une grande caisse de bois parallélépipédique montée au-dessus du sol sur quatre gros pieds de bois massifs, muni d'un couvercle plat posé sur la partie haute, et articulé sur des charnières en fer forgé.

Le meuble est toujours plaqué sur un mur de sorte que son dos n'est jamais visible. C'est la raison pour laquelle seule la façade et les côtés sont pourvus de décors.

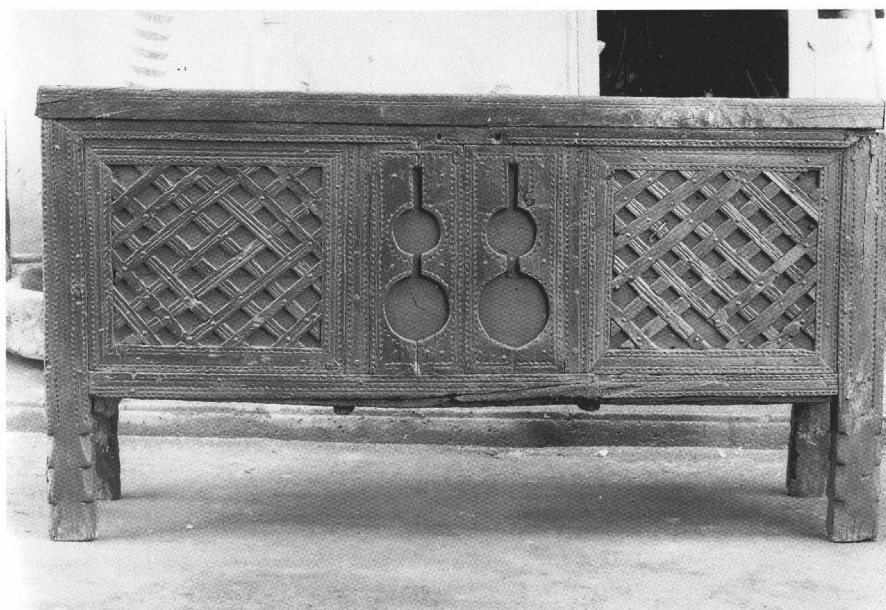
La caisse qui semble définie par un rapport entre la longueur et la largeur calculé en emfans, a une hauteur qui en général, dépasse un peu la moitié de la hauteur totale du meuble. Chaque flanc comporte deux planches de 30 à 40 cm de largeur, ce qui nécessite des troncs de 40 à 50 cm au moins de diamètre, soit des arbres de 50 à 100 ans d'âge. La plupart des identifications de bois que nous avons effectuées révélaient du pin d'Alep. Les planches des côtés sont disposées comme celles de la face et du fond ; le fil du bois perpendiculaire aux pieds, encastrées et clouées de la même façon. Aucune colle ou produit destiné à fixer les assemblages ne semble avoir été employé. Ce meuble ainsi monté étant donné son volume et son poids, est très fragile. La rigidité de l'ensemble est renforcée par l'adjonction de bandeaux de bois (supérieurs et inférieurs) encadrant une série de panneaux verticaux cloués sur la façade et les côtés. C'est sur ces panneaux et ces bandeaux que sont sculptées, peintes ou découpées, des figures géométriques simples ou composées, des rosaces, des ajours extrêmement variés.

Le fond rapporté par-dessous s'appuie lui aussi aux quatre coins sur des entailles horizontales dans les pieds ; il est en outre soutenu par des entretoises clouées. Le couvercle s'articule sur deux anneaux de fer fixés dans l'épaisseur de sa paroi arrière. Ces deux anneaux sont eux-mêmes traversés par deux autres anneaux identiques, assujettis sur le rebord de la paroi arrière de la caisse, le tout formant charnière.

A l'intérieur de la caisse une cavité particulière est aménagée soit sur le côté droit, soit sur le côté gauche, immédiatement sous le couvercle. Une planchette formant le fond est posé horizontalement dans toute la largeur interne, une autre verticalement assure la paroi latérale ; une troisième sert de couvercle mobile sur deux ergots de bois logés dans des trous latéraux. Ce coffret dans le coffre est appelé « tiroir » (*leqjar* en kabyle) et « boîte à bijoux » en français ; mais cette appellation pratique ne semble correspondre en aucune façon à une pareille



Grand coffre kabyle (Akbou). Longueur 2,02 m (Photo M. Gast)



Grand coffre kabyle de Tighermine (Beni Ourtilane) ; longueur 1,90 m (Photo M. Gast)

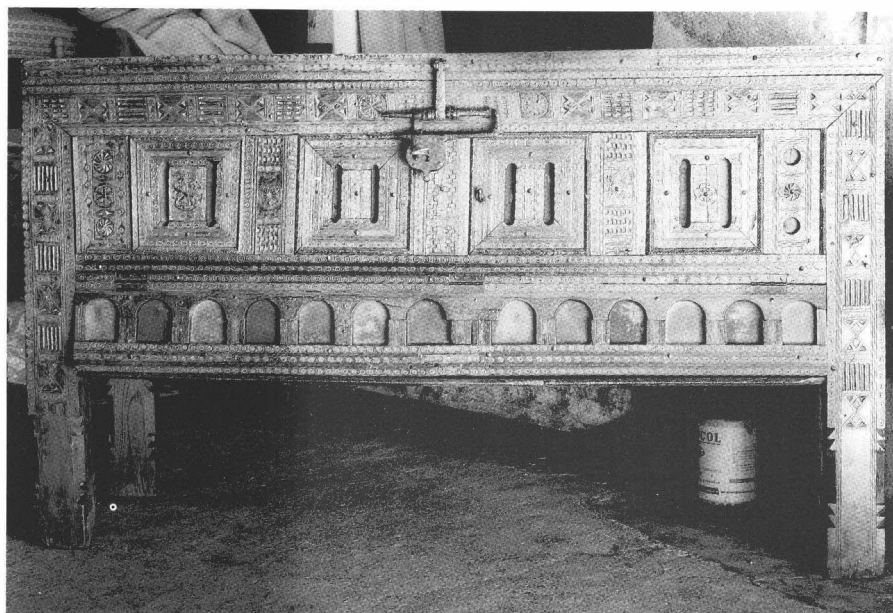
fonction. Car souvent ces boîtes comportent un trou rond et exigu sur la paroi latérale, fermé par une planchette à glissière qui reste bloquée par le couvercle du coffre (voir croquis). Cette cavité évoque plus un réceptacle à offrandes qu'une cache à bijoux.

Certains coffres, peut être de conception plus récente, possèdent des aménagements particuliers : double fond, caches d'armes, râteliers et ouvertures sur la façade au milieu des panneaux sculptés. Ces aménagements demeurent, dans l'ensemble des coffres, peu fréquents.

Plus singuliers sont les coffres dont la caisse est taillée dans un tronc d'une seule pièce. Ces *coffres monoxyles* d'apparence archaïque, dont les pieds rapportés sont souvent brisés sous la caisse en raison de la fragilité des pièces rapportées et clouées, ne paraissent pas nécessairement plus anciens que les autres. En l'absence de grandes scies à découper les troncs en planches, il est probable que certains artisans, qui savaient aménager à l'herminette de grandes auges en bois creusées dans des troncs d'arbres, pouvaient réaliser ce genre d'ouvrage. La façade était alors soit recreusée de décors en champlevé, soit pourvue de baguettes de bois clouées formant des figures géométriques (chevrons, losanges, triangles, etc.).

### Les décors des coffres kabyles

La plupart des grands coffres sont agrémentés de couleurs (rouge vermillon, noir et jaune), de gravures, peintures, sculptures et ajours, sur les panneaux rapportés en façade et sur les côtés. Mais l'agencement de ces décors varient constamment d'une pièce à l'autre car il est clair que chaque meuble se veut une pièce unique, différente de toutes les autres, en quelque sorte personnalisée. Il n'existe donc pas de séries, de modèles, bien que l'on puisse apprécier certaines constantes régionales qui semblent être davantage l'expression du savoir-faire d'un artisan et de sa famille, qu'un style consacré, généralisé. Il n'y a donc pas eu « d'école » ou de type de référence qui puisse faire l'unanimité. Et cependant, cet art rural très fortement



Grand coffre polychrome orné de caissons et d'arcades (Photo M. Gast)

géométrique, où dominent les figures rectilinéaires, d'une remarquable permanence dans tout le Maghreb, perdure depuis l'époque néolithique par-delà les arts officiels, les religions ou les régimes politiques. Présent sur tous les supports et ouvrages réalisés localement (tapisserie, poterie, céramique, plâtre, cuir, bois, natterie et sparterie, tatouages et décors muraux de maisons, etc.) c'est un art *anhistorique* comme l'a fait remarqué G. Camps (1987, p. 11).

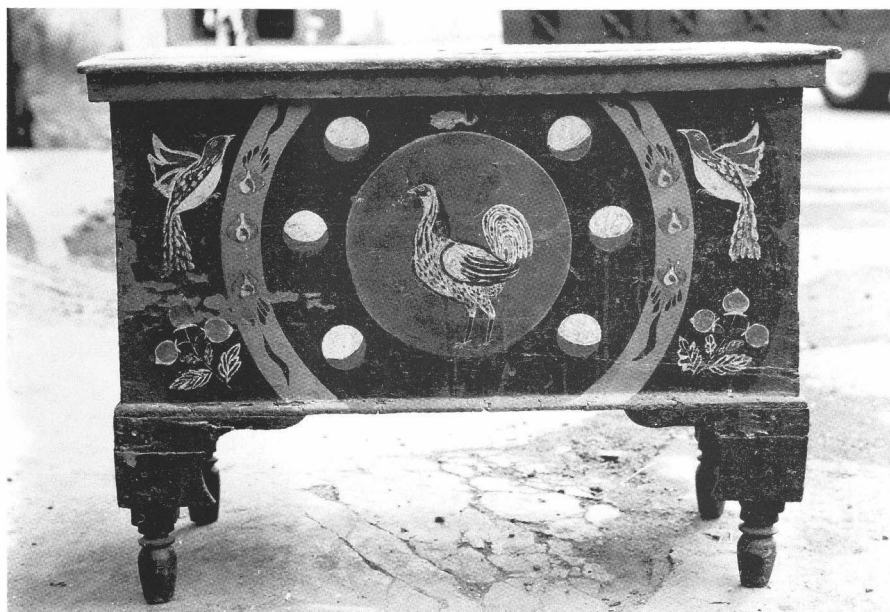
A partir de figures géométriques rectilinéaires simples (trait, chevron, croix, carré, triangle, losange) et de compositions complexes de ces éléments agrémentés de quelques figures curvilinéaires (cercle, ovale, palme, foliole, fleuron, bouton, s, etc.), l'artisan brode à l'extrême selon sa fantaisie en réalisant des ensembles de bel effet. D'autres éléments entrent aussi en jeu : ce sont la croix, les rosaces réalisées au compas, les rouelles à rayons curvilignes et un motif très particulier propre au coffre kabyle « la frise florale » (voir *Des coffres puniques aux coffres kabyles*, le décor, 1993). Enfin, en plus de tous ces éléments l'artisan utilise aussi les découpes et les ajours sur les planches des panneaux ou des baguettes qui sont fixées sur la paroi de la façade. Ces reliefs en portes, caissons, carrés, rectangles, cercles, denticulés, etc. se substituent parfois aux autres décors ou s'harmonisent avec eux dans les compositions les plus élaborées où l'artisan livre l'étendue de son savoir-faire et des compositions qu'il est capable de mettre en œuvre. En sorte que bien souvent certains meubles présentent des façades surchargées de décors gravés, sculptés et peints, alourdis parfois par des implantations de clous de tapissier à tête de laiton qui, elles aussi, sont considérées comme protectrices.

Les coffres kabyles sont apparus brusquement et en nombre sur le marché d'Alger à partir de 1960, date où la Maison de l'Artisanat a commencé à les commercialiser comme objets d'antiquité. Des tentatives de reprise de cet art sur des objets domestiques (table, chaises, buffet, fauteuils) sont en œuvre en Kabylie et à Alger. Mais personne ne construit plus de grand coffre car sa fonctionnalité à la fois symbolique et matérielle a disparu (depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle), bien qu'il reste un objet du patrimoine culturel algérien encore très apprécié.

### Les petits coffres peints

La deuxième espèce de coffres utilisés dans tout le Maghreb concerne un autre type de caisses de bois dont la conception n'a plus rien de commun avec celle des grands coffres kabyles. Que ce soit les coffres marocains ou tunisiens en bois peint, à décors floraux ou figuratifs qu'on rencontre dans les palais ou maisons riches, ou la petite malle populaire (dimensions moyennes 80 × 45 × 55 cm) vendue sur les marchés du Maghreb décorée de peintures vives (où le vert domine souvent) ; la plupart de ces caisses construites en bois léger (planches de volige), ressortissent de la menuiserie moderne et reposent en général très près du sol sur quatre palais de bois qui leur servent de pieds. Ces malles appelées « coffre de mariés » servent en effet souvent en milieux ruraux, à contenir une partie du trousseau de la mariée lors de son transport dans sa nouvelle maison. Elles sont souvent pourvues de poignées latérales et d'une serrure comme les malles européennes et sont tapissées à l'intérieur de papier peint. C'est le premier meuble qui consacre la cérémonie du mariage dans les familles les plus modestes. Il est l'héritier des malles qui existaient autrefois dans toutes les sociétés occidentales pour le transport et la conservation des vêtements et objets précieux.

Les décors peints accusent un style arabo-andalou où les motifs floraux font place souvent à des sujets figuratifs tels que des animaux (coq, paon ou autres volatiles). L'étude et l'analyse de ces meubles restent à entreprendre.



Petit coffre peint de style andalou (Photo M. Gast)

#### BIBLIOGRAPHIE

- ASTRUC M., « Nouvelles fouilles à Djidjelli », *Revue Africaine*, 1937, vol. 80, pp. 199-253.
- ASTRUC M., La necropolis de Villaricos, *Informes y Nemorias*, n° 25, Comisario General de Excavaciones Arqueologicas, Ministerio de Educacion Nacional de Madrid.
- BENICHO-SAFAR H., *Les tombes puniques de Carthage. Topographie, structures, inscriptions et rites funéraires*, Études d'Antiquités africaines, CNRS, Paris, 1982, 438 p.
- BEN YOUNES H., « La nécropole punique d'El-Hkayma. Seconde campagne septembre 1985 », *REPPAL*, IV, 1985 : 49-262.
- CAHEN E., « Sarcophages », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, sous la direction de Ch. Daremberg et E. Saglio, Paris, Hachette, 1877, t. IV, pp. 1064-1075.
- CAMPS G., *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Éditions des Hespérides, Toulouse, 1980, 352 p. Réédité sous le titre *Les Berbères, Mémoires et identité*, Éditions Errance, Paris, 1987, 260 p.
- CHAMPAULT F.-D., « Un coffre sculpté kabyle. Donation Berliet. » *Objets et mondes*, III, fasc. I, 1963, pp. 35-40.
- CINTAS P., « Deux campagnes de fouilles à Utique », *Karthago*, II, 1951. Idem, *Karthago* VII, 1956, p. 206.
- CINTAS P., *Manuel d'archéologie punique*, Ed. A. et J. Picard, Paris, t. I, 1970 et t. II, 1976.
- FEUILLE G.L., « Sépultures punico-romaines de Gigthi », *Revue tunisienne*, n° 37, 1939, pp. 1-62.
- GAST M. et ASSIE Y., *Des coffres puniques aux coffres kabyles*, CNRS-Éditions, Paris, 1993, 252 p.
- GOBERT E.G. et CINTAS P., « Smirat », *Revue tunisienne*, 1941, pp. 83-121.
- GODON L., « Les coffres berbères des Beni Yala », *Journal des Instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 14, 9 avril 1948, p. 211 et 223.
- MARCAIS G., Matériaux pour un catalogue du Musée de Mustapha. Note sur un coffre kabyle. *Revue africaine*, LXVIII, 1927, pp. 92-98.
- MERLIN A., « Découverte d'une cuirasse italote près de Ksour-es-Saf (Tunisie) ». Fondation Eugène Piot, *Monuments et mémoires*. Académie des Inscriptions et Belles Lettres, t. 17, Paris, Leroux, 1909 : 125-137.



SALAMA P., « Recherches sur la sculpture géométrique traditionnelle », *El Djezaïr, Revue du Ministère algérien du Tourisme*, n° 16, Imprimerie du Tourisme, 1977.

M. GAST

### **C81. COIFFURE** (Femmes berbères, du Haut Atlas central au Sud marocain)

La coiffure des femmes est le signe le plus évident de leur appartenance à un groupe, groupe pouvant se situer à l'échelle de la fraction (Aït Hadiddou) de la tribu (Aït Morrhad) de la confédération (Aït 'Atta).

La plupart des femmes berbères, du versant sud du Haut Atlas central aux palmeraies du sud marocain, ajoutent à leur coiffure, pour la façonner, des postiches ou des artifices. Ces accessoires de leur parure se présentent sous deux formes différentes :

1. Des brins de laine noire brute, poils de chèvre ou de mouton, sont placés dans le sens des cheveux et tressés avec eux pour les épaissir ou les allonger. Ils augmentent sensiblement le volume de la coiffure sans en modifier la disposition et la rendent parfois rigide. C'est le cas de la plupart des femmes de la grande confédération des Aït 'Atta disséminée dans cette vaste région, à l'exception des femmes des Aït Bou Iknifen et des Aït Khebbache. Celles des fractions partiellement nomades des dernières palmeraies, Ktaoua et Mhammid, y ajoutent rarement de la laine.

2. Les postiches ou artifices ajoutés à la coiffure peuvent se présenter sous forme de rembourrages, simples ou doubles selon qu'ils sont placés sur le sommet de la tête ou sur les côtés, leur aspect varie en fonction de la coiffure adoptée par les femmes d'un groupe déterminé, coiffure qui est semblable chez toutes les femmes de ce groupe. Chez les femmes Aït 'Atta qui l'utilisent, celles des Aït Bou Iknifen, il ne s'agit pas d'arborer une coiffure différente de celle des autres femmes de la confédération, mais de la réaliser plus commodément et plus rapidement, tout en lui donnant encore plus d'ampleur. Ce rembourrage (*qzzaw*) a la forme d'un gros croissant aux extrémités élargies. Posé sur la tête et solidement ficelé, il reproduit très exactement l'effet des tresses épaissies relevées derrière les oreilles, en une courbe gracieuse qui donne à cette coiffure une allure moyenâgeuse. Cet artifice se décèle difficilement, sinon par son volume, sous le mouchoir qui le recouvre et le maintient et sur lequel s'accrochent diverses parures d'argent et des cordelières de soie aux couleurs vives. Les Aït Bou Iknifen l'utilisent aussi bien sur les hauts plateaux de M'Semrir et de l'Oussikis, que dans la palmeraie de Tinerhir, à Ouaklim et à Imiter.

Seules parmi les Aït 'Atta, les femmes des grands nomades Aït Khebbache qui se rattachent à l'oasis de Taouz, portent une coiffure totalement différente qu'elles nomment *ahniš* et qu'elles confectionnent autour de deux grosses pelotes de laine brune (*ifilan*) posées sur les oreilles et recouvertes par les cheveux qui sont ensuite tressés avec le fil qui s'en échappe et enroulés.

Un double postiche également donne plus d'ampleur à la coiffure des Aït Seddrate de la Montagne, dans le Haut Dadès qui, de plus, épaississent encore leurs tresses retournées sur la tête. Ce rembourrage, comme deux poires reliées par leur sommet pointu, est ignoré des Aït Seddrate du Dra qui relèvent sans autre leurs longues tresses souples et se contentent de deux coques dessinées par leur mouchoir de tête et une large frange bombée sur le front.

Double postiche encore chez les Aït Morrhad, coussinets en forme de haricots plats posés perpendiculairement sur les tempes et savamment recouverts par les cheveux et les tresses. Utilisés par toutes les femmes de la tribu, ces postiches (*ahrib*, pl. *ihrban*) sont nettement plus larges chez les Aït Morrhad de l'Imdrhas que



Femme des Aït Khalifa (Aït Seghrouchen du Sud). Photo M. Morin-Barde.

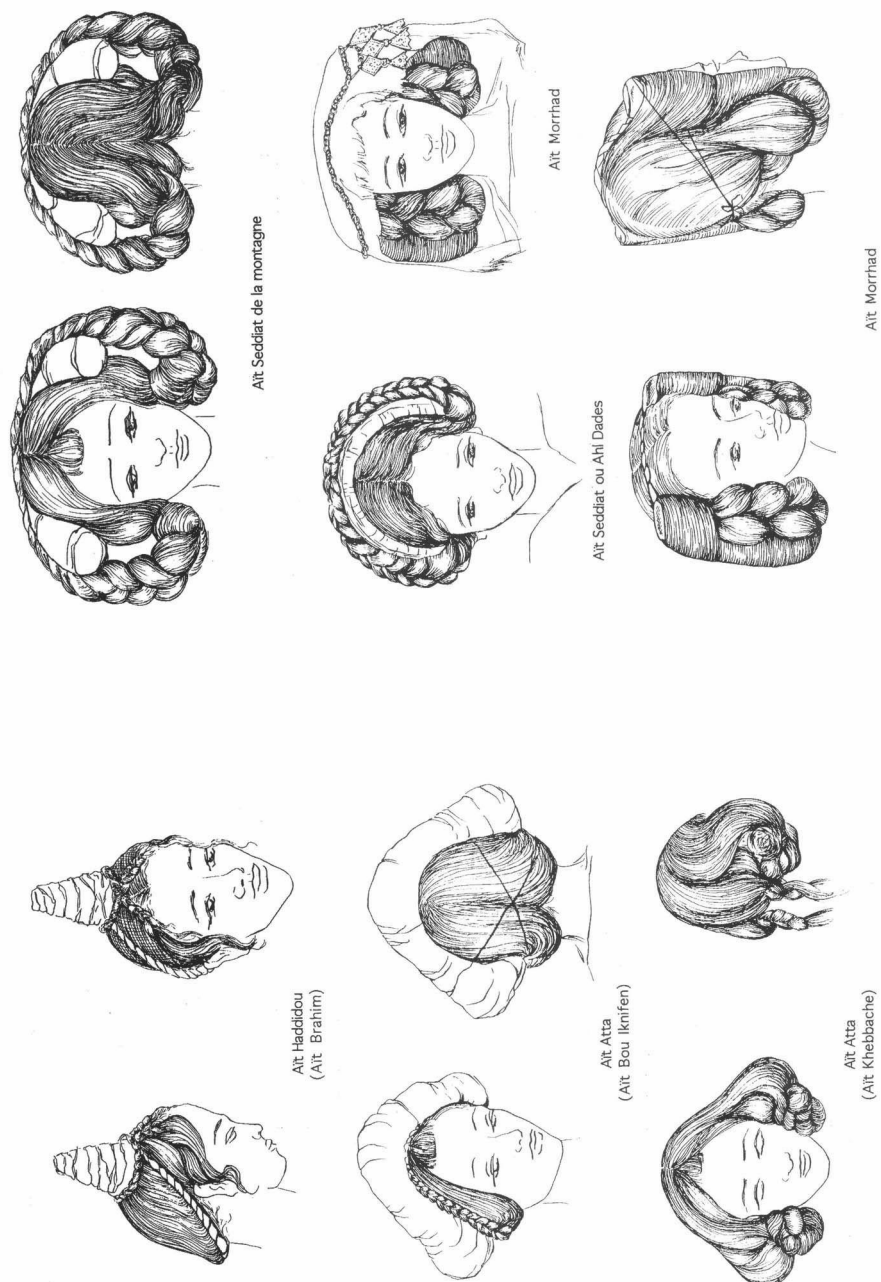
chez celles du Rhéris et de la palmeraie de Goulmima, seule l'ampleur de la coiffure varie.

Les Aït Hadiddou, qui comme les Aït Morrhad appartiennent aux Aït Yafelman, comportent deux fractions d'égale importance, dont les femmes ont chacune leur propre coiffure. Chez les Aït Brahim du plateau des Lacs et de l'asif Melloul, un



Femme des Aït bou Iknifen (Aït'Atta). Photo M. Morin-Barde

chignon conique fait de chiffons et de cheveux tressés donne une coiffure pointue caractéristique sous leur mouchoir de laine foncé. Les Aït Yazza qui occupent le plateau de l'Imdrhas présentent un casque arrondi formé par un coussinet posé sur de modestes tresses réunies sur le sommet du crâne et caché par un mouchoir. Les femmes des deux fractions recourent principalement à des cordelières ou des écheveaux de laine, souvent ornés de paillettes pour décorer leur coiffure (*aqlluz*). Exceptionnellement, et pour les fêtes, les jeunes filles ensèrent leur coiffure sans postiche d'un mouchoir et de liens de couleurs pareils à ceux des femmes mariées.



Différentes coiffures de femmes du Haut-Atlas (Dessin M. Morin-Barde)

Les jeunes filles des autres tribus vont tête nue, arborant une coiffure souvent asymétrique qui ne laisse en rien présager de celle de leur futur état de femme mariée, leurs tresses sont enroulées sur les côtés, ou sur la tête, parfois enveloppées de chiffons et ornées de cauris-amulettes, plus rarement de bijoux d'argent.

Les fillettes ont la tête partiellement rasée, avec des mèches temporales ou frontales ; une tresse occipitale pendant sur la nuque.

Le henné pilé et largement mouillé, parfumé de diverses épices végétales, est partout utilisé pour la confection de ces coiffures comme shampooing, il assouplit les cheveux et permet de leur donner la forme souhaitée par la coiffure. Avant son application, les cheveux sont frotté de beurre (*udi*). Une coiffeuse intervient souvent pour la confection des coiffures les plus compliquées, comme celles des Aït 'Atta et des Aït Morrhad.

#### BIBLIOGRAPHIE

MORIN BARDE M., *Coiffures féminines du Maroc, au sud du Haut Atlas*, 1990, Edisud, Aix-en-Provence.

M. MORIN-BARDE

#### C82. COLACTATION (pacte de « Tad'a »)

L'alliance par colactation a été mise en lumière chez les Berbères du Maroc central par G. Marcy. Les populations du groupe braber en particulier les Zemmour désignent cette pratique sous le nom de *tad'a*, que les Ayt 'Atta prononcent *tat'a*. Le mot dépend de la racine *dded* (ou *ttd*) qui signifie « têter, absorber par succion ». Chez les populations du haut Atlas, le mot *tadd'a* est concurrencé par celui de *tafergant* dérivé du verbe *freq* qui, comme l'a montré H. Belgazi, signifie primitivement « clôturer » et dans un sens dérivé « protéger ». Les deux mots paraissent avoir des sens sinon différents du moins assez éloignés mais l'analyse de la pratique de la *tad'a* révèle qu'elle a précisément pour objet d'assurer la paix et de protéger ceux qui en bénéficient.

La *tad'a* est essentiellement un lien bilatéral, une alliance intertribale qui se concluait, à l'origine, par le recours au symbole de la colactation. Celle-ci créait un lien puissant de la même force que ceux qui naissent de la parenté de sang. Ceux qui pratiquaient la *tad'a* devenaient donc au sens plein « frères de lait ». Cette conception dépasse largement le monde berbère marocain ; on en trouve des applications aussi fortes (*rida'a*) chez les Arabes bédouins, avant et après la Révélation.

Sans connaître exactement le contenu symbolique de cette alliance, le capitaine Coursimault avait, dès 1916, signalé chez les Zemmour « une sorte d'alliance à caractères religieux et sacré qu'ils nomment *ttatta*. Cette alliance existait autrefois entre deux individus... elle n'a plus lieu qu'entre deux tribus ou fractions ». Il avait raison d'insister sur le caractère sacré de l'alliance ; encore aujourd'hui lors de la cérémonie de colactation, un saint personnage, par sa seule présence, contribue à sacrifier la décision.

Dans l'étude la plus récente, H. Belgazi aboutit à la conclusion logique que « fondée sur un ensemble de pratiques et de croyances populaires, la *tad'a* est une vieille institution tribale à caractère sacré qui, en protégeant les individus, les groupes et leurs biens matériels contre l'agression et les convoitises extérieures, sert à maintenir l'équilibre intertribal et intratribal ».

La cérémonie consacrant la *tad'a* se déroulait en trois temps. La première phase consistait en un rassemblement autour d'un *kerkour*\* ou d'un sanctuaire. Ce rassemblement pouvait conserver le souvenir d'affrontements ou de rivalités anciennes, reproduits sous une forme ritualisée, le plus souvent la fête ne retient

de cette animosité ancienne que l'image d'une fantasia accompagnée de chants et de danses.

La seconde phase, qui est la *tad'a* proprement dite est un repas consommé en commun par les deux groupes. Les informateurs de H. Belgazi ont un souvenir assez précis qui confirme pleinement les données de G. Marcy : le couscous du repas était arrosé du lait des femmes des deux groupes. Dans certaines tribus le lait était remplacé par le miel, mais il est sûr que, comme son nom l'indique, la *tad'a*, assimilée à la tétée du nourrisson, était à l'origine une vraie colactation afin que les membres des deux tribus ou fractions se sentent devenus frères. Pour accentuer encore la symbolique, pendant le repas, les femmes réunies entre elles, échangent, entre les deux groupes, leurs nourrissons. Ailleurs, chez les Ayt Mtir, les deux groupes goutaient dans une même écuelle le lait mêlé de sept femmes de chaque groupe. La *tad'a* confine dans certaines traditions au merveilleux, ainsi les Hmid des Beni Ahsen et les Beni Ounzar des Zemmour se considèrent frères (*utad'a*) parce que leurs ancêtres avaient absorbé ensemble le lait miraculeusement sécrété par un saint populaire, Bou Khassi.

La troisième phase, connue aussi bien chez les Zemmour que chez les Ayt 'Atta, est intimement liée au repas communiel et se déroule dans les mêmes lieux ; c'est le tirage au sort des chaussures. Les sandales droites des participants forment deux tas cachés chacun par un burnous. Les notables tirent simultanément une sandale de chaque tas, leurs propriétaires se trouvent alors personnellement unis par le pacte de fraternité, quels que soient leurs niveaux sociaux. Désormais, pour le frère d'alliance, la personne de l'*utad'a* est sacrée en tout lieu et quelles que soient les circonstances. Ainsi l'alliance collective déterminée entre les deux groupes dans la colactation communuelle se trouve confortée par les multiples fraternités individuelles consacrées par le tirage au sort des sandales.

Les pactes par colactation n'ont été signalés qu'au Maroc et particulièrement chez les Braber semi-nomades, mais de rares éléments laissent entendre que cette pratique d'un symbolisme archaïque, qui s'est maintenue sous des formes diverses dans plusieurs régions du monde, était plus largement répandue chez les anciens Berbères. G. Marcy avait déjà rappelé le geste hautement symbolique de la Kahina\* qui, ayant décidé d'adopter le jeune guerrier arabe Khaled, lui aurait dit selon le *Bayân* (trad. Fagnan, t. I, p. 29-30) : « Je veux te donner de mon lait pour qu'ainsi tu deviennes le frère de mes deux fils... Chez nous tous, Berbères, la parenté de lait confère un droit réciproque d'hérédité ». On notera cette affirmation sur l'universalité de la colactation chez les Berbères. Dans la pratique elle se contenta de faire consommer par ses fils et Khaled une galette d'orge placée sur son sein ; ce qui révèle, semble-t-il, que la colactation était déjà, chez les Jerawa du VII<sup>e</sup> siècle, une pratique fort ancienne qui avait subi une altération permettant de remplacer la *tad'a* effective par un simple geste symbolique.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BELGAZI H., *Pratique et désuétude de la Tad'a chez les Zemmour*, (manuscrit inédit).  
 BRUNOT H. et BOUSQUET G.H., « Contribution à l'étude des pactes de protection et d'alliance chez les Berbères du Maroc central », *Hespéris*, t. 32, 1945, p. 63-68.  
 COURSIMAULT Cap., « La Ttatta », *Arch. berb.*, t. 2, p. 261-263.  
 KHETTOUCH M., « Le pacte de solidarité intertribale : Tada », *Lamalif*, n° 132, 1982, p. 58.  
 LESNE M., *Évolution d'un groupement berbère, les Zemmour*, Rabat, 1959, p. 58.  
 MARCY G., « L'alliance par colactation (*t'ada*) chez les Berbères du Maroc central », *Actes du II<sup>e</sup> Congrès de la fédération des soc. sav. de l'Afrique du Nord*, Tlemcen, 1936, p. 957-973.  
 WESTERMARCK E., *Les cérémonies du mariage au Maroc*, Paris Leroux, 1921.

C. AGABI

**C83. COLLIER** (voir B77, Bijoux)**C84. COLLO (Chullu, El Koll)**

La petite agglomération de Collo, malgré une origine très ancienne, n'a joué aucun rôle important dans l'histoire des Berbères. Le site présente cependant des avantages non négligeables ; la baie dont le fond borde une étroite plaine alluviale, à l'ouest de l'oued Guebli, vient buter contre le massif du Bougaroun, doublé, à l'ouest de Collo, par la presqu'île de Djerda qui protège le port des vents du Nord et de l'Ouest.

C'est sur l'isthme qui sépare la baie de Collo de celle d'En Nsa que vinrent s'établir les navigateurs phéniciens. Ils n'ont laissé de leur occupation que des nécropoles. Les fouilles conduites à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au sud de la ville dans le Koudiat es-Snad, ramenèrent au jour un mobilier funéraire banal dont les pièces les plus intéressantes sont des cruches anthropomorphes dont le col est orné d'une tête féminine et dont les becs verseurs sont en forme de sein, que pressent les mains. Il en fut trouvé 13 exemplaires. De telles cruches ne sont connues, au Maghreb, que dans le seul site de Gunugu\* (Gouraya), à l'ouest de Cherchel, où elles sont associées à un mobilier des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles. Les vingt-deux tombes fouillées à Chullu sont des hypogées à chambre simple ou double précédée d'un dromos et munie de banquettes, de tradition punique incontestable. Il fut reconnu aussi des inhumations en jarre, connues également à Carthage. Le comptoir punique de Chullu devait vivre de l'exportation des produits de la forêt et peut-être déjà de celle du plomb dont plusieurs filons semblent avoir été exploités, dans la région, dès avant l'époque romaine. Solin (XXVI, 1) situe à Chullu des teintureriers de pourpre dont la qualité supporte la comparaison avec la production de Tyr ; on peut y voir un héritage phénicien.

De l'époque romaine, qui a laissé des traces plus palpables, statues, sarcophages, colonnes et constructions diverses mais peu identifiables, on retiendra surtout l'appartenance de Chullu (écrit parfois Chllu) à cette étrange organisation administrative que fut la *Respublica IIII coloniarum*, sorte de confédération, inégale, de quatre villes de Numidie : Cirta, Chullu, Mileu et Rusicade. Elle semble avoir été copiée sur un modèle campanien, comme l'a montré J. Heurgon, et rappellerait le souvenir de l'éphémère État constitué par Sittius et ses successeurs. Cirta était la tête de la confédération, chacune des trois autres colonies était administrée par un *Praefectus jure dicundo*. On admet que Chullu ne devint colonie que sous Trajan, prince qui créa la confédération cirtéenne. Antérieurement, Pline l'Ancien (V, 22) qualifie Chullu d'oppidum. La confédération fut dissoute dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, sa dernière mention date de 251 (*Inscriptions lat. d'Alg.* II, 3596). Comme Mileu et vraisemblablement plus que celle-ci, Chullu dut souffrir des révoltes de cette période ; les tribus montagnardes, Bavares\* et peut-être Quinquegentiens\* n'hésitaient pas à franchir l'Amsaga\* et à ravager le territoire de la Numidie.

Chullu fut le siège d'un évêché ; lors du Concile de 411 la *Cullitana plebs* était représentée par un évêque catholique, Victor et un donatiste, Fidentius. Mais depuis la découverte par A. Beschaouch d'une inscription révélant l'existence de la ville de Chull dans le cap Bon, on peut hésiter sur la localisation du siège disputé par ces deux évêques. La notice de 484 mentionne en Numidie un *Quodvultdeus* « *episcopus Ullitanus* » qui semble devoir se lire *Cullitanus*. Des vestiges attribués à une petite église ont été reconnus en dehors de la ville. Un beau sarcophage de marbre représentant le Bon Pasteur a été décrit avant de disparaître.

Par le traité de 442 entre Geiseric, roi des Vandales et Valentinien III, Chullu ainsi que les autres villes et territoires de la Numidie occidentale repassèrent, pour quelques années, sous l'autorité de l'empereur.

Au Moyen Âge, Chullu devenue El Koll est connue comme le port de Constantine dont elle est éloignée de deux journées de marche. El Bekri ne fait que la mentionner ; le Kitab el Itsibar, au XII<sup>e</sup> s. lui consacre une courte notice. « El Koll est une ville ancienne renfermant de nombreuses antiquités provenant des Roum... Les fruits de la terre, les raisins, les pommes y sont très abondants... et les impôts qu'on prélève sur son territoire sont considérables ». Cette description idyllique ne correspond guère à la réalité. Collo est mal relié à Constantine, le mouillage est médiocre et le terroir exigu n'occupe qu'une étroite plaine littorale limitée par des montagnes escarpées ; la ville vit surtout de l'exportation des produits de la forêt abondamment arrosée (deux mètres de pluie au Bougaroun).

En 1282 cependant, l'histoire de Collo se confond un court moment avec celle de la Méditerranée. Pierre III d'Aragon, sollicité par le gouverneur de Constantine, Ibn al Wazir en révolte contre Abu Ishaq Ibrahim, prince hafside régnant à Tunis, débarque le 28 juin 1282 à Collo avec des forces importantes : 800 chevaliers et 3 000 hommes de pied transportés par une flotte de 150 voiles. Mais il arrivait trop tard ; ses préparatifs avaient demandé trop de temps alors qu'il s'était engagé à intervenir vers la mi-avril. Ces deux mois de retard avaient permis à Abu Faris, l'émir de Bougie, fils aîné du sultan de Tunis, d'intervenir et de s'emparer de Constantine. Ibn al Wazir trouva la mort pendant les combats. La croisade de Pierre III devenait irréalisable ; elle n'avait d'ailleurs pas obtenu le soutien du pape Martin IV, français acquis à la cause angevine et inquiet de la politique hégémonique de l'Aragonais en Méditerranée. De fait, Pierre III lorgnait davantage vers la Sicile que vers les terres maghrébines à convertir. Son débarquement effectué, et pour ne pas laisser son armée dans l'inaction, il lance une razzia sans lendemain dans la vallée de l'oued Guebli, où est pillée une bourgade qui ne peut être que Tamalous. Il peut ainsi faire patienter ses chevaliers avant de leur dévoiler le but réel de l'expédition : s'emparer de la Sicile qui vient de rejeter la domination angevine par le massacre des « Vêpres siciliennes ». Menacés d'un retour de Charles d'Anjou resté maître de Naples, les Siciliens font ouvertement appel à Pierre III qui débarque à Trapani le 31 août. Quelques jours plus tard, le 4 septembre il ceignait la couronne sicilienne à Palerme. L'expédition de Collo n'avait été qu'un prétexte.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le littoral maghrébin, de Tanger à La Goulette devient la chasse gardée des Espagnols qui poursuivent en terre africaine la Reconquista ibérique. Collo ne semble guère avoir intéressé les capitaines et amiraux des Rois catholiques, en revanche la ville passe facilement sous la domination de Kheir ed-Din Barberousse en 1521. La course ne fut pas à Collo une entreprise florissante, en revanche la ville devint l'un des ports où d'après les *Concessions* renouvelées, non sans discussions, tout au long des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les commerçants français, surtout marseillais, avaient le droit de s'établir et de construire des magasins. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Collo, Bône et la Calle étaient les trois seuls ports encore couverts par les Concessions.

Aujourd'hui réduit aux seules fonctions de port de pêche (sardines et anchois), Collo n'exporte plus que le liège et des cabochons de bruyère.

#### BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 8, n° 69.  
 GSELL S., *Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. I, p. 58-60.  
 HELO Cap., « Notice sur la nécropole liby-phénicienne de Collo », *Bull. archéol. du Comité des Trav. hist.*, 1895, p. 43.  
*Kitab el Itsibar* (traduction E. Fagnan). *Recueil des not. et mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. 33, 1899, p. 31.  
 HEURGON J., « Les origines campaniennes de la Confédération cirtéenne », *Libyca archéol. Epigr.*, t. V, 1957, p. 7-24.



MERCIER G., «Les mines antiques de la région de Collo». *Rec. des not. et mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, 1914, t. 48, p. 37-64.

Pline l'Ancien. *Histoire naturelle V*; 1-46. Traduction et commentaire par J. Desanges. Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 191-194.

SOLAL E., «L'expédition de Pierre III d'Aragon à Collo». *L'Algérieniste*, juin 1992, n° 58, p. 14-19.

E. B.

## C85. COLOMBE

L'image de la colombe est fréquente dans l'art chrétien d'Afrique sans toutefois présenter la moindre originalité par rapport aux autres provinces occidentales, ainsi les colombes porteuses de rameau d'olivier des catacombes d'Hadrumète (Sousse) sont les répliques parfaites de celles des catacombes romaines. Deux récits bibliques dans lesquels la colombe joue un rôle important expliquent la ferveur attachée à la figuration de cet oiseau. Le premier est l'épisode de la colombe revenant à l'arche après le déluge, tenant en son bec un rameau d'olivier, symbole de paix (*Genèse*, 8, 8-12). Ce symbole est resté attaché à l'image de la colombe, au point qu'il fut, à notre époque, adopté par les marxistes. La seconde apparition de la colombe dans la Bible est néo-testamentaire : dans les quatre évangiles, lors du baptême du Christ la colombe représente le Saint-Esprit. Dans l'art chrétien la colombe peut donc s'identifier soit à la Paix soit au Saint-Esprit. Son importance symbolique explique la fréquence de sa figuration.



Colombes des catacombes d'Hadrumète (Dessin Mgr Leynaud)

A vrai dire, comme pour d'autres figures symboliques (Bon Pasteur, agneau, poisson, rameau d'olivier, palme, rinceaux de vigne) cette prédilection a des antécédents préchrétiens. En Afrique, il faut tenir compte du substrat punique qui était resté si vigoureux chez les Berbères de l'Antiquité, Numides et Maures. A Carthage la colombe était, comme en Orient, un oiseau consacré à Astarté. De nombreuses statuettes représentent la déesse ou ses fidèles serrant contre la poitrine une colombe destinée au sacrifice. Sur d'autres stèles, plus discrètement la colombe est juchée sur une colonne ou un mât, motif qui se retrouve dans toutes les régions où la présence phénicienne est manifeste : Afrique, Sardaigne, Sicile, Baléares, Péninsule ibérique. La déesse du Mont Eryx (Sicile), assimilée à Astarté, était censée se rendre tous les ans en Afrique accompagnée de ses colombes sacrées (Elien, *Natur. anim.*, IV, 2).

Prolifique et d'élevage facile et peu coûteux, la colombe est l'animal de sacrifice à la portée de toutes les bourses. On comprend la fréquence de ses représentations sur les stèles dédicacées à Tanit et Baal Hammon puis à leurs successeurs de l'époque romaine, Celestis et Saturne. Les Hébreux avaient la même prédilection que les Phéniciens pour cet oiseau dont le sacrifice était strictement codifié. Dès les origines, la tourterelle et le pigeonneau comptent parmi les animaux dont Yahvé



Bas relief du Djedar A (Photo F. Kadra)

réclame le sacrifice à Abraham (*Genèse*, 15, 9-10). La colombe sera également sacrifiée pour mettre fin à la période au cours de laquelle la femme est impure (*Lévitique*, 15, 29) ; les lépreux, trop pauvres pour sacrifier deux agneaux ou même un seul, pourront leur substituer tourterelles ou colombes (*Lévitique*, 14, 22).

A l'époque chrétienne la colombe n'est plus un oiseau de sacrifice mais sa figuration n'en demeure pas moins envahissante. On la trouve dans les mosaïques et surtout dans les sculptures en relief plat sur les chapiteaux ou les piliers des



Décor incisé d'une grande fibule du Sud tunisien (Photo G. Camps)

basiliques, sur les monuments funéraires ou rituels comme la grande vasque en pierre d'Aïn Roua\* sur les plats et lampes en terre cuite. Sur les plaques de marbre de la catacombe de Sousse la colombe est tantôt porteuse du rameau d'olivier, tantôt becquetant un grain de raisin, tantôt affrontée à une autre colombe de part et d'autre de l'épithaphe. Il arrive aussi que deux colombes soient figurées de part et d'autre d'un calice (Djedar A), concurrençant ainsi les paons, voire les autruches (basilique de Djemila) ou les cerfs (basilique de la Skhira). Il est exceptionnel que des colombes soient groupées dans ces figurations (vasque d'Aïn Roua\*), sans doute parce qu'elle n'apparaît qu'isolément dans l'un et l'autre des deux récits bibliques auxquels sa représentation fait allusion.

Ne conservant que les symboles de douceur et de fécondité, la colombe est l'un des rares animaux, malgré la répugnance des musulmans à représenter des êtres animés, à s'être maintenu dans l'art populaire maghrébin. Elle est présente dans les peintures naïves et figure, associée au poisson, autre figure issue de la symbolique chrétienne, sur les gravures de bonne qualité esthétique qui ornent encore les grandes fibules pectorales en croissant de lune du Sud tunisien et de Tripolitaine.

## BIBLIOGRAPHIE

KIRSCH J. O., Art. « Colombe » in *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, t. III, 2<sup>e</sup> partie, col. 2198-2231.

LEYNAUD Mgr, *Les catacombes africaines. Sousse-Hadrumète*. Alger, J. Carbonnel, 2<sup>e</sup> édit., 1922.

G. CAMPS

## C86. COLONNES D'HERCULE (voir A19 Abila et C38 Ceuta)

## C87. COLUMNATA

### Le gisement préhistorique

« La station doit son nom à la proximité de ruines romaines dans lesquelles on s'accorde aujourd'hui à voir celles de Columnata, important centre, résidence d'un "praepositus" sur le limes du III<sup>e</sup> siècle » (S. Gsell, *Atlas archéologique*, Feuille 22, Ammi-Moussa, n° 127 (non 129), Additions. L'identification de Columnata avec Bourbaki (feuille 23, n° 27) a été abandonnée, cf. *B.S.G.A.O.*, Cinquantenaire, 1928 (S. Gsell, p. 25, n° 1 ; E. Albertini, p. 34-35).

Le gisement préhistorique est situé sur le territoire de la commune de Sidi-Hosni, 1 500 mètres environ au S.S.E. du village du même nom (ex Waldeck-Rousseau), Wilaya de Tiaret.

C'est un vaste abri sous roche démantelé au pied d'une belle falaise de grès helvétien (« grès de Tiaret »). Une importante source, l'Aïn Zeflah, coule à faible distance. Bien protégé des intempéries, l'habitat largement ouvert au N.N.E. offrait à ses occupants une vue étendue sur la vallée du Tiguiguet et les contreforts sud de l'Ouarsenis.

La station classée monument historique par arrêté du 18 novembre 1952 a été découverte en 1937 et fouillée de 1937 à 1939, puis de 1954 à 1962 par P. Cadenat. C. Brahimi y a poursuivi des recherches dans la partie ibéromaurusienne en 1969.

Les premiers travaux (1937-1962) ont permis de distinguer dans le dépôt archéologique, dont l'épaisseur peut en certains points dépasser deux mètres, quatre niveaux typologiquement différents, localement séparés par des lits d'éboulis stériles.

Ce sont, en remontant de bas en haut :

– un *Ibéromaurusien* caractérisé,

- une industrie ultra microlithique de transition que G. Camps (VI<sup>e</sup> Congr. panafric. de Préhistoire, Dakar, 1967) a proposé de nommer « *Columnnatien* »\*,
- un faciès régional du *Capsien supérieur*,
- enfin un *Néolithique de tradition capsienne*.

De multiples causes de perturbation (éboulements, infiltrations, ruissellement, inhumations, etc.) ont rendu délicate et longtemps incertaine la distinction des différents niveaux. Cependant la réalité de cette séquence, stratigraphiquement mise en évidence en 1961, et son exactitude ont été pleinement confirmées par le C 14.

Les dates obtenues sont :

- pour le Néolithique : 3300 et 3900 av. J.-C.
- pour le Capsien supérieur : 4390, 4850 et 4900 av. J.-C.
- pour le Columnnatien : 5350, 6190 et 6330 av. J.-C.
- pour l'Ibéromaurusien évolué : 8850 av. J.-C. (fouilles C. Brahim)

Chacune de ces industries a livré un riche matériel lithique et osseux accompagné de nombreux autres documents, objets de parure notamment, ainsi que d'une faune abondante.

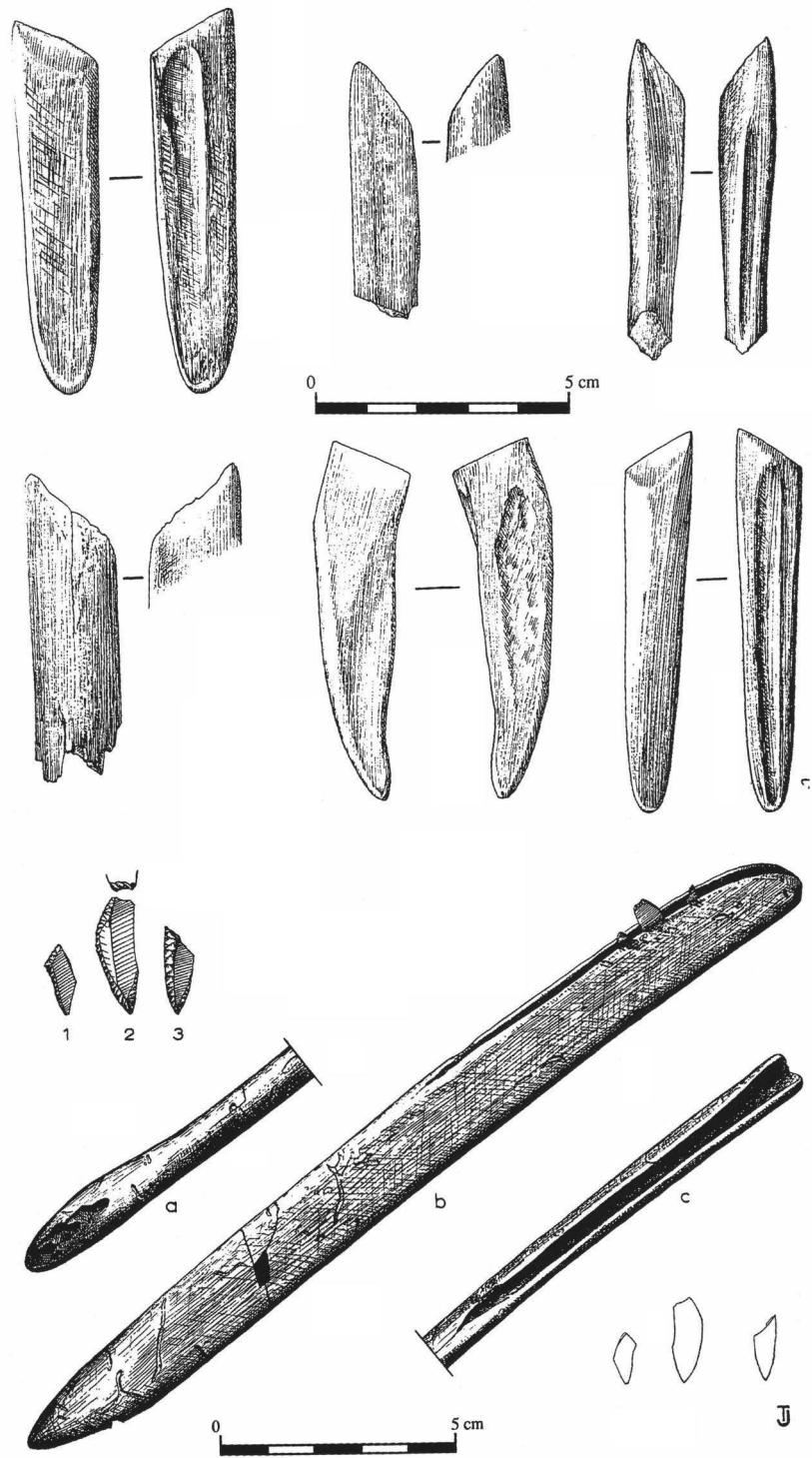
L'Ibéromaurusien est, comme partout, caractérisé par un pourcentage écrasant de lamelles à bord abattu, la rareté des grattoirs, des coches et des burins, l'absence totale de pièces géométriques autres que les segments et par une industrie osseuse encore assez grossière. La faune est composée en majorité d'animaux de grande taille avec dominance des herbivores : grand bœuf (*Bos primigenius*), un équidé (*Equus mauritanicus*), antilope bubale (*Alcelaphus bubalis*).

Le Columnnatien peut se définir comme une industrie microlithique et même hypermicrolithique avec un pourcentage élevé de pièces minuscules, microlamelles à bord abattu et microsegments – d'une étonnante finesse à quoi s'ajoutent le foisonnement des microburins eux aussi souvent très petits, la fréquence des petits burins d'angle sur troncature retouchée et – caractère négatif de la plus haute importance – l'absence de trapèzes de type capsien. Parmi un outillage osseux varié et de bonne facture, les tranchets à biseau oblique tiennent la première place. La faune de grands mammifères est en régression, l'*Equus mauritanicus* a pratiquement disparu de l'alimentation mais, en contre partie, on constate une forte consommation de petites espèces, de poissons, de crabes et d'escargots. Ceux-ci cependant sont moins recherchés qu'à l'époque suivante.

Le faciès tiarézien du Capsien supérieur se distingue nettement par la présence d'instruments nouveaux tels que scalènes-perçoirs, pointes d'Ain Kéda, pointes de Columnata, l'apparition de géométriques classiques (triangles et trapèzes), la nette raréfaction des microburins, des petits burins et du micro-outillage qui faisait l'originalité de l'industrie précédente. L'os poli a pris un grand développement : on trouve beaucoup moins de tranchets mais bien davantage de poinçons et alènes portant parfois des séries de petites incisions. On doit noter tout particulièrement la présence de corps de faucilles, le nombre et la variété des objets de parure (éléments de colliers et pendeloques en coquillages marins, test d'œuf d'autruche, os, etc.), la trouvaille de coquilles terrestres (*Leucochroa candidissima*) gravées et parfois perforées, enfin, le trait le plus remarquable, l'utilisation d'ossements humains.

Au Néolithique, l'industrie lithique de tradition capsienne est largement pourvue de lames et lamelles à coches ou denticulées. Les pointes de flèches à pédoncule et ailerons ainsi que d'autres armatures bifaces dénotent une influence saharienne tandis que la poterie à fond conique bien décorée se rapproche de la céramique de la côte oranaise. L'os poli est devenu rare. Il y a quelques fragments de coquille d'œuf d'autruche gravés ; des éléments de plaque dermique de tortue sont utilisés comme ornement.

L'étude et la comparaison des différents matériels recueillis permettent de suivre au cours des millénaires une lente évolution à la fois économique et culturelle que traduisent les modifications et perfectionnements apportés à l'outillage, les



Tranchets en os à biseau oblique de *Columnata* (Dessin Y. Assié)  
«Faucille» à manche en os du Capsien supérieur de *Columnata* (Dessin J. Tixier)

changements profonds dans le régime alimentaire, les pratiques funéraires et même, dans un domaine plus futile, les variations de la parure. À aucun moment il n'y a eu, semble-t-il, transformation brutale et radicale.

Mais Columnata offre aussi à un autre point de vue un intérêt considérable. C'est en effet l'une des trois plus importantes nécropoles préhistoriques actuellement connues en Afrique du Nord. Bien qu'il reste beaucoup à fouiller, de nombreux restes humains appartenant à quarante-huit adultes et soixante-huit enfants – pour la plupart des « Columnatiens » – ont été mis au jour par P. Cadenat et ont été étudiés par M.-C. Chamla. Certains restes humains étaient surmontés de véritables monuments funéraires parfois signalés par des sortes de stèles frustes.

Tous les sujets, à l'exception de deux hommes néolithiques, se rattachent à la race de Mechta-Afalou, mais présentent par rapport au type ibéromaurusien plus ancien des signes d'évolution et de gracilisation.

Ces hommes dont la moyenne de vie n'aurait pas dépassé 21-22 ans et chez qui sévissait une effroyable mortalité infantile, pratiquaient la mutilation dentaire étendue souvent aux huit incisives.

Il semble qu'ils aient mené une existence relativement paisible. Plusieurs observations tendraient à le prouver et les quelques cas – d'ailleurs remarquables – de traumatologie seraient imputables à de simples accidents.

Par sa stratigraphie, la richesse de son matériel de toute nature, la station de Columnata constitue comme on a pu le dire, un gisement clé pour l'étude d'abord de la capsianisation, puis de la néolithisation d'une partie du Maghreb.

P. CADENAT

### La nécropole de Columnata

Le gisement de Columnata devait apporter les plus riches enseignements dans l'étude des pratiques funéraires épipaléolithiques. En effet, dans la nécropole où il n'est pas toujours facile de faire le partage entre les sépultures ibéromaurusiennes et celles plus récentes appartenant au Columnatien, P. Cadenat (1957) eut la surprise de reconnaître, en cours de fouilles, des aménagements d'une architecture simple signalant certaines sépultures. Ainsi les restes humains inventoriés H 25 qui sont d'âge ibéromaurusien étaient placés sous une pierre de forme particulière, fusiforme, légèrement déprimée dans sa partie centrale. À 0,50 m à l'est, des pierres irrégulières mais agencées intentionnellement constituaient une sorte de pavement rectangulaire, d'un mètre de longueur et large de 0,50 m. Aucune industrie ni restes osseux ne furent découverts sous ce pavement qu'il est tentant d'associer à la sépulture voisine.

Le cas de H 26 mérite également d'être signalé bien que les quatre pierres disposées au-dessus de la tombe ne forment qu'un simple repère ; les restes humains correspondent à des parties d'un corps dépecé ou désarticulé. On y dénombra un bras gauche complet, un sacrum attenant au coxal gauche et la partie supérieure du fémur, le tout en connexion naturelle ; il en était de même pour un pied complet attenant aux parties distales du tibia et du péroné. Ces éléments ont donc été inhumés alors que des ligaments maintenaient encore les os en connexion.

Les hommes ibéromaurusiens, à Columnata comme à Rachgoun\* et La Mouillah\*, prenaient donc un soin particulier non seulement des cadavres mais des restes décharnés que la cohésion du clan continuait à personnaliser.

Plus intéressante encore est la sépulture H 27, ibéromaurusienne également ; au-dessus des ossements humains avaient été accumulées des pierres, le tout était couronné par un enchevêtrement de cornes du Grand Bœuf (*Bos primigenius*). Comme dans le cas précédent ce n'est pas un corps entier mais des quartiers et des membres disloqués que contient cette sépulture.

À Taforalt\*, J. Roche aurait découvert des agencements tout à fait comparables

où les cornes de mouflon remplaçaient celles de bœuf. La même pratique a été reconnue chez les Tardenoisien de Tévéc et de Hoédic en Bretagne, mais là, les bois de cerfs sont d'âge plus récent.

Plus récent aussi est, à Columnata même, le monument de H 15 qui serait columnatien mais répond manifestement à la même tradition : des pierres empilées sur 2 ou 3 rangées forment un socle circulaire de 0,80 m environ de diamètre, un cippe rudimentaire constitué d'un bloc de grès de 0,78 m de hauteur avait été placée verticalement sur ce socle.

Le soin apporté à ces différentes pratiques funéraires mérite toute notre attention, on peut affirmer l'existence de telles pratiques et reconnaître, par gisement, certaines traditions.

G. CAMPS

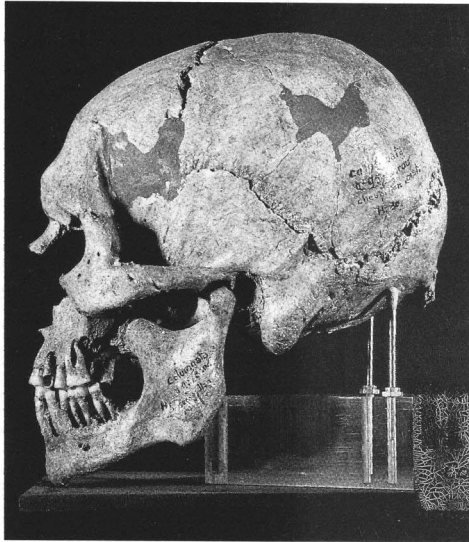
### **Les hommes épipaléolithiques**

La découverte de la nécropole de Columnata (Algérie occidentale) qui contenait un niveau épipaléolithique de transition, présente un double intérêt. Pour les préhistoriens, une portée archéologique exceptionnelle pour l'étude du passage de l'Épipaléolithique au Néolithique. Pour les paléontologues, l'étude des restes humains qui y ont été découverts a montré que, parallèlement à l'évolution de l'industrie, les Hommes de Columnata tout en étant incontestablement rattachés au type de Mechta-Afalou, présentent des caractéristiques d'évolution et de gracilisation que justifie leur ancienneté moins grande que celle des vrais Ibéromaurusiens.

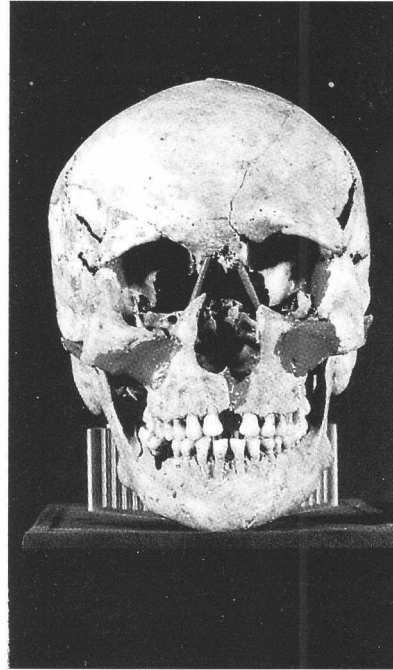
Sur un total de 116 sujets, 48 adultes et 68 enfants et adolescents ont été dénombrés. Une mortalité précoce des premiers a été notée, sans différenciation sexuelle particulière. Chez les seconds, la mortalité infantile (jusqu'à un an) était très élevée et comparable à celle qui a été reconnue dans le gisement ibéromaurusien de Taforalt (Maroc).

Les caractères crâniens des Hommes de Columnata sont dans leurs grandes lignes ceux des Hommes ibéromaurusiens du type de Mechta-Afalou, définis essentiellement par une robustesse générale, une forte épaisseur des parois crâniennes, une vaste capacité cérébrale, de grandes dimensions, une tendance à la mésocéphalie, des arcades sus-orbitaires saillantes et réunies en un bourrelet médian, une face large et basse, une mandibule de grandes dimensions mais non massive, au corps très divergent avec projection latérale des gonions, un menton accusé, une denture d'un gabarit supérieur à celui des Blancs actuels et atteinte de lésions pathologiques nombreuses, une mutilation alvéolo-dentaire consistant en l'ablation des incisives. Leur stature était assez élevée, leurs jambes et leurs avant-bras de longueur moyenne, leurs épaules et leur bassin moyennement larges. Le dimorphisme sexuel était en outre accentué.

La comparaison entre les Hommes de Columnata et d'autres Hommes ibéromaurusiens plus anciens du type de Mechta-Afalou provenant essentiellement des gisements d'Afalou et Taforalt révèle néanmoins des différences nombreuses portant à la fois sur les dimensions et la morphologie crâniennes et corporelles ainsi que sur des faits d'ordre pathologique et ethnographique. Ce sont principalement chez les Hommes de Columnata une moindre robustesse générale, des dimensions du crâne et des os longs moins élevées, une tendance plus marquée à la méso-brachycéphalie, des reliefs osseux moins développés, une denture moins volumineuse, caractéristiques qui dénotent une gracilisation par rapport aux restes ibéromaurusiens plus anciens. En outre, l'usure des dents moins précoce et moins intense, la moindre gravité des lésions carieuses, pourraient indiquer des modifications dans l'articulé dentaire ou dans le mode d'alimentation. Enfin l'extension aux deux maxillaires et aux huit incisives de la mutilation dentaire chez les Hommes de Columnata indiquerait des contacts avec leur contemporains



Homme n° 10 de la nécropole de Columnata (Photo A. Bozon)



Homme n° 22 de la nécropole de Columnata (Photo A. Bozon)

capsiens de l'est de l'Algérie chez qui ce mode d'avulsion était couramment pratiqué.

La comparaison des caractères morphologiques entre les hommes des trois gisements montre que l'unicité du type de Mechta-Afalou était loin d'être parfaite. Ces constatations indiquent la probabilité d'une évolution indépendante de petits groupes d'Hommes ibéromaurusiens à partir d'un type originel commun, à laquelle s'ajoute une évolution diachronique vers la gracilisation pour quelques-uns d'entre eux. Des constatations analogues ont été faites sur d'autres hommes de ce type « mechtoïde atténué » qui présentent aussi de signes de gracilisation et d'évolution. Cependant ces mechtoïdes ne semblent pas pouvoir être considérés comme formant un type homogène. Certains de leurs traits souvent fort différents montrent qu'ils ont dû évoluer indépendamment.

Cette atténuation des traits dans la série de Columnata ne paraît pas due à un mélange avec d'autres éléments raciaux moins robustes que le type de Mechta-Afalou. Les hommes de type protoméditerranéen qui vivaient à la même époque et qui ont été recueillis dans les gisements capsiens d'Afrique du Nord ont une morphologie très différente, en outre leurs dimensions crâniennes et leur volume dentaire sont plus élevés que ceux des Hommes de Columnata.

Avec la série de Columnata on a un exemple typique d'un processus de microévolution sur place – gracilisation alliée à une brachycéphalisation – d'un type morphologique dont les caractères sont suffisamment spécifiques pour que l'hypothèse d'un changement par substitution d'éléments étrangers ne puisse être retenue.

Des restes fragmentaires ont été découverts également à Columnata dans un niveau supérieur néolithique. Ils appartiennent à un homme de type différent de



l'ensemble de la série et qui semble s'apparenter au type protoméditerranéen des gisements capsien.

M.-C. CHAMLA

### **Paléopathologie**

Les pièces pathologiques du gisement épipaléolithique de Columnata ne sont pas très nombreuses mais certaines sont d'un intérêt très grand. Toutes les rubriques étiologiques ne sont pas représentées et, en particulier, on ne relève aucune séquelle de maladie inflammatoire ou de néoplasie.

#### ***Maladies Congénitales et de Croissance***

Un seul sujet présente une affection congénitale qui frappe son rachis en deux points :

- A l'étage cervical existe un « bloc » bivertébral unissant C.5 et C.6. Le caractère congénital est attesté par la conservation de la morphologie de chaque vertèbre ainsi que par sa position normale sans bascule ni déviation. Quelques productions ostéophytiques des vertèbres sus et sous-jacentes traduisent une spondylose légère consécutive à la malformation.

- A l'extrémité inférieure, il y a fusion de la première pièce coccygienne avec la pointe du sacrum.

#### ***Traumatismes***

##### ***Fractures***

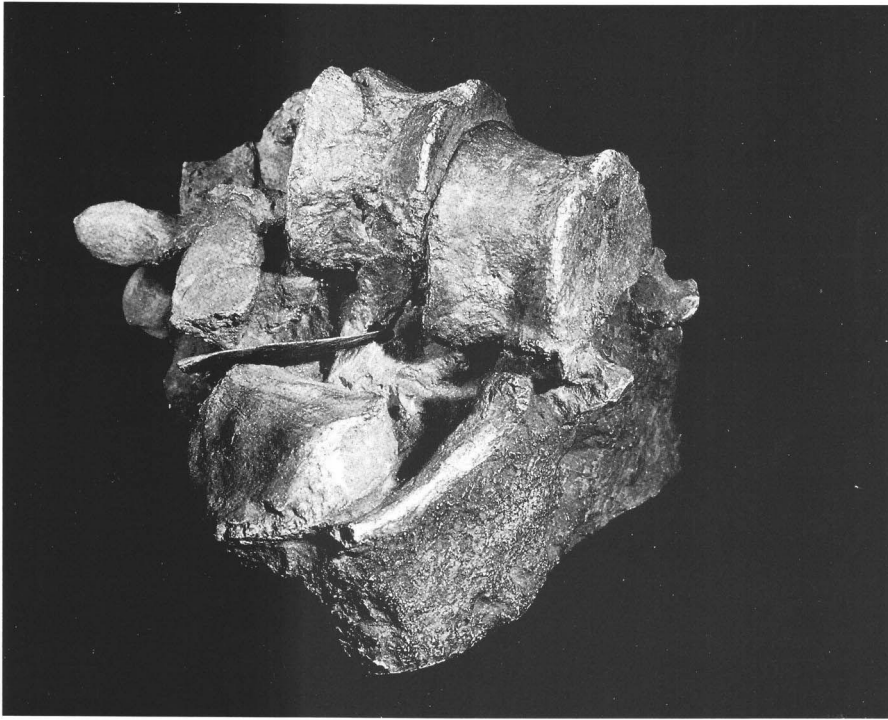
Elles sont rares puisqu'on n'en relève que cinq sur quarante-huit sujets adultes, aucune sur les soixante-huit enfants ou adolescents. Trois cas sont à la fois banaux et bénins : une fracture de deux côtes adjacentes, consolidée ; un enfoncement léger de la tête radiale ; une fracture de la phalange du gros orteil. Par contre, deux sujets avaient une atteinte grave :

- Le premier cas est une fracture du crâne de peu d'étendue, située dans la fosse temporale gauche. L'existence d'une berge en biseau et d'une zone soulevée fait penser à une blessure par un agent tranchant. Un petit bourgeonnement sur un bord de l'orifice signe au moins un début de réparation.

- Le deuxième cas est une véritable dislocation du bassin probablement consécutive à un écrasement vertical du sujet. L'éclatement du cotyle gauche a expulsé la tête fémorale et le sacrum, télescopé longitudinalement, est réduit au tiers de sa hauteur normale. Il existe en outre des lésions de la colonne lombaire. L'ensemble des traits de fracture est consolidé et la tête fémorale expulsée s'est même soudée au sourcil cotyloïdien. L'existence de ces cas témoigne de la survie du sujet (une femme) malgré l'importance de la fracture et les lésions associées. En effet, on peut, par l'état du sacrum, être certain d'une totale paralysie du plexus sacré, donc des deux membres inférieurs. Un pied a d'ailleurs pu être reconstitué et s'est révélé déformé. En outre, il y avait obligatoirement des troubles sphinctériens et presque certainement des lésions trophiques (escarres). La survie de la blessée dans de pareilles conditions suppose une assistance totale de la part de son entourage.

##### ***Autres blessures***

Il y en a une seule. C'est une blessure par pointe de silex fichée sur la face antérieure de l'apophyse costoïde de la première vertèbre lombaire, à gauche. L'absence de réaction ostéo-périostique semble indiquer une mort rapide de la victime. D'ailleurs, l'orientation de la pointe montre que l'arme (y compris la hampe) a dû traverser obliquement le flanc gauche et y provoquer les lésions



Lamelle en silex (armature de flèche) fichée dans l'apophyse d'une vertèbre dorsale de la femme H 33 de Columnata (Photo G. Camps)

péritonéo-viscérales et vasculaires d'une gravité telle que toute survie a dû être impossible.

#### **Autres affections**

L'absence d'arthropathies chroniques et la rareté des lésions spondylosiques distingue nettement Columnata du gisement épipaléolithique de Taforalt (Maroc oriental) et traduit probablement un mode de vie moins sédentaire. Un seul sujet présente des stigmates de spondylose lombaire sérieux ; encore s'agit-il de celui qui est atteint de soudures congénitales.

Par ailleurs, il faut noter l'existence de deux « *hallux valgus* », affection non exceptionnelle chez les Préhistoriques.

J. DASTUGUE

#### **Les os humains transformés**

L'utilisation d'ossements humains et leur transformation en outils ou objets cultuels est une pratique qui paraît naître au Capsien et au Columnatien. Cette pratique subsista quelques temps au Néolithique mais resta limitée, semble-t-il au seul Néolithique de tradition capsienne.

La région de Tiaret a livré, à Columnata, plusieurs documents intéressants, mais ils appartiennent non pas au Capsien supérieur, plus tardif ici, mais au Columnatien qui est contemporain des phases inférieure et moyenne du Capsien supérieur des régions orientales. Il s'agit d'une mandibule humaine dont les branches montantes ont été sciées et polies, un humérus, un radius et un cubitus sciés, appartenant au même sujet. De l'humérus et du cubitus il ne reste que les



Os humains transformés de *Columnata* : radius, cubitus et humerus sciés et pendeloque  
découpée dans un os crânien (Photo M. Bovis et P. Cadenat)



Mandibule humaine sciée de *Columnata* (Photo M. Bovis)

extrémités voisines du coude : on avait donc prélevé sur ces os les diaphyses dans l'intention manifeste de les débiter pour en faire des instruments. C'est précisément la diaphyse, sciée aux deux extrémités, qui subsiste du radius. Le même gisement livra également une pendeloque prélevée dans un pariétal humain.

De ces différents ossements transformés par les Capsiens ou les Columnatiens, nous devons faire deux lots. Le premier ne nous retiendra guère : les os longs du membre antérieur ou du membre inférieur ont été traités comme des os d'animaux. Quand ils étaient sectionnés comme à Columnata, les diaphyses étaient conservées en raison de leur rectitude qui permettait la fabrication d'outils longs et robustes. La même qualité explique le choix d'un péroné pour tailler un poignard dont la pointe fut aménagée au dépens de la partie distale (Mechta el-Arbi). Dans ces cas l'os humain est donc traité comme une matière première animale, mais il est vraisemblable que le choix d'os humain était également guidé par des soucis d'efficacité magique.

L'autre série est constituée d'os crâniens. La pièce la plus intéressante est le crâne-trophée de Faïd Souar\* qui comporte la face avec la mandibule et le tiers antérieur de la boîte crânienne qui a été sciée au niveau des bosses pariétales.

L'occlusion de la mandibule et des maxillaires était assurée soit par un simple lien soit par un revêtement plus complexe de poix, de cire ou d'argile si les os servaient de support à un visage modelé. Cette pratique est connue en Syrie et Palestine. Les crânes plâtrés du Néolithique précéramique de Jericho et de Tell Ramad datent des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> millénaires, et sont donc contemporains des crânes découpés capsien.

La mandibule sciée de Columnata pouvait appartenir à un montage semblable à celui de Faïd Souar II.

H. CAMPS-FABRER

### **La céramique néolithique**

La partie supérieure du gisement a livré des tessons céramiques dont certains portent des décors. Mais leurs dimensions relativement restreintes ne permettent pas de définir les formes de cette céramique. En revanche, l'examen très minutieux des zones de fracture a permis à G. Aumassip d'étudier les dégraissants et de reconnaître l'usage prépondérant du quartz (80 %). Viennent ensuite le calcaire (50 %) et la chamotte (25 %) qui apparaît sous forme d'amas microbréchiques sans solution de continuité avec leur entourage ; la couleur, parfois identique de la chamotte avec celle du reste de la pâte rend encore plus difficile la reconnaissance de ce dégraissant qui est souvent passé inaperçu.

Les rebords et les fonds coniques, généralement bien conservés, parce que moins vulnérables, en raison de leur plus forte épaisseur sont comparables à ceux du littoral oranais ; toutefois, les surfaces sont généralement plus soignées, comme l'atteste le polissage de certains tessons qui n'est pas sans rappeler les techniques de la céramique néolithique saharienne.

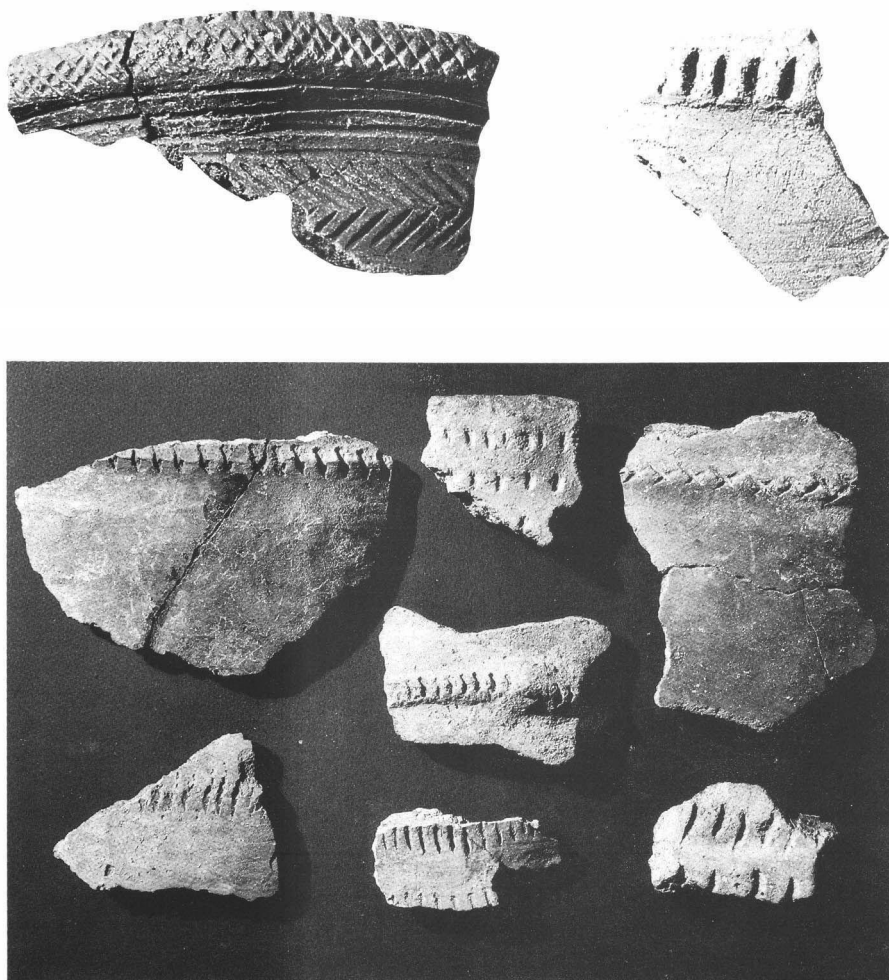
Mais, plus riches encore d'enseignement, apparaissent l'analyse des décors et l'étude de leur composition qui permettent de reconnaître quelques influences méridionales qui ne font pas oublier les grandes affinités de cette céramique avec celle du littoral oranais (Néolithique méditerranéen).

Si l'on compare les décors de Columnata à ceux du Néolithique oranais, on peut faire les constatations suivantes :

1. Les bourrelets décorés de coups d'estèques ou d'impressions diverses (demi-cercles et lunules surtout) sont plus nombreux et doivent être mis en relation avec la plus grande rareté des éléments de préhension.
2. Les incisions sont moins fréquentes et remplacées par des cannelures et surtout des coups d'estèques, courts, atteignant rarement 1 cm de longueur.

3. Les motifs impressionnés sont plus nombreux et variés : chevrons incomplets constitués de coups d'estèques différemment inclinés, quadrillages plus serrés que sur le littoral, impressions allongées légèrement plus renflées au centre peut-être obtenues avec un instrument en os ou en bois de section ovale, un sillon d'impression exécuté à l'aide d'une baguette quadrangulaire, ponctuations et impressions de tige creuse déjà connus sur le littoral. En revanche, quatre tessons sont décorés à l'aide d'un peigne ; ce qui atteste une influence méridionale indéniable lorsqu'on évoque l'usage généralisé du peigne au Sahara et qui apparaît déjà dans toute la zone occidentale du Néolithique de tradition capsienne, alors qu'il est inconnu sur le littoral oranais. Quoique n'appartenant pas au gisement de *Columnata*, un motif obtenu par impression pivotante, d'origine méridionale ou cardiale, est à signaler dans le gisement de la Vigne Serrero (région de Tiaret).

Ainsi, l'enrichissement des décors impressionnés qui prévalent sur les décors incisés, la bonne qualité de la pâte et l'apparition de certains motifs ignorés dans le Tell permettent de déceler des influences sahariennes.



Tessons néolithiques de *Columnata* (Photo A. Bozom)

Mais le fond conique des vases et la composition des motifs permettent, en revanche, de rattacher la céramique de Columnata à celle du littoral oranais : on y retrouve la même localisation des décors dans la partie supérieure de la poterie, la même répartition des motifs en bandes, galons qui ceignent la panse, la même disposition des quadrillages et – ce qui est moins banal – la tendance à l'élaboration de motifs verticaux de triangles et de chevrons emboîtés faits de la jonction de cannelures et de hachures.

La céramique de Columnata issue d'un jeu complexe d'influences venues du Nord et des régions méridionales s'explique par la position géographique de cette région charnière du Tell méridional.

H. CAMPS-FABRER



Hache de bronze de Columnata

### La hache de bronze

Une très belle pièce a été recueillie en novembre 1956, à proximité des ruines de Columnata. Un labour profond l'avait remontée à la surface d'un champ que limite le ravineau appelé Chobet Zeflah (carte au 1/50 000<sup>e</sup> feuille 187, Waldeck-Rousseau, x = 393,2 – y = 240,8).

C'est une hache de petite dimension, plate, subtrapézoïdale à tranchant élargi et légèrement arrondi. Elle est revêtue d'une patine vert brun foncé avec des boursouflures dues à son long séjour dans la terre. Mais il ne semble pas que l'altération ait attaqué le métal en profondeur.

Au moment de sa découverte elle pesait 98 grammes et mesurait : longueur absolue 103 mm, largeur au tranchant 48 mm, au talon 22 mm, épaisseur maximum 5 mm.

D'après l'analyse chimique l'alliage contient :

cuivre .....	91,80 %
étain .....	7,60 %
fer. ....	0,10 %
antimoine .....	0,02 %
pertes et indosés .....	0,48 %

La teneur en étain la rapproche de bijoux trouvés dans la nécropole de Gastel\*.

Par sa forme elle est identique à la hache de Kharrouba près de Mostaganem mais elle ne peut être comparée aux quatre autres haches précédemment connues en Algérie, soit que ces dernières appartiennent à un autre type (St Eugène, Musée d'Alger), soit qu'elles n'aient pas été décrites ou qu'elles soient perdues (Cherchel, Lamoricière). En revanche elle est presque identique à celle trouvée à Kharrouba (Mostaganem) actuellement au Musée de Figeac. Elle s'apparente aussi à deux haches du Maroc (Oued Akrech et Musée de Tétouan), mais sa forme est plus harmonieuse.

Une origine ibérique paraît la plus vraisemblable : elle se rattache en effet à la phase ancienne de la civilisation d'El Argar.

Ce document exceptionnel et d'autres non moins rares trouvés aux environs de Tiaret, notamment une pointe à la « Vigne Serrero », un poinçon à la « Vigne Boubay », témoignent de l'existence d'un Age du Bronze au Maghreb central.

P. CADENAT

## BIBLIOGRAPHIE

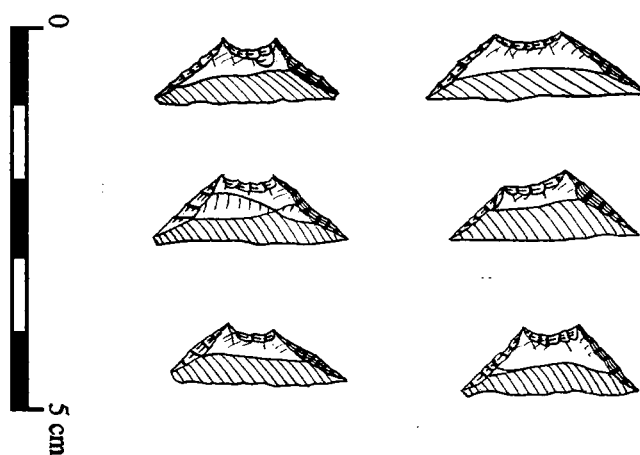
- ARAMBOURG C., BOULE M., VALLOIS H., et VERNEAU R., *Les grottes paléolithiques des Beni Seghoual (Algérie)*, Arch. de l'Inst. de Paléont. hum., M. n° 13, 1934, 242 p.
- AUMASSIP G., « Étude des dégraissants dans la céramique du néolithique de tradition capsienne », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. XIV, 1966, p. 262-277.
- BALOUT L., *Les hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara, Inventaire descriptif et critique*, *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. II, 1954, p. 284-288.
- BALOUT L., *Préhistoire de l'Afrique du Nord, Essai de chronologie*, Paris, A.M.G., 1955, p. 364-365, 453, 471, 474, 487.
- BALOUT L., *L'Algérie préhistorique*, Paris A.M.G., 1958, p. 122-123, 133 (photos).
- BIRABEN J.N., « Durée de la vie dans la population de Columnata (épipaléolithique oranais), *Population*, 1969 (n° 3), p. 487-500.
- CADENAT P., « Indication de quelques stations préhistoriques de la région de Tiaret », *B. Soc. Géogr. et Archéol. province d'Oran*, t. 59, 1938, fasc. 209, p. 95-96.
- CADENAT P., « Pièces néolithiques rares du foyer de Columnata », *B. Soc. Géogr. et Archéol. province d'Oran*, t. 61, 1940, fasc. 215, p. 211-216.
- CADENAT P., « La station préhistorique de Columnata. Commune mixte de Tiaret. dept. d'Oran », *Soc. Géogr. et Archéol. Oran*, t. 70, 1948, fasc. 224, p. 3-66.
- CADENAT P., « Nouvelles fouilles à Columnata, campagne 1954-55, compte-rendu sommaire », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. III, 1955, p. 263-285.
- CADENAT P., « Une industrie microlithique d'Algérie », *B. Soc. Et. et Rech. préhist. Les Eyzies*, n° 6, p. 35-38.
- CADENAT P., « Principaux résultats des fouilles effectuées en 1956/1957 à Columnata », *Congr. préhist. France*, XVI<sup>e</sup> session, Monaco 1959 (1965), p. 316-320.
- CADENAT P., « Contribution à l'étude de la céramique néolithique du Maghreb », *Congr. préhist. France*, XVIII<sup>e</sup> session, Ajaccio, 1966, p. 155-160.
- CADENAT P., « Vues nouvelles sur les industries de Columnata », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. XIV, 1966, p. 189-207.
- CADENAT P., « Utilisation de l'os par les Préhistoriques d'Afrique du Nord plus particulièrement dans la région du Tiaret », *B. Soc. Et. et Rech. préhist. Les Eyzies*, n° 19, 1969, p. 15-28.
- CADENAT P., « Le Columnatien », *B. Soc. Et. et rech. préhist. Les Eyzies*, n° 20, 1970, p. 40-50.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961, p. 398 et 447, pl. XXII.
- CAMPS G., « Nouvelles dates données par le C 14 concernant la Préhistoire récente en Algérie (capsien supérieur et néolithique) », *B. Soc. préhist. franç.*, t. LXIII, 1966, c.r. séance mens., p. LXXXVII.
- CAMPS G., « Tableau chronologique de la préhistoire récente du Nord de l'Afrique. Première synthèse des datations absolues obtenues par le carbone 14 », *B. Soc. préhist.*, t. 65, 1968, p. 609-622.
- CAMPS G., « L'Homme de Mechta-el-Arbi et sa civilisation », *Simposio del Cro-Magnon*, Madrid, 1969, p. 257-272.
- CAMPS G., DELIBRIAS G. et THOMMERET J., « Chronologie absolue et succession des civilisations préhistoriques dans le Nord de l'Afrique », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. XVI, p. 9-28.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
- CAMPS-FABRER H., *Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord*, *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. VIII, 1960.
- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, A.M.G., 1966.
- CHAMLA M.-C., « L'évolution du type de Mechta-Afalou en Algérie occidentale », *c.r. Académ. Sc. Paris*, t. 267, série D, p. 1849-1851.
- CHAMLA M.-C., « La carie dentaire chez les Hommes préhistoriques d'Afrique du Nord. Epipaléolithique et Néolithique », *L'Anthropologie*, 1969, t. 73, n° 7-8, p. 545-578.
- CHAMLA M.-C., *Les hommes épipaléolithiques de Columnata. Étude anthropologique*. Avec la collaboration de J. Dastugue (paléontologie) et de J.N. Biraben (durée de vie moyenne). *M.C.R.A.P.E. XV*, Paris, A.M.G., 1970.
- MAITRE C., « Inventaire des hommes fossiles de Columnata (Tiaret) déposés au C.R.A.P.E. », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. XIII, 1965, p. 9-26.
- TIXIER J., « Examen en laboratoire de la faucille n° 2 de Columnata », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. VIII, 1960, p. 253-258.
- VALLOIS H.-V., *Catalogue des Hommes fossiles*. C.r. XIX<sup>e</sup> Congr. géol. int. Alger, 1952, fasc. V, p. 263-264.



**C88. COLUMNNATIEN**

Parmi les industries épipaléolithiques n'appartenant ni au Capsien ni à l'Ibéromaurusien l'une des mieux connues, parce qu'elle fut trouvée en stratigraphie dans un gisement célèbre, est le Columnnatien. Le gisement de Columnnata\*, près de Sidi el Hosni (ex Waldeck-Rousseau) est situé dans la région de Tiaret : sa stratigraphie est assez complète puisqu'elle correspond à une très longue occupation ibéromaurusienne qui a laissé ses dépôts en avant d'une falaise de grès. Au pied de celle-ci que n'atteint pas l'Ibéromaurusien (sans doute à cause du recul du front de falaise) se succèdent une industrie épipaléolithique caractérisée par un microlithisme accentué (le Columnnatien), puis le Capsien supérieur (faciès tiarétien) et enfin un Néolithique où se conjuguent des affinités capsiennes, méditerranéennes et sahariennes.

Le Columnnatien ne fut reconnu, donc, que sur une surface restreinte au pied de la falaise et, en particulier, dans une anfractuosité constituant un minuscule abri. La plus grande zone occupée dans le gisement par le Columnnatien est une nécropole importante qui fait suite à celle de l'Ibéromaurusien. Les restes humains appartiennent à la race de Mechta el-Arbi, mais à un type évolué étudié et défini par M.-C. Chamla (1970) qui en fait des Mechtoïdes graciles, mésocéphales tendant à la brachycéphalie. Les Mechtoïdes de Columnnata sont de taille plus réduite que les hommes du type plus ancien de Mechta : 1,71 m de moyenne chez les hommes de Columnnata, 1,77 m à Afalou, 1,78 m à Taforalt. Les hommes du Columnnatien pratiquaient l'avulsion des incisives aux deux maxillaires, cette extension de la mutilation est un caractère récent constaté chez les Mechtoïdes des gisements capsien. Les données chronologiques n'infirment pas cette observation ; en effet trois datations ont été faites sur des échantillons de charbon. Les deux premières ont été calculées sur des charbons recueillis au contact des restes de l'Homme n° 15 et de l'Homme n° 38 ; le résultat fut :  $6\,330 \pm 200$  BC. et  $5\,350 \pm 200$  BC. Ces prélèvements n'ayant pas été faits en cours de fouilles et la nécropole présentant en certains points des mélanges entre l'industrie ibéromaurusienne et le Columnnatien ces résultats pouvaient être contestés, or un troisième échantillon recueilli par



Trapèzes à petite base retouchée, typiques du Columnnatien (Dessin G. Camps)

P. Cadenat dans l'anfractuosité où le Columnnatien est pur de tout mélange a pu être daté de  $6\,190 \pm 150$  BC. Cette date qui vient s'inscrire entre les deux précédentes permet à la fois de les confirmer et d'attribuer, comme le pensait le fouilleur, la nécropole au Columnnatien.

Cette industrie occupe donc chronologiquement la place d'un Capsien supérieur ancien et moyen; effectivement le Capsien supérieur «*tiarétien*» qui lui succède appartient à un faciès évolué et daté d'une époque très basse (4 900 à 4 400 BC.).

Le Columnnatien ne fut nommé que tardivement (G. Camps, 1967). Le fouilleur de Columnnata, P. Cadenat, le désigna successivement sous le nom de «*micro-industrie*», «*d'épipaléolithique de transition*». Or l'unité et l'intégrité de cette industrie sont manifestes non seulement dans la stratigraphie puisqu'elle est scellée par une couche d'éboulis et de blocs qui la sépare du niveau capsien et qu'elle succède à l'Ibéromaurusien bien plus ancien qu'elle, (8850 BC.) mais encore son originalité apparaît dans sa structure même et la morphologie de ses outils caractéristiques.

P. Cadenat caractérise le Columnnatien (1970) par le pourcentage élevé des lamelles à bord abattu de petites dimensions (17,97%) et de «*microsegments*» très allongés (8,4%) qui risquent souvent d'être confondus avec des lamelles, par l'abondance de microburins (36%), la petite taille des burins d'angle sur troncature (12,5) et par l'absence de trapèzes ordinaires remplacés par de rares trapèzes à 3 côtés retouchés, la petite base étant souvent concave. Cette armature subsistera dans le faciès tiarétien du Capsien supérieur mais il s'agit bien d'une innovation columnnatienne. L'industrie osseuse du Columnnatien est caractérisée par l'abondance des tranchets à biseau oblique, parfois concave dégageant un ergot latéral. Cet outil est de tradition ibéromaurusienne. Le reste de l'outillage osseux est commun: poinçons, alènes, lissoirs, pointes.

Nous ne savons pas encore quelle est l'extension du Columnnatien, mais le même outillage osseux, caractérisé par le tranchet accompagne une industrie très microlithique présentant la même structure que le Columnnatien dans le gisement du Cubitus ou Torrich I. Ce gisement important situé à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Tiaret n'a fait l'objet que d'une série de sondages qui ont permis à P. Cadenat (1963) de distinguer trois phases dans l'évolution de l'outillage. Cette industrie présente de nombreux points communs avec celle de Columnnata: même indice moyen de lamelles à dos, même caractère microlithique de l'ensemble de l'outillage, présence de segments minuscules, abondance de microburins et de burins d'angle sur troncature de très petite taille. L'évolution apparaît dans l'augmentation du nombre des burins dont l'indice passe de 10 à 17,6 et 20, une croissance plus faible de l'indice des grattoirs (de 6,8 à 8,2), la réduction régulière des microlithes géométriques (5,6 - 4,8 - 2,8), des lamelles à bord abattu (26 - 17,3 - 16,2) et des pièces à coches (18,8 - 16,2 - 12,6). Les autres groupes sont à peu près stationnaires (microburins, troncatures retouchées et perçoirs).

Comme à Columnnata on trouve au Cubitus des trapèzes à trois côtés retouchés; les courbes cumulatives des trois niveaux du Cubitus et celle de Columnnata révèlent encore mieux que les tableaux d'indices l'appartenance à une même culture qui est le Columnnatien.

## BIBLIOGRAPHIE

(Voir Columnnata).

G. CAMPS

Achevé d'imprimer en février 1994  
sur les presses de l'imprimerie Borel & Féraud à Gignac-la-Nerthe.

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1994.

*Imprimé en France*





9 782857 446965

ISBN 2-85744-696-9